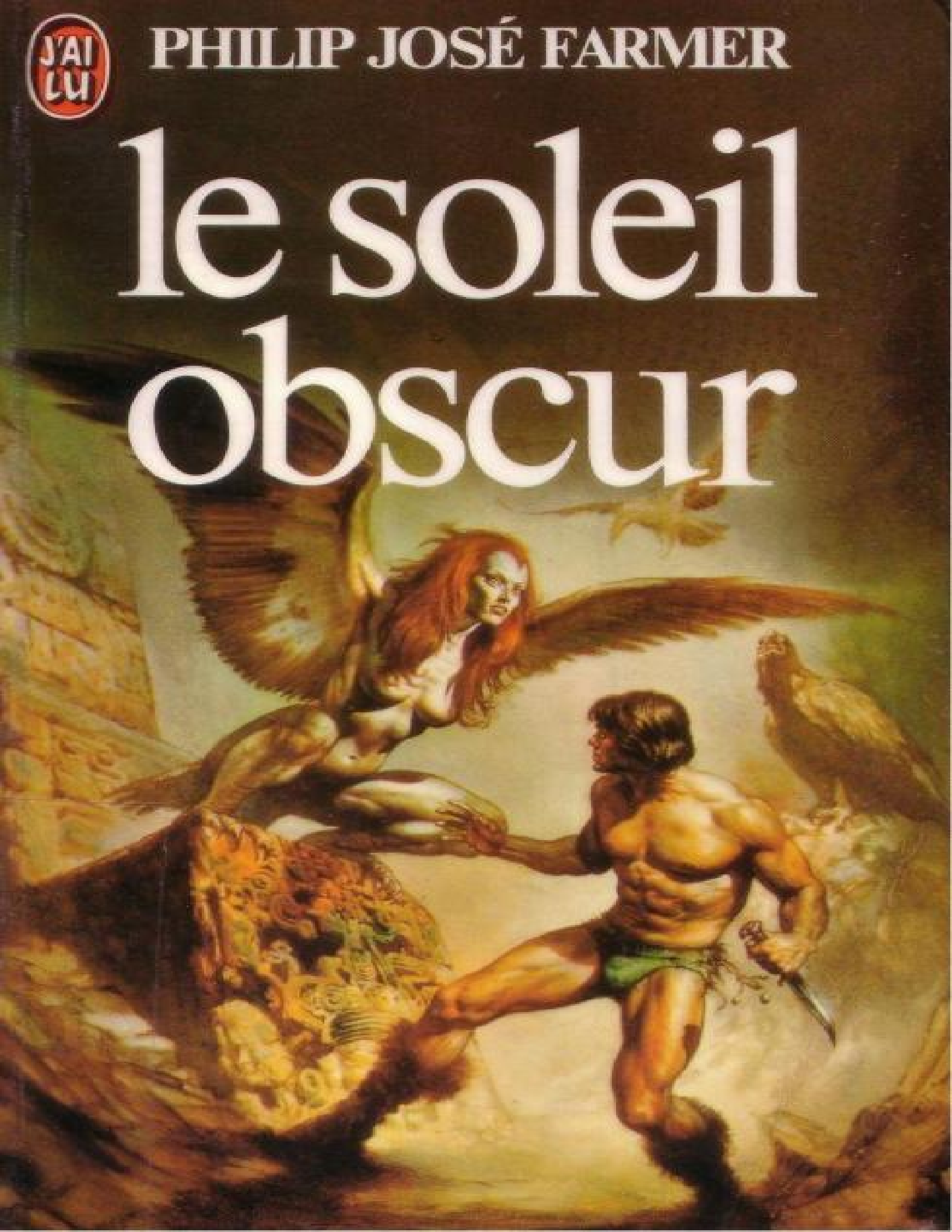
J'AI LU
PHILIP JOSÉ FARMER
le soleil obscur

**Philip José Farmer**

# Le soleil obscur
# (Dark is the sun)

1979

traduit de l’américain par Iawa Tate

*Par ordre alphabétique,*
*A mes petites-filles Andréa Josephsohn et Kimberley Ladd ; à ma fille Kristen ; à mon petit-fils Matthew Josephsohn ; à mon fils Philip Laird ; à ma petite-fille Stéphanie Josephsohn ; à mon petit-fils Torin Paul Farmer. Aux descendants de ma femme Bette Virginia Andre, et aux miens, pour les quinze milliards d'années à partir du moment où se situe cette histoire.*

# 1

Le soleil se détachait, noir, sur le ciel blafard. Sous la voûte céleste saturée d’astres morts et vivants, de nuages gazeux sombres ou flamboyants et de galaxies, sur la Terre dont le sol recelait les os de sept cent cinquante-quatre millions de générations quand leur poussière n’en balayait pas la surface... Deyv marchait vers son destin.

« On se cherche une compagne et on trouve un dragon », philosophait un proverbe de la tribu, de bon ou de mauvais augure selon que l’on était optimiste ou pessimiste. Les dragons, après tout, n’étaient pas tous antipathiques ; c’était du moins ce qu’espérait le jeune Deyv qui n’en avait jamais vu un seul.

Comme la plupart des gens, Deyv voyait la vie tantôt en rose et tantôt en noir, au gré des circonstances. Pour l’instant, il était terrifié et nettement enclin au pessimisme.

Deyv à l’Œuf Rouge quittait la Tribu de la Tortue siégeant dans la Maison Sens Dessus Dessous. La Maison, un cylindre de métal indestructible de cent mètres de diamètre, hissait à dix étages au-dessus du sol sa base circulaire d’où l’on avait une vue imprenable sur les environs immédiats. Ses murs-damiers aux cases rouges, vertes et blanches, étaient légèrement inclinés et son sommet conique enterré sur une profondeur de dix étages. Jadis, affirmait l’aïeule, la Maison était ensevelie jusqu’en

haut, mais l’érosion et d’innombrables séismes l’avaient en partie éjectée, plusieurs générations auparavant.

A la gauche de Deyv, au centre de la clairière, se dressait l’Arbrâme. Son tronc nu s’élevait jusqu’à une hauteur de six mètres à partir de laquelle se déployaient les branches chargées d’œufs. Sur l’écorce, imprégnée de quartz au point d’avoir la dureté de la roche, miroitaient des reflets bleus, blancs, rouges, verts et pourpres. Ses fruits, les œufs-âmes, avaient la grosseur d’un poing. La poussière décrivait autour de l’arbre un cercle de trente mètres de diamètre. A la périphérie du cercle, quatre archers défilaient au pas cadencé.

La tribu au complet, hommes, femmes, enfants, chiens et félins, était massée derrière Deyv. De toutes les poitrines montaient des clameurs d’encouragement. Une exception, cependant − celle de l’insulteur désigné.

− Regardez-le, Deyv à l’Œuf Rouge ! Regardez comme il rechigne à quitter sa tribu ! hurlait l’insulteur. Va-t-il s’enfoncer dans la forêt la tête haute comme nos valeureux ancêtres, comme son noble père à l’âme sans peur et sans reproche ? Pensez-vous ! Il tremble de la tête aux pieds, ses genoux s’entrechoquent et ses intestins vont se relâcher d’une seconde à l’autre ! Et son œuf ! Regardez-le : est-il encore rouge ? Il est vert ! Et la couleur de son œuf trahit celle de son âme, verte de frousse ! Poltron ! Poule mouillée ! Redresse-toi si tu es un homme ! Un guerrier des Tortues n’a jamais peur ! Mais toi… toi, tu t’esquives sur la pointe des pieds, comme un coyote !

Gurni, l’insulteur, était à la fête. Les horreurs que Deyv lui avait jetées à la figure le jour où lui aussi avait dû partir à la recherche d’une compagne résonnaient encore à ses oreilles. Aujourd’hui, il prenait sa revanche.

Deyv abaissa les yeux sur la pierre qui pendait sur sa poitrine, suspendue à un cordon de cuir. Gurni ne mentait pas. Rouge pâle dans le meilleur des cas, l’œuf translucide s’était marbré de vert, et ces veines infamantes battaient à

l’unisson de celles de Deyv, comme si elles étaient reliées à son cœur qu’il sentait cogner contre sa poitrine. D’une certaine manière, bien sûr, c’était vrai.

Quel affront ! Quelle humiliation !

– Ne te laisse pas impressionner par cette grande gueule ! cria sa mère d’une voix tonitruante. Aucun membre de la tribu, mâle ou femelle, n’a jamais quitté les siens sans laisser voir un peu de vert. Sauf Keelrow, brave entre les braves, mais il y a de cela cinq générations, et personne ici ne peut jurer que ce n’est pas une légende !

Agorw, le chaman, caracolait autour de Deyv, une main coincée dans le crâne d’une tortue géante, et brandissant de l’autre un pieu auquel se balançaient trois carapaces. Son œuf était d’un bleu intense, parcouru de pulsations aigue-marine.

– Honte sur toi, femme ! rugit-il. Le fantôme de Keelrow hantera tes rêves et fera pousser des cornes sur le front de ton homme. Ton petit tarira tes mamelles !

– Ah oui ? Regarde-les donc, mes mamelles ! Crois-tu qu’un bébé, fût-il aussi gros et gras que toi, pourrait les vider de leur lait ?

La tribu hurla son enthousiasme. Rouge de confusion, le chaman battit en retraite. L’espace d’un instant, Deyv oublia sa peur. Il réprima un ricanement. Décidément, sa mère n’avait pas froid aux yeux. Que n’avait-il hérité de son courage ! Comme lui, cependant, elle avait l’humeur un peu vive et, plus d’une fois, ses emportements lui avaient valu de cuisantes vengeances. Il connaissait Agorw. Tôt ou tard, il trouverait le moyen de lui faire payer son insolence, mais sa mère était toujours prête à assumer les conséquences de ses sautes d’humeur. Surtout en un jour pareil où sa fierté maternelle balayait tout le reste.

Du haut de son mètre quatre-vingt-dix, Deyv, son « bébé », dépassait tous les autres mâles de la tribu. Large d’épaules, il avait les jambes minces, la structure longiligne et nerveuse d’un coureur de fond. Sa peau était couleur de

cuivre, et ses cheveux noirs, aussi noirs que des cheveux peuvent l'être, ondulaient comme un ruisseau sous le vent. Le front était large et haut ; les sourcils épais se rejoignaient presque à la racine du nez busqué. Sous les lèvres charnues, le menton d'une rondeur presque féminine était creusé d'une fossette. A cent kilomètres à la ronde, ce visage désignait sans risque d'erreur un membre des Tortues.

Couvre-chef obligatoire : une carapace de tortue à losanges. Les reins étaient ceints d'un pagne écarlate et les pieds chaussés de bottes qui montaient à mi-mollet. Un tomahawk était glissé dans la ceinture de cuir d'où pendait une gaine contenant une épée à double tranchant. Dans l'autre étui, plus large, porté en bandoulière, se trouvaient un pistolet à pompe et un compresseur ; dans les poches de l'étui, douze fléchettes aux pointes enduites d'un poison mortel. Un paquet de corde était enroulé autour de l'autre épaule. Ainsi harnachés, s'en étaient allés avant lui tous les membres de la tribu qui n'avaient pu trouver sur place l'homme ou la femme de leur vie.

Dès qu'il eut franchi la lisière des arbres, Deyv se cacha derrière un buisson triangulaire dont il écarta les feuilles plumeuses. Imitant le reste de la tribu, son père et sa mère s'étaient détournés et regagnaient tristement la Maison. Quand ils eurent disparu à l'intérieur, et seulement à ce moment-là, le jeune homme osa siffler son chien. Jum n'attendait que ce signal. L'empressement joyeux avec lequel il bondit vers son maître faisait plaisir à voir. C'était un grand chien-loup, les oreilles droites, le pelage roux, la queue frangée de noir. Il lécha les genoux de Deyv, reçut l'ordre d'arrêter et s'assit sagement en laissant pendre une langue d'une aune. Son front était aussi haut que celui du chimpanzé dont il avait l'intelligence.

Aejip, la féline, prenait tout son temps. Elle se leva et s'étira avec une nonchalance exaspérante. Debout, elle mesurait près d'un mètre au garrot. Sa fourrure d'un brun

lustré était ocellée de noir. Deux traits verticaux noirs couronnaient ses grands yeux jaunes. Sur le plan de l'intelligence, elle n'avait rien à envier à Jum.

Manifestement, Aejip ne tenait pas à faire partie du voyage. Depuis qu'il en était question, à sa manière elle avait fait comprendre à Deyv combien elle trouvait ce projet ridicule. Mais surtout, surtout, elle ne surveillait pas sans amertume l'attention dont Jum était l'objet depuis quelque temps ; autrement dit, Aejip était jalouse.

Deyv tourna les talons avec un haussement d'épaules et s'engagea sur la piste. A chaque pas qui l'éloignait de sa Maison natale, il sentait croître son sentiment de solitude et de vulnérabilité. S'il était parti à la chasse en compagnie de quelqu'un de confiance, il aurait envisagé d'un cœur léger de passer hors de sa tribu un ou même plusieurs sommeils. Mais s'en aller seul, pour une période dont la Très Sainte Mère avait le secret... il y avait de quoi succomber à l'anxiété.

Il n'était pas pour autant inconscient. En fait, tous ses sens étaient en éveil. Il le fallait, car le moindre buisson, le moindre arbuste pouvait dissimuler un serpent venimeux, un bataillon de grands cancrelats roux, la créature-au-nez-de-vipère, un fantôme à l'urine empoisonnée, un guerrier d'une tribu ennemie ou même, bien qu'elles fussent rares, une femme à l'affût de l'âme sœur.

Portées par la brise légère qui venait à leur rencontre, mille odeurs assaillaient les narines de Jum. Aucun ennemi ne pouvait échapper à son flair, sauf les fantômes qui ne sentent rien, mais on disait les chiens psychiquement sensibles à leur présence.

Impossible d'isoler un son dans cette cacophonie. Autour d'eux, la forêt bourdonnait, coassait, hululait, trompetait, gloussait, tambourinait, sifflait, beuglait et caquetait. Les responsables de ce tapage demeuraient invisibles. A l'occasion, Deyv surprenait le vol éclair d'un oiseau, la trace laissée par un mammifère rampant, un ours

digitigrade, une escouade de singes hurleurs ou un gros cancrelat solitaire. Une fois, il s'arrêta pour permettre à une tortue à carapace de diamant de soulever son énorme poids à travers la piste. Elle était la cousine de son totem, aussi se montra-t-il bien poli et bien patient. Dans son sillage venait une armée de petits cancrelats jaunes de la taille d'une souris ; ils se nourrissaient de sa fiente et certains, profitant d'une anfractuosité, se faufilaient entre la chair et la coquille. A l'aide d'une branche morte, le jeune homme en écrasa une douzaine. Les survivants s'égaillèrent de toute la vitesse de leurs petites pattes. Tandis que le chien se régalait des cadavres, son maître apostrophait respectueusement la tortue.

– Tu es ma débitrice, ô puissante sœur, ne l'oublie pas !

La bouillie de cancrelats ne le tentait pas. Il lui préféra de gros fruits jaunes qui pendaient à portée de sa main et que les oiseaux avaient dédaigné de picorer en entier. Il en cueillit trois et poursuivit son chemin en grignotant le plus avancé. Dans cette forêt sans fin, la difficulté était moins de manger que d'éviter de l'être.

Trente sommeils auparavant, il s'était rendu avec sa tribu au Site de la Saison du Troc. Tous les quarante-neuf circuits de la Bête Noire, les neuf tribus du secteur oubliaient leurs griefs pour converger sur le Site, choisi en raison de sa position centrale. Une Maison s'y trouvait, dont les seuls hôtes étaient des animaux, des oiseaux et des insectes, à la rigueur un fantôme inoffensif. A intervalles réguliers, donc, chaque tribu déposait les armes et prenait le chemin du Site. Cette coutume immémoriale avait toujours été respectée. Un large fleuve envahi par une végétation luxuriante coulait non loin du Site. Toutes les Saisons, le fleuve était débroussaillé. Sur ses rives les tribus échangeaient leurs productions respectives. C'était l'occasion de palabres interminables entrecoupés de festins lourdement arrosés. Les drogues circulaient, ainsi que les plaisanteries polissonnes. Les jeunes gens et les jeunes

filles les plus athlétiques s’affrontaient en combats amicaux. On échangeait des tuyaux sur la chasse ou les fantômes, on rivalisait en exploits imaginaires... on s’amusait.

La tribu de Deyv proposait des carapaces de tortues terrestres ou d’eau douce, les harpes faites à partir de ces carapaces, une courge géante qui ne poussait que sur son territoire, une drogue à base de végétaux et d’autres ingrédients permettant d’évoquer les esprits des ancêtres, et un insecte dont la piqûre procurait à toute femme une sensation de plaisir exquis et durable. Pour d’obscures raisons, l’homme ne ressentait qu’une irritation passagère.

En échange, elle recevait de la chair de tortue fumée qu’elle ne pouvait se procurer puisqu’il lui était interdit de tuer son totem, une liqueur dans la composition de laquelle entraient l’eau d’une certaine source et une plante dont la Tribu du Coyote taisait le nom depuis des générations, des flûtes nasales sculptées dans l’os par la Tribu du Chat-Huant, du poivre sauvage, produit exclusif de la Tribu de l’Ecureuil Siffleur, une gelée parfumée, orgueil de la Tribu de l’Arbre Rampant, des vessies fumées, porte-bonheur garanti par la Tribu du Dieu Inconnu, des gourdes pleines d’une pâte à la saveur délicieuse, richesse de la Tribu du Cancrelat Roux.

La Tribu de l’Arbre-Lion apportait des oiseaux et des singes capables d’imiter la voix humaine, et la Tribu du Putois Rouge, des œufs-âmes. Les Putois Rouges avaient découvert un cimetière et n’avaient pas hésité à exhumer les pierres des ancêtres pour en faire le commerce. Rare et coûteux, cet article était réservé aux chamans assez sûrs d’eux pour revendiquer d’autres ancêtres dont ils marchanderaient les pouvoirs pendant leur sommeil.

A chaque nouvelle Saison, une tribu différente se voyait chargée d’assurer le service d’ordre. A chaque nouvelle Saison, garçons et filles encore disponibles déambulaient en s’examinant à la dérobée. Rien de bien sérieux, puisque

la plupart d’entre eux choisiraient finalement leur partenaire au sein de leur propre tribu. Il arrivait cependant qu’aucun des prétendants acceptables de sa tribu ne portât d’œuf assorti au sien. Si par malheur on était dans ce cas, il fallait faire son choix ailleurs.

Quand on trouvait la compagne ou le compagnon idéal dans une autre tribu, le mariage était arrangé. Le problème se posait alors de savoir lequel des deux jeunes gens quitterait les siens pour aller s’installer dans la tribu du conjoint. Le sacrifice était douloureux, mais le moyen de faire autrement ? Le chaman d’une tierce tribu lançait en l’air un javelot pourvu d’une pointe à chaque extrémité. Si la pointe choisie par le garçon si fichait dans le sol, il emmenait la jeune fille dans sa tribu. Sinon, c’était lui qui allait vivre chez elle.

Deyv avait déambulé à travers le Site. A son grand soulagement, il n’avait pas découvert une seule fille dont l’œuf eût la même teinte que le sien ou flamboyât au même rythme. Certaines étaient charmantes, mais aucune ne lui plaisait vraiment. Il ne lui restait plus qu’à patienter jusqu’à la Saison suivante, le temps pour la Bête Noire d’accomplir quarante-neuf nouveaux circuits. Avec un peu de chance, il trouverait parmi les nouvelles postulantes au mariage la fille qui lui convenait. D’ici là, s’il se sentait du vague à l’âme, il se trouvait suffisamment de volontaires dans sa tribu, des veuves en général, pour faire oublier leur solitude aux jeunes gens célibataires. L’élue était choisie par l’épouse ou l’époux du chaman. Une fois désignée, la « consolatrice » recevait dans sa hutte les garçons en instance de fiançailles. Son prestige était considérable et une place d’honneur lui était toujours réservée à l’occasion des fêtes. De leur côté, les jeunes filles profitaient de l’expérience d’un homme plus âgé sélectionné de la même façon. Si l’une d’elles se trouvait enceinte, l’enfant lui appartenait et son époux l’adoptait de bon cœur.

Deyv s’était pris d’affection pour la femme qui s’occupait de lui et se sentait tout joyeux à la perspective de reprendre leurs tendres relations interrompues par la Saison. Il avait tort de se réjouir. La tribu n’était pas rentrée depuis trois jours que son père le faisait appeler. Il arborait une mine d’une gravité exceptionnelle.

– Le conseil des neuf tribus s’est réuni pendant la Saison du Troc, déclara-t-il. Le temps est venu de régénérer nos peuples en leur apportant du sang neuf. En conséquence, il a été décidé que chaque tribu enverrait en mission tous les jeunes gens et jeunes filles qui n’ont pu trouver de partenaire. Tu es le seul Tortue à avoir échoué, mon fils. Tu sais ce que cela veut dire : bientôt, très bientôt, tu devras partir pour les régions lointaines qui commencent au delà de notre territoire. Ne reviens pas avant de pouvoir ramener une femme dont la couleur de l’âme s’accorde avec la tienne.

Deyv en resta muet de saisissement.

– Un événement semblable s’est produit du temps de ton grand-père. Il fallait du sang neuf, aussi son ami Atoori fut-il envoyé au loin pour y chercher une épouse. On ne l’a jamais revu. Alors ce fut au tour de Shamoon. Il est revenu longtemps après avec une femme dont la tribu demeurait de ce côté. (Son père agita le bras gauche.) Elle avait les cheveux blonds, les yeux bleus, et la peau très claire. De leur union naquirent deux enfants, Tsagi, tué par un Coyote avant que tu viennes au monde, et Korri, la femme du chaman.

– Je sais, balbutia Deyv, la gorge nouée. Je pensais que c’était une légende.

– C’est la triste vérité, mon fils. Autant te faire à cette idée.

Les yeux de son père s’embuèrent de larmes, qui coulèrent bientôt, et longtemps Deyv dut le soutenir, si profonde était sa peine. En pleurs lui aussi, il se précipita ensuite vers sa mère pour la trouver secouée de sanglots.

Apprenant la nouvelle, Pabashum, le réconfort des jeunes célibataires, se montra inconsolable.

Ce soir-là et les jours suivants, des nuages d'orage s'amoncelèrent dans sa pierre. Jamais elle n'avait été aussi sombre.

# 2

Voilà comment il s'était retrouvé abandonné de tous au milieu de la forêt, sans savoir où diriger ses pas et encore moins ce qu'il devrait faire quand ils l'auraient conduit quelque part. Il ne lui restait qu'à franchir le territoire des neuf tribus, et le plus tôt serait le mieux car le moment était bien mal choisi pour errer seul dans la jungle. Au quatorzième sommeil de leur lune de miel, la coutume obligeait les nouveaux époux à faire une sortie pour abattre un fauve ou un guerrier ennemi dont ils devaient rapporter la tête à leur femme. Or, la chasse en question avait dû commencer le matin même. La tribu aurait pu en tenir compte et lui permettre d'attendre le retour dans leur foyer des bouillants chasseurs de têtes.

Toujours sur le qui-vive malgré le fil morose de ses pensées, Deyv poursuivit son chemin. Peu après, il débouchait dans une vaste prairie. La piste serpentait à flanc de colline entre de hautes herbes qui lui arrivaient à la taille. Des fleurs rousses aux pétales tranchants couronnaient les tiges élancées. Au passage de l'homme et du chien, toutes les corolles pivotèrent dans leur direction.

Ils se mirent à courir. Flairant une victime possible, les plantes exhalaient un parfum qui attirait des nuées de gros

insectes au dard redoutable. Si la proie convoitée succombait à leurs piqûres, ils s’enfouissaient dans sa chair pour y déposer leurs œufs. Les plantes poussaient leurs racines jusqu’au cadavre encore frais pour en aspirer les sucs.

L’odeur entêtante se répandait en lourdes volutes autour d’eux. Deyv et Jum avaient atteint le couvert des arbres quand se fit entendre le bruissement des élytres. Cependant ils se gardèrent de ralentir, de peur que les insectes ne s’enhardissent au point de les traquer jusque dans la forêt, comme cela se produisait parfois. Dès qu’il se jugea hors d’atteinte, Deyv modéra son allure. Courir dans la forêt, c’était encore le meilleur moyen d’avertir ses ennemis, hommes ou bêtes, de sa présence.

Les arbres s’espacèrent à nouveau, cédant la place à une immense plaine. Le ciel blanc était d’une clarté aveuglante, insoutenable. Un vent léger ployait les cimes des arbres ; pour le jeune homme en sueur, sa fraîcheur était la bienvenue. Derrière lui, les nuages s’accumulaient, lourds et menaçants. Ils crèveraient avant son prochain sommeil. Devant lui, la première des étranges structures se leva sur l’horizon. Elle venait vers lui en décrivant une large courbe sous le vent. D’aussi loin que remontait sa mémoire, Deyv avait vu de semblables colosses survoler le territoire tribal. Tous les douze sommeils, invariablement, ils apparaissaient dans le ciel, et jamais ces singuliers visiteurs n’avaient manqué le rendez-vous, même si les nuages les dissimulaient parfois aux regards des hommes.

Très vite, la première structure fut assez proche pour qu’il pût en discerner la forme. Elle dérivait à une distance constante du sol, beaucoup plus longue et plus large, probablement, que la prairie dans laquelle il se trouvait. Beaucoup plus. Elle se composait de deux segments parallèles coupés par deux autres : #

Puis la seconde structure naquit au loin et se montra peu à peu pour ce qu’elle était, un gigantesque S.

La troisième était un O.

La quatrième, un X.

La cinquième, un H.

A ce moment-là, Deyv et Jum pénétrèrent dans la forêt, si dense qu'elle leur cachait le ciel.

D'après le chaman, ces structures formaient des lettres composant un message de la Très Sainte Mère ; quiconque pourrait l'interpréter deviendrait en quelque sorte son héritier spirituel et se verrait investi de pouvoirs considérables.

Cependant, une femme de la Tribu Avadeym, mariée à un Tortue, avançait une tout autre explication. Ces structures, disait-elle, n'étaient pas des lettres mais des vaisseaux envoyés par la Très Sainte Mère. Le jour où le ciel devenu un brasier rendrait toute vie impossible sur Terre, les vaisseaux se poseraient pour permettre aux hommes d'embarquer. Quand tout le monde serait à bord, les vaisseaux mettraient le cap sur une contrée lointaine où il ne ferait jamais trop chaud, où n'existeraient ni bêtes féroces ni fantômes, où l'humanité coulerait à jamais des jours heureux.

Deyv se ralliait à l'opinion du chaman. Pourquoi une femelle avadeym aurait-elle été initiée à ces mystères ? Et de quel droit sa tribu serait-elle admise à vivre en ce lieu privilégié ? Qu'avait-elle fait pour le mériter ? Les Avadeyms n'étaient-ils pas les ennemis des Tortues ? Si ce paradis existait, certainement les Tortues y auraient accès, mais les Avadeyms, jamais !

Le jeune homme et le chien atteignirent un petit cours d'eau où ils étanchèrent leur soif. La rive descendait en pente douce vers une mince bande de sable blanc. A leur arrivée, une douzaine de grands oiseaux à long bec avaient pris leur envol en poussant des clameurs nasillardes. Une énorme créature amphibie pourvue de mâchoires terrifiantes avait lancé un sinistre coassement et, d'un coup

de sa formidable queue, avait glissé dans l'eau dans une reptation sinueuse.

Non que l'*athaksum* fût effrayé, bien au contraire. Complètement immergé, il les surveillait de ses gros yeux qui semblaient posés au sommet de son crâne, dans l'espoir qu'ils tenteraient de traverser la rivière. L'athaksum ne dédaignait pas la chair humaine, mais celle du chien constituait son mets favori. Le pauvre Jum ne l'ignorait pas ; à voir ses oreilles couchées et ses prunelles assombries par la peur, on sentait bien qu'il croyait sa dernière heure venue.

Il n'avait pas plu depuis trente sommeils, aussi l'eau était-elle d'une extrême limpidité. Un remous leur révéla l'endroit où le monstre attendait, tapi dans les profondeurs. A la moindre perturbation, il fendrait la rivière comme un bolide, projetant sa queue de droite et de gauche, fouettant l'eau de ses pattes palmées. Il se propulserait vers sa proie, mâchoires hermétiquement closes, mais prêtes à s'ouvrir toutes grandes une seconde avant qu'il ne plante dans sa victime ses innombrables dents, tranchantes comme des rasoirs.

Deyv tapota la tête du chien.

− Ne t'en fais donc pas. Nous trouverons le moyen de passer !

Jum cessa de geindre, mais son regard exprimait une incertitude et un scepticisme profonds. Abandonnée par les inondations successives, une grande quantité de bois s'était accumulée sur la rive. Deyv traîna deux gros troncs à la limite de l'eau, puis à l'aide de son épée coupa des lianes dont il se servit pour les attacher. La fabrication de ce radeau improvisé lui demanda un certain temps. Les grands oiseaux en profitèrent pour revenir. Ils s'abattirent lourdement sur la plage, à quelques dizaines de mètres, par prudence. Deux protubérances surgirent brièvement hors de l'eau : c'était les yeux du monstre. Plus tard, Deyv

aperçut l’athaksum alors qu’il flottait à la surface, mais cela ne dura qu’un instant.

Quand le radeau fut prêt, il fit monter le chien à l’avant. Jum se hissa sur les troncs avec beaucoup de circonspection, s’assit à l’endroit indiqué et ne bougea plus. Deyv poussa l’embarcation à l’eau. Après lui avoir imprimé une vigoureuse impulsion, il prévoyait de sauter à l’arrière. Une fois hors d’atteinte des mâchoires du monstre, il sortirait et chargerait son pistolet.

Il était à peine assis que le sable de la rive ondula devant ses yeux et se souleva brusquement. Quelque chose se rompit dans un craquement épouvantable. Deyv se retrouva dans la rivière. Il n’y avait plus de sable, mais de la boue, une boue gluante de vase qui montait et descendait, montait et descendait. Puis la rivière sembla se cabrer. Un bouillonnement brun et fangeux déferla sur le radeau.

Un séisme !

Il était trop tard pour songer à regagner la rive, et d’ailleurs l’athaksum devait être aussi désemparé que lui. A cent mètres de là, les arbres de la rive opposée se balançaient follement. Le sable se gonflait comme s’il respirait.

Autant par peur que pour se donner du courage, Deyv laissa échapper un cri sauvage. Il s’agrippa au radeau et parvint à se hisser à califourchon sur l’un des troncs. Terrifié, Jum en oubliait de gémir. Debout, le poil hérissé, il avait toutes les peines du monde à garder l’équilibre. La lourde embarcation dansait comme un bouchon sur une mer démontée.

− Cramponne-toi ! hurla Deyv.

Conseil bien inutile, puisque le chien n’avait pas de mains ; mais quand tout va mal, l’important est de dire quelque chose, n’importe quoi, même une ineptie, car tant que l’on parle, on est en vie. Deyv s’était adressé au chien

malgré lui, sur une impulsion. Comme le rire, la parole est le propre de l'homme ; elle est aussi son dernier recours.

Mais le jeune homme n'avait pas perdu la tête au point d'oublier de sortir son pistolet. En deux temps trois mouvements, il avait inséré une flèche dans le canon.

Son plan était simple : attendre que les remous trahissent l'angle d'attaque du monstre, braquer l'arme dans cette direction et tirer une flèche dans l'œil le plus proche dès que le sommet de l'énorme tête affleurerait à la surface. Non seulement l'athaksum serait à demi aveuglé, mais le venin du serpent ronfleur, le poison le plus foudroyant que connût sa tribu, se répandrait dans ses veines et l'emporterait dans d'effroyables souffrances.

Désormais, son destin et celui de Jum étaient entre les mains de la Très Sainte Mère. Le sol tremblait comme de la gelée. Des vagues plus hautes que lui le poussaient dans la bonne direction. Tout en surveillant l'émergence des yeux du monstre, il devait de sa main trempée dans l'eau maintenir le cap sur la rive encore lointaine et battre des pieds pour faire avancer le radeau. Le doigt sur la détente, il tenait le pistolet dans sa main droite.

Jum aboyait avec une telle frénésie que le son ne pouvait manquer de se propager jusqu'aux oreilles de l'athaksum et le guider vers eux. Alors les formidables mâchoires...

A mi-distance, alors que Deyv pédalait avec ardeur sans cesser de scruter la rivière, une montagne d'eau se matérialisa derrière lui. Le séisme avait dû s'aggraver pour produire une vague d'une telle amplitude. Sa crête surplombait le radeau de plusieurs mètres et lorsqu'elle s'écrasa sur l'avant, Jum fut balayé comme un fétu. Son maître n'eut que le temps de l'appeler avant d'être emporté à son tour par la violence irrésistible du flot.

Toutefois, il conservait assez de présence d'esprit pour tenir le pistolet au-dessus de sa tête tout en agitant les pieds et la main gauche. L'idée qu'il pouvait se noyer ne

l’effleura pas un seul instant. Il ne songeait qu’à se protéger du monstre.

Malgré ses mouvements désordonnés, il était ballotté dans tous les sens et soudain il les vit, non sur sa droite comme il s’y attendait, mais en face. Dans un bouillonnement impétueux, les deux protubérances surgirent des profondeurs. Ou l’athaksum avait adopté une tactique inattendue, ou les remous l’avaient fait dévier de sa trajectoire, mais pour Deyv, le résultat était catastrophique. Il se trouvait complètement pris de court, avec l’arme dans sa main droite et l’ennemi qui fondait sur lui du côté opposé. Avant qu’il eût le temps de se retourner, la créature aurait plongé sous l’eau trouble, hors d’atteinte des flèches... Arrivée juste sous sa proie, elle amorcerait une remontée fulgurante et les dents acérées se refermeraient sur une des jambes. Deyv aurait beau se débattre et jeter dans la lutte toutes ses forces déclinantes, rien n’y ferait. L’athaksum était trop puissant.

Son épée jaillit dans son poing sans qu’il se souvînt de l’avoir arrachée du fourreau. L’œil monstrueux était presque à fleur d’eau quand le fer y pénétra. Les tourbillons se teintèrent d’écarlate. La queue immense se souleva et s’abattit rageusement dans un jaillissement d’écume. Deyv s’affola à vouloir remonter sur le radeau. L’écorce lisse et trempée n’offrait aucune prise. Il faillit lâcher son épée ; enfin, il trouva une bosse, s’y cramponna et put opérer un rétablissement. Il se hâta de remonter les jambes. Là-bas, les arbres se balançaient toujours, mais l’embarcation avait cessé de tanguer. Les vagues se résorbaient. Ce n’était sans doute qu’un répit.

Avec d’infinies précautions, Deyv se redressa et s’accroupit en prenant appui sur les deux troncs à la fois. A l’avant, tassé sur lui-même, Jum gardait les yeux obstinément fixés en un point précis de la rivière. De sa gorge montait un grondement sourd. Ses poils se seraient

hérissés s’ils n’avaient été alourdis par l’eau. Le jeune homme suivit la direction de son regard.

L’athaksum ne fut tout d’abord qu’une ombre gigantesque, puis le corps apparut, puis la tête, tournée vers le radeau. Le monstre dardait sur lui l’éclat féroce de sa prunelle intacte. Comme un grand navire virant sur son aire, il effectua un lent demi-tour et chargea, aussi vite que s’il se laissait glisser le long d’un banc de vase.

Deyv se mit debout. A l’instant où la tête, mâchoires béantes, surgissait devant lui, au risque de tomber à l’eau il sauta de côté et assena son épée sur le cou musculeux. La bête se cabra. Sa queue fouetta l’air et Deyv recula trop tard pour éviter la formidable gifle. A moitié assommé, le bras aussi engourdi que s’il avait reçu un coup de matraque, il bascula dans l’eau. Arrachée de sa main, l’épée avait coulé à pic. Jum était accroupi à l’extrême bord du radeau et aboyait comme s’il avait l’intention de plonger au secours de son maître.

Deyv sentit la vase sous ses pieds. D’une brusque détente, il se projeta en avant, tournoyant à toute vitesse dans l’élément boueux. Encore quelques brasses et l’eau lui arrivait à la taille. Il redoubla d’effort, craignant à chaque seconde de sentir se refermer sur son pied la tenaille meurtrière.

Il atteignit la rive. Il haletait. Un rugissement, comme un roulement de tonnerre, retentit derrière lui. Il s’élança vers les arbres. Il trébuchait à chaque pas sur le sable croulant. Quand il eut franchi la limite des arbres, la bête rugit encore. Ce nouveau cri était si proche que Deyv cru sentir l’horrible haleine sur ses mollets.

L’athaksum était tenace. De plus, il se mouvait avec une surprenante agilité sur la terre ferme, dans un sillage de buissons écrasés et de branches brisées. Pour comble de malheur, le jeune homme épuisé fit un faux pas et s’affala de tout son long. Tout semblait perdu. Dans un suprême effort, il tenta de se relever. Il commit l’erreur de prendre

appui sur son bras droit. Le bras fléchit sous son poids. Il retomba, face contre terre.

Alors se firent entendre des jappements aigus et comme un bruit de lutte. Jum, le brave Jum, l'avait suivi et harcelait l'athaksum de ses bonds désordonnés, cherchant à mordre son œil valide. Deyv était provisoirement oublié, mais l'énorme tête reptilienne avançait et reculait à une vitesse foudroyante. A tout moment, Jum risquait de se faire décapiter. Le sang continuait de ruisseler de l'œil crevé. Il roulait sur la fourrure bleue avant de dégoutter dans la poussière où se formait une boue rosâtre. Deyv s'agenouilla. Les forces lui manquaient pour grimper à un arbre. Son bras droit pendait, inutile, le long de son corps. Il lui restait la possibilité de s'enfuir en abandonnant le chien, à moins que celui-ci, comprenant que son maître était sauf, ne se décidât à le suivre.

C'était mal connaître Jum. Il prenait trop de plaisir à faire le siège de l'athaksum pour prêter attention à Deyv. Il était déchaîné. Le monstre devrait le tuer pour en être débarrassé.

La décision fut vite prise. De sa main gauche, Deyv détacha le tomahawk de sa ceinture. Quand il se sentit prêt, il courut sus à l'ennemi et abattit la lourde hache entre les protubérances oculaires. La bête pivota vers lui ; elle rejeta la tête en arrière et profita de ce que Deyv abaissait de nouveau le tomahawk avec la maladresse du gaucher accidentel pour le happer d'un coup de dents. Le jeune homme put s'estimer heureux de ne pas y laisser la main. Il s'en fallut de si peu qu'il sentît sur sa peau le frôlement rêche des lèvres.

Deyv et Jum détalèrent. A l'abri dans les fourrés, ils assistèrent à la lente agonie du monstre. Mortellement atteint, il s'affaissa sur le flanc. Le manche de la hache saillait entre ses mâchoires, et des profondeurs de sa gorge montait un gargouillis répugnant. Le sang sourdait de plus belle de son œil crevé. L'autre avait doublé de volume et

semblait sur le point d'éclater. Ses pattes raidies étaient agitées de soubresauts convulsifs. Ses souffrances se prolongèrent longtemps, puis, couché sur le dos, l'échine cambrée, le crâne enfoncé dans le sol, il expira.

A ce moment précis, Deyv entendit derrière lui un feulement rauque. Bien qu'il se sentît hors d'état d'affronter un nouvel ennemi, il fit volte-face. Accroupi comme s'il allait bondir, un grand félin brun tacheté de noir le regardait de ses yeux jaunes et fixes.

− Te voilà enfin ! s'exclama Deyv.

Ensuite, le jeune homme et le chien sondèrent le lit de la rivière à la recherche de l'épée. Deyv plongea maintes et maintes fois, en vain. À sa troisième tentative, Jum refit surface en aboyant pour indiquer l'endroit où elle se trouvait. Bonne nageuse, Aejip détestait l'eau, aussi s'était-elle bien gardée de prendre part aux fouilles. D'ailleurs, elle était affamée et trop préoccupée à arracher des lambeaux de chair à l'immense carcasse.

Sabrant l'échine de son épée retrouvée, Deyv tailla quelques quartiers qu'il jeta au chien. Quand il eut extrait le tomahawk de la gueule du monstre, il lui trancha la langue. A l'aide d'un foret contenu dans l'étui à pistolet, il obtint à force de patience une flambée satisfaisante. La langue grillée s'avéra excellente. A distance respectueuse, un cercle attentif de prédateurs attendait que le champ fût libre pour se repaître des restes.

# 3

Entre-temps, les nuages avaient presque gagné la moitié du ciel. Le vent couchait les arbres et couvrait de rides innombrables la surface de l'eau. Deyv regarda disparaître la dernière des mystérieuses structures. Peu après, une pluie torrentielle s'abattait sur la forêt. D'énormes gouttes crépitaient sur les feuilles les plus hautes, s'insinuaient dans les brèches et s'écrasaient sur le sol dans un bruit semblable au piétinement menu de milliers de pattes.

Le trio trouva refuge sous un gigantesque champignon.

− Qu'en penses-tu, Aejip ? demanda Deyv. Ne regrettes-tu pas d'avoir changé d'avis ?

Pour toute réponse, la féline lui montra les crocs.

Quand les éclairs se furent espacés, Deyv s'assoupit. A son réveil, le ciel était toujours aussi noir, mais la pluie avait cessé. Transi de froid, il se remit en route, précédé de ses compagnons.

Plus tard, Aejip partit en chasse. Elle revint en portant dans sa gueule un gros rongeur aux oreilles carrées. Ils cherchèrent un arbre *shwikl* dont ils délogèrent les habitants, sortes de chauves-souris inoffensives. A mi-tronc se trouvait une cavité assez vaste pour les contenir tous trois. Deyv trouva des feuilles et du bois mort qui voulurent bien prendre feu et fit griller sa ration de viande. Lorsqu'ils furent rassasiés, ils s'installèrent pour la nuit. Leur sommeil ne fut troublé que par les morsures des parasites abandonnés par les hôtes précédents.

Le lendemain matin, ils décidèrent de s'offrir un solide repas avant de reprendre la route. Deyv abattit un *uskuthikl*. L'uskuthikl ressemblait plus au singe qu'au coyote, son ancêtre. Ils mangèrent de bon appétit. Le jeune homme voulut se charger de la partie de l'animal qui n'avait pas été écorchée, mais elle attirait tant de mouches voraces qu'ils se gavèrent jusqu'à satiété et leur abandonnèrent le reliquat.

Deux périodes de sommeil passèrent sans incident. Le ciel était à nouveau dégagé. Il faisait plus chaud, pourtant d'autres nuages assombrissaient déjà l'horizon.

Ils n'étaient plus loin de leur objectif immédiat, la frontière du territoire tribal, quand Jum se figea en grondant. Deyv s'embusqua aussitôt dans les fourrés où ses compagnons le rejoignirent. Il était temps. Trois Putois Rouges débouchèrent au petit trot. Leurs cheveux d'un noir luisant étaient tordus en macarons de part et d'autre de leurs visages badigeonnés de rouge. De leurs lobes pendaient de gros anneaux de bois. Leurs jambes s'ornaient de bandes verticales vertes, rouges et noires. Tous trois portaient en bandoulière des étuis à pistolet et brandissaient de longues javelines à pointe de silex. Glissés dans leurs ceinturons, des tomahawks. Tout indiquait qu'ils étaient sur le sentier de la guerre.

Deyv hésita. Quand ils seraient passés, il lui serait facile d'abattre le dernier. Ensuite, il lâcherait ses animaux sur les deux autres. En cas de difficulté, il leur ferait subir le même sort qu'à leur compagnon. Un jeu d'enfant, vraiment. Puis Deyv s'imagina traînant avec lui ses « trophées » : trois têtes et trois pierres. Quel ennui ! Il pouvait toujours les cacher, bien sûr, et les prendre sur le chemin du retour, mais que se passerait-il si ces trois guerriers étaient seulement les éclaireurs de l'armée des Putois Rouges ? Il serait bien temps, alors, d'adresser des prières à la Très Sainte Mère. La prudence lui commandait de ne pas céder à la tentation. Avec un pincement de regret, il les regarda disparaître au détour du sentier. Il n'avait encore jamais tué un homme et n'avait jamais eu de trophées.

Lorsqu'il fut évident que les trois guerriers ne constituaient pas une avant-garde, Deyv et ses compagnons se remirent en route. Après plusieurs heures de marche, ils arrivèrent en vue d'une *ujushmikl*, une route construite par les Anciens. Faite d'une substance élastique, elle avait

l’apparence d’un ruban orange divisé en quatre voies par trois lignes blanches. Deyv ignorait pourquoi les Anciens avaient tracé cette route ; il ne connaissait pas davantage la fonction des lignes blanches, ni même quels Anciens avaient laissé ce vestige de leur passage. S’il fallait en croire sa grand-mère, des Anciens, il y en avait eu de toutes sortes, et ce, depuis que le monde était monde. Ceux qui avaient construit la route et ceux qui avaient érigé les Maisons pouvaient fort bien être les mêmes. On leur devait peut-être aussi les épées qui ne s’émoussaient jamais et toutes les merveilles recrachées par la terre.

Deyv ne savait qu’une chose : malgré leur puissance, les Anciens n’avaient pu empêcher leur mort. Mais leurs pouvoirs avaient dû être immenses. Ce chemin, par exemple, existait déjà du temps de l’arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père de Deyv, et sans doute bien des générations avant lui. Pourtant, la végétation l’avait laissé intact et les arbres n’avaient pu venir à bout de sa résistance. A l’exception d’une variété d’herbe rase, toute plante qui tentait de s’en approcher à moins de vingt mètres dépérissait. Les inondations balayaient-elles la terre sur laquelle il s’appuyait ? Par quelque prodige, la terre revenait à sa place et se tassait d’elle-même. Et si d’aventure les séismes le gauchissaient, il se redressait avec le temps.

Parfois se produisaient des bouleversements de l’écorce terrestre auxquels même cette merveilleuse substance était contrainte de se plier. On disait que, beaucoup plus loin, une montagne avait poussé sous la route. Qu’avait fait le ruban orange ? Il avait escaladé la montagne ! Quand il aurait dû se fracturer en maint endroit, il s’était simplement allongé.

Caché derrière un buisson, Deyv regarda à droite, puis à gauche. Personne en vue. Rassuré, il s’aventura à découvert et posa le pied sur la route. Il décida de marcher au milieu, de sorte que si un ennemi lui lançait une flèche

ou une lance depuis la forêt, elle eût une longue distance à parcourir.

Les kilomètres se suivaient et se ressemblaient. Aejip et Jum marchaient sur les bas-côtés. Il était bien agréable d'avancer sur du plat et d'avoir une vue dégagée jusqu'à l'horizon, devant et derrière soi. En revanche, on se sentait terriblement exposé et vulnérable. Si le danger surgissait de la gauche, il courrait se mettre à l'abri dans la jungle qui recommençait à droite, vingt mètres plus loin, mais que ferait-il s'il était attaqué des deux côtés à la fois ?

A la réflexion, il avait pourtant tout intérêt à rester sur la route. Là, au moins, il était certain de ne pas se perdre et marchait d'un bon pas. Si son père lui avait dit la vérité, il quitterait bientôt le territoire. Deyv ne se faisait aucune illusion. Il ne serait pas plus en sécurité au delà de la frontière qu'il ne l'était en deçà. Et personne ne savait quelles créatures, connues ou inconnues, hantaient ces lieux.

Plus tard, ils arrivèrent au bord d'une vaste dépression d'une profondeur indéterminée, résultat d'un ancien séisme. La route s'enfonçait sous l'eau qui s'était accumulée dans le fond à la suite des récents orages. Fallait-il continuer tout droit ou contourner le lac et ainsi pénétrer dans la forêt où n'importe quel prédateur pouvait être à l'affût dans l'espoir que les passants éventuels choisiraient de faire le détour ? Deyv opta pour la ligne droite. Si l'eau montait trop il serait obligé de bifurquer, mais du moins éviterait-il d'entrer sous les arbres. Impossible de nager : le poids de l'épée et du tomahawk le ferait couler à pic.

Trop vite à son gré, l'eau lui arriva à la taille. A ses côtés pataugeaient les animaux. Aejip surtout semblait mécontente. Deyv prit à droite, où l'eau semblait moins profonde. Soudain, un hurlement de surprise et de douleur lui échappa. Il pivota en donnant de grandes claques sur l'eau et se hâta de gagner la rive la plus proche. Quand il y

parvint, il boitait. Il serrait les dents pour ne pas crier de nouveau, en espérant que personne ne l'avait entendu.

Assis dans la boue, il considéra le réseau de marques violacées qui marbraient sa cuisse gauche. La douleur refluait déjà. Il se massa longuement. Quand le muscle fut détendu et qu'il put se servir de sa jambe, il se leva et marcha le long de la rive. A un moment donné, une masse ronde et blême émergea brièvement du centre du lac. Ce pouvait être la créature dont le tentacule empoisonné l'avait si cruellement brûlé.

Dès que cela fut possible, ils retournèrent sur le ruban orange. La cime d'une montagne, celle dont son père lui avait parlé, se découpa sur l'horizon. Parce qu'il fallait bien se fixer un autre objectif, Deyv décida de continuer jusqu'au pied de la montagne. Une fois là, il se mettrait à la recherche d'une femme, à moins, bien sûr, qu'il ne rencontrât une tribu en cours de route. Aejip poussa un soudain miaulement. Le jeune homme fit volte-face. Là-bas, un objet volant de couleur blanchâtre se rapprochait doucement au gré du vent. Deyv et ses amis coururent se mettre à couvert. Comme le monstre passait au-dessus d'eux, il discerna l'arrière, semblable à celui d'un bateau, et un chapelet d'orifices circulaires. Il s'attendait à un lâcher de petites silhouettes noires, mais heureusement il n'en fut rien.

Quand le *tharakorm* fut hors de vue, Deyv regagna la route. A maintes reprises, il se retourna, craignant de voir apparaître d'autres masses flottantes. Peu après, il parvint à un carrefour. L'espace de quelques instants, il se demanda s'il ne serait pas plus avisé de prendre la route qui coupait la sienne à angle droit. Sa perplexité était aggravée par les étranges mâts de métal plantés à l'embranchement. Chacun était coiffé d'une boîte cylindrique pourvue de quatre yeux. Deyv n'avait jamais entendu parler de ces poteaux. Bien qu'ils fussent, à première vue, inanimés, il se garda de s'en approcher. Si c'était là les totems des

bâtisseurs de la route, mieux valait s’en tenir à l’écart. Comme chacun sait, les totems sont chargés d’une puissance magique qui aide ceux qui sont placés sous leur protection et châtie leurs ennemis.

Il n’avait pas fait vingt pas que retentissait un cliquetis métallique. Une lueur verte flamboya dans les yeux supérieurs des pylônes qui lui faisaient face. Le jeune homme sauta en arrière. Bouche bée, il se figea, les yeux dans les yeux des poteaux. Jum poussa un bref jappement et se tint coi. Comme rien ne se passait, Deyv se remit en marche. Aussi soudainement qu’ils s’étaient allumés, les yeux s’éteignirent. Les deux piquets émirent trois cliquetis.

Deyv s’arrêta de nouveau, les animaux blottis contre lui.

Peu après, à voix basse, il ordonna au chien de continuer. Jum obéit à contrecœur. Les cliquetis reprirent et les yeux virèrent au vert. Jum regarda son maître. Deyv lui fit signe de revenir, et quand le chien atteignit un certain point, il y eut de nouveaux cliquetis. Aussitôt, le vert disparut.

A ce moment-là, un grand oiseau multicolore vint se poser sur la route, à proximité des pylônes. Avant qu’il ne touche le ruban, le bruit se fit entendre et les yeux se ranimèrent. Effrayé, l’oiseau s’envola.

Deyv ne comprenait rien et n’aimait pas cela. Il changea de route. A l’instant où il posait le pied sur l’autre ruban, le manège recommença. Vite, il traversa la nouvelle route. Quand il osa revenir sur la première, les pylônes étaient loin et ne réagirent pas.

Soupir de soulagement. Deyv se passa la main sur le front et le trouva baigné de sueur. Hélas, les trois amis n’étaient pas au bout de leurs frayeurs. Peu après, un tharakorm les obligeait à fuir dans la forêt. Cette fois-ci, Deyv aperçut des têtes qui dépassaient des orifices situés à l’arrière.

Deux autres sommeils s’écoulèrent. Les voyageurs laissèrent derrière eux plusieurs croisements gardés par des poteaux. Sur leur passage, les langues de métal se délièrent et les yeux s’allumèrent. Deyv poursuivit son chemin sans se laisser impressionner. A son grand soulagement, aucun être humain ne se manifesta. D’un autre côté, cette absence ne présageait rien de bon. Où donc étaient les indigènes ? Peut-être n’y en avait-il pas, ou peut-être avaient-ils une excellente raison d’éviter le voisinage de la route.

La montagne grandissait à l’horizon. Le sommet en était toujours blanc, comme nappé, contrairement aux flancs, d’une couleur sombre. Le trio arriva en un lieu bouleversé. Un séisme avait dû ébranler la région car la route, tordue et plissée comme une bande de cuir, se dressait au-dessus du sol. Ils l’abandonnèrent et la retrouvèrent plus loin, quand elle fut à nouveau plate. A cent mètres de là les attendait un nouveau carrefour. Ses deux pylônes étaient inclinés selon un angle bizarre et une énorme bosse gonflait le tronçon de route compris entre eux.

Instruit par l’expérience, Deyv savait que leur rayon d’action n’excédait pas une centaine de mètres. Si personne ne franchissait cette limite, ils ne réagissaient pas. Mais voici qu’à la seconde où il s’apprêtait à quitter la route, le cliquetis retentit distinctement et les yeux du poteau le plus oblique se mirent à rougeoyer.

Deyv sauta en l’air. Cette fois-ci, cependant, la surprise n’y était pour rien. Jum et Aejip en firent autant. Tous trois retombèrent en hurlant, parcourus de soubresauts involontaires. Quelque chose, la route elle-même, semblait-il, leur transmettait des décharges qui se propageaient dans leur corps en ondes douloureuses. Ils tressautaient comme des souris sur une pierre brûlante. Deyv tenta bien de s’arracher à la route, mais les décharges ininterrompues le jetaient au sol où il se tordait sous l’effet de souffrances

redoublées. L’idée lui vint de rouler sur lui-même. Il réussit et demeura inerte et pantelant dans la poussière. Aejip atterrit sur le ventre. Jum culbuta cul par-dessus tête.

Longtemps après, quand leurs tremblements eurent cessé, quand ils eurent repris haleine, ils se levèrent. Les pylônes n’en finissaient pas de cliqueter et de clignoter. Deyv regarda de tous côtés pour s’assurer qu’aucun ennemi ne s’était approché, attiré par leurs cris. Il n’y avait personne en vue.

Si, pourtant.

Le tharakorm dérivait lentement, en diagonale par rapport à la route. Encore éloigné de près d’un kilomètre, il planait à cent mètres d’altitude. On distinguait avec netteté la coque blanchâtre et la structure supérieure : mâts, vergues et voiles déferlées. Le navire lui-même était soumis au caprice du vent, mais les créatures qui l’habitaient pouvaient voler dans toutes les directions.

Des orifices ménagés à l’arrière tombèrent une multitude d’objets noirs, chétives silhouettes à cette distance, mais Deyv savait très bien à quoi s’en tenir. Il savait aussi pourquoi ses passagers quittaient le tharakorm.

# 4

Ils pouvaient être une centaine. Avec une stupéfiante précision, ils fondirent sur eux et l’air vibrait du battement de leurs grandes ailes rigides. Deyv se propulsa péniblement à travers l’espace herbeux. Il avait les jambes flageolantes et la tête lui tournait. Mal remis de leurs

émotions, ses compagnons s'étaient déjà traînés sous les arbres. Un regard en arrière lui révéla que l'un des *khratikl* s'était détaché de la bande. Il amorçait un virage pour le prendre à revers. Deyv pressa l'allure. La forêt l'enveloppa.

Ses poursuivants étaient maintenant si proches qu'il voyait leurs têtes, minces et pointues comme celles de rats, leurs larges queues plates qui faisaient office de gouvernail et leurs ailes noires, formées d'une membrane tendue entre le tronc et les pattes postérieures. Leurs pépiements couvraient tous les autres bruits.

A nouveau, un khratikl plus audacieux ou plus fou se porta en avant de la meute. Aejip pirouetta et d'une détente se projeta vers lui. De ses griffes elle crocheta une aile, entraînant la créature au sol où elle lui plongea ses crocs dans la gorge.

Les khratikl n'aimaient pas la forêt. Contraints de se poser pour traverser la barrière de broussailles et de lianes enchevêtrées qui la cernait de toute part, ils n'avaient plus assez de place pour prendre l'élan indispensable à leur envol. Ils en étaient réduits à faire usage de leurs longues pattes grêles, peu adaptées à la course. En toute autre circonstance, Deyv les aurait facilement semés.

Autre handicap, les khratikl étaient pressés par le temps. Plus ils tardaient à rentrer, plus le tharakorm, poussé par le vent plus ou moins favorable, risquait de s'éloigner jusqu'à être hors d'atteinte de leur vol lent et lourd. Parfois, quand la chasse avait été mauvaise et que les vivres à partir desquels on fabriquait le gaz ascensionnel venaient à manquer, le tharakorm renversait la vapeur et atterrissait.

Ces renseignements, Deyv les tenait de son père qui avait eu l'occasion d'examiner de près la dépouille d'un tharakorm. En fait, la créature n'était pas morte, seulement inerte car elle avait disparu peu de temps après. Un tharakorm avait donc le pouvoir exorbitant de ressusciter, à

moins qu’un simple coup de vent n’eût emporté celui qu’avait vu son père.

Quand on avait à ses trousses un essaim de khratikl affamés, il fallait fuir ou se mettre à l’abri. Combattre, c’était impossible. Contre ces harpies, un homme seul n’avait aucune chance. Deyv le savait, mais il était las et la forêt n’offrait aucune cachette durable. Il tira son épée. Jum galopait devant lui. Il s’arrêta et lança soudain de furieux aboiements. Lorsqu’il l’eut rejoint, Deyv discerna dans la pénombre une grande masse ronde à demi masquée par les géants verts abattus et recouverte d’un réseau de lianes.

Une Maison des Anciens, couchée sur le flanc.

Il espéra qu’elle était inhabitée, comme le laissait supposer son linceul végétal. Naturellement, ce pouvait être aussi un camouflage. Il s’approcha. Un bref coup d’œil circulaire le rassura sur l’absence d’Arbrâme, mais cela non plus ne prouvait rien puisque certaines tribus avaient le leur en un lieu caché à l’écart de la Maison. C’était tout de même un indice. Un arbre massif dont le tronc s’appuyait contre le mur offrait une excellente voie d’accès. Aejip était déjà en train de l’escalader. Le jeune homme et le chien l’imitèrent. Jum dérapa à plusieurs reprises. Deyv fermait la marche ; il avait presque atteint le sommet du fût quand un cri perçant retentit derrière lui. Les khratikl étaient de prodigieux grimpeurs. Aejip veillait. Elle effectua un vol plané par-dessus leurs têtes au terme duquel elle roula sur le sol avec la créature. Trois autres khratikl arrivèrent à la rescousse de leur compagnon. La féline les mit tous hors de combat. L’un d’eux parvint à s’échapper et détala dans un sillage de sang. En quelques bonds, Aejip rejoignit ses amis.

Deyv rengaina son épée une bonne fois pour toutes. Les khratikl, il fallait l’espérer, avaient leur compte. Cramponné aux bosses du tronc et aux aspérités de l’écorce, il se laissa glisser, jambes pendantes, jusqu’à toucher de ses pieds la

surface lisse et dure. Sans lâcher les branches, il gravit la paroi incurvée. Jum s'étala un peu plus haut et, ne trouvant aucune prise, se mit à descendre. Il aurait glissé jusqu'en bas si son maître ne l'avait retenu, puis hissé mètre par mètre à l'aide d'un pied coincé sous son ventre. Aejip, pendant ce temps, avait progressé le long des branches. D'un saut vertigineux, elle fut sur le mur, dérapa et, dans un miaulement de détresse, disparut à la vue de Deyv comme si la Maison l'avait avalée. Agrippant une branche, puis l'autre, et sans cesser de pousser le chien devant lui, il parvint à proximité de l'endroit où elle s'était volatilisée, escamotée en fait par une grande ouverture circulaire. Deyv pouvait tenter de l'atteindre en rampant. C'était possible, mais terriblement risqué. Il jeta un coup d'œil en bas. Une douzaine de museaux pointus, entrouverts sur des crocs luisants, attendaient son premier faux pas. Les khratikl étaient réputés pour leur courage ; tôt ou tard, ils se décideraient à faire eux aussi l'ascension de l'arbre. Deyv n'avait pas le choix. Arc-bouté contre une grosse branche, d'une violente détente des jambes il projeta Jum vers le trou dans lequel il tomba en hurlant. Puis, les bras tendus devant lui, il s'élança la tête la première. Son ventre percuta le mur avec un claquement mou. Il glissa et soudain se sentit basculer. Comme avant lui ses compagnons, il poussa un hurlement. La chute fut brève. Il atterrit brutalement sur une surface aussi dure et lisse que la paroi extérieure. Il venait de tomber sur l'un des murs d'une petite pièce rectangulaire. A côté de lui, les animaux s'examinaient comme pour se rassurer sur la présence de tous leurs membres. Deyv regarda au « plafond ». La fenêtre s'ouvrait de l'intérieur ; son battant circulaire pendait, encore retenu par les gonds. Un faciès grimaçant s'encadra dans l'ouverture. Au cri poussé par Deyv, il se résorba peureusement. Le jeune homme secoua la tête. Comme prévu, les khratikl ne s'étaient pas découragés. Ils reviendraient bientôt, en force.

A l’une des extrémités du mur se découpait le rectangle d’une porte. Deyv se traîna sur des amoncellements de détritus et de feuilles, évitant un grand nid abandonné. La porte était enduite de boue séchée. Il en gratta une bonne partie puis, agrippant une saillie décorative, tira. Le battant se souleva sans bruit. La pièce du dessous était plongée dans l’ombre. Impossible d’en évaluer la taille et par conséquent, impossible d’évaluer la distance qui le séparait du plancher, ou plutôt du mur suivant. Sauter, c’était prendre le risque de se rompre le cou ; rester, c’était se faire dévorer à brève échéance. Comment hésiter ?

Malgré ses jappements de terreur, Jum fut poussé dans l’orifice. Aejip reçut l’ordre de sauter. Longtemps, elle demeura accroupie au bord de l’ouverture, scrutant les ténèbres de ses pupilles dilatées. En fin de compte, elle se décida. Deyv plia les genoux et se laissa tomber. Par chance, cette pièce-ci était aussi petite que la précédente. Le jeune homme s’était à peine ressaisi qu’un concert de piaillements rageurs lui faisait lever la tête. Ils étaient une douzaine au moins, agglutinés autour de la porte avec leurs petites oreilles pointues silhouettées comme un feston autour du rectangle faiblement éclairé. Deyv se mit à ramper en tâtonnant autour de lui pour éviter les obstacles. Il trouva ainsi une seconde porte et la souleva comme l’autre en s’aidant de ses renflements. A nouveau ils se jetèrent dans l’abîme noir qui s’ouvrait sous eux.

Les khratikl semblaient avoir abandonné la partie.

C’était une sage décision, car il fallait être fou ou désespéré pour entrer dans une Maison par le sommet. Les portes se succédaient avec, chaque fois, l’horrible frisson de la peur, mais chaque fois, la Très Sainte Mère exauçait les prières de Deyv. Les pièces étaient toutes de même taille. A mesure qu’ils descendaient, cependant, l’air se chargeait de relents de moisi. Enfin, ils atteignirent le dernier niveau. Deyv ouvrit la fenêtre qui faisait face à la

porte par laquelle ils avaient sauté. Derrière, il ne trouva que de la boue.

S'il n'y avait pas d'autre porte, tout était fini. Comment revenir en arrière ? Aucune pièce ne contenait de meubles et la corde enroulée autour de son épaule n'avait pas de grappin. Heureusement, comme la Maison elle-même, les pièces étaient circulaires. Deyv prit son élan et gravit la courbe sur plusieurs mètres. Avant de retomber, il eut le temps de sentir une porte sous ses doigts. Au second essai, il en agrippa les protubérances. Au troisième, il fit basculer le battant vers lui, glissa de nouveau et se retrouva une fois de plus à son point de départ. Se ceignant de la corde dont il attacha l'autre extrémité autour du chien, puis de la féline, il les hissa l'un après l'autre. Le processus recommença dans la pièce suivante, et la suivante, et ainsi de suite. Quand ils furent au bout de leur peine, Deyv, qui avait fourni le plus gros effort, était exténué. Ils se trouvaient dans une pièce tout en longueur, assez vaste en vérité pour contenir la Tribu des Tortues au complet. Horrifié, Deyv songea à ce qui se serait passé s'ils avaient sauté par la porte située du mauvais côté.

Une fenêtre grande ouverte laissait entrer la lumière. Du lierre avait poussé sur la vitre rabattue vers l'intérieur, comme si elle n'avait pas été fermée depuis bien longtemps. L'ouverture était assez haute pour éviter que les éclaboussures ne pénètrent dans la pièce en cas d'orage, mais pas assez tout de même pour en interdire l'accès aux animaux. On ne voyait pourtant aucun vestige de leur passage. Etrange. D'autant plus que les murs et le plancher étaient tapissés d'une sorte de champignon moelleux sur lequel Deyv se laissa tomber avec béatitude. Peu après, tenaillés par la soif, ils sortirent. Ils trouvèrent une source et s'abreuvèrent longuement. Deyv se mit à la recherche d'un arbre-calebasse. Quand ils se furent partagé la chair des fruits, il en évida les coquilles et après les avoir remplies d'eau, les rapporta dans leur abri.

Il se confectionna une torche à l’aide de feuilles mortes tressées et l’alluma à un bout d’amadou enflammé grâce au cylindre à air comprimé. Le champignon, d’une couleur si terne dans la pénombre, se para soudain de zébrures écarlates. Des dizaines de stalactites aux reflets éclatants pendaient du plafond, presque rejointes par plusieurs stalagmites. Dans les coins supérieurs de la pièce, l’étrange végétal avait tissé de véritables toiles dont les filaments couraient d’un mur à l’autre en volutes extravagantes. Au plafond et sur les murs, des nodules bosselaient la surface.

Avant que la torche ne se fût consumée, Deyv aperçut un reflet blanc. De près, il vit qu’il s’agissait d’un os assez long pour être le fémur d’une créature de la taille d’un être humain. Il était en état de décomposition avancé. Plus loin, il découvrit d’autres éléments du squelette, tous pourris et grêlés, y compris un fragment du crâne et une longue canine recourbée. Un grand félin avait dû élire domicile dans la pièce ou s’y réfugier à l’approche de la mort.

Peu après, Aejip rentra d’une chasse éclair, un oiseau géant dans la gueule. Après l’avoir déposé au pied de son maître, elle s’assit sur son derrière et attendit. Deyv se hissa par la fenêtre pour le plumer et le vider. Chacun reçut sa part. Les animaux n’en firent qu’une bouchée. Ils avaient déjà tout englouti que le jeune homme n’avait pas rassemblé assez de bois mort pour se faire un feu. Attirés par la lumière et l’odeur de chair fraîche, une nuée de gros scarabées noirs vint bourdonner autour de lui. Il en attrapa quelques-uns et les mangea en guise d’apéritif. D’autres tombèrent dans le feu ; grillés, ils n’en étaient que meilleurs.

Quand ses paupières s’alourdirent, il posta ses compagnons sous la fenêtre et s’installa plus loin, l’épée dans une main et le tomahawk dans l’autre. Au moindre bruit suspect, au moindre effluve trahissant une présence ennemie, Aejip et Jum ouvriraient l’œil. Rassuré, Deyv se laissa dériver vers le sommeil.

# 5

Il rêva qu’il venait de bondir sur une femelle d’une tribu ennemie et l’entraînait dans les fourrés. Il la guettait depuis un moment, à l’affût derrière un buisson. Elle marchait paisiblement sur le sentier qui remontait de la rivière. Elle était seule. Elle était belle. Entre ses seins menus se balançait une pierre dont les stries étaient assorties à celles de sa propre pierre. Plus il la regardait, plus il la convoitait. S’il parvenait à l’assommer avant que ses cris n’ameutent les siens, il la jetterait en travers de son épaule et la ramènerait chez lui.

Tandis qu’il cherchait à la maîtriser, une odeur suave assaillit ses narines. La femme était enduite d’une substance huileuse et parfumée qui la rendait glissante, impossible à saisir. Ce qui devait arriver arriva. Elle s’échappa. Il se lança à sa poursuite mais, au détour du sentier, une demi-douzaine de mâles à la mine farouche lui tombèrent sur le râble. En un clin d’œil, Deyv fut ligoté et tout son corps hérissé de minuscules éclats de bambou. La peur lui nouait les entrailles. La face grimaçante du chaman s’approcha de la sienne, disparut et fut remplacée par celle de la femme qu’il avait voulu enlever. Elle versa sur lui le contenu d’une outre d’huile parfumée. Alors le chaman fit jaillir son épée et de la pointe lui lacéra la poitrine. Il hurla de douleur.

Ses yeux s’ouvrirent tout grands. Ce n’était qu’un rêve, pourtant l’odeur entêtante de l’huile refusait de se dissiper. Son corps était aussi douloureux que s’il avait été percé de

dizaines d’éclats de bambou. Des pointes de souffrance aiguë lui traversaient la poitrine.

Aejip surgit au-dessus de lui, les lèvres retroussées en un rictus féroce. Elle lui donna un violent coup de patte sur le ventre, puis un autre sur le genou. Encore mal réveillé et l’esprit obscurci par les mystérieuses émanations, il crut de bonne fois qu’elle avait perdu la tête. Il voulut prendre son épée et dut y renoncer car son bras pesait une tonne. Exaspérée, la féline lui planta délibérément ses crocs dans le cou-de-pied. C’était une morsure contenue, presque délicate, pourtant la douleur lui arracha un cri. Il se dressa sur son séant.

Ses jambes, son ventre, son torse étaient couverts de bestioles noires de la taille d’un poing, leurs longues pattes comprises. Leurs têtes minuscules se prolongeaient par un bec effilé qui était enfoncé dans sa chair. Un nombre encore plus impressionnant de ces horribles bêtes gisaient éparpillées sur le champignon, les pattes en l’air. Du sang avait giclé des petits corps écrasés.

Tels d’énormes moustiques sans ailes, une vingtaine d’entre elles étaient accrochées à la fourrure du chien, toujours affalé sous la fenêtre.

L’espace d’un instant, Deyv fut trop atterré pour réagir. Une des bestioles trottina jusqu’à son épaule et lui sauta sur la joue. D’une claque il aplatit l’audacieuse dont le cadavre lui resta collé dans la main. Aejip n’en finissait pas de se rouler d’un côté et de l’autre pour les broyer sous son poids. A présent complètement réveillé, Deyv se leva d’un bond et détacha l’un après l’autre les monstrueux parasites. Gorgés de son sang, certains étaient si ballonnés qu’ils éclatèrent en touchant le sol. Lorsqu’il s’en fut débarrassé, il vit que le plancher grouillait littéralement et qu’il ne cessait d’en tomber des murs et du plafond. Il courut à la fenêtre et l’ouvrit toute grande. Puis il bourra le chien de coups, autant pour le réveiller que pour tuer ses assaillants. Jum semblait assommé. Il fut long à reprendre

conscience. Ensuite, prenant toute la mesure du danger, il joignit ses efforts à ceux de Deyv et d'Aejip, mais les petites créatures étaient agiles et nombre d'entre elles esquivèrent ses claquements de mâchoires maladroits.

Quand ils en eurent écrasé plus de cent, Deyv s'arrêta, haletant. Les autres insectes avaient pris la fuite, par la fenêtre ou la porte donnant accès à la pièce voisine. Même les relents de parfum s'estompaient. Son corps enflé de partout le démangeait. Il sortit et s'enduisit de boue des pieds à la tête. Les animaux, dont la fourrure dissimulait les boursouflures, reçurent l'ordre de ne pas se gratter. De retour dans la pièce, Deyv laboura de coups d'épée l'épaisseur cotonneuse du champignon. Comme il s'y attendait, elle recelait de nombreux ossements, plus ou moins enfouis dans ses replis. Tous étaient rongés, comme par un acide.

Tous les nodules qui gonflaient la surface avaient crevé. Il était facile de deviner leur fonction : c'était là que vivaient les insectes en attendant le signal envoyé par le champignon dont les émanations soporifiques rendaient leurs futures victimes parfaitement inoffensives. Une fois rassasiés de sang, les insectes réintégraient leurs niches. Il ne restait plus au végétal Carnivore qu'à dissoudre le cadavre à l'aide d'un fluide quelconque et à l'absorber.

Apercevant non loin de la fenêtre le corps à demi dévoré d'un rongeur, Deyv comprit pourquoi la féline n'avait pas succombé au parfum. Réveillée par une soudaine fringale avant l'émission des vapeurs, elle avait simplement quitté la Maison pour trouver quelque chose à se mettre sous la dent. A son retour, les insectes étaient à l'œuvre.

Deyv la gratifia de quelques tapes amicales.

− Bravo ! Pardonne-moi mes soupçons injustifiés. Tu nous as bel et bien sauvé la vie.

Jum était beaucoup trop mal fichu pour manifester sa jalousie. Pourtant, quand son maître lui ordonna de sauter

par la fenêtre, le chien refusa d’obéir et se contenta de le regarder en gémissant.

− Explique-toi, bon sang ! Que se passe-t-il ?

Jum gardait les yeux obstinément fixés sur la poitrine de Deyv. Ses plaintes s’étaient muées en un grondement sourd et continu. Le jeune homme abaissa son regard et comprit ce qui provoquait le désarroi du chien.

Sa pierre-âme avait disparu !

# 6

Plus tard, Deyv supposa que le voleur s’était introduit dans la pièce en l’absence d’Aejip, alors que lui et Jum dormaient d’un sommeil comateux. Sa patience, sa précision et son audace avaient été récompensées.

Sur le moment et pendant très longtemps, l’émotion et le désespoir occultèrent toute autre réaction. Il ne se demanda même pas *pourquoi* on lui avait volé son œuf. Il ne savait qu’une chose : perdre cette pierre, c’était comme perdre son âme. Tant qu’il ne l’aurait pas retrouvée, il serait un mort-vivant parmi les vivants. S’il osait réapparaître chez lui dans cet état, ses propres amis, ses parents le chasseraient dans la forêt. Rejeté de tous, il serait condamné à errer, solitaire, jusqu’à sa mort. Aucun ennemi ne prendrait la peine de le tuer ou de brandir sa tête comme un trophée, car la tête d’un homme sans âme ne valait rien. Et si quelqu’un était assez charitable pour lui donner la mort, il enterrerait sa dépouille afin de ne pas être hanté par son fantôme.

Anéanti, Deyv se laissa choir dans un coin de la pièce et sanglota. Blotti auprès de lui, Jum poussait son museau contre son épaule. Après avoir fait un sort aux restes du rongeur, Aejip se coucha à l'écart, inquiète et désemparée.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Deyv demeurait prostré, les yeux secs et vides, comme aspiré par l'abîme vertigineux qui s'était ouvert devant lui. Tout était perdu. Il ne reverrait jamais les siens. Il ne connaîtrait jamais les joies du mariage et de la paternité. Même la mort ne pourrait le délivrer de ce maléfice. Les fantômes n'étaient pas admis dans le lieu merveilleux que la Très Sainte Mère réservait à ceux qui avaient une âme. Les fantômes étaient condamnés à l'errance.

Tout d'abord, le chien refusa de quitter son maître, puis la faim et la soif le poussèrent dehors. Quand il eut assouvi l'une et l'autre, il reprit sa garde silencieuse. Aejip s'en fut chasser, elle aussi. Elle rapporta une demi-carcasse, mais Deyv n'y prêta aucune attention. Beaucoup plus tard, quand il fit mine de vouloir s'en emparer, elle commençait à pourrir. Il ne semblait même pas s'en rendre compte, aussi la féline dut-elle la traîner hors de sa portée.

A la puanteur de la chair en décomposition se mêlait celle de l'urine et des excréments. Les mouches envahirent la pièce. Elles se posèrent sur Deyv par dizaines, sur ses yeux clos et ses oreilles, et tentèrent de s'insinuer dans ses narines. La pellicule de boue ne tarda pas à sécher et à s'écailler ; privée de protection, sa peau se couvrit d'autres piqûres. Il avait le ventre ballonné et les lèvres gercées. Il descendait en lui-même, toujours plus loin, vers le grand silence de la mort.

A ce stade, il était à peine conscient de ce qui l'entourait, pourtant le déchaînement de la tornade lui parvenait sous la forme d'un lointain écho. Le roulement du tonnerre, le crépitement de la foudre, la forêt fouaillée par le vent, les trombes d'eau jetées par rafales contre la Maison… tous ces bruits étaient pour lui dénués de sens. La

paralysie le gagnait. Il aurait peut-être atteint le point de non-retour si un éclair ne s'était engouffré par la fenêtre, illuminant la pièce de sa décharge sinueuse et ramifiée. Le choc le projeta contre le mur. Galvanisé, il gagna en rampant la fenêtre au pied de laquelle s'étaient pelotonnés ses compagnons. Terrifiés, tremblants de tous leurs membres, ils regardaient leur maître comme si ce lien était le seul qui les rattachât à la vie. Deyv se hissa en chancelant sur ses pieds et, sans se soucier de la pluie ou des éclairs, pencha la tête et le buste à l'extérieur.

– Merci, ô Shrekmikl, puissant fils de la Très Sainte Mère ! hurla-t-il. En déchaînant tes foudres, tu m'as ramené à la vie. Je sais maintenant que j'avais tort de me laisser aller au découragement ! Tu as fait naître en moi une juste colère et je fais serment d'obliger le voleur à me restituer mon âme ! Je te rends grâce, ô Shrekmikl, de la confiance que tu m'accordes !

Quand l'orage se fut éloigné, il sortit pour étancher sa soif dévorante à la mare la plus proche. Le sol était jonché de fruits abattus par le vent. Il mangea sans pouvoir se rassasier, mais deux sommeils vinrent et passèrent avant qu'il se sentît assez fort pour reprendre la route.

Ce délai écoulé, il ne restait rien de la piste du voleur, s'il avait eu l'imprudence d'en laisser une. Deyv ne savait de quel côté commencer ses recherches. Le forban avait le monde entier où se cacher, pourtant il débordait d'un étrange optimisme. Shrekmikl ne l'avait-il pas pris sous sa protection ? Le moins qu'il pouvait faire à présent, c'était de le mettre sur la bonne voie.

Le trio retourna sur la route d'où l'avaient chassé les passagers du tharakorm. Ils reprirent la même direction. Bien des sommeils après, ils arrivèrent au pied de la montagne. Le ruban orange l'escaladait, poussant l'intrépidité jusqu'à enjamber carrément les précipices. Inutile d'essayer d'en faire autant. Mais Deyv était tenaillé du désir de voir ce qu'il y avait de l'autre côté. A plusieurs

indices, il avait deviné qu'une tribu vivait non loin de là ; pourtant quelque chose le poussait à continuer, comme s'il était certain de trouver plus loin ce qu'il cherchait, une fille plus jolie et, surtout, sa précieuse pierre.

Au lieu de gravir la montagne, il la contourna. Il dut se frayer un passage à travers une jungle particulièrement exubérante et traverser maints marécages. Lorsque la montagne fut derrière lui, il découvrit un paysage en tout point semblable à celui qu'il venait de quitter. Néanmoins, le jeune homme éprouvait la satisfaction d'avoir franchi une étape importante. Laquelle, il n'en avait pas la moindre idée.

Lasse des méandres vertigineux auxquels l'avait obligée la montagne, la route à nouveau plate décrivait un ample virage sur la gauche. Plus loin, elle se scindait en deux. Deyv s'engagea résolument sur la voie de gauche. Depuis toujours, la gauche avait mauvaise réputation. On disait qu'elle portait la guigne. Pourtant, Shrekmikl, le fils préféré de la Très Sainte Mère, était gaucher.

Ce soir-là, alors qu'ils cherchaient un endroit confortable pour y passer la nuit, Deyv trouva dans un buisson épineux les vestiges d'un feu. Deux empreintes de pieds étaient visibles dans la boue. Des pieds humains, à première vue, bien que le pouce fût d'une longueur exceptionnelle. Deyv se demanda si ce pouvait être les empreintes d'un *Yawtl*, créature quasi légendaire que sa grand-mère lui avait souvent décrite. Elle se caractérisait justement par la taille de son gros orteil et son penchant pour le vol. Deyv rayonnait. Les paroles de son aïeule résonnaient encore à ses oreilles. Décidément, il était sur la bonne piste !

Malheureusement, tant qu'il resterait sur la route, le Yawtl ne laisserait aucune trace. Comment savoir, en arrivant à un carrefour, s'il avait pris à droite ou à gauche ? Deyv opta systématiquement pour la gauche et pressa

l’allure. Les animaux rechignaient à le suivre, mais c’était là le cadet de ses soucis.

Ils venaient de prendre leur petit déjeuner, ce matin-là, quand Aejip se roula en boule dans le fond de la grotte où ils avaient dormi avec l’intention manifeste de n’en plus bouger. Deyv entra dans une colère folle. Ce retard allait permettre au Yawtl de prendre un nouveau sommeil d’avance. Il en fut pour ses frais. Menaces, caresses, supplications… la féline ne daigna même pas ouvrir un œil.

Deyv ne fut pas long à s’incliner. Continuer sans elle ? Impossible. Non seulement Aejip était une excellente sentinelle et une chasseuse de premier ordre, mais Deyv l’aimait assez pour lui passer tous ses caprices. D’ailleurs, il était lui-même rompu de fatigue et Jum avait les pattes écorchées. Avant de songer à se reposer, cependant, il fallait rapporter des provisions. Aejip ronflait déjà quand le jeune homme et le chien se glissèrent hors de la grotte.

Ils suivirent une amorce de sentier qui coupait plus loin les profonds sillons récemment creusés par une tortue géante. Peu après, un gros œuf dans chaque main, Deyv reprenait le chemin de la grotte. Une chance que la tortue n’eût pas été à damier ; il n’aurait pas pu en manger les œufs.

Soudain, Jum s’arrêta, les oreilles dressées. Deyv colla la sienne au sol et perçut un piétinement sourd. Quelqu’un approchait au pas de course. Tous deux se cachèrent dans les fourrés pour l’attendre. Le sentier était presque rectiligne à cet endroit, de sorte que Deyv eut tout loisir d’examiner la jeune fille avant qu’elle ne filât devant lui comme si elle avait le diable à ses trousses.

Le physique n’est pas tout mais, dans la mesure où l’on en tient compte, il se trouvait en face de la compagne idéale. Elle était grande, bien découplée, puissante. Elle portait ses cheveux blonds tordus en macarons sur ses tempes. Ses prunelles bleues étaient serties comme deux fleurs dans sa peau couleur d’ivoire. Un sifflet en os

pendait à une cordelette autour de son cou. Un kilt de tissu vert ceignait ses hanches, retenu à la taille par une large bande de cuir dans laquelle était glissé un tomahawk. Elle tenait une lance à pointe de pierre et portait en bandoulière un étui de pistolet à pompe. Son visage était convulsé par la peur et le désespoir. La sueur perlait à son front.

Deyv avait envisagé d'attendre qu'elle fût passée pour bondir et l'assommer du plat de son tomahawk ; il changea d'avis en voyant son expression affolée. Peut-être était-elle poursuivie. Le plus sage était de s'en assurer avant d'agir. Après tout, mieux valait perdre une épouse potentielle que la vie.

Elle n'était plus qu'à quelques mètres. La révélation se produisit d'un seul coup, comme un voile qu'on déchire. Deyv comprit brusquement l'origine du malaise diffus qui s'était emparé de lui à la vue de la jeune fille.

Aucune pierre ne pendait sur sa poitrine. Aucune âme n'habitait ce corps.

# 7

Quand elle arriva à sa hauteur, il vit combien elle était essoufflée. Elle ne regardait ni devant ni derrière, mais par terre. Il se demanda soudain si elle ne suivait pas une piste. Son regard fouillait le sol comme si elle espérait y découvrir des traces. Encore quelques mètres et elle tomberait sur les empreintes que Jum et lui-même avaient laissées sur le sentier.

Elle s’arrêta net en les voyant et se pencha pour les examiner. Puis elle se redressa vivement. Un regard circulaire et, comme une flèche, elle fila s’embusquer dans la jungle. Deyv apercevait un triangle de peau blanche entre les feuilles. Elle devait espérer que l’homme et le chien qui avaient laissé ces traces si peu de temps auparavant ne s’étaient pas cachés pour lui tendre un piège. Elle n’était pas si loin de la vérité.

Comme il devenait évident que personne ne la poursuivait, Deyv décida de regagner la grotte. La fille avait cessé de l’intéresser. Sans œuf, elle n’était qu’une paria, une réprouvée, un être méprisable et vide. Plus il y réfléchissait et plus l’impulsion qu’il avait ressentie en la voyant lui semblait folle. Comment avait-il pu envisager de s’encombrer d’une femme, même en possession d’une âme, alors qu’il était sur la piste de son voleur ?

Deyv se figea brusquement. Où avait-il la tête ? Qui était-il pour la juger, lui qu’un Yawtl avait réduit au même état ? Cette découverte fit naître en lui une idée réconfortante : au fond, il avait une excellente raison de vouloir aborder cette jeune fille. Peut-être avaient-ils été tous deux victimes du même chenapan, et dans ce cas… Mais quand il regarda le bouquet d’arbres derrière lequel elle s’était cachée, le triangle de peau demeura invisible. Elle avait fui ! En désespoir de cause, il demanda au chien de retrouver sa trace. Jum plongea au milieu des arbres et réapparut peu après pour se livrer à une pantomime explicite. La jeune fille était repartie dans la direction d’où elle était venue, mais à travers la forêt. Gageant qu’elle avait retrouvé le sentier un peu plus loin, Deyv décida de le suivre, persuadé qu’il n’allait pas tarder à voir apparaître ses empreintes. L’expérience lui donna raison. Les traces de pieds étaient bien là, toutes fraîches, et bientôt il put se guider à son parfum. Quand il l’aperçut, elle marchait lentement en laissant traîner sa lance, et toute son attitude trahissait un profond découragement. Sans doute

l’entendit-elle approcher, car elle s’arrêta et fit volte-face. La lance décrivit un arc de cercle et se trouva pointée vers l’étranger.

Deyv jugea plus prudent de procéder par étapes. Il fit halte à quelques mètres d’elle et lui demanda poliment son nom et ce qu’elle faisait. Elle lui répondit dans une langue inconnue aux sonorités barbares. Il désigna sa poitrine, vierge de pierre, puis la sienne. La jeune fille ouvrit de grands yeux et dit quelque chose sur un ton plus curieux que menaçant. Deyv en profita pour faire quelques pas vers elle.

Cela prit un certain temps, mais il finit par obtenir une réponse satisfaisante à toutes ses questions. Oui, on lui avait volé son œuf au cours de son dernier sommeil. Depuis, elle n’avait cessé de battre la forêt pour trouver le voleur. Oui, des traces indiquaient qu’il avait pris le sentier dans cette direction. Puis les traces se perdaient. Elle avait continué malgré tout dans l’espoir que la piste reprendrait plus loin. Deyv lui fit comprendre que le voleur avait dû passer tout près de lui, pourtant il n’avait rien entendu.

− Yawtl ? demanda-t-il.

Le mot ne lui disait rien. Peut-être son peuple les désignait-il par un autre nom.

D’une enjambée résolue, le jeune homme franchit le dernier mètre qui les séparait. Elle ne broncha pas. Il avança la main et lui toucha l’épaule. Comme prévu, elle avait la peau incroyablement douce. Il effleura sa poitrine, à l’endroit où aurait dû se trouver la pierre. Puis il répéta les mêmes gestes sur son propre corps. Ensuite, il montra le sentier d’un geste sinueux en agitant l’index et le majeur.

La jeune fille secoua la tête. Deyv la dévisagea avec perplexité. Refusait-elle de l’accompagner ou fallait-il interpréter positivement le signe qui voulait dire « non » chez tous les autres peuples ? Un soudain sourire s’épanouit sur le visage pâle et las. Il manquait peut-être d’enthousiasme, mais Deyv lui trouva un certain petit air

encourageant. Sans plus se soucier de la jeune fille, il se tourna et s'éloigna. Jum sauta sur ses talons. Il compta vingt pas avant de regarder par-dessus son épaule. Elle le suivait de loin et d'un pas hésitant. Il ralentit. Quelques instants plus tard, ils cheminaient côte à côte.

De temps à autre, Deyv la questionnait. Par prudence, ils parlaient à mi-voix. Avant d'arriver à la grotte, il savait son nom. Vana.

Après un premier accueil plutôt frais, Aejip s'approcha de la nouvelle venue. Elle la huma longuement et dans les endroits les plus inattendus, puis se laissa caresser avec une surprenante complaisance. Sidéré, presque jaloux, Deyv crut même l'entendre ronronner.

En peu de temps, la piste les ramena sur la route des Anciens. Là, Jum promena sa truffe de tous côtés et choisit la gauche. Sans perdre un instant, Deyv se mua en professeur de langue. Désignant les unes après les autres toutes les parties de son visage, puis de son corps, il en énonça le nom, et continua la leçon avec le paysage. Le ciel, les arbres, l'herbe, la route… il n'oublia rien. Vana avait une excellente mémoire. Sa prononciation, par contre, laissait à désirer, surtout lorsqu'il s'agissait de reproduire certains sons qui lui étaient parfaitement étrangers.

Perfectionniste à l'excès, Deyv ne s'estima satisfait que lorsqu'elle eut cessé de trébucher sur les syllabes trop complexes. Quand vint l'heure du sommeil, Vana avait accompli des progrès considérables. Ils mangèrent des fruits, les fanes d'une racine non comestible et se partagèrent un rongeur à sabots de dix livres, contribution de la féline au repas commun. Ils dormirent dans un grand nid abandonné à la fourche d'un arbre. Bien qu'il mourût d'envie de faire plus ample connaissance et n'eût pas touché une femme depuis longtemps, Deyv s'abstint de toute familiarité. Primo, une des lois de sa tribu lui interdisait de coucher avec plus d'une femme avant son mariage ; secundo, Vana était momentanément réduite à

l’état d’enveloppe sans âme ; tertio, la présence de ses animaux familiers le paralysait ; quarto, les jeunes filles sont imprévisibles et une rebuffade l’eût rendu malade d’humiliation.

Le lendemain, alors qu’ils étaient sur le point d’émerger de la jungle, ils virent passer sur la route une colonne d’une vingtaine de guerriers. Leur ressemblance avec Vana était frappante. Sans hésiter, Deyv tira son épée dont il posa le tranchant sur la gorge de la jeune fille. Elle hocha la tête et par une mimique appropriée, lui fit comprendre qu’elle n’avait pas l’intention d’appeler à l’aide. Plus tard, il apprit que les guerriers en question appartenaient en fait à une tribu rivale de la sienne. De toute façon, même si ces hommes avaient été ses frères, elle n’aurait rien fait pour attirer leur attention. Sans pierre, elle n’avait plus ni tribu ni famille.

Quand la colonne fut hors de vue, ils gagnèrent la route et continuèrent sans se presser pour permettre aux guerriers de creuser leur avance. Tandis qu’ils grignotaient en guise de petit déjeuner des fruits fraîchement cueillis, ils virent apparaître sur leur droite le mufle de la Bête Noire, comme un doigt sombre par-dessus les arbres. Elle allait se répandre peu à peu, et dans sept sommeils, immense et noire, elle emplirait la voûte du ciel. Son ombre se déploierait sur le paysage transi de froid. Les vents se lèveraient et des pluies torrentielles s’abattraient sur la forêt. La visibilité serait si faible alors que les malheureux voyageurs auraient du mal à discerner la route. Pourtant, ils étaient bien obligés de poursuivre ; comment savoir, en effet, si le Yawtl n’en ferait pas autant ?

Une averse balaya ses dernières traces. La terre trembla à deux reprises, juste assez fort pour couvrir de rides le beau ruban orange. Le groupe arriva à un carrefour. Deyv s’apprêtait à effectuer un ample détour pour éviter les pylônes, mais le comportement de Vana le cloua sur place. La jeune fille s’avança hardiment vers

l’intersection. Avant de l’atteindre, cependant, elle s’agenouilla et toucha trois fois le sol de son front en chantant. Cela fait, elle se releva et marcha entre les piquets, en toute simplicité.

Deyv n’en croyait pas ses yeux. Pas une seconde il ne lui était venu à l’idée de considérer les poteaux comme des créatures d’essence divine. Mais le fait était là : ayant accepté les prières de Vana, ils l’avaient laissé passer. Rien ne disait qu’ils en feraient autant pour un étranger. Quand la jeune fille serait capable de lui répondre, il lui demanderait des explications. D’ici là, il n’était pas disposé à prendre des risques inutiles.

Vana les suivit du regard, mi-étonnée, mi-moqueuse. Quand ils l’eurent rejointe, elle posa une question dans sa langue bizarre. Deyv feignit de ne pas l’avoir entendue. Il n’avait pas compris ses paroles, bien sûr, mais il avait la nette impression qu’elle se payait sa tête.

Plus tard, pendant une autre averse, ils discernèrent des formes mouvantes à travers le rideau de pluie. Vite, ils coururent se mettre à l’abri. Juste à temps. Les vingt guerriers blonds défilèrent au galop. Autant que l’on pouvait en juger, nul trophée ne pendait à leurs ceinturons. Deyv trouva leur hâte suspecte et fit patienter ses compagnons. Bien lui en prit. Peu après, une quarantaine d’hommes en armes surgissaient à leur tour. Deyv attendit encore un peu, craignant une arrière-garde. Quand il estima le danger passé, ils se remirent en route, trempés et grelottants. Ils parlaient peu, remuant chacun des pensées moroses. Aejip se mit en chasse. Elle les rattrapa avant l’heure du sommeil, bredouille. En vain cherchèrent-ils un abri où ils pourraient dormir au sec et en sécurité. De guerre lasse, ils se réfugièrent sous un arbre. Aucun des quatre ne dormit bien longtemps.

Le ciel s’éclaircit dans le milieu de la matinée suivante. La Bête projetait toujours son ombre froide, mais les voyageurs sentirent renaître leur optimisme. La féline

disparut et revint avec un faon. Impossible de trouver du bois sec : Deyv et Vana durent manger leur viande crue. Quelque temps après, la jeune fille se soulagea. Deyv fut révolté par tant d'inconvenance. Chez lui, quand on ressentait un besoin semblable, on prenait au moins la peine de s'isoler.

Pour établir leur camp, ils s'étaient enfoncés sur une centaine de mètres à l'intérieur de la forêt. Ils allaient plier bagage quand une succession de bourdonnements sourds et de sifflements aigus retentit sur leur gauche. Poussés par la curiosité, ils s'approchèrent en tapinois. Deyv ouvrait la marche. Soudain, quelque chose bougea entre les arbres. Il s'arrêta, plissa les yeux pour tâcher de distinguer ce que c'était et ne vit rien de plus. Comme il allait continuer, une main lui toucha l'épaule. Dans l'état de concentration nerveuse où il se trouvait, il aurait suffi de beaucoup moins pour le faire sursauter. Il fit volte-face, prêt à vendre chèrement sa vie ou à prendre ses jambes à son cou. Ce n'était que Vana, tout sourire. Elle lui montra son sifflet et lui fit signe de la laisser passer. Deyv ressentit cette proposition comme une atteinte à ses privilèges de chef. Cela dit, Vana était ici sur son territoire. Elle en connaissait les lois et les secrets. Cet avantage lui donnait le droit de prendre certaines initiatives dans certaines circonstances. Après tout, il est des cas où même un chef doit savoir s'effacer. Deyv s'effaça donc.

Ils débouchèrent dans une vaste clairière. En son centre se dressait un cylindre de dix mètres de haut sur huit de diamètre environ. Les parois semblaient faites d'un matériau grossier de couleur grisâtre. Partant de la base de la structure, la substance s'étalait tout autour comme une langue où ne poussait pas le moindre brin d'herbe. Les murs étaient criblés d'orifices circulaires par lesquels entraient et sortaient à la vitesse de l'éclair de gros insectes à reflets verts. C'était des scarabées mellifères. Ils avaient édifié le cylindre avec leur propre salive, substance

à durcissement ultra-rapide, capable de résister aux haches les plus tranchantes. Bien que douloureuse, leur piqûre n'était pas mortelle. Il en fallait au moins douze pour venir à bout d'un être humain.

Deyv avait vu des ruches auparavant. Il avait même gardé le pénible souvenir de tentatives d'enfumage qui s'étaient terminées tragiquement, pour les hommes plus que pour les insectes. Chaque ruche contenait d'énormes réserves d'un miel délicieux, mais bien peu réussissaient à s'en emparer.

Aussi n'était-ce pas le cylindre de salive que Deyv regardait avec fascination. Il avait les yeux fixés sur l'étrange créature qui provoquait l'affolement des scarabées. Un centaure géant. Haut de près de trois mètres, il avait des pattes comme des colonnes, un corps en forme de gousse de haricot à l'avant duquel se dressait à angle droit un tronc semblable à celui d'un homme, avec des épaules, des bras, un cou et une tête. Ses mains avaient quatre doigts et un pouce opposable.

− Archkerri, dit Vana.

Deyv n'avait jamais entendu prononcer ce mot, pas plus qu'il n'avait entendu parler de ce monstre moitié homme et moitié bête. Mais le plus extraordinaire, ce n'était ni le gigantisme ni la forme de ce phénomène. Le plus extraordinaire, c'était les feuilles dont il était habillé, comme d'autres de poil ou de fourrure ou de peau. Oui, des feuilles. Vertes, grandes comme la main, triangulaires, elles se chevauchaient, la pointe vers le bas. A l'exception de ses mains rouges, il en était couvert des pieds à la tête. La tête, précisément, ressemblait plus à un artichaut qu'à toute autre chose. Il en sortait un long tube percé d'un trou d'où s'échappait un bourdonnement continu. Puis le centaure se tourna vers eux et Deyv vit ses yeux, d'énormes yeux aux pupilles noires. Tout le reste, iris et cornée, était vert feuille.

Livré à lui-même, Deyv se serait sauvé à toute allure. Quand Vana se montra à découvert et porta son sifflet à ses lèvres, il crut sa dernière heure arrivée.

− Non ! hurla-t-il.

Trop tard. Elle émit une série de sifflements longs et brefs par groupes de deux à cinq. A peine les eut-elle entendus que la créature cessa de battre l'air de ses mains rouges pour assommer les scarabées. Elle pivota lentement, les yeux sur la jeune fille. De son tube naquirent d'autres bourdonnements, les uns plus longs que d'autres, associés comme l'avaient été les sifflements de Vana.

# 8

Le centaure s'avança vers elle d'un pas pesant. Sa tête et son buste disparaissaient presque dans un nuage d'insectes. Ceux-ci, d'ailleurs, s'acharnaient en vain : les feuilles semblaient dures et épaisses, et le sol était jonché de dizaines de petits corps gigotants. Deyv présuma que les feuilles devaient être empoisonnées.

Ne sachant qui, du monstre végétal ou des scarabées, représentait la plus grande menace, il courut se réfugier sous les arbres où ses animaux l'avaient déjà précédé. Une étrange conversation s'engagea entre Vana et l'*Archkerri*. Celui-ci franchit la limite de la zone pavée de salive et, comme sur un signal, les scarabées l'abandonnèrent. Le centaure, par contre, ne cessait de se rapprocher de l'endroit où s'était tapi le jeune homme. Deyv ne savait que penser. Manifestement, Vana était amie avec ce monstre, mais il n'était pas dit que les amis de Vana deviendraient

les siens. Sans lui prêter attention, ils se dirigèrent vers la route. Deyv, Aejip et Jum les suivirent à distance. Quand ils atteignirent le ruban orange, la jeune fille et l'Archkerri échangèrent d'autres coups de sifflet, puis Vana s'arrêta et se retourna, comme subitement consciente de l'existence de Deyv. Un flot de paroles explicatives lui échappa. Il écarta les mains et haussa les épaules en signe d'incompréhension. Un instant, elle demeura perplexe, puis elle désigna la poitrine de l'Archkerri, ou ce qui devait en tenir lieu sous les feuilles, la sienne ensuite, celle de Deyv, enfin.

Il ouvrit de grands yeux.

− Tu veux dire qu'on lui a dérobé son œuf-âme, à lui aussi ?

Peut-être Vana ne saisit-elle pas tous les mots, mais le ton était éloquent. Elle hocha la tête.

Dès lors, les sentiments de Deyv à l'égard de l'Archkerri se modifièrent. Il cessa de le considérer comme un monstre. Si ce centaure feuillu avait eu un œuf-âme, il devait être humain, même s'il n'en avait pas l'air. Il lui demanda son nom. Vana émit cinq sifflements, tantôt longs et tantôt courts, et recommença. L'oreille de Deyv commençait à devenir sensible. Voyons, si le plus court représentait le chiffre 1, le suivant le chiffre 2 et ainsi de suite, il s'appelait... c'était beaucoup trop compliqué et d'ailleurs un tel nom serait intraduisible dans sa langue.

Vana semblait absorbée par la résolution du même problème. Elle fronçait les sourcils et se mordillait la langue. Soudain, son visage s'éclaira.

− Sloosh, annonça-t-elle.

Deyv acquiesça. Ils venaient de franchir un pas vers la mise au point d'un langage commun, mais pas dans le sens qu'il avait espéré. Il s'était fourvoyé en voulant initier la jeune fille à son propre dialecte ; c'était lui maintenant qui allait être obligé d'apprendre le sien afin de pouvoir traduire les bourdonnements de l'Archkerri. Contrainte

difficilement conciliable avec ses prérogatives de chef. Toute honte bue, il demanda donc à son ancienne élève de lui enseigner le dialecte de sa tribu. Plusieurs sommeils passèrent studieusement. Deyv progressait vite, alors même que la structure de cette langue ne ressemblait à aucune de celles que l'on parlait dans les neuf tribus. Par la suite, il comprit que l'Archkerri employait en fait la Langue du Troc utilisée sur le territoire de Vana et dont il avait arbitrairement harmonisé les sons avec certaines séries de bourdonnements. Grâce à ce subterfuge, il arrivait à se faire comprendre de toutes les tribus environnantes.

Deyv se façonna un sifflet dans le tibia d'un oiseau mort. Chaque nouveau mot appris était aussitôt transposé en sifflements. Plus tard, il s'attaqua à la langue de l'Archkerri.

En vain cherchèrent-ils des vestiges du passage de leur voleur. Empreintes, tas de cendre… tout avait disparu. Heureusement, grâce au « flair » infaillible de l'Archkerri, rien n'était perdu.

− Il suit ses traces spectrales, expliqua Vana.

− Je ne comprends pas. Pourquoi laisserait-il des traces spectrales ? C'est un fantôme ?

La jeune fille partit d'un rire moqueur.

— Le Yawtl, un fantôme ? Mais non, voyons ! Pourquoi un fantôme volerait-il des œufs-âmes ? Le contact de la pierre le brûlerait et lui arracherait des hurlements ! Je parle du pouvoir qui a été donné à Sloosh et à tous les siens de discerner certaines choses invisibles à l'œil humain. Il dit que tout être vivant laisse dans son sillage une sorte d'empreinte, comme une silhouette rougeâtre qui aurait vaguement la forme de l'original.

Deyv l'assaillit de questions et finit par comprendre que la mystérieuse empreinte était de nature psychique. Quand il fut en mesure de communiquer avec Sloosh, il se hâta de lui demander des détails.

– Vana t’a dit la vérité, dit le centaure sur un ton de paisible condescendance. J’ai pitié de vous, pauvres humains. Comme votre monde doit être pâle et vide en comparaison du nôtre ! Non seulement je vois ce que vous voyez, et avec infiniment plus de discernement, je ne crains pas de l’affirmer, mais je vois aussi quantité d’autres choses.

» Le monde est rempli de formes innombrables, empreintes de créatures présentes et passées qui composent des enchevêtrements d’une complexité et d’une beauté inouïes. C’est presque un pléonasme, bien sûr, puisque complexité signifie beauté et vice versa.

Après une pause artistiquement ménagée et comme on le pressait de poursuivre, Sloosh entra dans le vif du sujet.

– Vana se trompe en affirmant que toutes les traces sont rougeâtres. Vois-tu, chaque forme de vie laisse dans son sillage une couleur spécifique et toute teinte se décompose en une infinité de nuances. Naturellement, les traces en question n’ont rien à voir avec celles que peuvent laisser nos pas. Prenons le cas de notre voleur. Il s’agit plutôt d’une empreinte continue, comme une colonne de Yawtl pressés les uns contre les autres. Des milliers de silhouettes qui n’en font qu’une, frissonnante, d’une clarté rougeoyante, diaphane et pourtant clairement visible.

» Ton empreinte et celle de Vana se présentent sous la forme d’une traînée rouge pâle parcourue de filaments verts, pourpres et noirs dont les arabesques, tout en étant communes à tous les humains, varient d’un individu à l’autre. Cette empreinte vous suit partout comme une chenille géante, de plus en plus pâle à mesure que l’on remonte à son origine cachée derrière l’horizon. Mais si je devais suivre le chemin par lequel vous êtes venus, il s’écoulerait bien des sommeils avant que vos empreintes ne s’effacent complètement. Il est regrettable que vous ne puissiez les voir, mais ni vous ni moi n’y pouvons rien. Certaines espèces ont reçu ce don, et d’autres pas.

Deyv supportait mal l’outrecuidance blessante du centaure et son petit ton protecteur, mais il n’en laissa rien paraître. Il avait trop besoin de lui. D’ailleurs, Sloosh ne leur était pas aussi supérieur qu’il aimait à le croire. Tout d’abord, il se mouvait avec une lenteur exaspérante. Incapacité à marcher normalement ou mauvaise volonté, il prenait plaisir à calquer son allure sur celle de l’éléphant dont elle avait la paisible majesté. Lui demandait-on d’accélérer ? Il n’en tenait aucun compte. Au début, son rythme de sénateur et le temps qu’il lui fallait pour trouver et ingurgiter sa nourriture avaient mis le jeune homme à la torture. A la réflexion, ce n’était pas si grave. Le Yawtl allait plus vite, mais sa capture était inévitable. Ce que Sloosh prenait d’un côté, il le rendait de l’autre. Toutefois, afin de réduire un peu l’épreuve des repas, les jeunes gens avaient confectionné à l’aide de lianes tressées d’énormes paniers dans lesquels ils gardaient en permanence des provisions de fruits et de légumes dont l’Archkerri était gros consommateur.

– Vous vous trompez, leur dit-il un jour, en croyant que le Yawtl a volé mon œuf-âme. Je n’en ai jamais eu. Ce sont des talismans à l’usage des hommes. D’ailleurs les Arbrâmes sont une invention de vos ancêtres. Mes semblables portent un cristal baptisé *caqghwoonma* par le peuple de Vana. Il est gros comme votre tête, mais bien mieux ciselé, je dois dire. C’est un prisme compris à l’intérieur d’un losange à six faces égales. Contrairement à vos pierres qui poussent sur les arbres, les cristaux sont cachés sous la terre. Ils sont très rares, et c’est une des raisons qui m’avaient poussé à explorer le territoire de Vana : j’avais l’espoir de tomber sur un filon.

– Un instant ! s’exclama Deyv. Ta tribu ne cohabite donc pas avec la sienne ?

– Je n’ai pas de tribu. La tribu est une unité sociale primitive abandonnée depuis longtemps par les Archkerri.

Non, j’étais venu sur son territoire pour y trouver la réponse à certaines questions essentielles...

− J’étais un bébé à peine sevré quand il a fait son apparition, coupa la jeune fille. Il a quitté la tribu peu de temps avant moi. Il repartait sans un seul caqghwoonma, mais il avait trouvé les réponses à toutes ses questions. Personne n’a jamais su en quoi elles consistaient au juste, mais si on me demande mon avis...

− Interrompre quelqu’un, c’est faire preuve d’égoïsme et d’impatience, et l’impatience est la marque des esprits faibles, riposta l’Archkerri. Laissez-moi poursuivre. Le *rhomboèdre* est une découverte de mon peuple. Il montre des images animées qui sont les émanations électriques de la pensée végétale. Comprenez-moi bien − avec un petit effort, je suis sûr que vous y parviendrez − : toute plante emmagasine dans ses cellules des témoignages du passé et l’ensemble du monde végétal constitue une seule entité mentale, disons un seul esprit. Ne vous leurrez pas, les Archkerri ne font pas partie de cette entité. Nous sommes des êtres sensibles, des individus, quoique le mot ait ici un sens différent de celui que vous lui connaissez. La raison en est simple. D’origine végétale, nous sommes à demi protéiques, sinon nous serions aussi inertes que cet arbre et tributaires des radiations célestes, et... mais je m’écarte du sujet. Ce qu’il importe que vous sachiez, c’est que les rhomboèdres nous permettent de communiquer avec le monde végétal, ou plutôt d’en recevoir les « pensées », sous forme d’émanations mentales.

Autrement dit, les cristaux enregistraient et reproduisaient en les interprétant visuellement les vestiges d’événements passés et présents contenus dans les cellules végétales. Deyv fut bouleversé par cette révélation.

− Mais alors, si tu avais ton cristal, tu pourrais nous dire exactement où se cache le voleur ?

− Peut-être pas l’endroit précis, mais je saurais sur quel territoire il se trouve.

– Si le cristal peut tout montrer, pourquoi ne savais-tu pas ce qu'allait faire le Yawtl ?

– Excellente question. Hélas, les Archkerri ont un terrible défaut : ils suivent le fil de leur pensée et perdent alors tout sens des réalités. Je me souviens d'avoir vu le Yawtl sur mon cristal, mais je n'avais aucune raison de m'en méfier, aussi ne lui ai-je guère prêté attention. Après tout, les rhomboèdres ne sondent pas l'esprit des êtres de chair. Ensuite, j'ai eu le malheur de m'endormir. Le voleur s'est faufilé jusqu'à moi et a ôté de mon cou le cordon auquel était attaché le cristal. A mon réveil, j'ai tout compris, mais il était trop tard !

– Sais-tu au moins pourquoi le Yawtl a dérobé nos pierres et ton cristal ?

– Je pourrais l'apprendre en remontant jusqu'à l'origine de son empreinte, à condition qu'elle ne s'efface pas trop vite, mais je n'en vois pas l'utilité. Il serait plus simple et plus rapide de le rattraper et de lui poser la question. Si j'avais mon cristal, je pourrais interroger mes frères végétaux. Cela demanderait beaucoup de temps et, d'ailleurs, je n'ai pas mon cristal…

Sur ces mots, l'Archkerri sombra dans une profonde rêverie dont rien ne semblait pouvoir le distraire. Il marchait droit, cependant, et quand on lui présentait un fruit, il tendait la main comme par réflexe et le portait à sa bouche située sous les feuilles qui lui couvraient la poitrine.

A ses côtés, les jeunes gens cheminaient en silence.

– Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas attaqué à sa première apparition ? demanda soudain Deyv.

– Nous y avons pensé, dit Vana. Puis nous avons hésité. Et si c'était un démon, ou un dieu ? Par la suite, nous nous sommes rendu compte qu'il n'était ni l'un ni l'autre, mais entre-temps, nous avions fait amitié. Sloosh est inoffensif, et il a toujours des histoires passionnantes à raconter. (Elle se tut et détourna les yeux.) Il y en a une, pourtant, que je

n’aime guère entendre, reprit-elle dans un murmure. Celle où il explique pourquoi la fin du monde est proche.

# 9

Elle avait parlé d’une voix si tranquille que Deyv doutât d’avoir bien entendu.

− Comment ? Le monde va finir ? Quand ?

− Demande à Sloosh. C’est une de ses histoires favorites. Moi, je n’y comprends rien.

L’Archkerri était tout disposé à l’éclairer, mais de nombreuses discussions furent nécessaires avant que le jeune homme pût visualiser ses descriptions apocalyptiques. Même alors, il se demanda si les images produites par son esprit correspondaient bien à la réalité prévue par Sloosh.

− Personne ne peut voir la réalité, dit celui-ci. Pas même moi. Filtrée par nos sens, elle nous parvient sous un aspect cohérent dont notre raison peut s’accommoder. Seul son créateur, si toutefois il en existe un, sait à quoi elle ressemble vraiment, dans sa totalité.

Deyv n’était pas du tout certain de comprendre où Sloosh voulait en venir, mais il avait la conviction que l’Archkerri lui disait la vérité, tout au moins cette partie de la vérité à laquelle il avait accès. Selon lui, à l’origine des temps n’existait qu’une immense boule de feu et de l’espace vide, mais vraiment vide, sans un atome de poussière. Ou peut-être n’y avait-il que la boule de feu, contenant toute la matière existante. Puis la boule explosa et l’espace fut créé à mesure que la matière se dilatait. A

moins que la boule implosât au lieu d’exploser, la matière se concentrant vers l’intérieur où il n’y avait pas d’espace. Mais que l’espace fût déjà là ou qu’il apparût après l’explosion importe peu. Ce qui compte, c’est que la matière se disloqua.

– De quoi était faite la boule avant de s’enflammer ? demanda Deyv.

– Un peu de patience, je l’expliquerai en temps voulu. La matière projetée par l’explosion se dispersa, refroidit et devint poussière. Les grains étaient de taille inégale. Les plus gros attirèrent les plus petits et ainsi se formèrent des corps célestes plus importants autour desquels la poussière continua de s’agglutiner jusqu’à vider pratiquement l’espace environnant. Certains de ces corps formèrent de nouvelles boules de feu, beaucoup moins impressionnantes que la première, mais de taille respectable. Ces boules en capturèrent d’autres, mais nombre d’entre elles échappèrent à la destruction en se mettant en orbite autour des plus grosses, les étoiles. Les étoiles formèrent des agglomérats gravitant autour d’un centre commun. Ainsi furent créées les galaxies, elles-mêmes tournant autour d’une sorte de super-centre.

» Ce qui ne les empêchait pas de poursuivre leur fuite vers l’extérieur et de creuser les distances qui les séparaient. Dans ces gouffres naquirent d’autres soleils avec leurs systèmes planétaires. Ce processus d’expansion se déroula en un temps infini. Tandis qu’apparaissaient de nouvelles étoiles, d’autres mouraient. Leurs feux s’éteignaient. Noires et glacées, elles n’en poursuivaient pas moins leur course à travers l’univers.

– Vers quoi ? Jusqu’où ? questionna Deyv. Il n’y a donc pas de mur contre lequel elles pourraient s’écraser tôt ou tard ?

– Possible. Mais s’il existe, ce mur n’est pas tangible. Imagine plutôt un mur de restrictions… un mur de principes…

Vint le moment où tous les grains de poussière, gros ou petits, furent si éloignés les uns des autres qu'ils perdirent tout effet d'agrégation sur l'espace lui-même. Arrivés en quelque sorte au bout de leur élan, ils reculèrent. Et suivant la matière en retraite, l'espace se rétracta.

Entre-temps, plusieurs planètes s'étaient placées en orbite autour d'une certaine étoile. L'une d'elles était la Terre, la planète sur laquelle ils se trouvaient. Sans aborder les mystères de la formation de l'air, de l'eau ou de la vie elle-même, Sloosh expliqua en peu de mots comment l'espèce humaine représentait l'aboutissement d'une longue série de transformations depuis la cellule jusqu'à une créature infiniment complexe, dotée d'un système nerveux capable d'abstraction et de généralisation. Tout en l'écoutant, Deyv songeait que ces paroles devaient être vieilles de plus de vingt mille ans.

− Alors, l'homme fut la première créature consciente ?

− En effet. Ton espèce est beaucoup plus ancienne que la mienne et, comme le rat, l'homme a survécu en restant pratiquement identique à lui-même. Avant de prendre sa forme définitive, il n'était qu'une sorte de grand singe ; au cours de son histoire, il a gravi toutes les étapes, de la barbarie à une civilisation ultrasophistiquée à l'apogée de laquelle son pouvoir était immense.

Sloosh en fit miroiter certains aperçus aux yeux émerveillés de Deyv. Peu à peu, cependant, l'humanité avait décliné. Retombée à l'état sauvage, elle avait recommencé sa lente et laborieuse ascension vers la civilisation. La civilisation, déclara l'Archkerri, n'était autre que la faculté de modifier son environnement et d'élaborer les moyens mécaniques et sociaux indispensables à cette transformation.

Pendant son long règne, l'homme avait reçu des visiteurs venus d'autres systèmes solaires et lui-même avait essaimé à travers la galaxie. Non content de créer de

nouvelles formes de vie, il en avait transformé certaines préexistantes.

– A trois reprises, la Terre fut sur le point de disparaître, mais chaque fois, l'homme trouva le moyen de la sauver, et son espèce par la même occasion.

Non sans mal, Deyv parvint à visualiser comment l'étoile jaune et flamboyante qui avait été le Soleil bienfaisant s'était dilatée au point de devenir une géante rouge. Bien avant cela, l'homme avait entraîné la Terre très loin de son orbite primitive et transformé la Lune en une étoile artificielle. Ainsi la Terre avait-elle échappé à la pulvérisation.

Quand le Soleil entra dans la phase de combustion de l'hélium, la Terre fut rapprochée et quand, pour la seconde fois, l'astre se mua en une géante rouge, on l'éloigna de nouveau. Elle était devenue le satellite d'une planète-soleil. Une fois celle-ci entièrement consumée, on en prit une autre, et ainsi de suite. Longtemps après, le Soleil devint une naine noire. Si l'on regardait attentivement le ciel quand la Bête l'avait déserté, on l'apercevait, minuscule tache contre le flamboiement des étoiles comprimées et des nappes de gaz. La Bête elle-même était un gigantesque amas de galaxies éteintes. Elle apparaissait à la faveur des lentes rotations de la Terre sur son axe.

Sloosh se tut et, l'espace d'un moment, Deyv garda le silence. Puis, d'une voix grave, changée, il aborda le sujet qui lui tenait à cœur.

– Crois-tu vraiment qu'un jour les étoiles seront si serrées que leur chaleur ou leurs radiations tueront toute vie sur Terre ?

– Si les séismes n'y sont pas parvenus avant. C'est la proximité de trop nombreux corps célestes qui explique la fréquence des secousses telluriques. Par contre, aucune éruption volcanique n'est à craindre puisque le noyau s'est refroidi. Constitué d'acier au nickel en fusion, ce noyau

incandescent était l’une des sources d’énergie utilisées par les Anciens.

– Combien de temps nous reste-t-il ?

– Que te dire ? En se basant sur la résistance à la chaleur, peut-être une centaine de vos générations. Cette estimation ne tient pas compte de l’effet produit par les séismes. Le sol peut se déchirer et les cataclysmes successifs engloutir tout ce qui se trouve à la surface. Enfin, le continent peut sombrer dans l’océan.

Sloosh lui avait expliqué que la Terre ne formait plus qu’une seule grande étendue comme c’était le cas bien avant l’apparition de l’homme. Puis cette masse s’était scindée en continents qui dérivèrent à la surface du globe, se rapprochèrent, s’écartèrent, furent engloutis et jaillirent à nouveau…

– De nos jours, le continent unique forme une ceinture autour de l’équateur, mais ses extrémités ne se rencontrent pas. Le reste n’est que de l’eau. De l’eau douce. Les derniers Grands Anciens ont extrait le sel de l’océan il y a de cela deux mille générations. Ce n’était d’ailleurs pas la première fois.

Pour l’instant, le sol était ferme sous les pieds de Deyv mais, si l’Archkerri n’avait pas menti, ils s’acheminaient tous vers une mort certaine. Ni lui, ni sa famille, ni ses amis ne verraient la fin du monde, mais leurs descendants la subiraient.

Voyant ses traits altérés, Vana lui tapota doucement l’épaule.

– Ecoute, il ne faut rien dramatiser. Tout savant qu’il soit, Sloosh peut se tromper. Qui est-il pour se croire infaillible ? Un dieu ? S’il avait raison, notre religion serait erronée. Par conséquent, il a tort. Ce sont les propres paroles de mon chaman.

– Mais comment quelqu’un qui connaît tout du passé pourrait-il se tromper sur l’avenir ?

– Il ne connaît rien de rien ! Ce ne sont que des mensonges !

– Allons donc ! Sloosh ne sait pas mentir.

– C’est ce qu’il dit ! Même s’il ne ment pas délibérément, comment peut-il être certain de dire la vérité, toute la vérité ?

Pas plus que celle de Vana, la religion de Deyv n’était en accord avec les récits de Sloosh, mais le jeune homme ne pouvait se défendre du vague pressentiment que l’Archkerri avait accès à un savoir supérieur. N’était-il pas le frère de tous les végétaux, de l’herbe et des arbres, les propres cheveux de Notre Mère la Terre ?

La jeune fille secoua la tête. Son regard s’assombrit.

– Que mes ancêtres me pardonnent cette pensée hérétique, mais en admettant qu’il dise vrai, qu’est-ce que cela change pour toi ou moi ? Nous vieillirons et nous mourrons, et ainsi feront nos enfants et les enfants de nos enfants. Peux-tu imaginer cent générations ? Que t’importe ce qui se passera dans un avenir aussi lointain ? Nous mourrons tous, de toute façon. Que t’importe la fin du monde ? Tout ce que je désire, moi, c’est rattraper le voleur, récupérer mon âme et rentrer chez moi. Un jour, je serai vieille et mes yeux se fermeront. Alors ma tribu me mangera, et…

– Comment ! Ils te mangeront ? Quelle horreur !

Vana, une anthropophage ! Deyv n’en croyait pas ses oreilles. D’une certaine manière, cette découverte lui parut plus bouleversante que la menace d’une apocalypse.

# 10

Non content de détrousser les voyageurs isolés, le Yawtl avait commis l'erreur de s'introduire frauduleusement dans un village aux abords duquel son empreinte spectrale guida ses poursuivants. Ses habitants n'avaient pas de Maison ; ils vivaient dans des huttes cernées par une haute palissade. De la branche où il s'était juché, Deyv avait vue sur la place du village. Un cadavre étendu là, sur le dos et les bras en croix. Autour de lui, le chaman et la veuve exécutaient une sarabande rituelle. A un détail près, le cadavre était tout à fait ordinaire, mais ce détail avait une importance capitale. Ce fut du moins l'avis de ses compagnons quand Deyv leur eut appris qu'aucune pierre ne pendait sur la poitrine du mort. Le trio tint conseil. Il était bien facile d'imaginer ce qui avait dû se passer. La victime se réveille et surprend le voleur en flagrant délit... lutte... l'homme se fait tuer... les villageois accourent... effrayé, le Yawtl prend la fuite... tous les hommes valides de la tribu lui donnent la chasse.

Deyv et Vana les auraient volontiers suivis, mais Sloosh était partisan d'attendre. Le temps, disait-il, travaillait pour eux. En fin de compte, son avis prévalut.

Leur patience fut récompensée juste avant l'heure du sommeil. Accroupis dans les fourrés, ils assistèrent au retour des guerriers, grands gaillards maigres et nerveux à la peau presque noire. Leur attention se riva sur l'étrange individu qui se trouvait au milieu d'eux, porté plus que traîné par deux guerriers. Court de taille et trapu, il était couvert d'une toison rousse, et son visage glabre aux traits vaguement humanoïdes se distinguait par des mâchoires saillantes, des yeux bridés comme ceux d'un coyote dont il avait aussi les oreilles pointues, et par un nez rond et noir semblable à la truffe de Jum. Le personnage était vêtu d'un simple pagne noir. S'il avait eu des armes, on les lui avait enlevées.

Ses mains étaient liées sur son ventre. Un des guerriers portait un sac de cuir gonflé. Dans ce sac devaient se

trouver tous les produits des larcins de son propriétaire.

– Bon, qu’est-ce qu’on décide ? marmonna Deyv.

Pour lui et Vana, la question était de pure forme, mais Sloosh envisageait le problème sous un jour bien différent.

– J’étais disposé à poursuivre le Yawtl tant qu’il allait dans ma direction, dit-il. J’aurais même accepté de faire un petit détour pour vous aider. Vous êtes tous deux de passionnants sujets d’observation, avec ce côté pathétique si attachant chez les humains. Sans compter le mystère fascinant qui se cache derrière ces vols : pourquoi quelqu’un voudrait-il s’approprier une pierre qui ne peut être utile qu’à celui ou celle qui l’a reçue en naissant ? La situation a changé. A présent que le voleur a été fait prisonnier, il serait irrationnel et stupide de notre part de vouloir à toute force récupérer notre bien. Je dis irrationnel et stupide car ces deux adjectifs ne sont pas forcément synonymes. Par conséquent nos chemins se séparent, et bien que je ne me fasse guère d’illusion à ce sujet, je vous souhaite bonne chance.

– Et ton cristal ?

– Il me manquera, c’est certain, mais j’ai confiance en mon intelligence. Elle me guidera jusque chez moi. Alors je trouverai un autre cristal et pourrai reprendre ma quête interrompue.

» Au fait, vous est-il arrivé d’envisager l’existence sans œuf-âme ? Je me demande si leur importance est aussi vitale qu’on le dit…

– Tu es fou, dit Vana. Il est complètement fou.

Sloosh ferma les yeux. Cinq minutes plus tard, il les rouvrit.

– Je viens de me livrer à une analyse superficielle de mon raisonnement. Il est rationnel et analytique. Non, je ne suis pas fou.

– De quelle quête parles-tu ? demanda Deyv.

– En fait, je m’étais fixé deux objectifs. Tout d’abord, découvrir un certain objet dont mon grand-père disait qu’il

devait se trouver sur le territoire qui est devenu celui de la tribu de Vana. Mais je venais à peine d'y arriver qu'un séisme d'une amplitude particulièrement élevée l'a englouti. Pour l'exhumer, j'avais besoin de l'aide des indigènes, mais je n'ai pu les convaincre. Alors j'ai décidé de prolonger mon séjour afin d'étudier leurs coutumes et leurs comportements.

« Prolonger, en effet, songea Deyv. Entre-temps, Vana avait eu le temps de devenir une femme. »

– Puis j'ai abordé le second et le plus important volet de ma quête. Je venais de me mettre en route quand le Yawtl m'a volé mon cristal.

Il montra le ciel. Les jeunes gens levèrent les yeux ; ils ne virent que la masse sombre et envahissante de la Bête et quelques oiseaux.

– Je suis hanté par les mystérieuses structures qui dérivent là-haut en provenance de cet horizon. Depuis toujours, mon peuple a tenté de les interpréter. Sans succès jusqu'à présent.

– Pourquoi ? Pourquoi t'intéresses-tu à elles ? s'emporta Vana. (Il n'était pas facile d'exprimer la colère par le truchement d'un sifflet, mais elle y parvint.) Dans cent générations, ton peuple sera mort. Alors pourquoi perdre ton temps à ces bêtises ?

– Pour le plaisir de la connaissance. La connaissance pure est une source de joie et de beauté. Même si j'étais certain de mourir une seconde après avoir trouvé la réponse, je la chercherais. En ce sens la quête est aussi exaltante que son aboutissement.

– Pars donc de ton côté ! s'écria Deyv. Laisse-nous ! Nous n'avons pas besoin de toi. Si tu nous suivais, tu serais plus une charge qu'autre chose.

– Et pourquoi donc ? questionna l'Archkerri avec indifférence.

– Tu es trop lent ! Si nous sommes obligés de courir, tu nous retarderas.

– C’est probable, en effet.

– Veux-tu que je te dise ? renchérit Vana. Tu es le pire casse-pieds que j’aie jamais entendu.

– Casse-pieds, hein ? L’expression est très poétique. Je la resservirai à l’occasion.

Sloosh leur tourna le dos et s’en fut de sa démarche dandinante et solennelle.

— Voilà qui est réglé, dit Deyv. Il nous reste à imaginer un plan.

Ils en étaient loin quand retentirent les premiers battements de tambour. Peu après, leur parvinrent des chants lancinants. Un peu inquiets, ils grimpèrent dans un arbre dont les branches surplombaient la palissade. Ils étaient à peine installés qu’une armée de cafards puants les obligea à descendre à toute vitesse pour aller se plonger dans le ruisseau le plus proche. Jum et Aejip s’étaient déjà réfugiés dans les broussailles.

– Si j’ai bien vu, dit Deyv qui avait eu le temps de distinguer une potence, ils ont attaché le Yawtl à sa victime et les ont pendus par la taille. Je n’ai pas remarqué le sac.

– Je me demande où ils l’ont mis.

– Peut-être dans la hutte du chaman. C’est la plus grande de toutes et elle se trouve sur la place.

– Escaladons le mur et faufilons-nous jusque-là. Ils sont trop occupés pour faire attention à nous.

Deyv secoua la tête.

– Et leurs chiens, y as-tu pensé ? Nous empestons tellement qu’ils flaireront notre présence dès que nous aurons franchi l’enceinte.

– Ce n’est pas certain. L’arbre est si proche… ils ont pu s’habituer à l’odeur.

Ils sortirent du ruisseau sans avoir pris de décision, mais débarrassés des cafards.

– Ecoute, rien ne nous oblige à agir tout de suite, murmura Deyv. Rien ne presse, dans le fond. Quand les villageois auront torturé et tué le Yawtl, leur vie reprendra

son cours normal. A nous de les observer et de saisir l'occasion.

– Cela risque de ne pas être aussi simple. (La jeune fille était songeuse.) Plus longtemps nous resterons, plus nous aurons de chance de nous faire repérer. Aujourd'hui, en revanche, excités par l'exécution du Yawtl, ils seront moins vigilants. Si nous devons tenter quelque chose, c'est maintenant ou jamais. Il y a une autre raison, ajouta-t-elle à mi-voix. Pour l'instant, je suis décidée, mais je me connais. Si nous perdons du temps à les guetter dans l'attente d'une hypothétique occasion, tout mon courage va s'envoler. J'inventerai mille raisons pour ne pas agir.

– Ton argument ne manque pas de sagesse. De toute façon, si nous échouons cette fois-ci et que nous en réchappons, il sera toujours temps de recommencer.

– J'ignore s'il en est de même pour toi, mais je ne vais plus pouvoir tenir bien longtemps. Sans ma pierre, la vie me semble vide et dénuée de sens ; chaque jour je prends davantage conscience de mon inutilité. Que vais-je devenir ? Qu'allons-nous devenir ? Parfois, je suis prise du désir de m'asseoir et de me laisser mourir. Finissons-en, Deyv. C'est trop horrible.

Pour la première fois, Deyv la considéra avec un intérêt véritable, et comme le silence entre eux se prolongeait, il en vint à s'identifier à la jeune fille dont les paroles venaient d'exprimer en termes si simples et si pathétiques leur angoisse commune.

– Entendu, dit-il enfin. Mais nous ne pouvons foncer tête baissée. Il faut établir un plan et pour y arriver, il faut d'abord les observer.

Il lui prit la main et l'aida à se relever. Au contact de sa peau, malgré la bouffée de sympathie qui venait de les rapprocher, il ne put réprimer un frisson. « Cette fille mange des cadavres, songea-t-il. Jamais je ne pourrai l'épouser ni même coucher avec elle. A la rigueur nous pourrions devenir amis ; à la rigueur. »

Peu après, confortablement installés à la fourche d'un arbre, ils regardaient l'étrange cérémonie qui se déroulait sur la place du village. A l'exception des chiens, des poulets, des cochons, de quatre sentinelles et du Yawtl, tout le monde était fin saoul. Même les enfants à la mamelle étaient imbibés d'alcool. Pour couronner le tout, on avait allumé devant la hutte du chaman un grand feu de joie dans lequel on jetait à intervalles réguliers des poignées de feuilles. Elles brûlaient en dégageant une épaisse fumée verdâtre que les villageois venaient inhaler à tour de rôle. L'effet produit semblait plus foudroyant et dévastateur que celui de l'alcool. La palissade dessinait un grand carré. Aux quatre coins avait été érigée une sorte de guérite à laquelle on accédait par une échelle. Chaque guérite abritait une sentinelle dont l'expression consternée trahissait le dépit d'être tenue à l'écart des réjouissances. Au centre de la place se dressait une grande potence en forme de T. De l'un des bras pendaient deux cordes, l'une ceignant la taille du cadavre, l'autre celle du Yawtl. Face à face, l'assassin et la victime étaient pratiquement collés l'un contre l'autre par les cordes qui leur liaient les poignets. Le Yawtl touchait le sol du bout des orteils.

Jusqu'à présent, seuls les enfants avaient été autorisés à l'asticoter. Encouragés par les rires de leurs aînés, ils lui lançaient des mottes de boue ou des crottes de cochon, et lui cinglaient les jambes et les reins de leurs badines.

Au fil des heures, à mesure que s'intensifièrent les effets de l'alcool et de la drogue, les musiciens rompirent le tempo l'un après l'autre, chacun s'enfermant dans son propre univers rythmique. Personne ne s'en aperçut. La danse du chaman se mua en une titubation acrobatique. Une femme tomba dans le feu. Par miracle, quelqu'un le vit et il se trouva deux ou trois participants encore assez lucides pour la tirer hors des flammes.

− Heureusement que la fumée ne souffle pas de notre côté, dit Deyv. Nous nous retrouverions par terre en un rien

de temps.

Ils mangèrent des fruits et donnèrent la chasse aux fourmis rouges. Couchés au pied de l’arbre, Aejip et Jum semblaient avoir pris leur parti d’une très longue attente. Le moment arriva où les villageois commencèrent à s’écrouler. Les enfants succombèrent en premier, puis ce fut le tour des adultes. Maintenu à la verticale par la seule force de sa volonté, l’héroïque chaman continua longtemps de piétiner et de gesticuler en vociférant. Puis cela aussi faiblit. Sa voix mourut, pour ainsi dire, et il s’abattit en tournoyant au milieu des volutes de fumée.

Ce fut la dernière chose que virent les jeunes gens avant de dégringoler de leur perchoir. Lorsque le groupe eut atteint la lisière des arbres, Deyv ordonna aux animaux de ne plus bouger. La sentinelle la plus proche surveillait consciencieusement la forêt. Zèle bien inutile, en vérité. Il aurait suffi d’une dizaine de guerriers décidés pour s’emparer du village et massacrer tous ses habitants. Le jeune homme contourna la clairière en restant à l’abri dans les fourrés. Parvenu en face de l’endroit où se trouvaient encore les autres, il rassembla tout son courage et sortit à découvert. Une seconde plus tard, Vana en faisait autant.

Il s’était préparé au pire, mais à l’instant où il se montrait, les deux sentinelles postées de ce côté-ci de la palissade se détournèrent, leur attention soudain accaparée par quelque chose qui se trouvait à l’intérieur de l’enceinte. Elles criaient et brandissaient leurs lances. Quant aux chiens, ils étaient aussi déchaînés que s’ils avaient acculé un arbre-lion.

# 11

Deyv ne se demandait même pas ce qui avait pu provoquer toute cette agitation. De son point de vue, c'était simplement une chance inespérée qu'il entendait bien saisir. Son pistolet braqué devant lui, il courut vers la palissade. Ils avaient prévu d'abattre chacun leurs sentinelles de deux flèches empoisonnées. S'ils les manquaient, il leur faudrait sans doute esquiver quelques lances. Les sentinelles les poursuivraient peut-être. Il suffirait alors de les conduire droit sur le chien et la féline. Ce délai leur donnerait le temps de recharger les pistolets.

Le plan contenait beaucoup de « si », mais cette incertitude était compensée par un rapport de forces relativement favorable. Au lieu de devoir affronter un village entier, ils n'avaient en face d'eux que quatre sentinelles distraites. Le répit serait peut-être de courte durée, mais Deyv n'en demandait pas plus.

Un des gardes descendit de l'échelle et disparut hors de sa vue. Les trois autres demeurèrent à leur poste, mais aucun d'eux ne remarqua l'approche des jeunes gens pour la bonne raison qu'ils leur tournaient le dos. Deyv prit le pistolet dans sa main gauche et de l'autre déroula son lasso. Quand il fut à l'angle de la palissade, il le lança. A la seconde tentative, la boucle accrocha l'extrémité pointue d'un rondin.

Vana atteignit la palissade avec trente secondes de retard sur Deyv. Moins bonne coureuse, elle avait eu une plus grande distance à couvrir. Elle inséra la première flèche dans le canon de son pistolet. Toutefois, elle ne tira pas aussitôt. Elle s'arrêta pour reprendre son souffle.

La sentinelle n'avait toujours rien remarqué.

Deyv glissa son pistolet dans sa ceinture et se hissa le long de la corde. Les gardes hurlaient. Les chiens

semblaient être devenus fous. A mi-hauteur, il aperçut Vana au moment où elle ajustait son tir. Un éclair blanc jaillit du canon. Il était trop occupé pour en suivre la trajectoire.

Arrivé au sommet, il étreignit l'extrémité conique d'un rondin et bascula de l'autre côté. Il roula sur le plancher de la guérite où il demeura à plat ventre, n'osant se relever de peur d'être vu par les autres sentinelles. Celle de droite, en tout cas, ne représentait plus aucun danger. Apparemment, Vana avait fait mouche du premier coup, car l'homme gisait inerte, foudroyé par le venin du scarabée zébré. Peut-être n'était-il pas tout à fait mort. Peut-être son cœur bouleversé cognait-il encore comme le battant d'une cloche affolée parvenu au bout de son élan, mais bientôt, il se tairait pour toujours.

La sentinelle qui avait déserté son poste était aux prises avec le Yawtl. Celui-ci était parvenu à libérer un de ses poignets que le grand Noir s'efforçait de ligoter à nouveau à celui du cadavre. Soudain, le Yawtl se tordit le cou et lui mordit violemment le nez.

Le sang jaillit. Le malheureux poussa un hurlement de douleur et recula précipitamment. Les deux sentinelles survivantes dégringolèrent de leurs échelles.

Deyv remercia la Très Sainte Mère. Tout s'arrangeait à merveille. Il descendit à son tour, fila comme une flèche le long de la palissade, se faufila entre deux rangées de huttes et s'arrêta derrière celle du chaman. Malheureusement, il n'y avait pas de porte de ce côté-là et les fenêtres étaient trop étroites. Il allait être obligé de faire le tour par-devant.

La chance l'abandonnait-elle alors que tout allait si bien ? Il jeta un prudent coup d'œil circulaire. La silhouette blanche de Vana se découpa fugitivement entre deux huttes. Où allait-elle ? Pourquoi ne le rejoignait-elle pas ? Quoi qu'il en soit, il devait faire vite.

Il contourna donc la hutte. Avant de se jeter dans l'orifice noir de la porte, il vit que la sentinelle au nez

ensanglanté s’apprêtait à défoncer le crâne du Yawtl d’un coup de lance. Ses camarades l’avaient presque rejointe.

Il faisait très sombre à l’intérieur. Deyv s’avança à l’aveuglette, tâtonnant de droite et de gauche. Il buta contre un meuble bas et s’étala de tout son long. Etourdi, il décida d’attendre, pour continuer, que ses yeux se fussent accoutumés, puis de procéder rationnellement, comme Sloosh l’aurait fait. Si le sac se trouvait là, il devait être posé sur une des étagères qu’il discernait contre le mur. Il les explora l’une après l’autre, méthodiquement. Sa main reconnut le sac avant lui. Son cœur fit un bond dans sa poitrine et alors seulement il sut qu’il l’avait trouvé. Ses doigts palpèrent l’enveloppe de cuir souple sous laquelle on devinait parmi d’autres plusieurs objets ronds de la taille d’un œuf-âme.

Pour plus de sûreté, il porta le sac vers une ouverture afin d’en examiner le contenu à la lumière. Il y plongea la main. Quel soulagement quand elle ramena ce qu’il avait espéré ! Ce n’était pas sa pierre et il n’avait pas le temps de la chercher bien que la tentation fût presque insurmontable, mais dans peu de temps, il serait redevenu un homme digne de ce nom. Il referma le sac. Avant de détaler, il regarda du côté de la potence. La situation s’était complètement retournée en faveur du Yawtl. La sentinelle qui avait été sur le point de le frapper gisait par terre où elle se tordait en se tenant le ventre à deux mains. Après avoir éliminé son adversaire le plus proche en lui décochant une ruade, le prisonnier était parvenu à libérer son autre main et sa taille. C’était stupéfiant. Le bonhomme devait être désarticulé ou glissant comme un galet de rivière. Pour l’heure il cavalait de toute la vitesse de ses courtes jambes, les deux sentinelles valides et la meute des chiens sur ses talons. Un des gardes lança son javelot. Deyv ne put voir s’il avait atteint sa cible, cachée par les huttes à ce moment-là, mais il en douta car aucune clameur de triomphe ne vint se mêler aux jappements des chiens.

Compte tenu de la direction prise par le Yawtl, Deyv estima qu'il allait bientôt atteindre la guérite où se trouvait le garde abattu par Vana. Excellent. Ils pourraient repartir tous deux par le chemin qu'il avait pris pour entrer. Mais où donc était la jeune fille ? Tout à coup elle surgit devant lui, haletante. Il lui montra le sac et son visage s'éclaira. Elle poussa un petit cri d'allégresse et dans un élan de franche camaraderie lui sauta au cou. Deyv n'eut que le temps de détourner la tête afin de ne pas être touché par les lèvres impures qui avaient ingurgité de la chair humaine. Elle recula et tendit la main.

− A présent, donne-le-moi.

− Pas maintenant, nous n'avons pas le temps de faire le tri. Dès que nous serons dans la forêt, hors d'atteinte des sentinelles.

Vana considéra le sac avec une grimace de dépit.

− C'est bon. Dépêchons-nous.

Sans lui demander son avis, prompte comme l'éclair, elle disparut derrière la hutte et s'engagea dans l'allée centrale. Deyv aurait préféré rejoindre la palissade et la longer jusqu'à la guérite, mais elle ne lui avait pas laissé le choix. Furieux, il la suivit. Il avait dégainé son épée et Vana se cramponnait à son pistolet. Ils eurent la vision fugitive du Yawtl qui s'éloignait en brandissant une lance. Une des sentinelles jeta par hasard un coup d'œil de leur côté et son visage passa de la stupeur à la peur et à la colère. Elle hurla quelque chose et son cri s'effila en une note stridente qui demeurait encore quand il se trouvait déjà au bout de l'allée. D'une hutte toute proche un homme surgit en rampant, la tête dodelinante.

− Ils vont bientôt se réveiller, dit Deyv. Suis-moi !

Ils prirent sur la droite un passage perpendiculaire à l'allée centrale et filèrent en diagonale vers la guérite derrière laquelle pendait toujours la corde. Le Yawtl se matérialisa brusquement devant eux, et parmi les chiens qui en voulaient à ses mollets, plusieurs perdaient du sang.

Il fit volte-face. Sa lance plongea dans le cou du plus téméraire. Aussitôt, les autres s'écartèrent avec des aboiements frénétiques. Au cours de la manœuvre, certains aperçurent Deyv et Vana.

Cette diversion soulagea brièvement le Yawtl. Il avait à peine terrassé deux autres chiens que les sentinelles surgissaient, hors d'haleine. Tout se passa très vite. Le petit homme roux planta la pointe pierreuse de sa lance, rouge de sang, dans le flanc du premier garde. Deyv arrivait à sa hauteur. Alors, dans un mouvement sinueux, presque chorégraphique, le Yawtl pivota sur lui-même. Son bras se détendit. Une grosse main rouge happa le sac de cuir. Occupé à tenir les chiens à distance, Deyv ne se rendit compte de rien avant d'entendre déferler le rire du Yawtl, un rire triomphant, moqueur, qui ricochait de hutte en hutte comme s'il prenait un malin plaisir à narguer les oreilles de ses victimes. Quand il s'éteignit, le voleur était loin.

Le premier instant de stupeur passé, le jeune homme fut pris d'une colère folle.

− Tu as vu ? Tu as vu comme il me l'a arraché ?

Vana opina, blanche comme un linge. Autour d'elle, le sol était jonché de chiens. Elle se détourna pour affronter le dernier garde. L'homme se figea à mi-course, porta la main à sa poitrine percée d'une flèche et tomba face contre terre.

− Vite, tâche de le rattraper, cria Deyv. Je te rejoins. Je suis à bout de souffle.

Il n'avait pas fini de parler qu'elle était déjà partie. Pour ménager sa réserve de flèches, Deyv ne s'était battu qu'à l'épée, et ce violent combat contre une meute de chiens forcenés l'avait épuisé. Aussi, quand le villageois qu'ils avaient vu péniblement émerger de sa hutte s'avança en titubant vers le champ de bataille, il ne fit pas un geste. L'homme considéra l'hécatombe d'un œil hébété, aperçut le jeune homme et s'arrêta net, sans même songer à faire

usage du javelot qu'il tenait sans conviction, par acquit de conscience ou par habitude. Ils se regardèrent un instant, puis Deyv s'élança sur les traces de Vana. Il la trouva évanouie sur la place du village. Elle avait une belle ecchymose à la tempe, là où le Yawtl lui avait assené un coup de la hampe de sa lance.

Peu après, elle reprenait conscience. Elle se laissa entraîner en clignant des yeux vers la guérite. A mi-chemin, elle reconnut Deyv et l'endroit où elle se trouvait. Puis tout lui revint en mémoire.

− Je me souviens ! s'écria-t-elle, des sanglots plein la voix. Il a repris le sac ! Tout est à recommencer...

Deyv ne répondit pas. La colère se coagulait lentement sous son crâne. Jamais personne ne l'avait humilié comme le Yawtl venait de le faire. Vana pesait contre lui. Le bras de la jeune fille passé autour de son épaule, il la soutint jusqu'à l'échelle puis, voyant qu'elle n'était pas en état de la gravir seule, la fit basculer en travers de son épaule et la hissa sur la plate-forme où elle s'écroula.

− Je vais mieux, murmura-t-elle après s'être reposée. Je vais essayer de descendre seule.

Deyv lança deux coups de sifflet ; Aejip et Jum jaillirent des buissons et s'élancèrent vers la palissade. Vana était encore faible, mais elle se laissa glisser sans encombre au bas de la corde. Le village renaissait lentement à la vie. Deyv envisagea de mettre le feu à quelques huttes afin de retarder le moment où les habitants se lanceraient à leurs trousses, et changea d'avis. De toute façon, les villageois seraient incapables de réagir avant le prochain sommeil. D'ici là, les voyageurs seraient loin.

Il détacha la corde et la fît choir de l'autre côté ainsi que ses armes. Puis il escalada le faîte de la palissade, se suspendit par les mains et se laissa tomber.

A peine eurent-ils reniflé la piste du Yawtl que les animaux détalèrent. Les jeunes gens les suivirent sans se presser pour permettre à Vana de reprendre des forces. Le

chien et la féline les attendaient sur la berge d’une rivière. Aejip était assise, l’air écœuré ; Jum courait, d’amont en aval, stupéfait et furieux de ne plus rien flairer. La rivière était peu profonde ; ils la traversèrent à gué et prirent pied sur l’autre rive le long de laquelle Jum reprit son manège. En vain. Le sommeil les terrassa avant qu’ils trouvent le moindre indice du lieu où le Yawtl était sorti de l’eau, à moins qu’il ne fût encore dans l’eau et n’eût descendu la rivière sur plusieurs kilomètres sans la quitter. Fourbus, désespérés, ils durent s’avouer vaincus. Ils expédièrent un rapide souper et se roulèrent en boule. Deyv fut le dernier à fermer les yeux. Du fond de sa rage, il ne pouvait s’empêcher d’admirer l’extraordinaire adresse du voleur.

# 12

Sloosh cheminait au beau milieu de la route des Anciens comme si elle lui appartenait. Quand retentirent les coups de sifflet de Vana, il s’arrêta et se tourna lentement. Peut-être fut-il surpris, comment le savoir avec cette tête d’artichaut éternellement figée dans l’indifférence ? Si toutefois il y avait bien une tête sous les feuilles. Pour autant qu’on pouvait en juger, il n’y avait pas d’os.

– Ainsi, vous en êtes sortis vivants, bourdonna-t-il. Félicitations.

– Vivants, mais sans nos œufs.

– Je le sais déjà. J’ai vu le Yawtl, figurez-vous. Un peu avant mon dernier sommeil. Il portait le sac en question.

Le voleur s’était approché de lui par-derrière, si discrètement que Sloosh ne s’était pas rendu compte de sa présence avant de recevoir une claque sur le postérieur.

– Quelle insolence, n’est-ce pas ? (Tout à son indignation, l’Archkerri laissa échapper un bourdonnement étrangement modulé, quelque chose qui grimpa jusqu’à l’aigu et dégringola en douceur toute la gamme des octaves.) Et comme si cela ne suffisait pas, l’impertinent a éclaté de rire !

Mais Deyv n’écoutait pas. Une pensée horrible venait de lui surgir a l’esprit.

– Et ton prisme ? S’il arrive à le faire fonctionner, tout est perdu. Comment pourrions-nous espérer le surprendre s’il peut détecter notre présence rien qu’en le regardant ?

– Je ne m’inquiéterai pas trop à ce sujet, répliqua Sloosh sur un ton redevenu paisible. Même s’il en découvre le mécanisme, il ne pourra interpréter les figures qui lui

seront révélées. Incapable de s’en servir, il décidera peut-être de s’en débarrasser. Le cristal est lourd et encombrant. Rien n’est moins sûr, cependant. Les Yawtl ne sont pas seulement voleurs, mais aussi collectionneurs. Il leur est pénible de devoir abandonner un objet qui leur semble intéressant ou curieux, même s’il ne peut leur être d’aucune utilité. Comment préjuger de ce qui l’emportera, de son esprit pratique ou de sa cupidité ?

A demi rassuré par cette réponse qui le laissait sur sa faim, Deyv entreprit d’expliquer au centaure comment le voleur s’y était pris pour récupérer le sac.

– Et ne me dis surtout pas que nous aurions eu le temps de reprendre notre bien ! conclut-il par le truchement de sifflements rageurs. Je le sais bien !

– Je me tairai donc. Toutefois, je ferai remarquer que vous auriez pu également songer à me rapporter mon cristal.

– Ça alors ! s’exclama Vana. Tu nous laisses tomber et tu voudrais que nous prenions la peine de te courir après pour te rendre ce cristal dont tu te moques éperdument ?

– Est-ce une autocritique que vous exigez ? Fort bien, la voici. Je croyais, à tort, que vous vous feriez tuer ou que vous abandonneriez pour ne pas risquer votre vie en pure perte. Franchement, je vous croyais incapables d’une telle détermination. Il faut dire que rien, dans votre comportement, ne laissait deviner cette force de caractère. C’est ce qui explique la conclusion erronée à laquelle j’étais parvenu.

Longtemps, ils marchèrent dans un silence embarrassé.

– Le Yawtl sait-il que nous pouvons suivre son empreinte spectrale ? demanda soudain Deyv.

– Je l’ignore, répondit Sloosh sans détourner les yeux de la route. Tout dépend de la connaissance qu’il a de mon peuple et de l’étendue de notre pouvoir.

Ils atteignirent un carrefour. La jeune fille s’agenouilla et, trois fois de suite, se prosterna. Deyv l’imita, mais le

centaure continua son bonhomme de chemin comme si les pylônes n’existaient pas. Les jeunes gens le surveillaient attentivement ; à leur stupéfaction, rien ne se produisit. Nul éclair ne zébra le ciel et Sloosh ne s’effondra pas en proie à d’intolérables souffrances. Deyv le rejoignit en courant.

— Dis-moi la vérité. As-tu scellé un pacte avec les dieux ou es-tu toi-même un demi-dieu ?

L’Archkerri ne posa aucune question. Le cerveau dissimulé sous l’artichaut savait très bien à quoi s’en tenir sur l’ébahissement du garçon. Si toutefois le cerveau était bien dans la tête. Quand on a la bouche au niveau de la poitrine, le cerveau peut se trouver n’importe où.

— Pourquoi rendrais-je hommage à de vulgaires signaux chargés de régler une circulation qui a disparu depuis plus de vingt mille générations ?

Deyv en eut le souffle coupé. Plusieurs minutes passèrent sans qu’il pût faire usage de son sifflet.

— Tu veux dire que les Anciens ont fabriqué ces poteaux il y a si longtemps ?

— Mais oui.

— Et ils fonctionnent encore ?

— Pourquoi poser une question dont la réponse est évidente ?

Vana avait tout entendu. Pour une fois, elle ne songea même pas à mettre en doute les paroles de Sloosh.

— Dans ce cas, dit-elle, ces poteaux ne sont pas des dieux et leurs yeux ne sont pas vraiment des yeux ?

— En un sens, ce sont bien des yeux. Ils mesurent l’intensité du trafic et quand il y a risque de collision, les voyants rouges s’allument afin d’arrêter la circulation sur la route A et de permettre à celle qui vient de la route B de s’écouler librement. Les poteaux ont d’autres moyens de détection…

— Cette circulation, en quoi consistait-elle ? Pourquoi des passants se gêneraient-ils les uns les autres ? Les

légendes racontent que les Anciens chevauchaient de grands animaux, c’est donc vrai ?

− Ils se déplaçaient dans d’énormes véhicules de métal suspendus au-dessus de la route par une force dont je vous expliquerais volontiers la nature si vous étiez capables de comprendre. Ils allaient plus vite que le plus rapide des oiseaux. Aussi vite que l’ouragan.

− Par Tirsh ! jura la jeune fille. Pourquoi ne me l’as-tu pas dit plus tôt au lieu de me laisser faire tous ces salamalecs ?

− Tu ne me l’as pas demandé.

Vana leva les bras en signe de découragement. Deyv regarda l’Archkerri avec une expression de consternation exempte de toute colère.

− Pas de doute, murmura-t-il dans sa langue. Tu es bien la pire tête de bois que j’aie jamais vue !

Peut-être Sloosh fut-il vexé par leurs mimiques éloquentes et peut-être pas. Il leur tourna simplement le dos et se remit en route, sans hâte particulière.

Trois sommeils plus tard, ils parvinrent à un autre carrefour. L’Archkerri et le jeune homme passèrent entre les pylônes, l’un avec son flegme habituel, l’autre sans pouvoir réprimer un pincement au cœur. Sur le point de s’agenouiller, Vana croisa le regard de Deyv et se redressa aussitôt, rouge de confusion. Rien de plus tenace qu’une vieille habitude.

Entre-temps, Sloosh leur avait grossièrement décrit le mode de flottement et de propulsion des véhicules des Anciens. A son humble avis, avait-il ajouté avec une surprenante modestie, l’énergie qui alimentait les feux de signalisation provenait du noyau encore chaud de la planète.

− Mais un jour, il sera tout à fait froid et alors les poteaux s’éteindront pour de bon. Ou bien le ruban se sectionnera et les conduits énergétiques seront coupés.

Deyv lui demanda ensuite pourquoi la route leur avait envoyé des décharges douloureuses, à lui et à ses animaux, alors qu'ils se trouvaient à proximité d'un croisement.

– Il se peut qu'un séisme ait déréglé quelque chose, de sorte que sur une certaine distance, la route chargée d'électricité transmettait des secousses semblables à celles que provoquerait un éclair. Il se peut aussi…

Sloosh énuméra une demi-douzaine d'autres hypothèses que Deyv écouta d'une oreille distraite. C'était les décharges elles-mêmes qui le préoccupaient, et non leur origine.

Lentement, la Bête Noire dériva au-dessus d'eux et sombra derrière l'horizon. La terre trembla quatre fois. Ils atteignirent un croisement ; là, les séismes avaient tellement secoué la route que les pylônes étaient parallèles au sol.

– Quel extraordinaire matériau, fit observer Sloosh. Son extensibilité et ses qualités d'autoredressement sont prodigieuses. Dans trente sommeils, ces deux routes seront de nouveau perpendiculaires et les poteaux auront retrouvé leur verticalité. Si toutefois un nouveau séisme ne vient pas tout bousculer.

Deyv voulut savoir si les bâtisseurs de la route et ceux des Maisons étaient les mêmes.

– Non, dit le centaure. Les Maisons sont plus anciennes. Lorsque les derniers Anciens s'arrachèrent enfin à la barbarie, les Maisons étaient déjà profondément enterrées, la plupart d'entre elles, en tout cas. Depuis, les soulèvements du sol et l'érosion les ont remises au jour.

Les pluies s'espacèrent, puis cessèrent complètement. Bientôt, il n'y eut même plus de nuages pour filtrer le flamboiement de l'amas globulaire dont la masse occultait le ciel. Pour protéger leurs yeux éblouis, les voyageurs se confectionnèrent dans de l'écorce des masques pourvus de fentes.

Les feuilles des plantes restaient recroquevillées le plus longtemps possible afin qu'en réfléchissant la lumière leur face inférieure plus coriace préservât l'humidité emmagasinée à l'intérieur.

– Pas une goutte d'eau, soupira Vana. C'est la pire sécheresse dont je me souvienne.

– J'ai connu pire, dit Sloosh.

– Quel âge as-tu ?

– J'ai déjà vécu six de vos générations. S'il ne m'arrive rien, j'en vivrai dix de plus.

Les jeunes gens le regardèrent, bouche bée. A ses yeux, ils devaient vraiment faire figure de galopins ! Dans ces conditions, comment lui reprocher son sentiment de supériorité. Si seulement il voulait bien faire l'effort de le camoufler un peu... Mais comment attendre d'un être à moitié végétal qu'il comprît la susceptibilité humaine ?

Le Yawtl devait lui aussi souffrir de la chaleur car il avait singulièrement ralenti. Son empreinte était de plus en plus foncée et Sloosh affirma qu'il ne pouvait être à plus d'un sommeil et demi de distance.

– Malheureusement, ajouta-t-il, il n'est pas le seul à ressentir les effets de la température. Nous forçons l'allure, et le résultat, c'est que nous sommes au bord de l'épuisement. Vos animaux sont encore plus à plaindre, avec leur fourrure...

Puis la Bête Noire pointa le museau au-dessus des arbres, précédée par un vent frais. Les averses tant attendues commencèrent à tomber. Feuilles et pétales purent enfin s'épanouir.

– Nous sommes sur le point de le rattraper, annonça l'Archkerri. S'il avait la bonne idée de se reposer un peu, dans moins d'un sommeil nous aurions récupéré notre bien.

Comme ils arrivaient en vue d'un autre croisement, ils durent faire halte pour laisser passer un troupeau de bêtes gigantesques pourvues d'énormes pattes, d'une queue immense et d'un cou démesuré terminé par une tête

minuscule dans laquelle luisaient des yeux au regard assoupi.

– Ils ressemblent à certains reptiles herbivores qui hantaient la planète avant l'apparition de l'homme, dit Sloosh. C'était aussi des créatures à sang chaud, mais celles-ci sont mammifères.

Quand le troupeau eut traversé, ils se relevèrent, enchantés de ce repos forcé. A l'étonnement des jeunes gens, Sloosh s'engagea sur la voie de gauche. Sans poser de questions, ils lui emboîtèrent le pas.

Un demi-sommeil plus tard, quittant la route, l'Archkerri prit à droite en direction de la forêt. Deyv et Vana l'imitèrent docilement.

– Son empreinte ne ressort pas, expliqua Sloosh. C'est donc qu'il n'est pas allé sous les arbres uniquement pour faire la sieste. Peut-être approche-t-il de son territoire.

Une chaîne de montagnes se dressait au loin. Si c'était la destination du Yawtl, il ne lui faudrait pas moins de trois sommeils pour l'atteindre à travers la brousse. Pour lui comme pour ses poursuivants, cela représentait une longue marche harassante.

– Désormais, nous devons économiser nos paroles, car le son des sifflets porte bien plus que celui de la voix, dit Deyv lorsqu'ils furent à couvert. Cela te concerne aussi, Sloosh ; même assourdis, tes bourdonnements sont très audibles.

– Dans ce cas, répondit l'Archkerri, pourquoi ne rangez-vous pas tout de suite vos sifflets ? Je vous comprends parfaitement quand vous parlez le dialecte de Vana, vous savez !

Deyv grinça des dents. Vana devint écarlate.

– Si je comprends bien, dit-elle, depuis le début nous sifflons pour rien ?

– Exactement. Je pensais que vous vous en étiez rendu compte et que vous persistiez pour vous exercer. Jamais je ne vous aurais cru aussi sots !

– Par Tirsh et sa sœur inconnue ! s’exclama la jeune fille. Retenez-moi ou je fais un malheur !

– Te voilà de nouveau en colère et, comme d’habitude, je ne sais pas pourquoi. Comment aurais-je pu adapter mes bourdonnements aux consonances de ton dialecte si je n’avais pas pu les traduire ? Je comprends à présent pourquoi les membres de ta tribu se servaient toujours de leur sifflet pour s’adresser à moi…

C’était trop bête. Deyv éclata de rire.

– Il a raison, Vana. C’est notre faute.

– Si je puis me permettre de donner un avis, reprit Sloosh, c’est que vous repreniez l’usage du sifflet dès que nous arriverons en un lieu où il ne sera plus aussi dangereux, afin de ne pas en perdre l’habitude. Qui sait si nous n’en aurons pas vraiment besoin un jour ?

Les trois sommeils passèrent sans incidents notables sinon l’apparition soudaine et paralysante d’une créature-au-nez-de-serpent. Depuis quelque temps déjà, un silence révélateur s’était abattu sur la forêt. Quelque chose de terrible rôdait dans les environs, tous le sentaient, et la menace s’était brusquement matérialisée devant eux sous la forme du monstrueux bipède aux yeux rouges et flamboyants, dont les mains aux doigts crochus, étrangement humaines, se serraient et se desserraient dans un geste spasmodique, leurs griffes accrochant un rai de lumière oblique qui filtrait à travers une déchirure de la voûte sombre du feuillage.

Puis le monstre avait fait volte-face, repu, sans doute, et longtemps le silence avait persisté, les voyageurs figés se retenant de respirer. Le signal était venu d’un seul coup, comme une explosion diffuse, fragmentée à l’infini, comme si le danger venait de franchir une invisible frontière et que les vies innombrables, disséminées dans cette partie de la forêt, faisaient éclater en même temps leur joie d’avoir été épargnées pour cette fois-ci. La seconde d’avant, il n’y avait rien, et voici qu’on ne s’entendait plus. Deyv et Vana

s’étaient remis en marche, tremblants. Sloosh seul n’avait rien manifesté, mais comment savoir si ce n’était pas une apparence ?

La Bête avait presque achevé son lent parcours. Pour compenser la sécheresse exceptionnelle, des trombes d’eau s’étaient abattues sur la brousse, obligeant le Yawtl et ses poursuivants à ralentir, de sorte que la distance entre eux demeurait constante. Telle était la situation quand le petit groupe atteignit l’entrée du tunnel percé dans la montagne.

# 13

Longtemps, trempés et grelottants sous la pluie battante, ils restèrent devant le tunnel sans parvenir à une décision. Le trou, en effet, était juste assez large pour permettre aux humains et aux animaux de s’y faufiler. L’Archkerri, par contre, serait obligé de courber à l’horizontale la partie supérieure de son corps et de fléchir les jambes.

– Je tiendrai le coup un certain temps, murmura-t-il, mais si le conduit se prolonge trop, je ne pourrai plus ni avancer ni reculer et je resterai coincé. Je suis beaucoup plus fort que vous, mais je suis loin d’avoir votre souplesse. Parfois, une haute taille peut devenir un handicap. La situation présente en est un bon exemple.

– Qu’est-ce que c’est que ce tunnel ? demanda Deyv.

– Un tunnel est un tunnel, répondit Sloosh. Je ne sais pas ce qu’est un tunnel. Je peux toujours t’en décrire un. Tu auras alors du tunnel une vision idéale que d’aucuns

trouveraient très éloignée de leur propre définition. Qu'est-ce qu'un tunnel ? Equivalence verbale du tunnel...

– C'est bon, coupa Deyv avec un soupir. Je retire ma question, ou plutôt je la formule différemment. A quoi sert ce conduit de métal ? Qui l'a construit et pourquoi ?

– Comment le saurais-je ? Evidemment, si j'avais mon rhomboèdre... Toutefois, il m'arrive de me de mander si tous les renseignements que lui transmettent mes frères végétaux sont exacts. Je pense qu'ils le sont, mais les arbres et l'herbe ont une manière bien à eux d'enregistrer les événements, puis de les communiquer au prisme, et c'est à ce niveau que quelque chose se dénature ou se perd irrémédiablement...

– Cause toujours, tu m'intéresses ! marmonna Vana, agressive.

– Qu'est-ce que c'est ? Un proverbe ?

– Ne détourne pas la conversation ! s'écria Deyv avec colère. Manifestement, tu n'es pas mieux renseigné que nous sur ce tunnel. Tu ne sais ni qui l'a construit, ni pourquoi. Nous en sommes au même point, reconnais-le !

– Bien volontiers, mais le plus grave, ce n'est pas que nous ignorions le nom du constructeur de ce tunnel ou sa raison d'être ; le plus grave, c'est que nous ne sachions pas où il débouche. Ou s'il a des ramifications et combien. Enfin, je ne peux pas y pénétrer. Plus précisément, je peux y pénétrer mais je ne suis pas certain de pouvoir en ressortir. Comme je vous l'ai dit, si je m'enfonce trop, je ne pourrais plus reculer.

Deyv ressentit une immense satisfaction. Ainsi, il y avait donc certaines choses que ce géant érudit et pratiquement immortel ne pouvait faire.

– Récapitulons, dit-il. Nous pouvons tous entrer dans ce tunnel. Tous, sauf toi. Mais si nous arrivons à un croisement, comment ferons-nous pour choisir, puisque tu ne seras plus là pour nous indiquer la direction prise par le Yawtl ?

– Excellent exposé de la situation. Supposons maintenant que vous entriez tous les quatre dans le tunnel tandis que j’escaladerai la montagne dans l’espoir de retrouver l’empreinte de l’autre côté. Si ce tunnel se divise, vous risquez de ressortir là où je ne serai pas. Autrement dit, nous risquons de nous perdre. Et qu’arrivera-t-il ? Vous pourrez suivre sa piste sans le savoir et moi je pourrai m’en trouver trop éloigné pour pouvoir la discerner. C’est peut-être une coïncidence, mais mon regard psychique a la même portée que l’autre.

– Je propose que nous escaladions la montagne avec lui, dit Vana. De là-haut, nous aurons une vue d’ensemble et Sloosh pourra repérer l’empreinte au sortir du tunnel. Pourquoi se séparer et prendre le risque de ne plus se retrouver ? Après tout, nous ne savons même pas si le tunnel traverse la montagne de part en part ! Et que ferons-nous, s’il y a plusieurs bifurcations ? Qui vous dit que l’un des tunnels secondaires ne revient pas en arrière pour déboucher de ce côté-ci ?

– Au fond, murmura Deyv, l’idéal serait que Sloosh puisse voir les deux versants à la fois.

Que ce Yawtl était donc retors ! Il avait dû se douter du dilemme qu’il poserait à ses poursuivants en s’engageant dans ce tunnel. En avait-il entendu parler ou l’avait-il déjà emprunté ? Si oui, alors il devait en connaître tous les secrets…

– Cette empreinte, ce sillage, peux-tu le discerner dans l’obscurité ? demanda Vana.

– Oui, dit Sloosh, mais pas au delà de ce que je pourrais voir de mes propres yeux en plein jour.

– S’il ressort de l’autre côté, le tunnel ne doit pas excéder deux kilomètres. Te crois-tu capable de supporter ce trajet ?

– Peut-être. Mais la vraie question est : cela en vaut-il la peine ? Dois-je prendre ce risque alors qu’il peut être beaucoup plus long ou allongé par des ramifications ?

– Et s’il ne ressort pas du tout ? questionna la jeune fille.

L’hypothèse était aussi valable qu’une autre, mais s’ils commençaient à les passer toutes en revue, ils en avaient pour des heures et des heures. Le Yawtl, pendant ce temps, devait entrevoir le bout du fameux tunnel, s’il ne l’avait déjà traversé.

– Cessons de discuter et escaladons cette montagne, dit Deyv. C’est la meilleure solution.

– Entendu, bourdonna le centaure, mais réglons d’abord un point de détail. Tout groupe a besoin d’un chef. Je propose que ce soit moi, puisque je suis le plus intelligent ou, si vous préférez, le mieux informé. Mais les humains, enfin certains plus que d’autres, sont habités, tenaillés devrais-je dire, par une véritable soif de pouvoir. Ce sentiment nous est totalement étranger, alors que toute collectivité humaine ressent l’irrésistible besoin d’élire un chef. Inséparable de l’idée de comité qui vous est si chère, il y a cette...

– Nous en discuterons une autre fois, coupa Deyv avec agacement. Je n’y avais pas songé, mais peut-être en effet avons-nous besoin d’un chef. Alors choisissons quelqu’un qui soit capable de décisions rapides, et non un de ces beaux parleurs tellement lents à réagir que nous aurions le temps de mourir cent fois avant qu’il ne parvienne à une solution.

Vana semblait furieuse.

– Tu veux être le chef ? maugréa-t-elle. Soit ! Mais je te préviens : à la première erreur, je prends la relève. Je me sens aussi qualifiée que toi pour assumer cette charge !

– J’en suis persuadé, Vana, dit Sloosh. A présent, gravissons cette montagne, et nous verrons ce que nous verrons.

– Jum ne vient pas avec nous, annonça Deyv. Il prendra le tunnel. A vue de nez, si je puis dire, ses chances sont aussi bonnes que les tiennes, Sloosh.

– En effet, reconnut l’Archkerri. Dans certaines circonstances, le flair de ces sympathiques animaux peut se révéler aussi efficace sinon plus que le mien.

Jum ne l’entendait pas de cette oreille mais, en compagnon obéissant, il entra dans le conduit au moment précis où les autres commençaient l’ascension.

Il leur fallut deux sommeils et demi pour atteindre le sommet de la montagne. Deyv songeait à Jum et le remords le tourmentait. Qu’adviendrait-il si le chien s’égarait dans les méandres du tunnel ? Et s’il croisait un cours d’eau souterrain et perdait la piste du Yawtl ? Enfin, il pouvait faire de mauvaises rencontres... Ils contournèrent la base du pic qui s’élançait à la verticale et leurs regards embrassèrent une immense vallée que dévalaient les plis sombres de la forêt. En son milieu coulait un large fleuve. A gauche, une énorme masse d’un vert translucide et luisant bouchait l’horizon. A cette distance, on ne pouvait dire ce que c’était, mais deux cataractes ruisselaient le long de ses flancs.

En face d’eux se dressait une autre montagne, encore plus abrupte, derrière laquelle se profilaient d’autres sommets, à perte de vue.

– Si le tunnel possède une ou plusieurs issues de ce côté, nous serions trop loin pour les voir, même si elles n’étaient pas cachées par les arbres, observa Sloosh.

Malade d’inquiétude, Deyv se demanda s’il reverrait jamais son chien.

Un sommeil plus tard, ils atteignaient le fleuve. Il était large de plusieurs centaines de mètres et aussi profond à en juger par ses eaux noires et calmes. L’Archkerri le contempla longuement.

– Nous avons de la chance, déclara-t-il. Je viens de retrouver l’empreinte du Yawtl. Il est parti par là...

Il leur montra la grande structure verte qui obstruait le défilé.

Aejip s’en fut chasser. Il y avait des fruits en quantité, de sorte que les trois autres purent se caler l’estomac sans effort. En cherchant un abri confortable où s’allonger, ils découvrirent le site où s’était installé le Yawtl pour creuser un canoë dans un tronc. Le sol était piétiné, et jonché d’éclats de bois et de lianes coupées. Un petit arbre avait été abattu.

– C’est un *iyvrat*, murmura Deyv, penché au-dessus de la souche. Le bois en est très tendre. En travaillant dur, on peut façonner un canoë en un demi-sommeil. Il y a beaucoup d’iyvrat par ici. Pourquoi n’en ferions-nous pas autant ? (Il se tourna vers Sloosh.) As-tu déjà pagayé ?

– Aucun problème, assura l’Archkerri. Ton chien est passé par là, lui aussi.

– Ça, je m’en suis rendu compte, bougonna la jeune fille. Je viens de marcher sur une de ses crottes.

Tandis qu’elle lavait son pied dans la rivière, Jum surgit en bondissant des fourrés et se jeta sur son maître en frétillant de la queue, des oreilles et de la langue. Ensemble, ils roulèrent sur le sol où ils jouèrent un bon moment.

– Une chose m’intrigue, dit Sloosh. Pourquoi a-t-il laissé filer le Yawtl ? Sans doute a-t-il eu faim, et au lieu de résister à la tentation, il a perdu un temps précieux à chasser. Enfin, on ne peut guère lui en vouloir.

Ils se mirent au travail. Il fallait abattre deux arbres, les ébrancher et en évider les troncs. Sloosh n’avait pas d’outils, aussi se contenta-t-il de regarder avec attention comment procédaient les jeunes gens. Ils en étaient à creuser le bois quand la féline réapparut, hors d’haleine, en traînant dans sa gueule un immense oiseau aux serres redoutables.

Le volatile fut écorché sans même avoir été plumé, puis dépecé et grillé. Quand les cinq convives eurent le ventre rond, épuisés, ils cessèrent de manger. Un bataillon de créatures de toute taille et de tout poil nettoya bruyamment

les restes. Après un sommeil trop bref pour être vraiment réparateur, on se remit au travail sur les troncs à demi évidés. Deyv fabriqua des pagaies et même une canne à pêche avec fil et hameçon. Sloosh s'installa au bord de l'eau. Au moment de lever le camp, il n'avait toujours rien pris.

Il y avait deux embarcations. Un canoë de petite taille pour Vana et la féline, et un grand outrigger bien équilibré que l'énorme poids de l'Archkerri ne pourrait faire verser. Sloosh s'assit à l'arrière, ses antérieurs fléchis, une pagaie géante entre les mains. Jum était à l'avant et Deyv au milieu.

En dépit d'arrêts fréquents, la fatigue se faisait cruellement sentir quand Sloosh déclara :

− Le Yawtl s'est approché de l'autre rive, mais il n'a pas mis pied à terre. Son empreinte suit le cours du fleuve.

Deyv insista malgré tout pour traverser. Arrivés en face, ils étaient trop épuisés pour continuer. Ils tirèrent les embarcations à sec. A peine allongés, ils s'endormirent. Au réveil, chacun s'ingénia à trouver de la nourriture. Deyv et ses animaux s'enfoncèrent dans la forêt, Vana remplit les paniers de fruits et de baies, et Sloosh, vexé de son premier échec, reprit la canne à pêche. Le résultat dépassa ses espérances ; ils mangèrent de la viande et du poisson, et gardèrent intact pour la traversée le contenu des paniers.

L'étrange édifice miroitant, érigé comme un barrage dans la partie la plus étranglée de la vallée, était large de près d'un kilomètre et presque aussi haut. A mesure qu'ils s'en approchaient, les voyageurs stupéfaits comprirent l'origine de son scintillement : toute la masse était taillée à facettes.

Sloosh ne fut pas le moins surpris.

− Croyez-le ou non, dit-il, mais cette chose n'est autre qu'un immense, un monstrueux *trishmaging*.

Le canoë de Vana était tout proche.

– Qu’est-ce qu’un trishmaging ? lui demanda Deyv pour ne pas donner au centaure une occasion supplémentaire de faire étalage de ses connaissances.

– C’est une pierre très dure, très rare et très belle, presque transparente, que les Anciens taillaient et portaient sertie dans des bagues de métal jaune. Mon chaman en portait une, dont il avait fait l’acquisition au cours d’une Saison. Le guerrier qui la lui avait troquée en avait trouvé cinq, de formes différentes, sur le flanc d’une colline ravinée par les pluies.

– Mais regarde la taille de cette pierre ! Quel géant pourrait la porter à son doigt ?

– Les trishmaging existent dans la nature à l’état brut, dit Sloosh, mais celui-ci a été taillé, et très soigneusement, dirait-on. Je me demande pourquoi les Anciens ont pris cette peine.

Rempli d’une terreur respectueuse, Deyv contemplait le colosse. Il semblait qu’il n’y eût pas de limite au pouvoir des Anciens. Et pourtant ils avaient disparu, ne laissant derrière eux que quelques reliques.

# 14

Au pied du monstrueux joyau, là où les trombes d’eau se dissolvaient dans le fleuve en tourbillons d’écume, la piste du Yawtl entrait dans la forêt. Elle les conduisit jusqu’à une gorge très profonde qui leur livra un accès périlleux au versant opposé de la montagne. A son pied s’étalait une autre vallée, infiniment plus vaste, au fond de

laquelle luisait un lac dont on ne voyait pas la rive la plus lointaine. Au milieu du lac, une grande île dressait ses collines escarpées que surplombait un pic de près de mille mètres d'altitude. De petits nuages noirs décrivaient des cercles autour de l'île, se posaient sur les collines et le pic ou s'en échappaient.

– Ce sont des oiseaux, dit Sloosh.

Du sommet du pic s'éleva quelque chose de blanc et de brillant qui fut balayé presque aussitôt par le vent soufflant du fond de la vallée. L'objet étincelant prit de l'altitude et se volatilisa, chassé vers l'autre extrémité d'où il pourrait s'évader.

Non loin de la berge, les voyageurs remarquèrent la souche et les branches fraîchement coupées d'un iyvrat.

– Il a mis le cap sur l'île, reprit l'Archkerri. A-t-il atteint son objectif ? Je ne vois pas aussi loin, mais on peut en douter.

Son incertitude était justifiée par le gigantisme des poissons qui sautaient au-dessus de l'eau. Le plus petit d'entre eux n'aurait fait qu'une bouchée d'un canoë de guerre et de ses vingt occupants.

– Nous pouvons toujours contourner le lac, dit Deyv. Nous devrions retrouver sa trace de l'autre côté, mais c'est la solution la plus longue et la plus fatigante.

– Nous ne retrouverons rien du tout, puisque le Yawtl est allé là-bas afin de monter à bord d'un jeune tharakorm et de s'envoler avec lui.

Pressé de questions, Sloosh leur expliqua que l'île était une sorte de « couvoir » pour tharakorm.

– Vous souvenez-vous de ces organismes invisibles à l'œil appelés virus ou bactéries dont je vous ai longuement parlé ? Les coulées blanches qui ruissellent du sommet du pic sont le trop-plein d'une énorme masse de virus en reproduction constante. Cette masse se trouve dans une cavité creusée à l'intérieur du pic. Elle émet sous la forme de nuages de molécules un parfum assez puissant pour

attirer les oiseaux à des dizaines de kilomètres à la ronde. Pour ma part, n’ayant pas d’odorat, comme vous le savez, je suis immunisé contre cette tentation. Mon intelligence supérieure, sans parler de mes autres sens, compense largement cette lacune. Toujours est-il que les oiseaux se nourrissent du virus en ébullition et succombent peu après. Malgré cette fatalité, ils continuent d’affluer par milliers pour servir de matériau de reproduction aux micro-organismes. Ainsi la masse ne cesse de fermenter et de déborder. Cela dit, ne craignez rien. Pour l’instant, le vent emporte les effluves loin de nous, mais même lorsque nous arriverons à proximité du pic, si toutefois un poisson ne nous engloutit pas avant, vous ne risquerez pas de tomber dans le piège. Les hommes sont allergiques à ce parfum. On dit qu’ils le trouvent même franchement désagréable. Le trop-plein s’achemine dans des dépressions où il s’agglutine en masses compactes ; celles-ci donnent naissance aux jeunes tharakorm, les fameuses créatures qui produisent un gaz ascensionnel à partir de charognes et naviguent au vent. Cette chose blanche que vous avez vue prendre son essor il y a un instant était un jeune tharakorm. Regardez ! En voici un autre !

En silence, ils suivirent des yeux l’envol de l’objet immaculé et sa fuite vers le fond de la vallée.

− Le Yawtl est à son bord, dit Sloosh. Je parviens tout juste à discerner dans le sillage la traînée rouge de son empreinte.

Deyv et Vana étaient anéantis. En admettant qu’ils puissent monter à bord d’un tharakorm, comment suivre celui du Yawtl, avec tous ces vents contraires ?

− Mettons-nous au travail, dit sombrement la jeune fille.

Ils construisirent un seul bateau, assez grand pour les contenir tous. Quand vint l’heure du sommeil, il était presque achevé.

Longtemps, ils longèrent la rive. Quand ils furent à la hauteur de l'île, ils virèrent à angle droit afin d'avoir le vent en poupe. Les poissons géants ne leur manifestèrent aucun intérêt. L'un d'eux, monumental, faillit les faire chavirer en plongeant à la poursuite d'un nain, de taille à gober le bateau sans même s'en apercevoir. A l'approche de l'île, les cris perçants des oiseaux devinrent assourdissants, comme des milliers de flèches criblant le silence relatif du lac. Puis l'odeur les assaillit, fétide, écœurante. Une coulée de matière blanche arrivée jusque-là par miracle s'épanchait lentement dans le lac. A cet endroit, la plage rocheuse grouillait d'oiseaux et l'eau semblait en ébullition, si nombreux étaient les poissons qui se pressaient et se battaient pour avoir accès à la substance. Ils tirèrent le canoë au sec et se frayèrent un passage au milieu de la colonie. Des formes grises et mal définies encerclèrent les intrus et fondirent sur eux, palmes en avant, dans un tintamarre de cris déchirants mêlés de croassements, et en battant l'air de leurs ailes immenses. Deyv ferma les yeux. Il avait peur de tourner la tête, sentant leurs ailes lui battre les épaules. Ses pieds butaient contre des cadavres en proie à la voracité des vivants, et glissaient dans la saleté de fétides déjections accumulées depuis une éternité. Parfois, l'un des prédateurs s'écartait de son compagnon mort et à moitié déchiqueté, décrivait sur le rocher des arabesques chancelantes et s'abattait, les yeux exorbités, les ailes agitées de soubresauts convulsifs.

Leur puanteur était presque plus supportable que celle du virus. Les voyageurs progressaient lentement ; quand le jeune homme eut assez de courage pour regarder, au-dessus de lui, le tournoiement flexueux des oiseaux, ils avaient presque atteint les contreforts du pic. Ils se mirent à la recherche des cuvettes au fond desquelles s'était déversé le trop-plein et assistèrent à la naissance de plusieurs tharakorm. C'était un spectacle hallucinant. La quille apparaissait, puis la coque se matérialisait peu à peu,

à mesure que s’empilaient les rangées de micro-organismes, chaque virus cramponné à son voisin.

– Lorsqu’ils sont en place, ils tombent dans une sorte de syncope, expliqua Sloosh. L’organisation, la discipline de ces minuscules créatures unicellulaires, dépourvues d’intelligence et de système nerveux, tiennent du prodige. Quelque part, au cœur de ces coques merveilleuses, doit sommeiller un formidable esprit collectif. Sinon, comment le tharakorm pourrait-il savoir à quel moment il est terminé et prêt à recevoir ses hôtes, les khratikl ?

Deyv jeta autour de lui un regard inquiet.

– Justement. Où sont-ils ?

– Du calme. Nous n’en sommes pas là.

Certains creux ne contenaient que des mares stagnantes de liquide blanchâtre à l’aspect aussi révoltant que l’odeur. Des cadavres d’oiseaux flottaient à la surface. Ailleurs, on voyait des tharakorm à différents stades de gestation. Ils trouvèrent ce qu’ils cherchaient au fond d’une large fosse située au pied de la montagne. La créature inachevée était encore étayée par des arcs-boutants qui se détacheraient le moment venu. Longue de quelque quarante mètres, la coque s’évasait à l’arrière en une large poupe carrée. Haute de dix mètres, elle supportait trois mâts et les voiles, si diaphanes que la lumière passait au travers, étaient encore serrées sur les vergues.

De tout près, Deyv remarqua des protubérances sur les mâts et les vergues. Elles abritaient les mécanismes permettant de hisser ou de baisser les voiles, déclara Sloosh. On pouvait également faire pivoter les vergues sur un angle modeste.

– Le navire peut avancer sous le vent à condition qu’il ne soit pas trop fort. Il y parvient en s’entourant d’un champ magnétique qui fonctionne en harmonie ou en opposition avec les courants terrestres. Il devait être beaucoup plus efficace à l’époque où la planète avait un champ magnétique puissant. A présent, les tharakorm se

contentent le plus souvent de se laisser porter par les vents dominants. Regardez le manège des oiseaux ! Par les ouvertures ménagées dans la coque et sur le pont s'échappe un parfum encore plus irrésistible que l'autre. Les oiseaux se battent avec une frénésie extraordinaire pour pouvoir pénétrer à l'intérieur. Une fois pris au piège, ils seront dévorés et de leur chair en décomposition naîtra le gaz ascensionnel. Puis le moment viendra où les oiseaux s'écarteront du navire, chassés par de nouvelles émanations, très différentes des précédentes. Il sera temps pour nous de monter à bord, car, débarrassé des centaines de volatiles qui l'alourdissent, le tharakorm pourra prendre son essor.

Ils dormirent à tour de rôle de peur de laisser passer le moment propice. Les provisions de fruits et de baies étaient épuisées. Aejip et Jum se régalèrent de quelques oiseaux, mais les autres commencèrent à ressentir les premiers tiraillements de la faim.

– Comment ferons-nous pour boire et manger à bord du tharakorm ? demanda Deyv.

– Nous tiendrons le plus longtemps possible, répliqua l'Archkerri comme si la réponse allait de soi. Quand nous serons au bout de notre résistance, nous crèverons les réservoirs de gaz. Le navire descendra et nous pourrons débarquer. Le Yawtl sera bien obligé d'en faire autant.

Vana était de guet quand cela se produisit. L'air embaumait. Les oiseaux, comme soulevés par une rafale de vent, semblèrent faire exploser le ciel en une multitude de fragments tourbillonnants. Elle secoua vigoureusement ses compagnons.

– Vite ! C'est le moment. Les oiseaux s'envolent.

– C'est le moment, confirma Sloosh.

Ils dégringolèrent dans la fosse et pataugèrent dans la boue veinée de traînées blanches qui s'était accumulée au fond. Les jeunes gens grimpèrent aux arcs-boutants puis

lancèrent la corde avec laquelle les animaux furent hissés à tour de rôle. Pour Sloosh, ce fut plus délicat. La corde ne pouvait suffire, aussi après l'avoir enroulée autour de son torse afin que Deyv et Vana puissent le soulager un peu en tirant, il serra l'arc-boutant entre ses quatre cuisses et entreprit de soulever son impressionnant postérieur. On pu croire qu'il n'atteindrait jamais le faîte de l'interminable ouvrage tellement le défi de la pesanteur semblait impossible à relever. On se trompait. Arrivé en haut, il s'effondra, laissant à Deyv, Vana et Aejip le soin d'explorer le navire. En fait d'échelles, les tharakorm étaient équipés de rampes à la surface rugueuse, parfaitement adaptées à la morphologie des créatures qui vivaient en symbiose avec eux, les khratikl. Les jeunes gens et la féline s'en accommodèrent, mais le centaure et le chien, peu préparés à cette gymnastique, restèrent sagement sur le pont supérieur.

La lumière entrait à flots par les hublots latéraux, et même les parois, presque toutes transparentes en dépit de leur extraordinaire résistance, laissaient filtrer un peu de jour. Seules les cabines du milieu étaient plongées dans une semi-obscurité étouffante.

Une longue attente commença, mettant à rude épreuve les nerfs des voyageurs. Le sommeil allait avoir raison de leur impatience quand le tharakorm se décida à décoller. L'ascension fut si douce qu'ils n'auraient rien senti s'ils avaient déjà eu les yeux fermés, à moins de percevoir le choc mou des arcs-boutants tombant dans la boue.

Collines et oiseaux décrurent au loin, et très vite ils furent au-dessus du lac. Deyv avait l'impression de vivre un cauchemar éveillé. Terrifié, il se sentait coupable d'enfreindre une loi naturelle et redoutait à l'avance le châtiment. « Les hommes ne peuvent voler », se répétait-il en se demandant comment il avait pu se laisser entraîner jusque-là. Le plus surprenant, en un sens le plus

angoissant, c’était qu’il n’éprouvait même pas la sensation du vent.

— Rien de plus normal, décréta Sloosh, puisque nous nous déplaçons à la même vitesse que lui.

L’Archkerri arpentait le pont de sa démarche habituelle. Constatant qu’il ne provoquait aucune catastrophe, Deyv, un peu honteux de son épouvante, décida qu’il pouvait se lever et l’imiter sans risquer de faire chavirer le navire. Pâle et défaite, Vana était elle aussi prostrée dans un coin. Les animaux ne semblaient pas le moins du monde incommodés.

Sloosh estima leur altitude à deux mille mètres. Le défilé se rapprochait à une vitesse d’autant plus alarmante que le tharakorm se dirigeait droit sur une des parois rocheuses.

— Rassurez-vous, dit Sloosh, nous ne percuterons pas la montagne. Tous les tharakorm frôlent le promontoire au passage pour une raison que vous ne tarderez pas à comprendre. Il sera toujours temps, alors, de vous faire du souci.

Les arbres qui avaient poussé au bord de l’avancée rocheuse étaient infestés de khratikl dont les jacassements leur parvinrent bien avant que le danger ne leur apparût dans toute son ampleur. Comme le navire amorçait un crochet pour passer au plus près, un essaim de bestioles noires se laissa tomber de l’arbre. Elles descendirent vers le lac en décrivant de grands cercles, et d’un seul coup le vent gonfla leurs membranes et elles remontèrent en planant vers le tharakorm où les premières arrivées prendraient leur poste après une course acharnée. Il ne s’agirait pas, à proprement parler, d’un équipage, puisque les khratikl n’entendaient rien au pilotage du navire, mais leur présence n’en était pas moins vitale car c’étaient eux qui ramenaient à bord les provisions de chair indispensables à la fabrication du gaz.

Deyv comprit l’avertissement de Sloosh. Les khratikl étaient plus de cinquante. Au lieu de fondre sur leur objectif, cependant, ils formèrent un cercle qui se rapprocha en tournoyant et demeura suspendu au-dessus du pont, si bas que les voyageurs pouvaient distinguer les museaux pointus, les incisives jaunâtres et luisantes de salive, les mains hideusement humaines et les plis des grandes ailes chitineuses, arquées comme si elles supportaient le poids du ciel. Leurs cris, encore plus perçants que d’habitude, prenaient des inflexions étranges ; on aurait dit qu’ils se parlaient ou communiquaient par un code, et plus que la colère ou l’hostilité, ces ruptures de ton trahissaient la stupeur. Le tharakorm franchit le défilé. Ils survolaient maintenant une immense plaine, bornée à l’horizon par une autre chaîne de montagnes, moins élevée. Les clameurs des khratikl se muèrent en plaintes déchirantes. Soudain, l’un d’eux fit volte-face, et comme sur un signal le cercle se déroula et devint une ligne droite qui mit le cap sur le promontoire. L’essaim rentrait au bercail.

– Par Tirsh ! Que s’est-il passé ? demanda la jeune fille, la surprise et le soulagement jouant sur son visage.

– Je ne sais pas, avoua Sloosh. Ce comportement étrange est pour moi une véritable révélation. Toutefois...

Il s’ensuivit un long silence. Les yeux clos, Sloosh semblait avoir sombré dans un sommeil cataleptique.

– Toutefois ? insista Deyv, au comble de l’agacement.

L’Archkerri rouvrit ses yeux énormes.

– Toutefois, je crois savoir pourquoi nous avons échappé, ainsi que le Yawtl, à une mort horrible. Bien que dépourvus d’intelligence, les khratikl sont conditionnés par un programme génétique qui les conduit à embarquer sur tout tharakorm passant à portée de leur aire. Voici qu’à deux reprises, ils trouvent le navire déjà occupé. Confrontés à une situation nouvelle à laquelle ils ne sont

pas préparés, ils n’ont d’autre choix que de la rejeter puisqu’elle est étrangère à leur expérience instinctuelle.

» Leur programme a donc été bouleversé. Qu’arrivera-t-il à ceux qui auraient dû embarquer à notre place et sont contraints d’attendre le prochain navire ? Devront-ils livrer bataille à l’essaim suivant ? Comment va s’établir la priorité ? Par la force ? Par l’âge ? Autant de questions passionnantes dont nous risquons de ne jamais connaître les réponses...

Deyv haussa les épaules. Comment pouvait-on être aussi superficiel ? Leurs estomacs criaient famine et la soif menaçait.

# 15

Sans khratikl pour l’approvisionner en cadavres, le tharakorm ne pourrait renouveler ses réserves de gaz et ne tarderait pas à perdre de l’altitude. Même Sloosh ne pouvait deviner dans combien de temps il se poserait, mais cela promettait d’être long, tellement long que ses passagers seraient morts de faim bien avant. Sur ses instructions, Deyv et Vana attaquèrent un des réservoirs à coups de hache et d’épée. Plus mince que l’ongle, la paroi n’en était pas moins d’une dureté incroyable ; affaiblis par le manque de nourriture, ils travaillèrent sans relâche pendant l’intervalle compris entre deux sommeils avant d’y pratiquer une brèche. Hélas, un vent violent se leva et les emporta à une vitesse folle sur près de cent kilomètres. L’Archkerri perdit de vue le sillage du Yawtl.

– Sans doute ne le retrouverons-nous jamais, fit-il observer avec mélancolie. Il est seul. Il lui faudra deux fois plus de temps pour crever son réservoir, s'il y parvient. Par conséquent son navire dérivera sur une plus longue distance et le vent le fera dévier dix fois de sa trajectoire initiale. Croyez-moi, je ne suis pas pessimiste pour le plaisir.

– Tout ça m'est bien égal, gémit Vana d'une voix brisée. Je voudrais boire et manger.

Enfin le navire se posa sur le plafond houleux de la forêt. Les arbres étaient secoués en tous sens ; à la seconde où la quille les effleura, le tharakorm prit de la bande et les passagers furent éjectés. Dès qu'il s'en fut débarrassé, il reprit son essor. Deyv, le dernier à être précipité dans l'inextricable enchevêtrement de branches, aperçut fugitivement son envol majestueux. Il hurlait de terreur. Ses mains se refermèrent convulsivement autour d'une liane qui se rompit sous son poids. Il fut entraîné plus bas. Au passage, sa tête heurta violemment une branche. A demi assommé, il se retrouva en équilibre sur une large fourche. Il était meurtri de partout, mais il s'en moquait. Il se coucha sur une des branches et l'étreignit de toutes ses forces. Le souffle court, il demeura ainsi un long moment à remercier la Très Sainte Mère et à scruter la pénombre verte pour tâcher d'apercevoir ses compagnons.

Par miracle, tous étaient indemnes. Etourdis, couverts de bleus et d'égratignures, mais bien vivants. Au terme d'une chute mouvementée et cahotique, Sloosh, de loin le plus lourd, s'était écrasé dans la boue après avoir traversé comme un boulet toute l'épaisseur des arbres. Leurs plongeons ayant été interrompus à des niveaux différents, les autres étaient, comme Deyv, suspendus dans des postures plus ou moins précaires et inconfortables. Vana et la féline descendirent par leurs propres moyens. Deyv se laissa glisser jusqu'à Jum, le déposa en douceur sur le sol à

l’aide de la corde et rejoignit ses compagnons avec beaucoup de précautions.

Aejip n’avait pas perdu de temps. Ayant déniché, on ne savait où, le cadavre avarié d’un énorme rongeur, elle s’était jetée dessus et le dévorait à belles dents. De très mauvaise grâce, elle accepta d’en céder une partie au chien. Les jeunes gens et l’Archkerri se gavèrent de fruits dont le jus apaisa aussi leur soif. Deux sommeils plus tard, complètement rétablis, ils poursuivirent leur route.

Laissant derrière eux la jungle exubérante où la lumière ne pénétrait presque jamais, ils aboutirent à une immense plaine herbeuse où paissaient des troupeaux d’énormes mammifères avec leur inévitable cortège de parasites et de prédateurs. Au milieu de cette vaste cuvette, les voyageurs se trouvèrent confrontés à un objet bizarre, posé ou plutôt appuyé contre deux arbrisseaux. Sa forme cylindrique et une de ses extrémités coniques évoquaient une Maison, mais pour le reste cela ne ressemblait à rien de ce que Deyv eût déjà vu. Longue de trente mètres et large de cinq, la mystérieuse structure était faite d’un matériau dur et verdâtre, et dépourvue de fenêtres. Son unique porte n’avait pas de poignée. Elle se présentait sous l’aspect d’un rectangle parfaitement plat à côté duquel on en distinguait un second, beaucoup plus petit et en retrait. Deyv le poussa à la main ; aussitôt, la porte pivota. Ils firent tous un bond en arrière, mais rien ne se produisit. De fait, la pièce était vide à l’exception de quelques meubles.

Sloosh émit le bourdonnement modulé qui était chez lui la marque d’une intense perplexité. Jum se mit à gronder, et tout le monde savait ce que cela voulait dire. Mais ce n’était pas au cylindre qu’il en avait. Tourné dans la direction par laquelle ils étaient arrivés, le poil hérissé, l’oreille dressée et les babines retroussées jusqu’aux yeux, il semblait attendre de pied ferme un ennemi vaguement familier.

Ils virent accourir en bondissant vers eux une meute de grosses créatures jaunes. Leurs têtes n'étaient pas sans rappeler celle d'un chien, mais deux canines longues comme des défenses leur pendaient de chaque côté de la gueule. Bossues, l'arrière-train curieusement rentré, elles lançaient en ordre dispersé un cri haut perché à mi-chemin de l'aboiement hargneux et du ricanement. A trente mètres du cylindre, le troupeau s'arrêta et se déploya en un cercle au centre duquel se plaça la bête la plus massive. Un dialogue s'établit qui ressemblait fort à un conseil de guerre. Les voyageurs échangèrent des regards angoissés. Le vent leur apportait une puissante odeur de charogne.

– Leur manège ne me plaît pas, murmura Vana, mais alors pas du tout. Est-ce qu'elles se parlent ?

– Je ne le pense pas, dit Sloosh. Leur front n'est pas assez développé. Comme les khratikl, ces bêtes obéissent à leur instinct. Elles n'en sont pas moins dangereuses pour autant. Attendez, nous avons peut-être une chance…

Il s'agenouilla devant la structure et glissa dessous ses mains gigantesques. Bouche bée, Deyv et Vana virent le cylindre se soulever, comme mû par sa propre volonté, et sans plus de difficulté que s'il s'était agi d'une bulle d'air, Sloosh l'éleva jusqu'à ce qu'il fût en équilibre au bout de ses bras. Alors, il se retourna.

– Rien de plus facile, expliqua-t-il modestement. Essayez vous-mêmes.

Le garçon refoula son appréhension et s'approcha. En même temps qu'il plaçait le cylindre sur les bras tendus de Deyv, l'Archkerri recula. L'espace d'une seconde, terrifié, Deyv crut que l'énorme structure allait rouler et l'écraser sous son poids. Un cri involontaire lui échappa, puis il se rendit compte qu'il supportait le fardeau à lui tout seul depuis quelques instants déjà et qu'il ne devait pas peser plus de quatre kilos. Il le laissa retomber.

– Ce n'est pas une Maison.

– En un sens, si, même si elle ne ressemble pas à celle dans laquelle habite ta tribu. Je suggère que nous cherchions refuge à l'intérieur. Vite, on dirait que l'ennemi a arrêté une tactique.

Le cercle s'était disloqué ; les bêtes se déployèrent en tenaille, avec l'intention évidente de la refermer autour des malheureux voyageurs qui devraient subir l'assaut sur trois fronts à la fois.

– Hâtez-vous, bourdonna Sloosh. Aidez-moi d'abord à porter le cylindre à l'écart des arbres.

C'était plus facile à dire qu'à faire, avec le vent qui rabattait la structure contre les troncs comme il eût fait d'une voile. Il fallait la soulever par les extrémités et prendre garde de ne pas la laisser échapper. Quand ils eurent dépassé le bosquet, les animaux reçurent l'ordre de sauter à l'intérieur. En d'autres circonstances moins dramatiques, Jum et Aejip auraient hésité, mais l'imminence du danger leur donnait des ailes ; ils obéirent sans se faire prier.

– Ne le lâchez pas tout de suite ! cria Sloosh. S'il commence à rouler, nous risquons de ne pouvoir le rattraper à temps. A ton tour, Vana !

La jeune fille fila comme une flèche le long de la paroi et plongea dans l'ouverture.

– A présent, Deyv, nous allons progresser ensemble vers la porte, au même rythme afin qu'il ne se mette pas à tourner sur lui-même. Dès que tu le peux, lâche tout et saute !

Ils n'étaient plus qu'à cinq mètres l'un de l'autre quand le chef des attaquants, surmontant l'effroi que lui inspirait le cylindre, se décida à donner le signal de la charge. Il poussa un hurlement de loup et s'élança, suivi de tous les autres. Au galop, la meute convergea sur la porte. Deyv en avait déjà franchi le seuil. Il se tourna pour agripper la main tendue de Sloosh et le tirer vers lui. Le cylindre s'était mis en mouvement. Les mâchoires de la première créature

se refermèrent en claquant sur du vide où une seconde auparavant se trouvait encore le mollet de l'Archkerri. Les autres se précipitaient déjà, mais Sloosh enfonça une plaque enchâssée dans la paroi. Juste à temps, la porte pivota.

Poussé par le vent, le cylindre dévala la plaine, et sa vitesse augmentait à chaque tour, contraignant ses passagers à courir sur place pour ne pas rebondir d'un mur sur l'autre. Hélas, que la pièce fût carrée et plongée dans les ténèbres rendait infiniment périlleux le passage du plancher au mur, du mur au plafond et ainsi de suite. On se serait cru à l'intérieur d'une cloche secouée à toute volée. Le résultat fut bien plus douloureux que celui de la chute qui avait suivi leur expulsion du tharakorm.

Leur cauchemar prit fin, comme ils le font tous. Le cylindre s'arrêta brutalement contre la muraille des arbres. Longtemps, rien ne bougea dans la pièce. On n'entendait qu'un concert de plaintes et de gémissements. Puis Deyv, prenant appui sur tout ce qui lui tombait sous la main, se hissa sur ses pieds. Mais il ne réussit pas à se redresser complètement et, toujours courbé, se mit en marche, raide et meurtri, pour essayer de trouver la porte. Sa main tâtonnante finit par rencontrer la plaque qui en commandait l'ouverture. La lumière se fit. Le pas de la porte lui arrivait à la poitrine, mais en déplaçant habilement leur poids, il leur fut facile de faire pivoter le cylindre de quarante-cinq degrés. Ils se traînèrent hors de l'horrible prison avec le sentiment d'y avoir passé une éternité.

– Il s'est produit quelque chose d'étrange tandis que nous roulions, dit Sloosh lorsqu'ils se furent reposés. Les meubles ont disparu.

Deyv passa la tête par l'ouverture. La pièce était aussi vide, les parois aussi lisses que si les meubles avaient été un mirage.

– Toutefois, reprit l’Archkerri, j’ai cru remarquer que le sol était légèrement renflé à l’endroit où ils se trouvaient. Une imperceptible différence de niveau, c’est tout ce qu’il en reste. Si nous visitions notre nouvelle demeure ?

Ils se confectionnèrent des torches à l’aide de joncs enduits de sève inflammable. Sloosh qui pensait à tout se mit en quête de grosses pierres pour caler le plancher afin qu’ils puissent circuler sans faire basculer le cylindre. Ces préparatifs prirent un certain temps. Après une sieste méritée, l’exploration commença. L’Archkerri ouvrait la marche ; les jeunes gens suivaient en brandissant les torches. Ce fut loin d’être une partie de plaisir. Tout d’abord le manque d’oxygène les obligea plusieurs fois à rebrousser chemin pour aller respirer à l’air libre, ensuite le lieu semblait fortement imprégné du souvenir des Anciens. Beaucoup trop au gré de Deyv et de Vana. Rebutés par cette atmosphère confinée et morbide, ils furent souvent tentés de déclarer forfait, mais quand Sloosh s’était mis une idée en tête…

La plupart des pièces étaient vides. L’Archkerri leur désignait sur le sol et les parois les zones renforcées qui révélaient, disait-il, la présence de meubles ou d’appareils escamotés. Il promena ses doigts le long des murs, y traçant d’invisibles réseaux.

– Ce sont les conduits d’approvisionnement en énergie, expliqua-t-il. Suivons-les. Nous remonterons jusqu’à la source.

Ils la trouvèrent au cœur du cylindre. C’était un cube de vingt centimètres de côté ; de l’une de ses parois jaillissait une longue tige.

– On doit pouvoir l’enfoncer, ou la tirer, murmura Sloosh, mais je m’en garderai bien. Qui sait ce que cela provoquerait ? Je me demande quelle est la nature du combustible. Il doit en rester un peu, même après tout ce temps, sinon la porte ne se serait pas ouverte.

Poussant plus loin leur fouille méthodique, ils arrivèrent dans le museau conique du cylindre. Là, deux sièges faisaient face à un espace courbe tapissé de plaques.

– Je m'en doutais ! s'écria Sloosh. Nous sommes dans un véhicule. Un véhicule volant. Peut-être même un véhicule pouvant voyager dans l'espace lointain. Ces plaques doivent être les écrans sur lesquels s'inscrivaient les indications de vol et toutes sortes de renseignements… Si j'osais…

Une autre série de conduits aboutissait à un assortiment de petites touches de la taille d'une empreinte de pouce humain. L'Archkerri avança l'index, hésita, puis pressa l'une d'elles. Les jeunes gens étouffèrent un cri de stupeur : en un clin d'œil, les sièges rapetissèrent et se rabattirent sur le plancher dans lequel ils se fondirent. Sloosh était ravi. Il ne cessait de hocher sa tête d'artichaut en émettant des bourdonnements satisfaits.

– Venez, dit-il enfin. Nous allons ôter toutes les pierres. Non, ne posez pas de questions. Je n'ai pas le temps de vous expliquer, mais si je ne me trompe pas, vous ne tarderez pas à comprendre. Ramassez les torches que vous avez laissé tomber et faites disparaître des planchers toutes les traces de sève. Je veux que nous laissions le cylindre dans l'état exact où nous l'avons trouvé.

Quand le véhicule fut nettoyé, il leur conseilla de s'en écarter. Les jeunes gens se réfugièrent sous les arbres et le virent disparaître à l'intérieur, juste assez pour appuyer sur une plaque au-dessus de la porte. Il ressortit en toute hâte et les rejoignit avec un empressement chez lui assez inhabituel.

Sloosh excepté, personne ne se doutait de ce qui allait se passer. Deyv avait bien quelques idées à ce sujet, mais il était loin du compte.

Lentement, la structure s'affaissa, puis se replia. Ses deux moitiés se raidirent jusqu'à n'être plus qu'un ovale plat au milieu duquel apparut un pli. L'ovale se rabattit sur

lui-même. Un autre pli se forma et, de pliure en pliure, le cylindre devint un cube de un mètre de côté d'où surgissait une tige mince identique à celle qu'ils avaient vue dépasser de la boîte d'alimentation en énergie.

Par la suite, les jeunes gens se demandèrent ce qui les avait le plus surpris de la métamorphose de l'appareil ou de la danse de Saint-Guy que Sloosh se crut obligé d'exécuter pour manifester son allégresse. Quand il eut retrouvé son sang-froid, il s'approcha du cube et tira sur la tige. Le cylindre commença à se déplier. A mi-chemin du processus, Sloosh enfonça la tige. Le cube se reforma aussitôt.

– De toutes les merveilles imaginées par les Anciens, celle-ci devait être une des plus grandes ! s'écria-t-il.

– C'est de la magie, je le reconnais, dit Deyv, mais qu'en ferons-nous ?

– Pour l'instant, fabriquons des courroies et une sangle afin que je puisse le porter sur mon dos. Quant à son utilité, je croyais qu'elle était évidente pour tout le monde. Nous y dormirons et nous y trouverons refuge si nous sommes poursuivis.

– Je sais cela, répliqua le garçon, rouge de colère, mais peut-il voler, oui ou non ?

– Ce n'est pas exclu. Plus tard, peut-être...

# 16

– La voilà ! dit Sloosh. Voilà l'empreinte du Yawtl.

Deyv eut beau regarder dans la direction indiquée, comme il s'y attendait, il ne vit rien. Les voyageurs se

trouvaient sur une colline dominant une très large vallée où serpentait un cours d'eau.

– Le voleur a contourné cette montagne, reprit l'Archkerri. (Son bras pivota. Il désigna une éminence sur leur gauche.) Ensuite, à bord d'un canoë ou d'un radeau, il a descendu la rivière jusque là-bas. (Il agita le doigt vers une montagne qui se dressait au loin, sur la rive opposée.) Puis, abandonnant son embarcation, il s'est engagé à pied dans le défilé.

– Espérons qu'il approche de son territoire, maugréa le garçon. Vous rendez-vous compte que nous avons franchi plus de sept cents kilomètres ?

– Sept cent cinquante-six exactement, précisa Sloosh. En comptant les trajets verticaux.

Deyv se garda bien de lui demander comment il était arrivé à ce chiffre. Pour lui qui n'avait pas un sens inné de la distance, le problème était encore compliqué par le fait qu'un *vathakishmilk*, l'équivalent du kilomètre, était aussi fonction de facteurs psychiques. Si un demi-vathakishmilk fatiguait le marcheur autant qu'un vathakishmilk entier, les deux distances étaient considérées comme égales. Sloosh estima qu'il leur faudrait quatre sommeils pour atteindre l'endroit où se perdait la piste du Yawtl, soit le temps nécessaire pour franchir une cinquantaine de kilomètres. Il se trompait. Un phénomène imprévisible allait les retarder : l'*athman*.

Après avoir débarqué à l'endroit précis où le Yawtl l'avait fait avant eux, ils suivirent un sentier à peine tracé qui les conduisit aux abords d'une prairie où se déroulait une bataille meurtrière.

Au centre de la clairière se dressait un tertre criblé de trous. Son aspect gris et granuleux rappelait celui d'une ruche, mais les créatures qui jaillissaient en foule de ses multiples orifices ne ressemblaient guère aux scarabées mellifères. Elles étaient de trois sortes : d'énormes fourmis rouges bardées de tubes respiratoires, longues de trente

centimètres, des serpents et des mammifères bipèdes à tête blanche, de la taille d'un petit garçon. Ceux-ci avaient un museau de blaireau, de grosses pattes armées de griffes courtes et crochues, et une denture humaine.

En face, on comptait une centaine de guerriers, le nez et la bouche couverts de masques d'écorce mouillée. Tous avaient la peau claire et les cheveux blonds, toutefois les uniformes étaient disparates et les emblèmes gravés sur les boucliers indiquaient la présence d'au moins trois tribus différentes qui avaient uni leurs efforts pour donner l'assaut au tertre. Certains guerriers portaient de grands filets dans lesquels étaient emprisonnés, puis traînés à la lisière de la brousse, tous les bipèdes capturés.

− Des athman ! s'exclama Deyv. Mon grand-père m'en avait souvent parlé, mais celui qu'il avait ramené était mort bien avant ma naissance. (Il fronça le nez.) Vous sentez ce parfum musqué ? Nous ferions bien de filer.

− Est-ce pour s'en protéger que les guerriers sont tous masqués ? demanda Sloosh, toujours curieux.

− Exactement. Les athman exhalent des effluves euphorisants. Celui qui les respire sombre dans une merveilleuse torpeur qui le met à la merci de ses ennemis. C'est pourquoi on les capture pour les mettre en cage afin de pouvoir les respirer en toute sécurité. Le problème, c'est que les athman ne supportent pas d'être emprisonnés. Ils ne se reproduisent plus et ne tardent pas à dépérir.

− Mais pourquoi ne se retranchent-ils pas dans leur tertre, là où les guerriers ne peuvent venir les chercher ? demanda Vana.

− S'ils restaient à l'intérieur, ils seraient enfumés. Ils le savent ; par conséquent, ils préfèrent sortir pour affronter l'ennemi. Voilà, en tout cas, ce que m'avait expliqué mon grand-père.

Avec une douzaine de leurs camarades tués et de nombreux blessés, les hommes menaçaient d'être écrasés par le nombre. Leurs fléaux tournoyaient, leurs lances

plongeaient, mais que pouvaient-ils à un contre six ? L'un d'eux, le seul à porter un pagne d'une couleur éclatante, tira de son sifflet une note longue et stridente. Sur ce signal, ce fut la débandade vers la brousse, les guerriers s'enfuyant à toutes jambes et dans toutes les directions, sans oublier pourtant de ramasser au passage les athman dont la capture leur avait coûté si cher.

Mais l'un des bipèdes encore poursuivi se dirigeait droit sur la cachette des voyageurs. Trop tard, Deyv poussa un cri d'avertissement. Déjà, l'athman avait franchi la ligne de démarcation de la forêt et fait irruption au milieu d'eux. Le guerrier qui le talonnait lui assena sur la nuque un coup du plat de son tomahawk très précisément calculé pour ne pas être tout à fait mortel. Le petit mammifère s'écroula aux pieds de Deyv. Alors seulement, l'homme prit la peine de regarder autour de lui. La vue des voyageurs, de Sloosh en particulier, le laissa sidéré, la hache en suspens. Cette seconde d'hésitation lui fut fatale. Prompte comme l'éclair, Aejip lui sauta à la gorge. Vana se pencha brusquement au-dessus de lui. Quand elle se releva, le poignard qu'elle tenait à la main était rouge de sang.

Entre-temps, Deyv s'était assis sur le sol en serrant dans ses bras l'athman inconscient. Les yeux brillants, un vague sourire aux lèvres, il le berçait comme un enfant. La jeune fille voulut se précipiter, mais d'un bourdonnement impérieux, Sloosh stoppa net son élan.

− N'approche pas ! Le parfum l'a ensorcelé. Laisse-moi faire. Je ne risque rien puisque je ne sens rien.

Il empoigna la petite créature à laquelle Deyv se cramponnait de toutes ses forces. Il fallut la lui arracher des mains. Sloosh la balança contre un tronc d'arbre à dix mètres de là. L'athman tomba sur le sol où il se releva en titubant comme si le choc l'avait réveillé et disparut dans les fourrés.

La tête dans les mains, Deyv geignait doucement. Vana l'aida à se relever. Mou comme une chiffe, indifférent aux

vociférations de la jeune fille qui l’exhortait à se hâter, il se laissa entraîner hors du sentier, dans les profondeurs étouffantes du sous-bois où les trois autres les rejoignirent bientôt, toujours plus loin, au cœur des broussailles pleines de sève qui résistaient et craquaient sous leurs pas de sorte que chaque mètre franchi l’était au prix d’un combat épuisant. Hurlants et invisibles, les guerriers battaient la forêt. Leurs cris s’estompèrent.

Sloosh avait prit la tête. Broyant la muraille verte, la muraille compacte qu’aucun géant d’aucune espèce n’avait encore pénétrée, il les guida jusqu’à une piste, un sentier qui était peut-être celui-là même qu’ils avaient quitté, mais semé à présent d’énormes empreintes de sabots. Le sentier les guida jusqu’à une autre prairie, ondoyant tapis d’herbe jaune semé de bouquets d’arbres. L’Archkerri s’immobilisa à la limite de la brousse et promena autour de lui son regard inexpressif. Tassés derrière lui, ils attendirent le verdict, épuisés par ce long cheminement dans la masse vivace, hostile, presque obscure de la brousse. Deyv avait retrouvé ses esprits et se taisait, honteux, aspirant surtout à oublier l’incident de l’athman, mais prêt à jurer sur ce qu’il avait de plus cher que ça avait été une merveilleuse expérience, plus merveilleuse que le *thrathynmi*, le narcotique favori des Tortues.

− Nous sommes sauvés, annonça tranquillement Sloosh. Je viens de retrouver son empreinte. Ainsi, nous ne serons pas obligés de rebrousser chemin comme je le craignais.

On décida de déplier le cylindre et de s’y installer pour un long sommeil. A son réveil, Deyv se vit environné de lumière. Les parois du véhicule étincelaient, comme si toute la clarté du ciel s’y trouvait enfermée. Aveuglé, la gorge serrée, il chercha des yeux l’Archkerri.

− Sloosh ! Où es-tu ?

Le centaure apparut sur le seuil de la pièce voisine.

– J’ai découvert la plaque qui commande la distribution de la lumière dans toutes les pièces. Ce sont les murs eux-mêmes qui la diffusent uniformément, et c’est pourquoi elle ne projette aucune ombre. Ma foi, je ne suis pas mécontent de mes progrès.

Les jeunes gens ne partageaient qu’à moitié son enthousiasme. Un de ces sommeils, il allait faire un geste de trop et ils se retrouveraient propulsés dans les airs sans savoir comment piloter cet engin.

Ils franchirent un défilé qui donnait accès à une autre vallée hérissée de collines. D’un bout à l’autre de l’horizon serpentait une large rivière partagée en son milieu par une île. Un objet d’une blancheur translucide, beaucoup trop lointain pour être identifié, flottait au-dessus de l’île.

– Le sillage du Yawtl s’achève là-bas, dit Sloosh.

Trois sommeils plus tard, ils se trouvaient en face de l’île. A cet endroit-là, la largeur du bras d’eau n’excédait pas un kilomètre, aussi la franchirent-ils à bord d’un grand radeau hâtivement assemblé. Dans la rivière les athaksum pullulaient. Toutefois ils semblaient peu disposés à leur chercher querelle et se contentèrent de les suivre de leurs énormes yeux rouges et malveillants.

L’objet suspendu grossissait mais sa forme générale demeurait floue, imprécise. L’île était vierge de tout sentier, d’où ils conclurent qu’elle devait être inhabitée. Suivant la traînée rouge discernable par son seul regard, Sloosh s’engagea résolument dans un marécage nauséabond dont la surface noire était crevée de bulles suspectes. Les autres l’imitèrent avec répugnance. Des serpents sifflaient sur leur passage et des essaims d’insectes voltigeaient autour d’eux. Le fond s’affaissa soudain. Aejip et Jum se mirent à nager. Les jeunes gens avaient de l’eau jusqu’à la taille quand la pente s’inversa. Bien après qu’ils furent sortis du marécage, le sol continua de monter. Ils gravissaient le versant d’une colline hérissée d’arbres immenses. Nul bruit, nul cri ne venait troubler le silence de la futaie. Las

et impressionnés, les voyageurs se taisaient. La forêt s'arrêta abruptement. A leurs pieds ondulait doucement une mer de sable peuplée de rares bosquets rabougris et de gigantesques rochers aigue-marine. A la verticale de ce qui devait être le centre de cette vallée, l'objet translucide se balançait au bout de son amarre. En fait, il n'y avait pas un seul mais plusieurs objets, attachés flanc contre flanc.

– Trois tharakorm… murmura Deyv. Est-ce que le Yawtl est dans l'un d'eux ?

– Il n'y a pas longtemps, il est monté dans celui du milieu, dit Sloosh. Mais il en est redescendu encore plus vite.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire qu'on l'a poussé par-dessus bord, ou qu'il a sauté, ou qu'il est tombé. Il est là-bas, quelque part derrière cet énorme rocher.

Le sable doux et chaud était une bénédiction pour leurs pieds, mais ils n'avaient pas fait dix pas que Sloosh les arrêtait d'une main levée. Ils se figèrent sans comprendre. Il n'y avait personne en vue.

Puis le sable se mit à bouillonner non loin d'eux. Dans un bruissement feutré, il en émergea deux tentacules d'un vert bilieux. Méthodiquement, comme pour s'orienter ou chercher quelque chose, ils explorèrent le sol autour d'eux, sans cesser de s'allonger, si bien que la sphère de leurs investigations sinueuses atteignit rapidement cinq mètres de rayon. Les voyageurs s'étaient reculés précipitamment. Bien leur en avait pris, car à l'endroit précis où ils avaient fait halte jaillit soudain un grand dard crochu et barbelé, semblable à l'aiguillon d'un scorpion géant. L'espace d'une minute il demeura dressé, tendu vers eux, puis se résorba à la vitesse de l'éclair.

– Etrange, bourdonna Sloosh. Il ne devrait pas être là. Le chemin suivi par le Yawtl passe juste au-dessus du nid de la pieuvre.

– Tu connaissais l’existence de ces monstres ? s’exclama la jeune fille avec colère. Pourquoi ne nous as-tu rien dit ?

– Je comptais le faire en temps voulu. C’est seulement en arrivant que j’ai discerné les empreintes de ces ignobles bêtes. Elles vivent enfouies dans le sable et leur fonction semble bien être d’interdire l’accès de la vallée aux importuns. Le Yawtl, et ceci est le plus étrange, doit savoir où elles nichent car son sillage serpente entre leurs empreintes. Je l’ai donc suivi scrupuleusement, jusqu’au moment où j’ai vu qu’il allait passer au-dessus d’une pieuvre, au risque de la réveiller. J’allais oublier. Il y a peu, trois êtres humains ont circulé librement à cet endroit. (Sloosh leva les yeux vers les tharakorm.) Espérons qu’ils ne montent pas la garde. Mais comme il n’y a aucun moyen de savoir si nous avons été repérés ou non, poursuivons notre chemin comme si de rien n’était. Quant au Yawtl, le rocher me cache le terme de son sillage. Par conséquent, je ne sais s’il est encore en vie.

Deyv hocha la tête. En expirant, lui avait expliqué l’Archkerri, tout être vivant émet une irradiation lumineuse en forme de halo. Sa couleur jaune est la même pour tous. Avec le temps, elle s’atténue et disparaît.

– Allons-y, reprit le centaure. Reformons la colonne. Avancez lentement et ne vous écartez pas de la piste. Les pieuvres sont partout.

C’était la stricte vérité. Le sable autour d’eux se couvrit de cloques dont chacune donna naissance à deux tentacules. Ils s’étiraient, se déployaient avec d’horribles méandres jusqu’à frôler leurs chevilles. Les animaux avaient tous deux le poil dressé et l’échine gonflée. Après d’éprouvantes circonvolutions, la piste quitta le périmètre dangereux. Même alors, Sloosh ne se dirigea pas droit sur le rocher. Il préféra l’aborder au terme d’un ample détour, bien inutile aux yeux de ses compagnons. Quand ils arrivèrent de l’autre côté, ils virent, à une dizaine de

mètres, un bosquet d’arbres. Deyv pensa aussitôt que le Yawtl s’y était traîné après sa chute, mais Sloosh lui montra du doigt la base du rocher. Comme le garçon s’en approchait, il vit le bord d’une énorme fosse.

– Il est là, dit l’Archkerri.

# 17

Tout d’abord, Deyv crut que le Yawtl avait été entraîné dans le trou par une pieuvre. Mais d’une part il n’y avait aucune trace de lutte et d’autre part, bien qu’en très mauvais état, il vivait encore. Il fixa sur eux le regard provocant de ses petits yeux injectés de sang. Son poing se referma autour d’une pierre. Il voulut se redresser et les muscles de son bras se tendirent dans un suprême effort pour soulever la pierre. Une grimace de douleur tordit son visage hideux. Il retomba. Ses doigts s’ouvrirent. Croyant sa dernière heure arrivée, il n’avait plus la force de se défendre.

– Ne crains rien, Hoozisst, dit Sloosh dans la langue Archkerri. Nous ne sommes pas venus t’achever. Ces humains veulent simplement récupérer leurs pierres, et moi mon cristal.

– Tu le connais ? s’écrièrent à l’unisson les jeunes gens.

– En effet, je le connais. Il y a longtemps, Hoozisst est venu nous rendre visite avec plusieurs de ses semblables. Mais votre question est superflue. Si on ne se connaissait pas, comment pourrait-il comprendre ma langue ?

Vana manqua de s’étrangler d’indignation. Ses mâchoires se contractèrent, ses yeux se durcirent et seule la peur atavique du ridicule l’empêcha de mettre sa menace à exécution.

– Je vais te balancer un tel coup de pied que toutes tes feuilles vont tomber et tu te retrouveras nu comme un ver !

– Si cela doit t’aider à calmer cette flambée de colère puérile, ne te gêne pas, mais cela te fera plus de mal qu’à moi.

Le regard du Yawtl oscillait de l’un à l’autre, effaré, puis surpris, puis rassuré.

– Puisque vous n’en voulez pas à ma vie, dit-il, qu’attendez-vous pour m’aider à sortir d’ici ? J’ai un bras cassé et les reins en capilotade. J’ai perdu beaucoup de sang. J’ai besoin de boire et de manger.

Les jeunes gens se plantèrent devant lui. Leur attitude menaçante ne sembla guère impressionner le blessé. Deyv porta le sifflet à ses lèvres.

– Où sont nos pierres ?

– Parle, ou je t’arrache le cœur ! renchérit la jeune fille par le même moyen.

La bouche mince du Yawtl s’étira en un sourire rusé, découvrant à demi des dents de carnassier. Il prit son sifflet.

– Elles sont là-haut. A bord des tharakorm. Venez à mon secours et je vous aiderai. Le sac est entre les mains de Feersh l’Aveugle. Elle m’a volé mon œuf à moi aussi. Elle m’a abusé, trompé, embobiné. Je veux reprendre mon bien, et surtout, je veux me venger ! Faites-moi sortir d’ici et conduisez-moi dans la forêt. Je vous raconterai comment j’en suis arrivé là.

Deyv et Vana le saisirent chacun par une épaule, le soulevèrent, et sans tenir compte de ses plaintes, le hissèrent à la surface où ils le déposèrent.

– Ils devraient dormir à cette heure-ci, du moins je l’espère, dit le Yawtl. S’ils nous ont vus, je ne donne pas

cher de nos vies. Vite, rejoignons la forêt.

Sloosh chargea le blessé sur son dos et ce fut à nouveau l'horrible traversée du sable piégé, avec la mort enfouie de part et d'autre d'un invisible sentier. Comme c'est souvent le cas, le trajet leur parut beaucoup moins long qu'à l'aller et dès qu'ils eurent atteint la relative sécurité de la brousse, ils s'occupèrent du Yawtl, nettoyant et pansant ses multiples plaies, mettant une attelle à son bras et gaulant les arbres chargés de fruits. Hoozisst les engloutit avec une voracité communicative. De l'avis de Deyv et de Vana, ces fruits rouges et juteux étaient les meilleurs qu'ils eussent jamais mangés.

Quand le Yawtl fut rassasié, il s'adossa contre un arbre, les yeux clos. Les autres l'observaient en silence. Son esprit sondait chaque cellule de son corps afin de localiser toutes celles qui avaient besoin de soin et vers lesquelles il faudrait acheminer les fluides cicatrisants. Il pouvait aussi, s'il était aussi habile en cela que les humains, déterminer le délai de guérison à condition d'absorber suffisamment d'eau et de nourriture. C'était donc à ses geôliers de veiller à ce qu'il eût en permanence le ventre plein.

Quand il ne dormait pas, Hoozisst mangeait. Entre ces deux activités, il leur livrait par bribes le récit de ses aventures.

− Feersh l'Aveugle est une peste et une sorcière…

− Par ce terme, précisa Sloosh, il ne veut pas dire qu'elle s'adonne à la magie, mais qu'elle a découvert des objets fabriqués par les Anciens et la manière de s'en servir. Les magiciens, par parenthèse, n'existent que dans l'imagination des ignorants et des superstitieux.

Le Yawtl lui jeta un regard agacé.

− Comme tous ceux de son espèce, elle n'appartient à aucune tribu, reprit-il. Elle vit avec sa famille, quelques esclaves humains et plusieurs dizaines de *beezee* (ou khratikl) qu'elle a recueillis à leur naissance. Souvent, ma tribu recevait la visite de ses enfants. Nous leur donnions

de la viande fumée et d’autres victuailles en échange desquelles ils promettaient que leur mère s’abstiendrait d’utiliser ses pouvoirs contre nous. Je ne m’étendrai pas sur ce marché de dupes. Un jour, Skibroziy, l’un de ses fils, me prit à l’écart et m’ordonna de le suivre là-haut. Je lui demandai pourquoi. Avec l’arrogance qui caractérise depuis toujours les rapports de cette famille avec mon peuple, il répondit que je le saurais quand je serais arrivé.

» J’avais peur, je l’admets sans honte, mais je le suivis, escomptant un éventuel profit. Après tout, jamais je n’avais offensé Feersh. Nous nous mîmes en route, Skibroziy et moi, l’un suivant l’autre, à travers la forêt, puis le sable. Le voyage fut bref, car mon village n’est qu’à trois sommeils d’ici, et ma curiosité était à son comble quand nous gravîmes l’échelle suspendue à la coupée du tharakorm central. Feersh m’a reçu fastueusement. Les mets les plus délicats, les boissons les plus rares… je n’ai manqué de rien. Son choix s’était porté sur moi, déclara-t-elle, car de tous les voleurs des six tribus que compte le territoire, j’étais le plus intelligent et le plus prompt. Ma mission consisterait à dérober des œufs-âmes. Pas n’importe lesquels. Ils devaient refléter un certain type de caractères qu’elle me décrivit en détail, ainsi que les particularités qui me permettraient de reconnaître au premier coup d’œil les bons œufs des mauvais. La durée de mon absence importait peu et j’étais libre de diriger mes recherches où bon me semblerait. Comme je lui demandais quelle récompense je recevrais pour ma peine, elle me conduisit dans une cabine où étaient entreposés les trésors des Anciens et me pria d’en choisir un. Après bien des hésitations, je me décidai pour l’Emeraude Divinatrice dont je vous expliquerai plus tard les propriétés.

» Naturellement, je me méfiais, mais j’étais assez naïf pour penser que si elle refusait de tenir sa promesse, je pourrais toujours lui voler l’Emeraude. C’est dire à quel point je tiens à cette merveilleuse pierre. Tous les Yawtl

rêvent de déposséder la sorcière de ses trésors, mais aucun n'a jamais eu le courage d'essayer. Moi, Hoozisst, j'étais prêt à tout tenter.

» Je partis donc. Dans ma tribu, en dehors de moi-même, personne n'avait d'œuf correspondant à la description de Feersh, et d'ailleurs je n'étais décidé à voler mes amis qu'en cas d'absolue nécessité. Je trouvai le premier sur un membre de la Tribu des Cochons d'Eau, puis détroussait deux autres Yawtl avant de m'aventurer sur les territoires des humains et des *Tsimmanbul*.

– Tsimmanbul ? répéta Deyv.

– Ces créatures un tantinet pédantes descendent d'un mammifère marin transformé en bipède terrestre par les Anciens, expliqua l'Archkerri. Son intelligence était au moins égale à celle de l'homme, je tiens à le préciser.

– J'ai sommeil, annonça soudain Hoozisst, qui détestait les interruptions.

Non sans satisfaction, il vit se peindre sur les visages des jeunes gens une expression d'intense frustration. C'était la raison pour laquelle il s'arrangeait toujours pour suspendre son récit à brûle-pourpoint.

Vana prit le premier tour de garde. Quand Deyv vint la relever, il se posta à la lisière des arbres. Il se sentait bien. Au fil des minutes, une étrange paix descendit en lui tandis qu'il promenait son regard sur le panorama de sable blanc, éblouissant, moucheté de roches bleues. Même la perte de son œuf et la menace des tharakorm ne pouvaient atténuer cette tiède sensation de bien-être. Derrière lui, la forêt se taisait. Cette enclave verte, cernée par le marécage et le sable, était si différente de la jungle qu'il avait toujours connue. Nul insecte ne venait en troubler la sérénité, et les bêtes, dangereuses ou non, l'évitaient. Si la sorcière avait jeté un sort, Aejip et Jum n'y étaient pas sensibles. Ils semblaient paisiblement assoupis. Le marécage voisin était giboyeux et la rivière de la forêt très poissonneuse. Quelle tribu n'aurait convoité un si beau territoire ?

Deyv leva les yeux vers les tharakorm. Il n'aperçut ni Feersh ni aucun de ses enfants. Il ne vit qu'une cinquantaine de khratikl en train de nourrir les pieuvres de sable en laissant tomber au-dessus de leurs nids d'énormes quartiers de viande, prélevés sur le bétail que gardaient dans d'immenses corrals les esclaves humains.

Deyv regarda les tentacules surgir en rampant pour s'emparer de cette manne tombée du ciel et songea que les repas des pieuvres, les *shishvenomi*, constituaient une défaillance dans le système de défense de la sorcière. Tout observateur pouvait alors repérer la disposition des nids. Pour peu qu'il eût une bonne mémoire, il lui serait facile ensuite de les éviter.

Encore fallait-il se trouver là au bon moment. Hoozisst leur avait dit que les shishvenomi mangeaient peu. Plongés dans une semi-hibernation, ils n'en sortaient que lorsque leurs récepteurs sensoriels détectaient des vibrations à la surface du sable. Sitôt après avoir englouti leur proie, ou si celle-ci parvenait à s'échapper, ils retombaient dans leur engourdissement.

– Mais pourquoi les esclaves ne s'évadent-ils pas ? avait demandé Deyv.

– Pourquoi le feraient-ils ? Ils sont heureux. Descendants d'esclaves, ils n'ont jamais connu la liberté. Leurs ancêtres furent capturés par l'arrière-arrière-arrière-grand-mère de Feersh. A leurs yeux, elle n'est rien de moins qu'une bienfaitrice. Quand ils sont menacés de surpopulation, ils n'hésitent pas à lui offrir en sacrifice ceux d'entre eux qui ne peuvent plus ou pas encore travailler : les vieillards inactifs et les nourrissons dont les œufs sont uniques.

Deyv était resté indifférent au destin des bébés qui subissaient le même sort dans sa tribu. Par contre, le massacre des vieillards l'avait soulevé d'indignation.

– Ces esclaves sont des monstres ! Ils ne méritent pas d'être libérés.

Le Yawtl s’était contenté de sourire.

Les khratikl tournoyaient au-dessus du désert. Plus il suivait des yeux leur vol lent et lourd, plus le garçon se sentait gagné par l’indulgence. Et s’il s’était trompé sur le compte de Feersh l’Aveugle ? Il suffisait de contempler cette paisible forêt pour sentir le doute s’insinuer en soi. Quiconque avait imaginé ce havre de paix ne pouvait pas, ne devait pas être foncièrement mauvais. La réduction drastique du nombre des esclaves n’était-elle pas justifiée par des considérations humanitaires ? Après tout, s’ils venaient à avoir trop de bouches à nourrir, ils seraient décimés par la famine... Si on admettait qu’elle pût être une bonne sorcière, alors le vol des œufs devenait une tentative désespérée pour attirer à elle les propriétaires spoliés afin de leur expliquer pourquoi elle avait dû avoir recours à un procédé aussi monstrueux, et le Yawtl... eh bien, le Yawtl avait fait office de messager. Ne reconnaissait-il pas lui-même qu’il avait fait en sorte de pouvoir être suivi à la trace ? S’il n’avait pas laissé beaucoup d’indices pour Deyv et ses compagnons, c’était à cause de Sloosh dont il connaissait les facultés. Quel rapport tout ceci pouvait-il bien avoir avec sa certitude croissante de l’innocence de Feersh ? Deyv n’avait pas envie de chercher la réponse à cette question, pas plus qu’il ne tenait à résoudre le problème des shishvenomi. Si la sorcière les avait placés là, elle devait avoir de bonnes raisons.

Ils touchaient presque au terme de leur voyage. Alors qu’ils étaient si près du but, pourquoi ne pas sortir de leur cachette et se montrer à découvert ?

Il chassa cette tentation avant d’avoir eu le temps d’y céder. Le moins qu’il pouvait faire, c’était de demander leur avis à ses compagnons. A son agréable surprise, Hoozisst lui avoua être arrivé à la même conclusion. Il était pratiquement guéri. Sa fracture était en bonne voie de réduction et toutes ses plaies avaient cicatrisé.

– Voyons ce qu’en pense l’Archkerri, proposa-t-il.

Deyv jeta un coup d’œil circulaire.

– Où est donc Vana ? Nous gagnerions du temps en leur posant la question au même moment.

– Elle est partie chasser avec la féline.

– Mais pourquoi ? s’exclama le garçon avec colère. Nous n’avons plus besoin de viande. Les fruits rouges suffisent à nous rassasier.

– Entièrement d’accord. Seulement, Aejip avait faim. Elle a tellement insisté que Vana a fini par accepter de l’accompagner. Elles s’entendent très bien, n’est-ce pas ?

Ce n’était pas la première fois que le Yawtl asticotait Deyv à ce sujet. Celui-ci fut le premier stupéfait de ne ressentir aucun pincement de jalousie. Il haussa les épaules.

– Ces femelles sont impossibles. Allons trouver Sloosh.

Quand ils le découvrirent, paisiblement installé sous un arbre, il était en train d’engouffrer dans son orifice buccal d’énormes quantités de fruits.

– Curieusement, ma pensée a suivi un cheminement identique, dit-il. En toute logique, je ne puis qu’approuver votre décision. Attendons le retour de Vana. Je suis certain qu’elle sera de notre avis. Dans le cas contraire, nous la laisserons ici. Elle sera bien obligée de se joindre à nous.

A l’aide de sangles, ils fixèrent le cube sur son large dos et, pour tromper l’attente, se gorgèrent de fruits.

Soudain, des cris jaillirent, en provenance du marécage. C’était la voix de Vana. Elle semblait en difficulté et les appelait à son secours. Sans se presser, ils gagnèrent la limite des arbres. Ils virent venir à eux la jeune fille, le bras gauche et la lance ensanglantés, poursuivie par une douzaine de créatures vertes de près d’un mètre de long qui pataugeaient à sa suite dans l’eau noire et nauséabonde.

Deyv mit ses mains en porte-voix.

– Tout va bien ?

– *Tout va bien ?* hurla-t-elle. Tu choisis mal ton moment pour faire de l'humour.

Elle s'arracha au marécage et gravit la pente aussi vite qu'elle put. Une fois sous les arbres elle s'écroula, hors d'haleine. Les bêtes au pelage vernissé d'eau s'arrêtèrent à mi-chemin, comme si l'accès de la forêt leur était interdit. Certaines s'assirent sur leur derrière en agitant d'énormes pattes palmées.

Quand elle eut retrouvé son souffle, Vana dévisagea ses compagnons avec stupeur. Le sang ruisselait d'une profonde entaille à son bras. Deyv lui suggéra de l'étancher avec de la boue.

– Que se passe-t-il ? Pourquoi avez-vous l'air si bizarre ? s'écria-t-elle. On jurerait que vous vous moquez éperdument de ce qui aurait pu m'arriver. Ces monstres ont forcé Aejip à se réfugier dans un arbre. J'en ai tué six avec mes flèches et deux à coups de lance. Il en surgissait de partout. Ils m'auraient eue s'ils n'avaient pas perdu du temps à dévorer leurs semblables.

– Peut-être devrions-nous aller chercher Aejip, soupira Deyv sans enthousiasme.

Vana écarquilla les yeux.

– *Peut-être ?* Etes-vous devenus fous ?

– Pas du tout. Jamais nous ne nous sommes sentis aussi bien.

Il lui expliqua la décision à laquelle ils étaient parvenus en son absence. Elle l'écouta sans l'interrompre. Ensuite, son silence se prolongea aussi longtemps que sa blessure n'eût pas été convenablement nettoyée. Alors seulement elle se mit à parler, d'une voix calme et sérieuse, énonçant chaque mot distinctement, comme si elle avait affaire à des enfants.

– Au fond, je ne suis guère surprise. Ce matin, moi-même j'en étais presque arrivée au même point. Je me demandais si nous ne jugions pas Feersh l'Aveugle avec trop de sévérité. Ensuite, la chasse m'a accaparée et je n'y

ai plus pensé. (Elle les fixa tour à tour de son regard scrutateur.) Je m’en doutais... ce sont vos yeux, voilés, vitreux... oui, même ceux de Sloosh. Et votre indifférence... Savez-vous que ces créatures peuvent grimper aux arbres ? Aejip pourrait aussi bien être morte que vous ne lèveriez pas le petit doigt. Vous ne comprenez donc pas ?

– Comprendre quoi ? demanda Deyv.

– Vous êtes drogués ! Ces fruits rouges nous font penser et dire n’importe quoi ! Je parie que c’est elle qui a planté les arbres afin que ses ennemis, après avoir goûté à leurs fruits, perdent toute lucidité et deviennent des victimes consentantes !

Les autres s’entre-regardèrent. Deyv et Hoozisst partirent d’un formidable éclat de rire. Quoique plus discret, Sloosh fut à peine moins impertinent.

– Tss, tss, bourdonna-t-il à peu près. Ton histoire ne tient pas debout. Toutefois il existe un bon moyen d’en avoir le cœur net. Cela me navre de devoir me priver de ces excellents fruits et de recommencer à m’agiter. En ce moment, voyez-vous, je me sens plutôt d’humeur contemplative. Mais puisqu’il faut se battre, autant que ce soit tout de suite. Allons-y !

On déchargea le cylindre et on se mit en route avec beaucoup de protestations mais sans oublier d’avoir une arme prête à la main. Jusqu’à Sloosh qui ramassa une branche morte. Vana les conduisit au delà du marécage, vers l’arbre au sommet duquel Aejip avait dû se replier. Flèches, épées, gourdins, tout fut bon pour pourfendre l’ennemi. L’affaire fut vite réglée et la retraite des créatures vertes s’acheva en débâcle. Les cadavres de plusieurs d’entre elles jonchaient le sol autour de l’arbre. La féline était là-haut, très occupée à ronger une carcasse. Sa fourrure se teintait de rouge, là où elle avait été lacérée, mais son moral semblait intact. Le retour s’effectua dans un profond silence.

– Le premier que je surprends à manger l’un de ces fruits, je lui fracasse le crâne, dit Vana lorsqu’ils furent dans la forêt.

Sloosh lui jeta un regard soupçonneux.

– Les humains raffolent des hyperboles. On ne sait jamais à quoi s’en tenir avec eux. C’est une menace sérieuse ?

– Qu’en penses-tu ?

# 18

Deux sommeils s’écoulèrent. Un crépuscule d’orage s’étira dans le sillage de la Bête Noire. A l’horizon ne subsistait qu’une bande de lumière qui allait s’amenuisant. Personne ne toucha aux fruits rouges. Comme l’avait prévu Vana, les yeux se dessillèrent sur la rouerie de Feersh l’Aveugle.

– Cette jeune personne avait raison, dit Sloosh. Nous lui devons des excuses, même si c’est par hasard qu’elle a elle-même été épargnée.

Deyv et Hoozisst marmonnèrent de vagues remerciements.

– Vous n’avez pas plus de reconnaissance que de cervelle, riposta la jeune fille. Quant à toi, l’Archkerri, tu aurais pu me complimenter sans émettre de réserve. Pour une fois.

Comme avant, Sloosh prit la tête de la colonne. L’épreuve du sable piégé recommença. Tentacules et dards se réveillèrent sur leur passage mais le groupe arriva

indemne sous les tharakorm. Ceux-ci, au dire d'Hoozisst, n'étaient pas attachés, mais collés ensemble et l'amarre, trois lianes entortillées, faisait office de sonnette d'alarme.

– Ces lianes sont sensibilisées à la vie animale, expliqua le Yawtl. Qu'une feuille ou tout autre végétal les effleure, il ne se passera rien, mais que l'un d'entre nous les touche du doigt, et tout est perdu. Normalement, on se sert de l'échelle de corde, mais l'équipage l'a remontée. Enfin, nous avons de la chance d'avoir Sloosh ; lui, au moins, ne devrait pas déclencher l'alarme.

– N'en soyez pas si certain. Je suis à moitié protéique, ne l'oubliez pas, répliqua le centaure avec hauteur.

Malgré tout, il s'approcha du câble sans le toucher et leva les yeux sur l'étrange silhouette blanchâtre, comme une tache à demi effacée dans la pénombre. Les tharakorm étaient trop loin et il faisait trop sombre. Impossible de distinguer quoi que ce soit.

Sans hésiter davantage, il étreignit les lianes des deux mains. Aucun sifflement, aucun cri ne se fit entendre. Cela ne voulait rien dire, assura Hoozisst. L'alarme pouvait fort bien se manifester sous la forme d'un ultrason audible seulement par ceux qui dormaient là-haut. Si toutefois ils dormaient.

Deyv se hissa à califourchon sur le dos de Sloosh et à l'aide de nœuds très serrés lia la corde autour de leurs tailles. L'ascension commença. Avec une irrésistible lenteur, l'Archkerri grignotait la distance. Suspendu à l'autre bout de la corde, Deyv était surtout attentif à ne pas heurter l'amarre. A mi-hauteur, Sloosh s'arrêta pour souffler. Le garçon regarda en bas. Il ne voyait même plus ses compagnons. Par conséquent, aucune sentinelle n'avait pu les repérer alors qu'ils traversaient la plaine sablonneuse. Cela dit, si quelqu'un jetait un coup d'œil par l'orifice (très large, avait assuré Hoozisst) d'où pendait le câble, il risquait d'apercevoir les grimpeurs. Mais pourquoi aurait-on l'idée de regarder par le trou ?

Le câble était arqué sous l'effet du vent qui poussait les tharakorm. Quand le vent tombait, il se mettait à osciller.

– Je me demande si le grand Sindsinbat n'a pas raison d'affirmer que la fluctuation de la matière est le résultat d'actions psychiques plutôt que physiques, susurra l'Archkerri dans un bourdonnement feutré. Ou devrais-je dire psychophysiques ?

– Question passionnante, je n'en doute pas, répliqua Deyv d'une voix rendue sourde par la prudence et la colère, mais crois-tu vraiment le moment bien choisi pour évoquer les théories fumeuses de ce Sindsinbat ? Je ne sais même pas qui c'est.

– Mon grand-père du côté de ma mère et mon arrière-grand-mère du côté de mon père. Un des plus grands esprits Archkerri. Quelque peu dérangé, peut-être, mais…

– Vas-tu te taire ? C'est toi qui dois avoir l'esprit dérangé pour émettre d'absurdes divagations dans la situation où nous sommes.

– On ne dit pas *absurdes divagations*. C'est un pléonasme. Toutes les divagations sont absurdes. Par définition.

– On voit bien que tu ne connais rien à la nature humaine. Mais par pitié, tais-toi. Le son monte. On peut nous entendre.

– En effet. Cette réflexion m'est venue, je ne sais pourquoi, en repensant à la discussion qui vous a opposés, Vana et toi, sur le point de savoir si une femme devait être considérée comme tabous, autrement dit rituellement impure, pendant les quelques jours suivant les menstruations ou l'enfantement.

Vana faisait remarquer…

– Ecoute, si tu ne la boucles pas, je monte te couper le sifflet d'un coup d'épée.

Qu'il prît ou non cette menace au sérieux, Sloosh se tut et se remit au travail. Une éternité après, sa tête émergeait de l'orifice du puits pratiqué sur le pont du tharakorm

central. Le câble était enroulé autour d’un treuil suspendu à trois mètres au-dessus de l’ouverture. Fixé au plancher se trouvait un second treuil, plus petit, servant à descendre et monter l’échelle de corde.

Il n’y avait personne en vue, ni sur ce navire ni, autant que l’on pouvait en juger dans la pénombre, sur les deux autres. Cela ne changeait pas grand-chose dans la mesure où Sloosh se trouvait dans l’impossibilité de se hisser sur le pont. Les parois du puits étaient trop éloignées et le câble trop étroitement enroulé sur le touret pour lui offrir la moindre prise. Deyv pouvait à la rigueur escalader l’Archkerri, grimper sur ses épaules, crocheter ses doigts minces dans le rouleau de câble et s’élever à la force des poignets. Cette solution satisfaisante était exclue puisqu’à son contact les lianes sensibilisées donneraient l’alarme. Il leur restait une chance, bien mince et périlleuse. L’échelle de corde n’avait pas été complètement remontée : ses derniers mètres pendaient dans le vide. En peu de mots, Deyv exposa son plan. Sloosh ne fit aucun commentaire. Il songeait peut-être à ce qui arriverait au garçon s’il lâchait la corde, à moins qu’il ne fût déjà en train de calculer le temps que durerait sa chute en espérant qu’il aurait la présence d’esprit de ne pas crier.

Deyv gardait le silence, lui aussi. Il se recueillait. Il faisait le vide dans son esprit. Puis une question prit forme dans un obscur recoin de sa conscience : que ressentirait Vana s’il venait à s’aplatir à ses pieds ? « Pourquoi ressentirait-elle quelque chose ? » se demanda-t-il aussitôt, dérouté par une idée aussi saugrenue. Il n’eut pas le temps de trouver la réponse. Une pensée réconfortante venait de s’imposer : et s’il tombait sur le Yawtl ? Bien qu’il ne l’eût pas tué comme il avait eu l’intention de le faire et l’eût traité en camarade, ce qu’il était devenu d’une certaine manière, il lui en voulait toujours. S’il s’écrasait sur Hoozisst, au moins ils mourraient ensemble. C’était une piètre consolation, mais quand même.

Mais il fallait passer à l’action. Etreignant de ses cuisses le dos massif, Deyv détacha la corde qui lui serrait la taille et se laissa glisser jusqu’à son extrémité, en prenant garde, toujours, de ne pas toucher l’amarre. Quand il fut sous les sabots du centaure, il imprima une secousse à la corde. Elle se mit à osciller, de plus en plus fort, et comme il arrivait au niveau de l’échelle, le garçon projeta vers elle sa main droite, effleura trois barreaux avant d’en agripper un, le dernier, et lâcha la corde.

L’espace d’une seconde horrible, alors qu’il abandonnait son poids à l’échelle, il crut qu’elle n’était pas bloquée et qu’elle allait se dérouler jusqu’en bas, jusqu’au sable. Elle tint bon. En un clin d’œil, il fut sur le pont. Sloosh n’avait pas bougé d’un pouce, mais quand le garçon lui fit signe de descendre, il disparut aussitôt, comprenant qu’il n’avait pas d’autre moyen de monter à bord que d’emprunter l’échelle de corde. Resté seul, Deyv examina le treuil. Bien qu’il n’en eût jamais vu, il ne fut pas long à trouver le mécanisme de déblocage. Il tourna la manivelle. Il y avait même un frein, commandé par une pédale, afin de contrebalancer le poids considérable de la corde, longue de près de deux cents mètres. Le treuil devait être huilé de frais, car il resta silencieux.

Quand le touret fut presque à nu, Deyv bloqua de nouveau le treuil. Le premier de ses compagnons n’arriverait pas avant longtemps, aussi décida-t-il de jeter un coup d’œil alentour, sans toutefois s’éloigner du puits. Après avoir sorti et chargé son pistolet, il se dirigea vers la superstructure qui se composait simplement de trois grandes cabines en bois. Trouvant fermée la porte la plus proche, il en fit le tour. Les fenêtres étaient toutes trop étroites pour lui livrer passage. Il revint sur le devant et colla son oreille contre la porte. Il ne perçut que des ronflements sonores. Même résultat avec la troisième cabine. Celle du milieu semblait vide, mais peut-être ses occupants avaient-ils simplement le sommeil plus discret.

D’après Hoozisst, le tharakorm central était la demeure de la sorcière et de ses cinq enfants. Celui de bâbord abritait les khratikl ; celui de tribord les esclaves. La meilleure alliée de Feersh était l’Emeraude Divinatrice. Elle la portait en permanence, suspendue à un cordon de cuir passé autour de son cou. Cette grosse pierre translucide devait son nom à sa faculté de prévoir les événements quelques instants ou quelques heures avant qu’ils ne se produisent.

– Pour trouver des Emeraudes, il faut aller sur le territoire de la Shemibob, avait précisé le Yawtl. Là-bas, elles sont si nombreuses qu’il suffit de se baisser pour les ramasser, mais bien peu ont le courage de franchir le seuil du Palais de Lumière aux Mille Cellules, comme le nomment certains. D’autres parlent du Désert Etincelant ou de l’Abomination Flamboyante.

» Feersh se vante d’avoir volé l’Emeraude elle-même, mais je n’en crois rien, avait-il ajouté après un silence. On sait combien les sorcières répugnent à quitter leur demeure, qu’il s’agisse d’une Maison des Anciens, d’un palais, d’une grotte ou même d’un tharakorm. Et savez-vous pourquoi ? Parce que leur pouvoir dépend trop des accessoires magiques légués par leurs ancêtres. Sans eux, les sorcières se sentent désarmées, vulnérables. Elles n’ont pas de tribu, voyez-vous, personne à qui se fier, pas même leurs propres enfants. Au fond, les sorcières souffrent de troubles caractériels qui leur interdisent pratiquement de mettre le nez dehors. Elles sont prisonnières de leur science.

» Pour en revenir à l’Emeraude, Feersh prétend pouvoir établir avec elle une sorte de dialogue. Elle lui fournit certaines données concernant des situations encore incertaines et la pierre lui révèle ce qui va se passer. Comprenez-moi bien. L’Emeraude ne parle pas. Elle se couvre de signes que seule la sorcière est capable d’interpréter. Toujours selon ses dires.

– Etant aveugle, comment peut-elle les voir ? avait demandé Vana.

– Jowanarr, sa fille aînée, lui décrit les figures qui apparaissent à l'intérieur de l'Emeraude. A sa mort, c'est Jowanarr qui héritera du titre et deviendra chef de famille. Si elle n'est pas trop âgée pour engendrer, elle se fera féconder par un esclave choisi pour son intelligence, sa prestance et sa virilité. Si elle est stérile, sa sœur Seelgee se verra chargée d'assurer la continuation de la lignée, mais Jowanarr prendra quand même la relève de sa mère. Toujours est-il que Feersh avait promis de me donner l'Emeraude à mon retour de mission. Elle devait m'apprendre à lui parler et à interpréter ses réponses. Comment ai-je pu être aussi naïf ! J'ai eu de la chance de ne pas être tué. Les Yawtl sont coriaces et pleins de ressources ! J'ai eu la présence d'esprit d'arracher la couverture des épaules de son fils Jeydee et de m'en servir comme d'un parachute en la tenant par les quatre coins. Sans cet arbre providentiel, pourtant, je m'écrasais... Les dieux m'ont épargné afin que je puisse prendre ma revanche !

Pour l'instant, songea Deyv, l'Emeraude ne semblait pas très pressée d'avertir sa maîtresse du danger qui la menaçait. Mais ce n'était pas sa faute. Après tout, son pouvoir divinatoire ne reposait-il pas sur les renseignements qui lui étaient fournis ? Si Feersh ignorait son existence et celle de ses compagnons, elle n'avait pas pu questionner la pierre à leur sujet. Le contraire était également possible. Il l'imagina un instant, tapie dans l'ombre de sa cabine pendant que ses enfants faisaient semblant de dormir. Quand toutes ses futures victimes seraient à bord, en son pouvoir, elle se manifesterait...

Il se pencha au-dessus du puits. Sloosh arrivait au terme de sa seconde ascension. Le vaisseau replié était fixé sur son dos, ainsi que la féline terrorisée. Deyv l'aida à se hisser sur le pont et à se débarrasser de son fardeau. A ce

moment-là se fit entendre un éternuement distinct. D’un bond, le garçon s’était retourné, pistolet au poing. Il inspecta les cabines. Aucun bruit suspect, mais la porte de celle du milieu était entrouverte. Sans bruit, Deyv la referma. Un second éternuement guida ses pas vers la poupe. Jetant un regard derrière lui, il aperçut le treuil dévidé. L’homme ne pourrait manquer de s’en rendre compte quand il ferait demi-tour pour réintégrer la cabine. Deyv glissa le pistolet dans sa ceinture et en extirpa le tomahawk. Appuyé contre la rambarde de bois intégrée au pont, l’inconnu se soulageait en toute sérénité. Sous la hache, son crâne se fendit comme un melon trop mûr. Il bascula dans le vide. Il était mort avant d’avoir pu crier.

# 19

Deyv pivota, prêt à recommencer. Personne. Il attendit un peu, aux aguets. Il ne perçut que le choc mou, lointain, du corps s’écrasant sur le sable. Comme il arrivait en vue du puits, le Yawtl s’en extrayait, non sans peine, le chien ficelé sur son dos. Vana le suivait de près. Quand le groupe fut au complet, Deyv leur fit part de ses observations et de ce qui venait de se passer.

– Il m’avait bien semblé discerner quelque chose, comme une silhouette qui tombait, murmura Hoozisst. Tout d’abord, j’ai cru que c’était toi, mais comme tout restait silencieux, là-haut, j’ai compris que c’était l’un d’eux. S’il est sorti de cette cabine, il doit s’agir de l’un de ses fils. Pas Skibroziy, j’espère. Celui-là, j’en fais mon affaire.

Le Yawtl leur avait décrit en détail la disposition des cabines et des couloirs. La chambre de Feersh se trouvait sur le pont inférieur ; le plus souvent, un jeune esclave partageait sa couche. Jowanarr dormait à l'arrière en compagnie de deux ou trois esclaves des deux sexes, et Seelgee à l'avant. La cabine de Kiyt était contiguë à celle de sa mère. Jeydee et Skibroziy partageaient la cabine du milieu, tantôt seuls, tantôt avec plusieurs esclaves mâles et femelles.

Dans chaque cabine, une trappe ouvrait sur un escalier donnant accès au niveau inférieur. A moins de pouvoir voler comme les khratikl, il n'y avait pas d'autre moyen de descendre. Hoozisst proposa de prendre Feersh en otage. Tant qu'ils l'auraient en leur pouvoir, dit-il, personne ne tenterait rien contre eux, sauf si Jowanarr, sans doute impatiente de prendre la barre, acceptait de sacrifier sa mère. Tout le monde était d'accord, mais neutraliser la sorcière, c'était plus facile à dire qu'à faire.

A l'aide du silex d'Hoozisst, ils allumèrent les torches que Vana avait montées et distribuées. Sans doute attiré par la lumière, un khratikl surgit de l'ombre dans un bruissement d'ailes et s'abattit sur Deyv dont il laboura le visage de ses serres. Le garçon hurla. Il parvint à empoigner l'animal à deux bras et le jeta sur le pont. Il y eut un bref éclair. La tête du monstre roula dans le puits.

Impossible, désormais, de compter sur l'effet de surprise. Ils décidèrent de concentrer tous leurs efforts sur la cabine arrière. Quelque part, on s'était mis à frapper à coups redoublés sur du métal et les heurts vibrants se répercutaient en ondes de choc à travers tout le navire. Sur le tharakorm de bâbord, les khratikl réveillés manifestaient bruyamment leur colère. Hoozisst, la torche dans une main, la hache dans l'autre, ouvrit la porte d'un puissant coup de pied, et l'un après l'autre, avec Sloosh, le plus lent, qui formait l'arrière-garde, et Deyv dont le visage douloureux

ruisselait de sang, et même les animaux, ils s’engouffrèrent dans la cabine.

Les parois sombres étaient peintes de bandes horizontales vertes et jaunes. Il y avait là, couvrant tout un mur, un véritable arsenal, lances, pistolets, tomahawks, massues, ainsi qu’une ancienne épée, longue et lisse. Deux lits occupaient les angles du fond. De vrais lits, avec des matelas, des draps et des couvertures d’un merveilleux tissu comme Deyv n’en avait jamais vu. Plusieurs commodes supportaient des objets de toilette. Deux esclaves se trouvaient là, grands, bien découplés, les cheveux teints en vert et en jaune. Ils expirèrent en même temps, l’un sur le plancher de la cabine où se forma presque aussitôt une mare de sang, l’autre en travers du lit le plus proche dont il éclaboussa les draps soyeux. Sur une table de bois luisant était posée une grosse boule de quartz qui flamboyait d’un éclat orange et palpitant assez violent pour débusquer tous les recoins. Jowanarr gisait sur l’autre lit, ses grands yeux noirs dilatés par l’épouvante. Elle était mince et longue, avec des seins lourds, un visage en lame de couteau encore étiré par un nez busqué. Elle ne fit pas un geste. Elle n’avait pas le choix : Aejip et Jum s’étaient postés de part et d’autre du lit et leurs babines retroussées ne laissaient aucun doute sur leurs intentions. Contournant la table, Deyv se dirigea vers la trappe. Une fois ouverte, elle révéla un conduit sombre d’où partait une volée de marches en bois construites sur la rampe originale. Quand Deyv se retourna, Vana tirait sur sa lance pour l’arracher de la gorge de l’esclave affalé sur le lit.

− Laisse donc ! lui cria-t-il. Prends plutôt cette épée. Elle est magnifique.

Elle s’élança, mais le Yawtl fut plus prompt. D’un moulinet sauvage, il fit le vide autour de lui. Les autres le regardèrent avec inquiétude. Mais non, ce n’était que l’orgueil de posséder une arme aussi bien trempée. Vana lui tira la langue. Deyv haussa les épaules. L’épée était lourde ;

elle lui serait plus utile qu'à la jeune fille, mais la rapacité d'Hoozisst avait quelque chose d'écœurant.

Jowanarr fut traînée sans ménagement vers la trappe et jetée dans le vide. Elle dégringola au bas des marches et, malgré cette chute brutale, se serait enfuie dans le couloir si Deyv ne lui avait sauté dessus. La tête de la sorcière rebondit contre le plancher. Elle perdit conscience. Deyv jura entre ses dents. Morte, à quoi leur servirait-elle ?

Vana dévala l'escalier, suivie des animaux et du Yawtl. Celui-ci avait troqué sa torche contre la sphère incandescente.

− D'une part, elle éclaire mieux ; ensuite, je ne tiens pas à ce que quelqu'un d'autre la barbote, expliqua-t-il avec un clin d'œil appuyé.

Sans attendre que l'Archkerri eût négocié la difficile descente, Deyv fila comme une flèche vers la chambre de Feersh. Du coin de l'œil, il apercevait des ouvertures noires, béantes, qui défilaient avec une régularité géométrique. La porte de la cabine était presque à portée de sa main quand il heurta de plein fouet une cloison surgie du sol comme un diable de sa boîte. Il se retrouva par terre, l'épée d'un côté et la torche de l'autre. Etourdi, les muscles flasques, tout d'abord il ne comprit pas. Un panneau escamotable ? Et comme si son visage n'était pas assez barbouillé, son nez se mit à saigner.

Il se dressa sur ses jambes flageolantes. Le mur avait jailli si soudainement et si discrètement qu'il n'avait pas pris conscience de sa matérialité avant d'en recevoir en plein front la preuve brutale. Comme il se penchait pour ramasser son épée, un horrible pressentiment, une boule d'angoisse, lui serra la gorge. Il fit volte-face. A deux mètres de là, un autre mur lui barrait le passage. Il passa la main sur son front meurtri. Il avait foncé tête baissée dans le piège où l'attendait Feersh.

Quelqu'un tambourinait contre la cloison, en face de lui. Il la toucha du bout des doigts. Comme le reste du navire,

elle était d’une minceur et d’une résistance extrêmes. Il y colla ses lèvres.

– C’est moi, Deyv ! Qui est là ? Qui est en train de frapper ?

Il discerna des grondements sourds, puis une voix :

– Jum, Aejip, silence ! Je ne l’entends pas.

– Vana ! hurla-t-il. Je suis coincé entre deux murs. Où sont les autres ?

– Hoozisst a disparu dans le couloir qui longe la coque. Il espère atteindre la cabine de Feersh par revers.

– Tu parles ! Elle a dû prendre ses précautions de ce côté-là aussi. Et Sloosh ?

– Les khratikl ont envahi la cabine de Jowanarr. Il les occupe. Je ne sais s’il y suffira, car ils sont nombreux.

Deyv se sentit gagné par la panique. Presque rien : un goût bizarre dans le soudain afflux de salive qui lui emplit la bouche, une contraction de l’estomac, la sueur, comme un linge humide sur sa poitrine et son dos… L’oxygène n’allait pas tarder à lui manquer et le moindre effort en accélérerait la combustion, pourtant il devait tenter quelque chose. Le plus vite possible.

Il se trouvait sur le pont inférieur. A ce niveau-là, la coque incurvée n’avait aucun point de contact avec celle du tharakorm voisin, celui des esclaves. Cependant la sorcière avait dû prévoir une ouverture, une issue de secours qui lui permettrait de changer de navire sans avoir à remonter sur le pont supérieur. Dans ce cas, elle se trouvait sans doute de l’autre côté, avec leurs pierres et le cristal de l’Archkerri. A moins que, poussée par la curiosité, elle ne voulût assister à la déroute de ses ennemis… à moins qu’il ne lui fût trop pénible d’abandonner son tharakorm, comme l’avait laissé entendre le Yawtl…

Vana se montra sceptique.

– D’accord, dit-elle, tu vas essayer de pratiquer une brèche dans la coque pour faire entrer un peu d’air et t’assurer que Feersh n’a pas jeté de passerelle entre les

deux navires. Mais tu ne pourras pas la suivre. Tu ne pourras rien faire tant que tu ne seras pas sorti d'ici. Ecoute ! On dirait... C'est Sloosh ! Il a besoin d'aide. Je ne peux pas rester, Deyv. Je reviens dès que possible.

L'écho d'une cavalcade, puis plus rien... Il serra la poignée de son épée et se mit au travail. La torche dévorait l'oxygène, mais s'il l'éteignait, comment serait-il certain de frapper toujours au même endroit ? La fente fut longue à apparaître. Ses bras pouvaient à peine soulever l'épée et son cerveau s'obscurcissait. Il inséra la lame dans la fissure et d'une violente torsion déchira la paroi. Vite, il mit son nez dans le trou et inhala longuement. Quand les forces lui revinrent, il agrandit l'orifice afin de pouvoir y passer la tête. Au-dessus de lui, la bataille faisait rage. Il regarda à droite, puis à gauche et vit, comme il s'y attendait, une grande cavité dans la coque. En face, il y en avait une autre, assez large pour qu'un être humain puisse s'y faufiler en rampant. Aucune passerelle, cependant, rien qui enjambât le gouffre. Ou la sorcière n'avait pas encore quitté le bord, ou elle avait ôté la planche après son passage.

Il revint vers la cloison à travers laquelle il avait parlé avec Vana, résolu à la marteler de ses poings jusqu'à l'épuisement, ou jusqu'à la délivrance. Il n'en eut pas le temps. Brusquement, elle disparut dans une rainure du plancher, si vite qu'elle sembla plutôt se désintégrer. A sa place se trouvait Hoozisst, son éternel sourire aux lèvres.

− A mon arrivée, j'ai trouvé la chambre vide, dit-il. La vieille avait filé, mais en fouillant j'ai découvert l'organe de commande des cloisons mobiles. C'est un curieux petit animal englué dans le mur. Il suffit de...

− Plus tard ! s'écria Deyv, déjà loin. On nous attend là-haut !

Ils trouvèrent Sloosh au pied de l'escalier conduisant à la cabine de Jowanarr. Maniant la torche avec la grâce et l'efficacité d'un escrimeur chevronné, l'Archkerri tenait en

respect les khratikl les plus tenaces. Des cadavres gisaient sur les marches et le plancher, certains à demi carbonisés. Sloosh avait perdu quelques feuilles dans l'affrontement. A leur place, on voyait des triangles de peau uniformément rose. Pas de veines.

– Vana, Aejip et Jum sont partis par là, dit-il en indiquant de la torche le fond du couloir. Elle pense que les enfants de Feersh et les esclaves qui se trouvaient avec eux nous attendent au-dessus. Heureusement, ils ont tellement l'habitude de lui obéir au doigt et à l'œil qu'ils sont incapables d'initiative une fois livrés à eux-mêmes.

– A nous d'en profiter, marmonna Deyv. Mais faisons vite, car la sorcière en personne ne devrait pas tarder à se manifester. Quelque chose me dit qu'elle n'a pas quitté son tharakorm. Tous ses trésors sont à bord, ne l'oublions pas ! Et si l'ardeur de ses khratikl s'est un peu refroidie, il lui reste les esclaves, même s'ils ne brillent pas par leur bravoure au combat.

– Les esclaves font d'exécrables guerriers ! s'écria le Yawtl d'une voix entrecoupée car il devait lutter contre trois khratikl à la fois. A une exception près : quand ils luttent pour se libérer de leurs chaînes !

Une exclamation gutturale tomba sur eux comme un couperet. Levant les yeux, ils eurent la vision fugitive d'un visage penché au-dessus de la trappe. Un visage osseux et blême, couronné d'une houppe de cheveux gris fer. Du cou décharné pendait un cordon au bout duquel se balançait une pierre verte de la grosseur d'un œuf. Puis la porte de la trappe coulissa sans toutefois la refermer complètement. De l'ouverture dégoulina en une nappe épaisse un liquide sombre et nauséabond.

– Elle va nous enfumer ! cria le Yawtl.

# 20

Ils filèrent dans la direction qu’avaient prise Vana et les animaux. Au moment où ils atteignaient la porte de la cabine avant, une dizaine de khratikl débouchèrent dans le couloir. Le combat fut bref et sanglant.

L’Archkerri avait quelques feuilles en moins et ses compagnons autant de balafres en plus en arrivant au pied de l’escalier. Des cadavres de khratikl jonchaient le sol de la cabine. La plupart d’entre eux avaient la gorge ouverte : le chien et la féline étaient passés par là. Comme l’autre, cette trappe était entrouverte pour permettre l’écoulement du liquide noir.

– Vana a dû s’enfuir par là, murmura Deyv. Je me demande si elle a pu atteindre le pont. Je me demande où ils sont tous les trois…

Pendant qu’il livrait avec le Yawtl un combat d’arrière-garde contre les khratikl survivants, Sloosh, arc-bouté sur ses antérieurs raidis, le torse à l’horizontale, s’efforçait de soulever l’abattant de la trappe avec son énorme croupe. Aux premiers frissons de la planche s’élevèrent les clameurs d’effroi des esclaves qui s’y étaient massés.

– Venez m’aider ! cria l’Archkerri. Il faut les faire reculer en vitesse. S’ils mettent le feu au liquide, je vais griller vif !

Deyv se précipita. L’ouverture était maintenant assez large. Il y introduisit son épée et, frappant d’estoc et de taille, lacéra les jambes assez imprudentes pour rester à portée de ses coups. En bas de l’escalier, les monstres ailés affluaient et refluaient au rythme des attaques du Yawtl. Sloosh rejeta le buste en arrière et appliqua ses paumes contre l’abattant. Pendant un instant, rien ne bougea. Puis les postérieurs fléchis se redressèrent peu à peu. Les genoux s’affermirent. L’effort monta imperceptiblement,

faisant bomber la poitrine feuillue et le cou. D’une soudaine détente, le centaure fit basculer l’abattant. Les esclaves s’éparpillèrent en hurlant. Sloosh prit sa massue et bondit dans la cabine, Deyv sur les talons. Se voyant seul, Hoozisst abandonna les khratikl et grimpa l’escalier quatre à quatre. Dans sa précipitation, il lâcha la sphère lumineuse jusqu’alors coincée sous son bras droit, celui qui soutenait la torche. Il brandissait le tomahawk de la main gauche, mais c’était sans importance : au terme d’une trajectoire impeccable, la hache se planta dans la gorge d’un lanceur de javelot qui n’eut pas le temps d’achever son geste. Chez les esclaves, ce fut la débandade. Ils se ruèrent hors de la cabine, emportant les torches dont ils n’avaient même pas eu la présence d’esprit de se servir pour enflammer l’escalier. Plus obstinés, plus courageux, les khratikl s’étaient déjà engouffrés dans le puits. Deyv ramassa un brandon et le jeta par l’ouverture de la trappe. En quelques secondes, tout s’embrasa. Les monstres avaient toujours la possibilité de sortir par les hublots et de gagner le pont supérieur en quelques battements d’ailes.

− La sphère ! hurla Hoozisst. Vite, de l’eau. Il faut éteindre le feu ! C’est horrible... la sphère va brûler !

Deyv lui décocha un regard ulcéré.

− Qu’en feras-tu quand la sorcière t’aura jeté par dessus bord, sans parachute cette fois ?

La cabine s’était emplie de tourbillons de fumée malodorante. Sloosh s’empara d’un bocal plein de liquide noir et le lança sur le pont où il se brisa. La torche d’Hoozisst décrivit un arc de cercle. Le liquide répandu devint une barrière de flammes, refoulant les esclaves vers la proue. En bas, l’incendie avait gagné la cabine du milieu dont la porte céda soudain sous la poussée de ses occupants affolés, au nombre desquels se trouvaient sans doute certains enfants de Feersh. Hommes et femmes, maîtres et esclaves, confondus en un grouillement affolé, dégringolèrent sur le pont. Le dernier à sortir n’était

qu’une torche vive. Hurlant un mélange incohérent de prières et de jurons, le malheureux fit quelques pas à l’aveuglette avant de s’écrouler et de rouler dans les flammes qui l’engloutirent.

Deyv, soudain, aperçut Vana. Juchée sur le treuil, la jeune fille s’escrimait à coups d’épée contre le câble d’amarrage. Il voulut lui crier d’arrêter, mais les hurlements et le ronflement de l’incendie couvriraient sa voix. Il se fraya un passage jusqu’à elle. Quand il arriva, l’amarre était presque sectionnée. Une dernière fois, l’épée se leva et s’abaissa. Les lianes se rompirent dans un claquement sec ; l’extrémité libérée cingla l’air à quelques centimètres du visage du garçon.

– Mais pourquoi ? s’exclama-t-il. Il est encore trop tôt ! Nous allons partir à la dérive.

– Justement. Il faut séparer les trois tharakorm. Prends ta hache et va trancher le lien de bâbord ; je m’occupe de l’autre. Ne comprends-tu pas ? C’est le seul moyen de nous soustraire à l’assaut final de ces horribles bêtes. J’ai vu les survivants de la première vague se replier à bord de leur navire. Ils reviendront en force, j’en suis sûre. Le feu ne les arrêtera pas, et d’ailleurs il commence à faiblir. La distance non plus ne les arrêtera pas, mais elle peut émousser leur détermination et, surtout, les épuiser. Souviens-toi de ce que disait le Yawtl : ils sont au moins une centaine !

Le vent s’était levé, charriant vers l’arrière d’énormes volutes. Une pluie fine se mit à tomber. Les animaux demeuraient invisibles, ainsi qu’Hoozisst et Sloosh. Deyv longea la rambarde jusqu’au point d’adhésion entre le navire central et celui des khratikl. Il avait craint des raids de harcèlement, mais les monstres semblaient s’être volatilisés. Alors, avec une énergie décuplée par la colère et la peur, il s’attaqua à la jointure. Peu après, Hoozisst le rejoignait, porteur d’une excellente nouvelle : terrifiés, les esclaves qui avaient échappé aux flammes et survécu aux accrochages s’étaient réfugiés à bord de leur propre

tharakorm. Sloosh était avec Vana. Dans quelques instants, livrés à eux-mêmes, les esclaves vogueraient vers d'autres cieux.

De ce côté-ci, ce fut un peu plus long, mais quand la jeune fille surgit de l'épais brouillard, suivie des animaux et de l'Archkerri, le repaire des khratikl s'éloignait doucement, comme entraîné à la dérive par la marée obscure de la nuit. La grande inconnue demeurait Feersh. En jetant une planche, elle avait eu tout le temps nécessaire pour repasser d'un navire à l'autre, et dans ce cas, ils pouvaient dire adieu à leurs œufs, provisoirement tout au moins. Sinon, ils devaient se préparer à l'affrontement. Pour Deyv comme pour Vana, cette hypothèse était de loin préférable puisqu'elle leur laissait une chance de rentrer à bref délai en possession de leurs précieuses pierres. Sans demander l'avis de ses compagnons, Deyv se précipita dans la cabine du milieu, en souleva la trappe et s'enfonça dans le puits. Un moment il erra à travers les couloirs, jusqu'à ce que le brasier le contraignît à faire demi-tour. Il n'était pas plus avancé. Grâce aux cloisons mobiles qui constituaient d'excellents pare-feu, le tharakorm regorgeait de cachettes où la sorcière et ses derniers fidèles pouvaient se tapir en toute sécurité pour attendre le moment opportun de passer à la contre-attaque.

Quand il revint sur le pont, il fut stupéfait de voir la fumée et les dernières flammes s'élever à la verticale. Le vent semblait être complètement tombé.

− Quelle poisse ! s'écria-t-il. Si nous ne bougeons pas, les khratikl ne bougeront pas non plus. Ce ne sont pas quelques dizaines de mètres de vide qui les empêcheront de revenir à la charge !

− Nous bougeons, dit Vana. Le vent n'a pas faibli, au contraire. L'orage menace et cette petite pluie ne devrait pas tarder à se transformer en déluge. Nous avons rompu

toutes nos amarres, Deyv ! Nous allons à la même vitesse que le vent, c’est pourquoi tu ne le sens pas.

Deyv promena son regard sur l’horizon où scintillait une mince bande de lumière. Il choisit un point de repère, la lointaine silhouette d’un grand arbre, et vit qu’il se déplaçait lentement par rapport au tharakorm. Lentement, en raison de la distance.

Des piaillements fusèrent au-dessus d’eux. Perchés au bout des vergues ou cramponnés aux mâts, une douzaine de khratikl hésitaient manifestement à livrer bataille avant l’arrivée de leurs renforts. Leur tharakorm s’éloignait sur une trajectoire légèrement oblique. Même si l’écart se creusait trop, guidés par la lueur déclinante des flammes les khratikl retrouveraient leur cible sans difficulté.

Le répit fut de courte durée. Ce ne furent tout d’abord qu’une multitude de points noirs voltigeant au loin. Ils avaient décrit un ample détour et fonçaient sur eux en diagonale dans l’espoir de les prendre de flanc, mais le vent, irrésistiblement, les rabattait de sorte que leur énergie suffisait juste à les maintenir au niveau du tharakorm ennemi. A ce rythme-là, ils ne l’atteindraient pas avant très, très longtemps.

Deyv et ses compagnons vidèrent au pied des mâts les derniers flacons de liquide inflammable. La flambée fut brève, puisque les mâts ne pouvaient prendre feu, mais la fumée chassa les khratikl indécis. Comme leur navire s’était trop éloigné, ils se réfugièrent sur celui des esclaves.

Tandis que l’Archkerri surveillait la lente progression de l’ennemi, les jeunes gens et le Yawtl se mirent en quête de nourriture. Ils trouvèrent des gourdes d’eau et des réserves de viande séchée, ainsi que des miches de pain et des jarres de beurre.

Regroupés à l’arrière où le feu ne s’était pas propagé, ils mangèrent d’abondance et se reposèrent. Ils n’eurent pas le temps de s’endormir. En tournant, le vent avait considérablement réduit la distance qui les séparait de

leurs poursuivants. En silence, les jeunes gens chargèrent leurs pistolets. Le Yawtl réapparut en traînant une énorme francisque découverte dans une cabine du pont inférieur.

− C’est pour toi, dit-il à Sloosh. Elle devait appartenir à un Ancien d’une taille gigantesque. Tu es le seul à pouvoir t’en servir. (Il laissa tomber sur le pont un faisceau de lances.) Elles nous seront utiles quand nous aurons épuisé toutes nos flèches.

Les premiers khratikl arrivèrent, emplissant l’air immobile de leurs battements d’ailes exténués.

− Ils flancheront peut-être avant de nous atteindre, dit Deyv. De toute façon, ils seront trop fatigués pour se battre.

Hoozisst glissa un javelot dans la main de l’Archkerri.

− Essaye toujours. A cette distance, tu es le seul qui puisse espérer faire mouche.

Sloosh soupesa la lance.

− Si cela ne vous fait rien, je vais attendre qu’ils se soient un peu rapprochés.

A son premier essai, il manqua le corps du khratikl et lui transperça l’aile. L’animal poussa des cris déchirants. Il franchit encore quelques mètres, comme un animal pris au filet que chaque soubresaut empêtre davantage, et tomba en vrille.

Ce fut le moment que choisirent les khratikl exilés sur le troisième tharakorm pour descendre sur leurs proies en décrivant au-dessus d’elles de grands cercles silencieux. D’un seul coup, ils piquèrent, virèrent brusquement pour éviter un jet de flèches, remontèrent en chandelle et se préparèrent aussitôt à la contre-attaque.

Il fallait frapper vite et fort. Les voyageurs n’étaient pas assez nombreux pour livrer bataille sur deux fronts. Deyv déroula sa corde et en fixa l’extrémité à la poignée de son épée. Quand les monstres redescendirent en formation serrée, l’épée jaillit au milieu d’eux, fracassant un front, crevant une aile ou un œil, défonçant une poitrine au gré de ses girations meurtrières. Deux créatures s’abattirent

sur le pont où elles se redressèrent gauchement, embarrassées de leurs ailes, et se mirent à tourner en rond en glapissant. Vana acheva l'une d'elles d'un coup de lance en plein cœur ; la seconde eut la tête écrasée sous le tomahawk d'Hoozisst. D'autres dégringolèrent dans le vide. Le reste de l'escadrille se dispersa.

Pendant ce temps, le gros du troupeau était arrivé à portée de flèche et de javelot. L'avant-garde, une vingtaine de créatures à bout de force, traçait des paraboles entre les mâts. Bien peu échappèrent à la mort. L'épée tournoyait au bout du lasso, et la francisque dans le poing de l'Archkerri. A la fin, Vana et le Yawtl n'eurent même plus besoin de lancer les javelots : dans leur exaspération, les khratikl les plus acharnés plongeaient et tombaient, les serres projetées en avant, et venaient s'empaler d'eux-mêmes sur les pointes. Découragés par les acclamations, hurlements, bourdonnements et jappements des défenseurs, les autres rebroussèrent chemin. Il n'en resta que quelques-uns qui tournoyaient éperdument au-dessus du navire, incapables de se résigner à la défaite.

La première manche était gagnée.

# 21

Vana voulait se reposer, dormir, même. Le feu, disait-elle, était encore assez puissant pour paralyser la sorcière. Feersh avait espéré jusqu'au bout une victoire de ses khratikl. A présent, désemparée, elle ne savait quel parti prendre. Pour les vainqueurs, c'était l'occasion ou jamais

de récupérer. Par mesure de sécurité, bien sûr, il fallait organiser des tours de garde…

– Non, dit Deyv. Je suis épuisé, moi aussi, mais nous ne pouvons pas lui accorder ce répit. Les trésors des Anciens sont à bord, je ne sais où. Que se passera-t-il si elle décide de les utiliser contre nous ? Avec la défaite de ses monstres, la voilà contrainte de monter en première ligne. Elle sait que nous avons fourni un effort considérable ; elle sait que nous sommes harassés. Si elle veut vraiment notre mort, elle va en profiter. Hoozisst nous a dit combien elle était mauvaise. Elle peut même lancer nos pierres par-dessus bord. Nous ne les retrouverons jamais et tous nos efforts auront été vains. Notre seule chance, c'est de la prendre de vitesse.

– Peut-être, murmura la jeune fille, mais je suis si lasse. Je n'en puis plus. Regarde, je n'ai même plus la force de lever mon pistolet !

– Balivernes ! Tu es aussi résistante que n'importe lequel d'entre nous. Si nous pouvons encore nous battre, tu le peux aussi.

– Ne crains rien, je ne flancherai pas. Ma tribu n'a pas l'habitude d'abandonner ses alliés.

Deyv la dévisagea avec admiration. Il comprenait parfaitement ce qu'elle avait voulu dire. Vana n'avait plus de tribu, plus de famille, plus rien que la volonté farouche de retrouver sa dignité. Chacun de ses muscles criait grâce, pourtant elle était prête à fournir un dernier effort pour ne pas ternir l'honneur de la tribu dont elle se sentait toujours solidaire. Se remémorant sa propre réaction quand il s'était rendu compte de la perte irréparable de son œuf, le garçon sentit la honte lui grimper le long du cou comme une main brûlante. Au lieu de succomber à un lâche accablement, la jeune fille s'était aussitôt lancée sur la piste du voleur. Leurs peuples respectifs n'avaient pas la même vision du monde, et compte tenu de l'attitude de Vana et de la sienne, Deyv était bien forcé de reconnaître

l’infériorité des Tortues. Sans la féline, il aurait été depuis longtemps digéré par l’horrible champignon.

Il prit conscience de leurs regards braqués sur lui. Comme Jum sortant de l’eau, il s’ébroua.

− Si vous êtes d’accord, voici ce que nous allons faire.

Il fut convenu que Sloosh resterait sur le pont. L’exiguïté des couloirs le gênerait et, de toute façon, il fallait bien laisser là-haut un guetteur. A la queue leu leu, les autres disparurent dans la cabine de poupe et se laissèrent tomber sur le pont inférieur en s’aidant des résidus carbonisés de l’escalier. Le couloir, de part et d’autre, n’était qu’un tunnel noir où stagnaient des nappes de fumée, lourdes de la puanteur de la chair calcinée. Deyv ouvrait la marche. Ils avançaient lentement, à tâtons. Ils n’avaient pas pris de torches, afin de ne pas se trahir trop vite. Soudain, Deyv crut discerner quelque chose à travers le brouillard. Presque rien, un mouvement fugitif. Il fit halte et la colonne s’arrêta en cahotant. Le rectangle noir d’une porte entrebâillée, plus noir que l’obscurité dans laquelle il se fondait, attira son attention. Il s’en approcha sur la pointe des pieds et tendit la tête par l’ouverture.

Une lueur vacillante tombait de la trappe. Sur le pont supérieur, l’incendie jetait ses dernières flammes. Dans le coin le plus reculé de la cabine, il aperçut la sorcière, entourée de ses enfants et de quelques esclaves. Elle leur parlait d’une voix très basse et enrouée. Elle se tut, tout à coup, et posa la main sur l’épaule de Jowanarr. Celle-ci se tourna vivement vers la porte. Trop tard, Deyv se rejeta en arrière.

− Il faut remonter, vite, et fermer toutes les trappes, chuchota-t-il.

Un bruit de cavalcade se fit entendre, et quand ils regardèrent dans la cabine, ils ne virent qu’une esclave, debout au pied des marches, la tête levée vers la trappe qui se refermait.

– Ils n’ont laissé qu’une sentinelle, dit Vana. Je me demande ce qu’ils préparent.

– C’est plus un appât qu’une sentinelle, fit observer le Yawtl. Ce qu’ils veulent, à mon avis, c’est nous attirer là-dedans et nous y boucler. S’ils bloquent les issues, nous serons à leur merci.

– Alors il faut les empêcher de redescendre. Scindons-nous en deux groupes. L’un remontera par l’avant, l’autre par l’arrière et nous les prendrons en tenaille. Cet escalier semble être le seul qui soit resté intact. Nous devons leur en interdire l’accès d’une manière ou d’une autre.

– Et s’il y a d’autres trappes et d’autres escaliers dont nous ignorons l’existence ? riposta Vana. Nous n’avons pas le temps de nous occuper de celui-ci. Sloosh est seul là-haut, et...

– Entendu, mais quelqu’un doit rester ici, au cas où certains d’entre eux redescendraient. Il ne sera pas difficile de les éliminer puisqu’il ne s’en présentera jamais qu’un seul à la fois.

Un cri de la sentinelle risquait d’alerter la sorcière, mais c’était un risque à courir. Deyv poussa la porte sans bruit et bondit dans la pièce, son poignard à la main, la pointe vers le haut. Au dernier instant, l’esclave fit volte-face. Deyv la frappa à la gorge, d’un geste fauchant, aller et retour, du même mouvement, puis ressortit la lame aussitôt, de sorte que sa main ne fut même pas atteinte par le premier jet de sang. Les responsabilités furent vite réparties : Vana se posta à la place de la sentinelle, un peu en retrait pour ne pas être reconnue si quelqu’un soulevait l’abattant ; le Yawtl et la féline filèrent vers l’avant ; Deyv et Jum se hâtèrent de gagner l’escalier donnant accès à la cabine de Jowanarr ou ce qu’il en restait. Après s’être hissés sur le pont supérieur, ils s’approchèrent en tapinois de la cabine suivante. Par un des hublots, Deyv aperçut à la lueur des torches que tenaient plusieurs esclaves la sorcière et les siens, penchés au-dessus de la trappe

ouverte comme s’ils avaient envoyé en bas une ou plusieurs personnes dont ils attendaient le retour. Ils pourraient attendre longtemps, songea-t-il. A présent qu’il avait tout loisir de les examiner sans être vu, il les jaugea, ainsi que leurs armes. En plus de la sorcière, il y avait ses deux fils survivants, Jowanarr, qui semblait souffrir de sa blessure à la tête, Seelgee, la sœur cadette, et dix esclaves. Tandis qu’il regardait, une jeune femme reçut l’ordre de descendre par la trappe. Elle tremblait si fort qu’il fallut pratiquement la soutenir. Après sa disparition, Deyv tendit l’oreille et ne perçut rien. Tous, sauf l’Aveugle, avaient des tomahawks et des poignards glissés dans leur ceinture. Aucun ne donnait vraiment l’impression d’avoir envie de s’en servir.

Il jeta un bref regard par-dessus son épaule. Où était Sloosh ? Que faisaient donc les autres ? C’était le moment d’en finir avec la sorcière et sa clique. Assis à côté de lui, la queue frétillante et les oreilles dressées, Jum semblait encore plus impatient.

Deux silhouettes familières se profilèrent dans la pénombre peuplée d’ombres dansantes par les torches. Peu après, le Yawtl et la féline, aussi souples et silencieux l’un que l’autre, surgissaient à leur côté. Dans la cabine, l’inquiétude gagnait les compagnons de Feersh. Deyv et Hoozisst n’eurent même pas besoin de se consulter. Quelque chose, dans la passivité de la sorcière, leur échappait. Ils s’étaient attendus à une attaque fulgurante, un déchaînement de pouvoirs surnaturels, mais non, il n’y avait en face d’eux qu’une vieille aveugle, entourée de ses enfants et de ses serviteurs dont l’affection ou le dévouement étaient plus qu’incertains. Sachant cela, cependant, ils n’hésitèrent pas car ils mouraient d’envie d’en découdre. Sans attendre Sloosh, ils contournèrent la cabine. Quand ils eurent atteint la porte, Deyv donna le signal de l’attaque. D’un bond prodigieux, Aejip se projeta sur l’esclave le plus proche et le plaqua au sol. Son voisin avait pivoté, la main sur la dague de son poignard. Jum lui

sauta à la gorge et jamais l’arme ne sortit de l’étui. Du fil de son épée, Deyv trancha net une carotide tandis qu’Hoozisst plongeait et retournait la sienne dans un ventre qui se mua en un magma écarlate. Les autres ne bougeaient pas. Le visage de Feersh n’exprimait rien, mais la consternation, la défaite et l’effroi se lisaient dans les regards de ses enfants. Seule Jowanarr, la fille aînée, faisait bonne figure, et ses yeux farouches couraient de Deyv à ses compagnons. On n’entendait que le grésillement des torches éparpillées et les grognements avides d’Aejip fouaillant la gorge de sa victime. Du coin de l’œil, Deyv devina le furtif déplacement latéral de l’un des fils. Il avait peu de chance d’atteindre la porte, et même s’il y parvenait, ce ne serait qu’un sursis. Il se figea soudain. Ses lèvres s’entrouvrirent peu à peu jusqu’à ce que sa bouche pendît, grande ouverte. Les autres aussi s’étaient pétrifiés. Leurs yeux convergèrent sur quelque chose qui se trouvait derrière Deyv et ce fut comme si toute velléité de résistance venait de les abandonner. Ils commencèrent à reculer. Deyv regarda et vit Sloosh, planté sur le seuil, l’énorme francisque dans une main et dans l’autre une massue cloutée. Il n’y avait rien de particulièrement menaçant dans son attitude. Il était là, et cela suffisait à balayer les dernières résolutions. L’Aveugle dut sentir cette chute soudaine dans l’épouvante, car elle se mit à exhorter ses enfants au courage, d’une voix basse et intense. Rien n’y fit. Ils la craignaient, mais ils craignaient encore plus d’être massacrés. Seelgee avait reculé jusqu’à la trappe. Une main surgit de l’orifice, lui empoigna la cheville et l’attira dans le vide. Sa bouche s’ouvrit toute grande. Elle tomba en arrière en hurlant et en griffant l’air de ses doigts.

# 22

Hoozisst le rapace arborait fièrement l'Emeraude sur sa poitrine, et qu'il fût pour le moment incapable de s'en servir n'atténuait en rien sa superbe. Poignets et chevilles ligotés, les enfants de la sorcière avaient été poussés sans ménagement dans une cabine dont le seul hublot donnait sur le vide et que l'on avait ensuite murée grâce à la petite créature engluée sur une paroi de la chambre maternelle. Quant à Feersh, elle s'était vue consignée dans une pièce sans ouverture, car les sorcières, dit-on, préfèrent encore le suicide au déshonneur. Et comme deux précautions valent mieux qu'une, Deyv avait perforé la coque pour permettre à la prisonnière de respirer.

Tous, sauf l'Archkerri, étaient partisans de crever sur-le-champ les réservoirs de gaz. Plus tard, répétait Sloosh. Pour l'instant, c'est beaucoup trop dangereux. Afin de les convaincre, il entraîna ses compagnons sur la passerelle.

− Regardez cette montagne, à l'horizon. Regardez comme elle file ! Le tharakorm doit bien faire du cent cinquante kilomètres à l'*ukhromikhthanshokh*.

− Ukhro quoi ? fit Deyv.

La Terre, expliqua l'Archkerri, accomplissait un tour complet sur elle-même toutes les 142 heures 8 minutes. L'heure, ou ukhromikhthanshokh était une unité de temps. Il s'en écoulait environ trente-cinq d'un sommeil à l'autre. Jadis, une rotation complète n'excédait pas vingt-quatre heures ; pendant une brève période, la Terre avait même cessé de tourner sur elle-même, mais les Anciens l'avaient vite remise en route au rythme d'un tour toutes les vingt-quatre heures. Comme les autres continuaient à le regarder sans comprendre, Sloosh soupira qu'il ne pouvait pas leur

en vouloir compte tenu de leur carence technologique et scientifique.

– Prenons un exemple, dit-il après quelques instants de recueillement. Vous souvenez-vous de notre atterrissage en catastrophe au-dessus de la forêt ? Le tharakorm faisait alors du soixante kilomètres/heure, pas davantage. Nous allons deux fois plus vite. Si nous nous posons maintenant, nous risquons d'être tués sur le coup. Le navire s'en sortirait sans une égratignure, mais tous ses passagers seraient réduits en bouillie. Voilà pourquoi il est hors de question de nous attaquer aux réservoirs tant que le vent soufflera aussi fort.

– Mais l'orage peut durer très longtemps, gémit Vana. Si longtemps que nous serons à plus de mille kilomètres de nos territoires quand il cessera.

– Ou six mille, ou même dix, qui peut le dire ? murmura Sloosh.

Les jeunes gens étaient anéantis. Leurs mentons frémissaient et leurs yeux s'étaient embués. Le Yawtl ne pleurait pas, mais on voyait bien que c'était au prix d'un gros effort. Emus par les larmes de leurs maîtres qu'ils attribuaient à l'imminence d'une violente tornade, Aejip et Jum se firent une joie de les consoler à grands coups de langue râpeuse. Puis les nuages crevèrent et les trombes d'eau chassèrent tout le monde en bas. Deyv aurait aimé procéder dès maintenant à l'interrogatoire de la sorcière, mais le fracas du tonnerre et les jaillissements blêmes de la foudre le rendaient nerveux. Pourtant quel soulagement lui aurait procuré son œuf-âme. Rien qu'à la pensée de pouvoir le tenir bientôt au creux de sa main et le couvrir de baisers, il se sentit tout ragaillardi. La pierre lui aurait transmis le courage de supporter la tornade sans frémir à tous les éclairs comme un enfant. Exacerbée par son impuissance momentanée, la haine formait une boule dure dans sa gorge. Quand le calme serait revenu, se jura-t-il, il lui ferait révéler la cachette des pierres, dût-il l'écorcher vive !

Ils s’étaient réfugiés dans une cabine intérieure où la foudre avait peu de chance de pénétrer. Deyv se cramponnait à son chien. Vana et la féline étaient couchées l’une contre l’autre. Debout dans un coin d’ombre, les yeux clos, Sloosh suivait le fil extravagant de ses pensées. Le Yawtl, n’ayant personne à qui se raccrocher, s’était roulé en boule sur le côté, genoux au menton et talons sous les fesses. A chaque décharge qui crépitait non loin d’eux, il tressaillait, comme dans le ventre de sa mère frémit le fœtus en entendant l’appel de la vie.

De temps à autre, ils s’assoupissaient, pour être réveillés en sursaut par une détonation assourdissante. Ils mangeaient un peu, ne serait-ce que pour avoir le plaisir d’aller se soulager sous le nez de Feersh afin de lui saper le moral en l’humiliant. Aux prisonniers, on avait donné des réserves d’eau, mais rien de solide. On résiste moins à l’intimidation quand on a le ventre creux.

Après un temps infini, la tornade s’éloigna. Ils se précipitèrent sur la passerelle. Le vent, hélas, était toujours aussi violent et, pour tout arranger, ils survolaient une région au relief particulièrement accidenté. Tantôt les montagnes jaillissaient à leur rencontre et tantôt elles s’en éloignaient, au gré des courants qui aspiraient le tharakorm vers le ciel puis, dans une embardée à vous décrocher les tripes, l’entraînaient dans une chute vertigineuse.

Avec ce qu’il faut bien appeler son incorrigible manque de tact, Sloosh insista pour dire toute la vérité à ses compagnons d’infortune.

– Nous n’avons aucune chance. Si un courant descendant nous emporte, nous risquons de nous écraser au sol. Si c’est un courant ascendant, le manque d’oxygène nous sera fatal. Enfin, nous pouvons être projetés contre une montagne.

– Tais-toi ! Mais tais-toi donc ! lui crièrent les autres à l’unisson.

– A quoi bon refuser d’affronter les faits ? A quoi bon faire preuve d’un irréalisme infantile ? Enfin... si vous y tenez... Je me garderai de vous irriter davantage en vous parlant de ces montagnes.

Quelques secondes s’écoulèrent.

– Qu’attends-tu pour nous dire ce que tu sais ? hurla Deyv.

– Oh ! oh ! La curiosité l’emporte sur la peur, je vois. (Sloosh avait le triomphe modeste. Il enchaîna aussi tôt.) Elles font partie d’une gigantesque cordillère qui s’étend d’une rive à l’autre de l’océan, coupant le continent dans sa largeur. Notre retour n’en sera que plus délicat. Evidemment, nous pourrons toujours éviter la montagne en longeant la côte en bateau. A mon avis, ce serait tomber de Charybde en Scylla. L’océan grouille de poissons géants carnivores et de mammifères hostiles. Tout compte fait, il vaudrait peut-être mieux passer par la montagne, même si c’est beaucoup plus long. Cela dit, avec les séismes, la cordillère est devenue pratiquement infranchissable. Des glissements de terrain, des crevasses béantes qui s’ouvrent sous vos pieds, vous imaginez le calvaire...

– Assez ! Assez ! crièrent les autres.

La montagne se fondit dans le lointain et le vol devint plus stable. La vitesse du vent baissa de moitié. Voyant qu’à l’horizon la bande de lumière s’était élargie, Sloosh décréta qu’il avait considérablement sous-estimé leur vitesse précédente.

– Dans les périodes de pointe, il a dû atteindre deux cents, deux cent cinquante kilomètres/heure. Nous allons encore trop vite pour tenter un atterrissage, mais les réserves de gaz doivent commencer à baisser depuis huit sommeils que le tharakorm n’a reçu aucune nourriture. Alors de gré ou de force, nous finirons bien par toucher terre.

Sur le moment, aucun d’entre eux n’avait eu la présence d’esprit de donner les cadavres en pâture au

navire. Tous avaient été jetés par-dessus bord. Sloosh leur fit remarquer qu'il était un peu tard pour se lamenter. D'horribles relents de crasse et d'excréments se répandaient à travers les couloirs. Il fallut se résoudre à libérer les prisonniers, l'un après l'autre, pour qu'ils puissent se laver et nettoyer les lieux. On leur donna aussi leur première ration, parcimonieuse, de viande séchée.

Au dixième sommeil, le vent tomba. Entre-temps, le tharakorm avait été fouillé de fond en comble, de la cale à la grand-vergue. En vain. Pierres et cristal demeurèrent introuvables. Il était temps de passer aux interrogatoires.

Comme il ne faisait aucun doute que les esclaves ne savaient rien, il fut décidé que l'on commencerait par les enfants de la sorcière : Kiyt et Jeydee, les deux fils, et Jowanarr. On leur avait arraché leurs longues robes avant de les jeter dans la cellule et c'est ainsi dévêtus qu'ils parurent devant leurs geôliers. Comme tous les descendants de sorciers dont les œufs s'étaient « gâtés », ils ne portaient pas de pierre. On ne pouvait donc les menacer de ce côté-là. Par contre, dès qu'ils eurent franchi le seuil de la cellule, leur nudité leur devint intolérable. Humiliés par ces regards ennemis qui ne se privaient pas de les jauger, ils gardaient les yeux pudiquement baissés et même quand Hoozisst les aspergea d'eau de la tête aux pieds, ils ne réagirent pas, alors que de mémoire de sorcier, ce geste avait toujours été perçu comme une grave insulte.

Ensuite, les esclaves reçurent l'ordre de les rouer de coups. D'abord réticents, ils obéirent sous la menace d'être jetés dans le vide et manifestèrent un tel enthousiasme qu'il fallut modérer leur ardeur de peur que les prisonniers ne fussent plus en état de répondre.

– A présent, il est temps de passer aux choses sérieuses, dit le Yawtl quand les esclaves furent à bout de force. Nous commencerons par insérer sous vos ongles des éclats de bois incandescents. Si cela ne suffit pas, nous

passerons à vos organes génitaux. Et si vous persistez à vous taire, alors je deviendrai vraiment méchant.

Les fils fondirent en larmes. Entre deux hoquets, ils jurèrent qu'ils ne savaient pas où étaient les pierres car jamais leur mère ne leur avait confié le moindre secret. Jowanarr gardait le silence, comme elle l'avait fait sous les coups.

− Maman, je ne veux pas souffrir ! sanglota Jeydee en crachant quelques dents ensanglantées. Dis-leur ce qu'ils veulent savoir !

Debout, les mains liées dans le dos et nue comme la Vérité sortant de son puits, Feersh ne pouvait pas ne pas être consciente du spectacle navrant qu'offrait son corps mou et fripé avec ses seins flasques qui lui tombaient sur le nombril. Cependant son mince visage moustachu n'avait pas plus d'expression qu'un masque de cire dont elle avait d'ailleurs le regard fixe et glacé.

− Tu n'obtiendras rien en torturant ces malheureux, dit Sloosh. Peut-être y prends-tu du plaisir, Yawtl, mais ce n'est pas mon cas. Au contraire, je suis très sensible à la douleur d'autrui. Si c'est un choix rationnel, j'admets que l'on puisse avoir recours à la torture, alors même que ce procédé m'est insupportable, moins toutefois qu'à celui qui le subit. Dans ce cas précis, je suis contre, car cela ne servirait à rien. Jamais la sorcière ne parlera pour empêcher ses enfants de souffrir. Si elle les a choyés, gâtés au point d'en faire des poules mouillées, ce ne fut point par amour mais pour avoir sous la main des rejetons dociles et faciles à manipuler. La fille aînée, héritière désignée, a reçu une éducation plus stricte qui explique sa dignité présente. Mais vous pouvez torturer Jowanarr aussi longtemps que vous voudrez : Feersh ne cédera pas. Je gage même qu'elle y prendrait un certain plaisir.

» Aussi suggéré-je que vous vous attaquiez directement à elle. Mais attention, ni les menaces ni les souffrances ne la décideront. Elle est trop endurcie. Ce qu'il lui faut…

– Que dit l’homme-plante ? demanda la sorcière.

C’était ses premières paroles.

Hoozisst haussa ses sourcils touffus comme d’autres se frottent les mains. Il traduisit ce que venait de dire l’Archkerri.

– Il a raison, dit Feersh. Tuez-moi si vous voulez, je ne laisserai pas échapper un cri, et encore moins la vérité. Pourtant, si j’étais certaine que nous aurions la vie sauve, je n’hésiterais pas à vous révéler la cachette de vos pierres. Si je pouvais imaginer un moyen d’obtenir votre garantie, je parlerais.

– Pourquoi ne pas l’avoir dit plus tôt ? s’écria Kiyt. Pourquoi les avoir laissé nous humilier et nous torturer ?

Sa mère eut un sourire tranchant comme une faux.

– J’ai pensé que le traitement pouvait donner d’excellents résultats sur des chiffes comme vous.

Le visage de Kiyt se convulsa sous l’effet de la rage. Il cracha en direction de sa mère un jet de salive rosâtre et recula précipitamment, comme s’il craignait d’être battu.

Feersh ne réagit pas plus que si son fils n’avait pas existé.

– Toi, le légume, dit-elle, pouvons-nous passer un accord ? Quelque chose que tu serais en mesure de faire respecter ? Ces sauvages ne m’inspirent aucune confiance.

– Légume ! bourdonna Sloosh avec indignation. Ce n’est pas en m’insultant que tu me convaincras de ta bonne foi !

– Je te prie d’accepter mes excuses, répliqua la sorcière dès qu’Hoozisst eut traduit les protestations de l’Archkerri. Si je t’ai offensé, c’est sans le vouloir. Après tout, si je suis, moi, un être de chair, qu’es-tu donc ? Mais puisque le mot te blesse, n’en parlons plus. Que dis-tu de ma proposition ?

Sloosh réfléchit un instant. Le silence n’était troublé que par les plaintes étouffées de Jeydee et de Kiyt. Un esclave se racla la gorge.

− Elle me paraît raisonnable, dit soudain le centaure. Disons que c’est une bonne base de négociation.

− Non ! hurla Hoozisst. Et ma revanche ? Vas-tu me priver de ce droit légitime ? Nous la tenons. Elle finira par nous rendre nos pierres de toute façon.

— Je comprends ton point de vue, mais si la vengeance revient à l’ordre du jour, il faut considérer celle de Deyv et de Vana. Tu leur as volé leurs œufs− et j’ai dû déployer des trésors de diplomatie pour les empêcher de te torturer et de te tuer. J’y suis parvenu parce qu’ils avaient besoin de toi pour récupérer leurs biens, de même que nous avons maintenant besoin d’elle. Mon raisonnement n’a pas changé.

Le Yawtl ne répondit pas aussitôt. La colère l’étranglait.

− Mais cela n’a rien à voir ! lança-t-il tout à coup. Si je vous ai volés, c’est à mon corps défendant, afin d’obtenir l’Emeraude Divinatrice, et surtout, pour échapper à son châtiment ! Que serait-il advenu de moi, je vous le demande, si j’avais désobéi ?

− Elle ne t’a jamais demandé de dérober mon cristal, pourtant tu n’as pas pu résister. D’ailleurs, tu pouvais fort bien te contenter de lui promettre de voler les pierres et disparaître ensuite dans la nature. Elle ne t’aurait jamais retrouvé.

− Comment ! Pour être à jamais séparé de ma tribu ?

− *Jamais* est un bien grand mot pour dire jusqu’à la mort. Toutefois, je reconnais que tu viens de marquer un point. Un tout petit point.

Hoozisst se mit à arpenter la cabine d’un pas lourd et saccadé, comme un randonneur qui a des kilomètres à faire. Au passage, il décocha un coup de pied dans le tibia de Kiyt. Le fils de la sorcière hurla de douleur. Hors de lui, Hoozisst l’étendit raide d’un coup de poing. Galvanisé par cet acte de violence gratuit, il marcha sur l’Aveugle.

− Ne fais rien que tu serais amené à regretter, lui conseilla l’Archkerri.

Hoozisst lui jeta un regard venimeux et se figea.

– Je flaire une supercherie, dit-il. A quoi cela nous servira-t-il de connaître la cachette des œufs si nous ne pouvons y avoir accès ?

– Enfin un argument constructif ! Dis à la sorcière que nous ne nous contenterons pas de bonnes paroles. Nous voulons tenir nos pierres entre nos mains. Peut-être a-t-elle dressé des pièges autour de la cachette. Dis-lui de les neutraliser si elle ne veut pas en être la première victime.

– J'accepte toutes vos conditions, déclara Feersh après avoir écouté attentivement la traduction de cette brève conversation qui allait décider de son sort. Mais j'exige que vous me détachiez ainsi que mes enfants. Nous promettons de ne pas vous attaquer si de votre côté vous ne cherchez pas à nous défier.

– Que vaut la parole d'une sorcière ! laissa tomber Hoozisst avec mépris.

– Ni plus ni moins que celle d'un Yawtl, riposta Feersh.

– Autant dire qu'elle ne vaut rien, conclut philosophiquement Vana.

– Trêve de balivernes ; je suis prête à vous aider, par tous les moyens dont je dispose, à rentrer en possession de vos précieux cailloux ! s'exclama la sorcière. Yawtl, explique-le bien à l'homme-plante et qu'on en finisse.

– Il faudra aussi nous dire ce que tu comptais faire de nos œufs, murmura Deyv que ce brusque dénouement laissait perplexe.

– Avec plaisir. D'ailleurs, si au lieu de nous attaquer vous étiez venus tranquillement sous les tharakorm, vous le sauriez déjà. Si j'avais pu prévoir qu'il y aurait un homme-plante parmi vous, j'aurais pris mes précautions en postant partout des sentinelles. Mais pouvais-je me douter qu'un Archkerri prendrait la peine de poursuivre le voleur de son cristal ?

Feersh exigea qu'on leur rendît leurs robes sur-le-champ. Il n'était pas convenable pour des sorciers

d’apparaître dévêtus devant leurs esclaves, déclara-t-elle, sauf lorsqu’ils couchaient ensemble ou prenaient leur bain. Puis, le corps dissimulé par une longue tunique couverte de dessins cabalistiques et coiffée d’un grand chapeau cylindrique de toutes les nuances de bleu, elle annonça qu’elle était prête à leur révéler le lieu où étaient cachées les pierres. Auparavant, elle voulait leur promesse solennelle qu’ils n’attenteraient pas à sa vie ni à celle de ses enfants une fois leur curiosité satisfaite.

– Elle doit avoir une bonne raison de nous extorquer ce serment, grommela le Yawtl. Elle est en train de nous mener en bateau, c’est moi qui vous le dis !

– Votre destin est entre les mains des déesses, murmura Feersh avec onction. Ni vous ni moi n’y pouvons rien. A présent, écoutez bien. Vos œufs ainsi que le cristal de l’homme-plante sont enfouis dans les replis d’une excroissance fongueuse, au pied d’un arbre de la forêt qui cerne le désert de sable au-dessus duquel étaient amarrés les tharakorm. Cela vous suffit ? D’après ce que vous m’avez dit, vous avez campé non loin de cet arbre.

# 23

Le silence se prolongea longtemps. La bouche fendue jusqu’aux oreilles, Feersh avait l’air de quelqu’un qui vient de lâcher une plaisanterie désopilante. Puis tout fut réglé en quelques secondes. Le Yawtl sauta sur la sorcière avec l’intention manifeste de l’étrangler. Sloosh empoigna le Yawtl par l’épaule et le souleva à deux mètres au-dessus du sol comme une poupée de chiffon.

– Lâche-moi ! Je vais la tuer ! hurlait Hoozisst en gigotant, le visage tordu par la rage et la douleur. Je vais la tuer ! Je vais la tuer !

– Justement. Je te lâcherai quand je serai sûr que tu ne toucheras pas à un cheveu de sa tête.

– Elle s'est fichue de nous. Je vous l'avais bien dit !

– C'est de notre faute. De la mienne, surtout, puisque je suis le plus intelligent. J'aurais dû faire en sorte qu'elle ne puisse pas nous jouer de tour. Quoi qu'il en soit, il faut nous assurer qu'elle dit bien la vérité. Si elle a menti, le marché est rompu.

A ces mots, la colère du Yawtl s'envola d'un coup. S'il grimaçait encore, c'était parce que la formidable main de l'Archkerri lui broyait littéralement l'épaule.

– Pose-moi à terre, supplia-t-il. Je ne la toucherai pas. Dis-nous plutôt comment tu comptes découvrir si elle a menti ou non, alors qu'elle ne porte pas d'œuf-âme ?

Sloosh le laissa tomber avec une violence à lui déboîter la colonne vertébrale.

– N'importe quel œuf fera l'affaire, assura-t-il.

– Quoi ? s'écrièrent ensemble les jeunes gens.

– C'est ridicule, dit le Yawtl toujours assis par terre à frotter son épaule endolorie. Seul l'œuf qui vous appartient en propre peut refléter votre état d'âme, tout le monde sait cela.

– Encore une idée reçue ! Ce que vous pouvez être naïves, vous autres créatures à cent pour cent protéiques ! Et moi je vous répète que tout œuf peut servir de détecteur de mensonge. J'en ai fait l'expérience.

Pour Deyv, cette affirmation frôlait le blasphème, mais sachant l'Archkerri par nature incapable de mensonge, il ne fit aucun commentaire. Hoozisst s'approcha d'un esclave et d'une secousse brutale rompit le cordon qui retenait son œuf. Il le fourra dans la main de la sorcière.

– Serre-le contre le sac de peau qui te tient lieu de sein, vieille tordue ! Et fais en sorte que nous puissions le

voir !

Feersh vira au gris sous son hâle, pourtant sa voix était aussi ferme qu'à l'ordinaire lorsqu'elle déclara :

– Ce n'était qu'un demi-mensonge. Il est vrai que pierres et cristal ne sont pas à bord du tharakorm, mais ils ne sont pas davantage au pied de l'arbre. Je les ai cachés au fond d'une grotte, tout en haut d'une montagne située sur la rive opposée du fleuve que vous avez traversé pour atteindre la forêt.

Dans sa main, l'œuf était d'un bleu ardent moucheté d'étoiles papillotantes.

– C'était donc ça ! s'écria le Yawtl. Tu espérais que nous allions nous précipiter vers cet arbre et que tu pourrais t'échapper en un lieu sûr où tu te moquerais de nous tout ton saoul !

– Avec les sorcières, il faut s'attendre à tout, murmura Sloosh, mais dans ce cas précis, je ne pense pas qu'elle ait menti par pure malignité. Il y a autre chose, est-ce que je me trompe ?

– C'est une longue histoire, dit Feersh lorsqu'Hoozisst eut traduit la question de Sloosh. Si j'ai demandé à ce voleur de me ramener des pierres répondant à certaines caractéristiques, c'était pour attirer à moi des individus susceptibles d'accepter la mission périlleuse que je comptais leur confier. Hoozisst était un excellent instrument, mais je n'ai jamais eu l'intention de lui faire cadeau de l'Emeraude. A présent qu'elle est en sa possession, il devrait s'estimer satisfait et ne plus me garder rancune. A ma place, il n'aurait pas agi autrement.

Hoozisst découvrit ses dents pointues en un large sourire.

– J'étais trop pressé de me débarrasser de toi, sorcière. Tu dois d'abord m'apprendre à interroger l'Emeraude.

– Nous verrons. Pour en revenir à mon récit, sachez que rien de tout ceci ne serait arrivé sans la Shemibob.

Sloosh eut un bourdonnement de stupeur.

– La Shemibob ? Elle est encore en vie ?

– Pour autant que je le sache. La dernière personne à l'avoir vue est une de ses esclaves, la seule qui soit jamais parvenue à s'échapper du Palais de Lumière aux Mille Cellules. (En comédienne consommée, elle fit une pause.) Et cette esclave, eh bien… elle est devant vous !

Sloosh était aux anges.

– De mieux en mieux ! J'ai une foule de questions à te poser, depuis le temps que nos frères végétaux sont muets sur ce chapitre. On ne peut guère leur en vouloir puisqu'aucune plante ne pousse sur le Désert Etincelant. Il ne cesse de s'étendre, comme tu le sais sans doute, et un jour viendra où il aura gagné tout le continent.

– Vous bavarderez plus tard, intervint Deyv avant qu'Hoozisst ait eu le temps de traduire. Dis-lui de s'en tenir aux faits qui concernent la mission dont elle a parlé.

– N'en déplaise à ce jeune sauvage, je commencerai par le commencement. Au commencement, donc, était une toute jeune fille, bien décidée à s'enfoncer dans le territoire redouté de la Shemibob, que d'aucuns nomment à juste titre l'Abomination Flamboyante. Pour tout vous dire, ma mère m'avait chassée, non sans raison, puisque lasse d'attendre sa mort, j'avais conçu le projet de l'occire et qu'elle l'avait appris, les dieux savent comment. Je me retrouvai donc sans abri et sans le plus petit colifichet légué par nos ancêtres. Quoi de plus pitoyable qu'une sorcière démunie ? Je pris donc le parti de m'introduire chez la Shemibob afin de lui dérober certains de ses trésors. On disait qu'elle en avait à ne plus savoir qu'en faire. Il est vrai qu'elle avait eu tout le temps de les amasser.

– Elle est donc si vieille ? demanda Deyv.

– Je ne sais si vos esprits débiles pourront appréhender ce chiffre vertigineux, mais disons que la Shemibob se trouve sur Terre depuis plus de dix mille sommeils que

multiplie un millier plus dix mille. Quel âge avait-elle à son arrivée, je l'ignore.

– Elle avait presque autant de sommeils qu'il s'en est écoulé depuis, dit Sloosh.

– Bref, elle avait déjà pas mal de rides, reprit Feersh avec un curieux sourire. Quand J'y repense, il fallait vraiment toute l'ignorance et la témérité de la jeunesse pour se lancer dans une aventure pareille alors qu'il m'aurait été si facile de rôder autour de la Maison de ma mère et d'attendre le moment favorable pour en finir avec elle. Seulement voilà, j'avais de l'ambition. Je me disais que si j'arrivais à voler la Shemibob, je deviendrais la plus puissante des sorcières. Ce qui devait arriver arriva : elle me fit prisonnière, mais de sa bouche même j'appris que personne avant moi ne s'était aventuré aussi loin à l'intérieur de son territoire.

» Longtemps, je demeurai son esclave. Ce n'est pas si désagréable, une fois que l'on s'est habitué à son aspect effroyable. Contrairement aux autres esclaves, j'ouvrais tout grands mes yeux et mes oreilles. Souvent, nous devisions, ou plutôt j'écoutais ses merveilleux récits. Plus d'une fois, je me suis demandé si elle n'attirait pas les voyageurs dans sa tanière à seule fin d'avoir en permanence un auditoire sous la main. Je m'emplissais les poches de tous les trésors que je prévoyais d'emporter. Il y en avait tant. Le choix était si difficile. J'en éliminai certains, trop encombrants ou trop bien gardés.

» Un jour, elle m'avoua n'être pas née avec le don de longévité. C'était un trésor qu'elle avait acquis depuis, le plus précieux d'entre tous, probablement. Mais ce fabuleux secret n'était pas protégé par des sentinelles en armes dans une cave du Palais Palpitant. Elle le tenait enfoui dans sa mémoire. Comme je lui demandai pourquoi elle ne le partageait pas avec ses esclaves afin de ne plus avoir à les renouveler, elle me répondit avec un sourire énigmatique que c'était inutile puisque le jour approchait où la Terre

serait pulvérisée sous la pression de l’amas d’étoiles qui la cernait de plus en plus près. Alors les astres et la poussière d’astres, tous les corps célestes, se confondraient pour former une formidable boule de feu qui exploserait à son tour, et...

– Sloosh nous a déjà raconté tout ça, coupa Deyv avec quelque impatience.

– Vraiment ? En tout cas, elle fut stupéfaite du calme avec lequel j’accueillis ces révélations. C’est le privilège des sorcières, de ne s’étonner de rien. Et pourquoi aurais-je été bouleversée par l’annonce de cataclysmes qui se produiraient bien après mes derniers sommeils ? Vexée, la Shemibob déclara d’une voix mystérieuse qu’il existait peut-être un moyen d’éviter ce désastre. L’espace lui-même se gauchissait sous l’action de la masse de matière en expansion. Sa distorsion pourrait déclencher l’ouverture momentanée de certaines portes, ouvrant sur d’autres univers...

» Je ne comprenais rien, aussi étais-je bien obligée de la croire sur parole. Cependant, elle ne donnait pas l’impression d’avoir inventé cette histoire de toutes pièces, pour le seul plaisir de passer le temps. Elle parlait sérieusement.

– Les Archkerri ont une théorie pas très éloignée de la sienne, dit Sloosh.

– Les Archkerri ont des théories sur à peu près tout. Il serait malheureux que, sur le nombre, certaines ne soient pas exactes. Je voulus savoir si elle connaissait l’emplacement de l’une de ces portes. Elle était presque certaine qu’il en existait une dans son propre palais. Elle me décrivit un phénomène monstrueux. A n’en pas douter, ce devait être ça, l’Abomination Flamboyante.

» Toutefois, ajouta-t-elle, si elle ne se trompait pas, si c’était bien une porte, elle n’était pas encore ouverte. En vain avait-elle essayé de la franchir. Peut-être en serait-il

toujours ainsi, et peut-être l’univers qui commençait derrière était-il comme le nôtre, vieux et agonisant…

– Au pire, c’est un mensonge ; au mieux, un conte à dormir debout surgi de l’imagination débridée de la Shemibob ! s’exclama le Yawtl. Ou bien une ruse pour attirer sur son territoire quelque innocent qui voudra voir à quoi ressemble cette fameuse porte.

– Qui, en dehors de moi, aurait pu en entendre parler ? riposta la sorcière. Je suis la seule à être jamais sortie vivante de cet enfer !

– Tu te trompes, dit Sloosh. D’autres ont réussi.

– D’autres ? Avec des trésors plein leurs poches ?

– En voilà assez ! répondit Sloosh avec une fermeté qui surprit tout le monde. Tu ne nous a toujours pas dit pourquoi tu voulais des œufs-âmes ni ce que tu comptais exiger de leurs propriétaires !

– C’est très simple. La Shemibob connaît le secret de l’extrême longévité. Ce secret, je sais qu’elle le livrerait sous la torture. Les moyens ordinaires n’y suffiraient sans doute pas, mais elle possède une panoplie terrifiante, toute une batterie d’instruments capables de faire parler n’importe qui.

» Quand on est presque immortel, il est facile de chercher, puis de trouver et de franchir la porte d’un autre monde. On ne craint rien. On est à l’abri des accidents, des meurtres ou du suicide. Et quand le nouvel univers est usé, on peut toujours se sauver dans un troisième et ainsi de suite.

– Par *on*, tu veux dire *toi*, Feersh, et nul autre, insinua Hoozisst.

Si elle avait eu un regard, le Yawtl eût été foudroyé sur place.

– Ce secret, je suis prête à le partager. D’ailleurs, je suis trop vieille pour m’aventurer à nouveau sur le territoire de la Shemibob. J’aurais dû essayer il y a longtemps, mais alors j’avais d’autres soucis en tête, dont

le moindre n’était pas d’essayer de survivre à mes ennemis. Puis mes forces ont décliné et je me suis sentie peu à peu des envies d’éternité. Pouvoir vivre aussi longtemps que la Shemibob ! Je confiai au Yawtl la mission que vous savez, avec ordre de guider les propriétaires des œufs jusqu’à mon tharakorm. S’ils étaient assez malins et résistants pour suivre sa piste, ils devraient être capables de faire ce que je leur demanderais ensuite.

– Astucieux, murmura Hoozisst. Mais qu’est-ce qui les aurait empêchés de quitter le Désert une fois qu’ils seraient devenus presque immortels ? Oh ! je comprends… tu les tenais avec la promesse de leur rendre leurs œufs !

– Mais pourquoi ne pas avoir amarré ton tharakorm à proximité du territoire de la Shemibob ? demanda Sloosh. Ainsi, tu aurais pu recruter tes candidats sur place au lieu de leur imposer ce long et périlleux voyage.

– Me prends-tu pour une idiote ? C’est exactement ce que j’ai fait… au début ! Mais mes émissaires successifs ont tous échoué. Alors j’ai traversé l’océan et je me suis installée à l’autre extrémité du continent. Toujours, je jetais l’ancre au-dessus de vastes espaces découverts et recommençais inlassablement le même processus en prenant soin de choisir chaque fois un voleur différent, des Yawtl pour la plupart. Ils sont rusés, mais beaucoup moins intelligents qu’ils ne le croient.

– Assez tout de même pour t’avoir possédée, espèce de Carabosse.

– Tu n’y serais jamais parvenu si tu n’avais pas volé le cristal d’un Archkerri ! On ne peut pas faire confiance à un Yawtl. Ils sont trop cupides. De temps à autre, quand tous les candidats d’un secteur avaient été épuisés, j’allais m’installer ailleurs, et pour ce qui était de la distance à couvrir, je conseillais à mes émissaires de dénicher un jeune tharakorm et de se laisser pousser par le vent jusqu’au Désert, ou bien de gagner le rivage et d’aller là-

bas en bateau. En cas de succès, ils devaient rester sur le territoire de la Shemibob jusqu'à mon arrivée.

– Grossière erreur, observa sentencieusement l'Archkerri. Entre-temps, ils se seraient aperçus qu'ils n'avaient plus besoin de leurs œufs.

– Tu es fou ! s'écria Deyv. Jamais ils n'auraient accepté de les abandonner définitivement.

– Hum ! Tu as encore beaucoup à apprendre.

– Dans votre cas, c'est différent, reprit la sorcière. Vous connaissez leur cachette. Quand vous aurez arraché son secret à la Shemibob, vous reviendrez les chercher si cela vous tente.

Deyv et Vana échangèrent un regard incrédule. Croyait-elle vraiment qu'ils allaient s'enfoncer dans la gueule du monstre alors qu'ils savaient où se trouvaient leurs œufs ? Sloosh avait intercepté cet éloquent coup d'œil.

– Si je suis bien renseigné sur les pouvoirs de la Shemibob, ceux qui les partagent sont désormais en mesure de fabriquer leurs propres œufs, déclara-t-il sur un ton détaché.

Il y eut un long silence. Puis tout le monde se mit à parler en même temps. Quand le calme fut revenu, Feersh demanda qu'on lui traduisît ce qui avait causé tant d'émoi. Pour elle, comme pour les autres, ce fut une véritable révélation.

– Si j'avais pu me douter ! Mais alors – ô Shkanshuk ! – alors, s'ils ont réussi, mes émissaires n'avaient plus aucune raison de revenir ! C'est impossible ! C'est effroyable !

– En effet, murmura Vana avec un large sourire. Je n'aimerais pas être à ta place si par hasard l'un d'eux a pris la place de la Shemibob !

Pour la première fois depuis qu'ils la connaissaient, Feersh semblait réellement prise au dépourvu.

# 24

Pour Deyv et Vana, cela ne changeait rien. La possibilité de pouvoir fabriquer des œufs de rechange les laissait de glace. Retrouver leurs pierres d'origine et rentrer chez eux, ils n'en désiraient pas plus.

Comme toujours, Sloosh interrompit le fil de leurs pensées.

– C'est justement parce que vous aimez votre tribu qu'il faut continuer. Et songez à toutes les créatures intelligentes qui peuplent cette planète. Pour elles toutes, vous devez nous aider à trouver une issue.

Les jeunes gens voulaient bien se laisser convaincre de trouver une porte par laquelle pourraient s'échapper leurs parents et amis, mais pourquoi fallait-il se soucier du sort de tribus ennemies ou, pire encore, de la vie ou de la mort de gens dont ils n'avaient jamais entendu parler ?

– Si une seule tribu est sauvée, comment pourra-t-elle se reproduire sans être peu à peu détruite par la consanguinité ?

– Et toi ? demanda Deyv. As-tu l'intention de conduire les tiens de l'autre côté ?

– Bien sûr. C'est extraordinaire ! Pourquoi faut-il que j'essaye de vous convaincre de sauver le plus grand nombre d'êtres humains quand ceux-ci n'auront de cesse d'avoir exterminé tous les Archkerri ? Bah ! Je suis un incorrigible optimiste.

Une fois seuls, hors de portée des oreilles indiscrètes, Deyv et Vana se confièrent ce qu'ils avaient sur le cœur.

– C'est trop dangereux, dit la jeune fille.

– Tu as raison. Nous avons déjà pris assez de risques. Le chemin du retour est long et semé d’embûches, mais du moins savons-nous à quoi nous en tenir. Tandis que le Désert…

– Et puis, nous n’avons aucune chance. Comment pourrions-nous réussir là où tout le monde a échoué depuis je ne sais combien de milliers de milliers de sommeils ?

– C’est exact. Nous n’avons aucune chance.

Le vent déclina et tourna. La sorcière affirma qu’il les poussait maintenant vers le sud du Désert. Le sommeil suivant, on parla de crever les réservoirs.

– Patientons encore un peu, suggéra Sloosh. Qui sait si la tempête ne se lèvera pas de nouveau ?

Tel un fanal, la bande de lumière était plus large que jamais à l’horizon. Dès qu’ils auraient atterri, cependant, la Bête fondrait sur eux de toutes parts. Pendant six sommeils au moins, ils seraient condamnés à l’obscurité totale, mais c’était le prix à payer en échange de leur liberté de mouvements. Tous s’accordaient à le trouver modeste.

Le vent tomba encore. Sans plus hésiter, Sloosh s’empara d’une épée et perfora la paroi du premier réservoir. Il était sur le point de transpercer les autres quand Kiyt entra en trombe dans la cabine.

– Arrêtez ! Le vent se lève !

L’Archkerri bourdonna quelque chose qui ressemblait fort à un juron. Un juron humain, sans doute, puisque sa langue n’en possédait aucun. Ils se précipitèrent sur le pont. Le tharakorm filait à toute vitesse et, derrière eux, l’horizon avait viré au noir.

– Je viens de calculer le débit d’écoulement du gaz, dit Sloosh. En admettant que mes estimations soient exactes, nous devrions nous poser peu après le prochain sommeil. D’ici là, nous risquons d’aller beaucoup plus vite. Autrement dit, c’est maintenant ou jamais !

Sans attendre leurs réactions, il retourna dans la salle des réservoirs et les cribla de trous. Quand il revint sur le

pont, un immense plan d’eau miroitait devant eux, si vaste que, même à cette altitude, on n’en voyait pas la fin. Feersh et ses enfants se ceignirent de cordes dont ils nouèrent l’extrémité au grand mât. Les esclaves se hâtèrent de les imiter. Bravant les émanations gazeuses, le Yawtl fit plusieurs voyages afin d’aller chercher les trésors entreposés dans la cale. Personne ne proposa de l’aider.

— Stupide. Complètement stupide, remarqua Sloosh. Nous allons amerrir. L’eau entrera par les hublots et nous coulerons. S’il reste un peu de gaz dans les réservoirs, le tharakorm flottera un moment. Mais comment espères-tu nager jusqu’au rivage en emportant un seul de ces objets ? Estime-toi heureux de ne pas avoir à te débarrasser de tes armes.

— C’est ce que nous verrons, riposta Hoozisst avec hargne.

Ils arrimèrent le cube sur le dos de l’Archkerri. Ils avaient d’abord envisagé de déplier le vaisseau et de s’installer à l’intérieur, puis la peur d’être chassés vers le large les en avait dissuadés. Ils ne savaient même pas s’il s’agissait d’un lac, d’un lac immense, ou de l’océan. En fait, ils ne savaient pas du tout où ils se trouvaient. Raison de plus pour ne pas s’en remettre au caprice du vent. Gagner la rive la plus proche, c’était leur unique chance.

Comme ils amorçaient leur descente, ils virent que l’eau était piquetée de petits points blancs. Ils grandirent et devinrent une flottille de deux-mâts d’une taille impressionnante. Sloosh n’avait jamais vu d’ouvrages flottants d’une telle dimension. Ses derniers espoirs s’envolèrent. Au pire, ils seraient exterminés, au mieux, capturés par les équipages de ces monstres.

Les fils de la sorcière sanglotaient bruyamment. Imperturbable, leur sœur arborait l’expression lointaine et dédaigneuse de qui ne craint pas d’affronter la mort. Droite comme une bougie, Feersh restait adossée au mât. L’Aveugle avait exigé qu’on lui décrivît exactement ce qui

les attendait. Alors elle avait tranquillement ôté sa robe, dont le poids eût risqué de l'entraîner au fond, et fermé ses yeux inutiles. Deyv songea qu'elle allait bientôt se retrouver aussi démunie que naguère, lorsque sa mère l'avait chassée dans la brousse, nue et sans armes. A cette différence près qu'elle avait depuis perdu la vue et gagné pas mal de sommeils. Que feraient ses enfants, qu'il était un peu tard d'initier aux devoirs de l'amour filial ? Allaient-ils l'aider à nager ? L'abandonneraient-ils ? En vain chercha-t-il sur son visage la moindre trace d'angoisse. On eût dit qu'il s'était enfoncé sous la surface, derrière un voile de rides impénétrables.

Soudain, le Yawtl s'approcha d'elle d'un pas farouche et conquérant.

– Alors, Carabosse, où sont tes diableries ? Tu fais moins la fière, à présent ? Bientôt ta chair molle engraissera le poisson, si toutefois il n'en crève pas avant !

Son rire sec, solitaire, venimeux, se cassa tout net : les doigts de Jowanarr marbraient sa joue de traces écarlates. Son épée jaillit dans son gros poing. La fille de la sorcière ne recula pas d'un pouce. Simplement, dans un geste instinctif, elle leva le bras pour se protéger le visage.

– Misérable rapace ! hurla-t-elle derrière son bouclier dérisoire. N'as-tu point vu ces vaisseaux ? Crois-tu que leurs marins ne t'arracheront pas tous ces trésors que tu nous as volés ?

– Vite ! Venez voir ! cria Deyv penché à la rambarde.

Le Yawtl laissa retomber son bras. Ils s'élancèrent, tous sauf Feersh, et le silence tomba, stupéfait, épouvanté.

Les grands voiliers s'étaient considérablement rapprochés et chacun pouvait voir les créatures qui rampaient sur leurs ponts. Ce n'était ni des hommes, ni des Yawtl, ni des Archkerri. C'était d'énormes choses blanchâtres, et si elles évoquaient un animal quelconque, c'était la limace. Des limaces de plusieurs mètres de long. Il n'y avait pas de rambarde, pas davantage de barre, bien

que la partie supérieure d’un gouvernail émergeât de l’eau, et nulle corde ne pendait des mâts. D’autres éléments faisaient défaut, mais les passagers du tharakorm n’eurent pas le temps de s’en rendre compte. L’eau montait vers eux et tous s’étaient jetés à plat ventre sur le pont.

Le choc fut redoutable. Personne ne tomba, cependant. Longtemps, la tempête fit rage. Une vague plus haute que les autres les souleva au sommet de sa crête, hésita, perdit l’équilibre et au lieu de les entraîner dans sa chute, les laissa retomber dans le creux de la suivante. Des paquets d’écume décapités par le vent s’écrasaient sur le pont. Longtemps, personne n’osa bouger. Puis le balancement devint régulier. La houle s’apaisa. Deyv se mit debout. Le tharakorm tenait bon, mais le courant les entraînait au large.

Le voilier le plus proche vira de bord et mit le cap sur eux. Les guis de ses voiles auriques s’agitaient. Deyv avait remarqué ce mouvement et n’y comprenait rien. Autant qu’il pouvait en juger, les limaces se contentaient de ramper au petit bonheur.

Il y avait sur la coque et les mâts d’étranges formations, dont on n’aurait pu dire si elles avaient poussé là ou s’y trouvaient attachées. A première vue, on songeait à des fleurs. Les corolles bleues pivotaient au bout des tiges jaunes comme si elles avaient des yeux. Celles qui se trouvaient sur la coque sondaient les flots ; les autres inspectaient l’horizon.

Au lieu de venir droit sur le tharakorm, le voilier effectua un large détour. A présent, il fonçait sur sa cible comme s’il comptait l’éperonner par le milieu. Feersh et les autres avaient dénoué les cordes qui les retenaient au grand mât. La sorcière les adjurait de plonger pendant que le rivage pouvait encore être rejoint à la nage. Evidemment, ils ne voulaient rien entendre. Ces tourbillons d’eau noire les terrifiaient. Aussi longtemps que le tharakorm ne s’enfoncerait pas, ils ne voyaient pas de

raison de l’abandonner. Ce que Feersh ignorait, c’est qu’il était déjà trop tard.

Tout le monde s’était réfugié à l’avant, le plus loin possible du point d’impact prévisible. Plus rien ne semblait devoir faire dévier le monstre de sa trajectoire. Soudain, les eaux autour d’eux s’élargirent en vastes cercles, puis se soulevèrent rapidement comme si elles glissaient autour d’un obstacle immergé montant rapidement à la surface. Un grondement sourd se fit entendre, un bourdonnement souterrain, et tous suspendirent leur souffle. Comme si elle était montée des profondeurs pour projeter sa masse tout entière à l’air libre, une formidable créature, une montagne de chair grise et pourpre, jaillit obliquement de la houle et se lança vers le ciel dans un giclement d’écume éblouissante, les mâchoires béantes, fouettant l’air du bouquet de tentacules échevelés qui se dressait sur sa bosse frontale.

Le léviathan retomba dans un fracas énorme et son plongeon creusa dans les flots un tourbillon où le tharakorm fut bien près d’être aspiré. Les esclaves et les enfants de Feersh se ruèrent en hurlant vers la poupe, bousculant la sorcière qui roula sur le pont. Deyv avait eu le temps d’apercevoir l’œil du monstre ; petit, comparé au reste du corps, et jaune, il luisait d’un éclat vorace. Et quand le deux-mâts les frôla de sa masse, les fleurs apparurent pour ce qu’elles étaient vraiment : des yeux, en effet, avec un iris noir au fond des corolles bleues, et un regard tout aussi vorace.

Certaines limaces semblaient vaguement conscientes de la présence des étrangers. La plupart les ignoraient. A travers l’épaisseur gélatineuse et translucide de leur chair, on devinait un squelette noir. Avec ça, une vingtaine de petites nageoires latérales et une queue de poisson. Les yeux, d’énormes globules verts, donnaient l’impression d’être posés sur le devant de la tête. Pas de nez, pas de

fente nasale. La bouche s’ouvrait sur plusieurs rangées de minuscules dents triangulaires. Pas de langue.

Le pont sur lequel elles glissaient, noir et luisant comme du cuir, n’était qu’à un mètre cinquante de la ligne de flottaison. Comme l’étrange navire s’éloignait, une rafale de vent rabattit sur les voyageurs une odeur insolite, une odeur de chien mouillé.

Pour la seconde fois, le léviathan se montra. Son saut prodigieux fut comme un défi au-dessus des vagues arrachées dont l’écume s’envola avec lui. A sa vue, le voilier opéra un brusque virage. Battant l’eau à une vitesse furieuse, il se rua sur lui et le saisit à mi-corps alors qu’il avait déjà la tête sous l’eau.

Deyv se frotta les yeux.

− Avec quoi ? se demanda-t-il. Avec quoi le tient-il ? On dirait... c’est impossible... on dirait qu’il le tient dans sa *gueule !*

L’évidence qu’il refusait d’admettre lui fut révélée peu après, quand le voilier fit volte-face, entraînant le poisson géant à demi cisaillé entre ses mâchoires qui se refermaient presque autour de leur proie.

− Vous avez vu ? cria Vana. La proue a une bouche !

− Et la bouche a des dents ! renchérit le Yawtl.

A leur intense soulagement, comme un chien qui vient de trouver un os se hâte d’aller l’enfouir, le deux-mâts fit voile vers l’horizon ; soudain, inexplicablement, il obliqua et se remit à naviguer à la bouline contre le vent. Quand il fut plus près, les voyageurs horrifiés constatèrent que le léviathan grouillait de limaces translucides sous lesquelles il n’était déjà plus qu’une masse sanguinolente. Elles le déchiquetaient à belles dents, et si d’aventure l’une d’elles tombait à l’eau, elle s’en expulsait d’une brusque détente, assez puissante pour la projeter sur le pont.

Sloosh était demeuré silencieux.

− Il faut y aller, murmura-t-il soudain comme pour lui-même. Il faut se jeter à l’eau. Mais si nous plongeons, sans

doute serons-nous dévorés. Si nous nous accrochons au tharakorm, nous serons quand même dévorés et de plus, nous risquons de couler au milieu de l'océan. Dilemme intéressant, n'est-ce pas ? Malheureusement, nous ne pouvons guère le prolonger. Les réservoirs s'emplissent d'eau, inexorablement…

– Et les trésors ? hurla Hoozisst, au comble du désespoir. Si nous les laissons, nous ne les retrouverons jamais. Jamais !

– Quel dommage ! lança l'Archkerri par-dessus son épaule.

Il se laissa tomber, plus qu'il ne plongea vraiment, et se mit à patauger, ses grosses mains rouges pleines de toutes les armes que les autres lui avaient confiées. Seule la partie « humaine » de son corps, le torse, la tête et les bras, était visible. Jum et Aejip sautèrent ensemble, suivis des jeunes gens. Quand ceux-ci eurent rattrapé Sloosh, ils s'agrippèrent d'une main aux sangles qui retenaient le cube sur son vaste dos.

Derrière eux, tout en nageant, le Yawtl laissait éclater sa colère et sa frustration. Quand il s'avisa qu'il avalait des litres d'eau à chaque syllabe, il se résigna au silence.

Deyv avait peur. Peur comme jamais. Des visions de cauchemar s'imposaient à lui, impossibles à refouler. Tantôt un poisson surgissait devant eux, gueule béante, et les engloutissait sans même s'en apercevoir, tantôt le danger s'élevait des profondeurs enténébrées sous la forme de mâchoires bordées de doubles rangées de dents affûtées comme des rasoirs. Plus tard, il douta de pouvoir atteindre le rivage et appela de ses vœux une noyade rapide. Mieux valait être dévoré mort que vif. De toute façon, le courant était trop fort. Ils n'avançaient pas. Ils seraient épuisés bien avant de sentir le sol sous leurs pieds.

Les autres se débrouillaient encore plus mal ; la distance qui les séparait de l'Archkerri se creusait irrésistiblement. Jowanarr restait près de sa mère et lui

criait de revenir sur le droit chemin chaque fois qu’elle s’en écartait.

Soudain, un esclave lança un bref et déchirant appel au secours. Deyv se retourna juste à temps pour voir le malheureux s’enfoncer dans l’eau, comme brutalement happé. Ce n’était pas, ce ne pouvait être la fatigue. Le garçon ressentit une poignante contraction de l’estomac. Il voulut redoubler d’effort. Peine perdue. Il avait atteint sa limite. A quoi bon, d’ailleurs ? Pour le monstre qui fendait l’eau vers sa cible, le nageur le plus rapide du monde devait donner l’impression de faire du surplace. Sagement, il ralentit pour ménager ses dernières forces. La panique reflua.

− Le voilier ! s’écria la jeune fille d’une voix entrecoupée. Il revient ! Il s’approche !

− Deyv, détache le cube et tire sur la tige ! dit Sloosh.

En l’espace d’une minute, ce fut fait. Le vaisseau des Anciens tanguait mollement sur l’eau noire. Après s’être hissé à l’intérieur, Deyv prit les armes des mains de l’Archkerri et celui-ci se suspendit au linteau afin que Vana, Hoozisst et les animaux puissent grimper le long de son dos. Quand tous furent à bord, ils l’aidèrent à monter. Shig, la compagne du malheureux qui avait été entraîné sous la surface, arrivait en suffoquant à leur hauteur. Elle s’affaiblissait à chaque mètre qu’elle parvenait à couvrir en direction de la plage. Encore quelques brasses et elle s’abandonnerait. Deyv se pencha et lui tendit la main.

Si c’était un lac, ils finiraient par être jetés sur la berge. Si c’était la mer, ils seraient ballottés jusqu’à ce que mort s’ensuive.

Quelqu’un donna de la lumière.

− Ouvre la porte, Deyv, ordonna l’Archkerri dans un bourdonnement paisible. (Avec ses feuilles ruisselantes, il luisait autant qu’un arbre après l’averse.) Nous allons prendre Feersh au passage.

− Feersh ?

− Nous avons besoin d’elle. Sa connaissance du Désert nous sera utile.

− Parle pour toi. Ni Vana ni moi ne serons là pour en profiter.

Sur ces mots, le garçon tourna le dos à la porte, délibérément.

La sorcière jura qu’elle se laisserait mourir si on ne repêchait pas aussi ses enfants. Hoozisst poussa des hauts cris. Deyv garda le silence, mais il ne croyait pas une seconde qu’elle mettrait sa menace à exécution. Simplement, elle ne voulait pas se retrouver seule quand elle estimerait opportun de trahir l’Archkerri. Puis il l’entendit exiger qu’on fît de même pour ses esclaves et ses soupçons se muèrent en certitude. Cela dit, elle se faisait de sérieuses illusions en s’imaginant pouvoir compter sur leur loyauté.

Avec un haussement d’épaules agacé, Deyv chassa ces spéculations moroses. Que lui importait la rouerie de cette horrible femme ? Il l’avait dit, il ne serait plus là pour en subir les conséquences.

Hoozisst recommença à faire du tapage au sujet des trésors. Certains avaient été balayés par les vagues, mais il devait en rester plusieurs sur le pont. Sloosh proposa de tenter quelque chose lorsqu’ils passeraient à proximité du tharakorm. Il faudrait faire vite, car à chaque creux de vague, des trombes d’eau s’engouffraient par la porte. Quand il estima le moment venu, Sloosh ouvrit. Le Yawtl tendit le cou à l’extérieur. Il le rentra presque aussitôt et referma. Il était hors de lui. Il marcha droit sur Feersh. Son poing disparut presque dans le ventre de la sorcière. Elle expulsa bruyamment de l’air et dégringola sur le plancher plein d’eau où elle se recroquevilla.

Attendre, une fois de plus. Les voyageurs s’assirent par petits groupes. Il n’y avait rien à manger, mais ils ne risquaient pas de mourir de soif. Quand l’un d’eux voulait se soulager, il allait à l’étage. Quand la puanteur devenait

insoutenable, on ouvrait la porte. De ce point de vue, c'était plutôt un avantage que d'avoir le ventre vide. Rien à évacuer, rien à vomir. Trois sommeils passèrent ainsi. Puis le Yawtl émit à haute voix ce que certains pensaient depuis quelque temps déjà. D'un commun accord, on décida de s'accorder un nouveau délai. Les esclaves, surtout, étaient tout disposés à continuer à se serrer la ceinture. Pardi, si l'on en venait à se manger les uns les autres, on commencerait par l'un d'eux !

Peu après cette grave discussion, la proue du vaisseau heurta quelque chose avec un choc sourd. La vague l'en écarta puis l'y ramena, et il se produisit une autre secousse, plus amortie. Le vaisseau alors pivota de façon à se placer parallèlement à l'obstacle contre lequel il venait buter au gré du roulis.

Deyv voulut ouvrir, mais le battant refusait de bouger. Il fit reculer tout le monde. La porte bascula de quarante-cinq degrés vers le haut. Cette fois, elle n'opposa plus aucune résistance. A peine Deyv eut-il regardé dehors qu'un cri lui échappa. La coque monumentale d'un deux-mâts se projetait mollement vers lui. Vite, il rabattit la porte avant la collision et la rouvrit quand la houle eut éloigné le vaisseau. Il regarda encore, de tous ses yeux. Aux autres qui attendaient, pelotonnés dans le fond de la pièce, il lança d'une voix rassérénée :

− Ce n'est rien ! Juste la carcasse d'un voilier.

# 25

D’un bond, il fut sur la coque. Le monstre était couché de côté, le long d’une plage rocheuse. Deyv escalada le dôme jusqu’en haut. A plat ventre, il plongea son regard dans l’énorme cavité jadis recouverte par le pont. Il n’y avait plus de voile non plus, et plus d’yeux-fleurs. Tous les organes corruptibles s’étaient décomposés depuis longtemps. Outre la coquille, il ne restait que le squelette, comme une voûte en ogives renversée qui tendait vers le ciel ses nervures de métal.

Le garçon attrapa au vol la corde dont Sloosh avait attaché l’autre extrémité à un meuble et marcha vers la proue. Le ressac en découvrait la formidable gueule. La mâchoire inférieure, garnie de plusieurs rangées de redoutables dents triangulaires, faisait saillie sur plus de deux mètres. Deyv se laissa glisser sur les rochers où le Yawtl et la jeune fille le rejoignirent. Unissant leurs efforts, ils tirèrent le vaisseau au sec. Malgré l’inertie du monstre dont les passagers du vaisseau ne voyaient que le ventre, toutes les craintes n’étaient pas dissipées et les renforts arrivèrent en ordre dispersé. Enfin, le museau conique fut solidement coincé entre deux arbres. Alors on se mit en quête de nourriture. On se gorgea de fruits et de baies à en être malade. Une fois le vaisseau nettoyé, on le replia. Sloosh le chargea sur son dos et s’en fut explorer l’intérieur du voilier. Vana annonça qu’elle se sentait en manque de protéines et partit chasser avec la féline. Suivi de Jum, l’inséparable compagnon, Deyv décida d’escalader la seule éminence visible, une sorte de piton rocheux qui dressait ses trois cents mètres par-dessus les ondulations de la verdure forestière.

A mi-hauteur, il dut se rendre à l’évidence : ils avaient échoué sur une petite île. Son regard fouilla l’horizon et le trouva désespérément vide. Prêt de céder au découragement, il se ressaisit aussitôt. Ile ou continent, quelle importance ? Pour lui, de toute façon, c’était le terme du voyage. Il construirait une pirogue pour retourner

sur le continent. Vana était décidée à l'accompagner, et si personne ne voulait leur donner de conseils, ils observeraient les manœuvres des deux-mâts afin de voir comment ils naviguaient contre le vent. Et puis leur bateau serait si petit que les monstres ne le verraient même pas ; d'un autre côté, à force de discrétion ils courraient le risque d'être gobés par inadvertance, mais le moyen de faire autrement ?

Il poursuivit l'ascension du piton. Du sommet, il aurait peut-être l'agréable surprise d'apercevoir au loin une bande de terre. Ils serpentaient entre d'épaisses broussailles. Soudain, Jum tomba en arrêt ; il avait le poil dressé et de sa gorge montait l'inévitable grondement de mauvais augure. D'une voix douce et pressante, son maître l'exhorta à continuer. La pente était presque à la verticale, à présent. Crochetant la boue et s'agrippant aux racines et aux aspérités, Deyv se hissa sur le plateau qui couronnait l'éperon rocheux. Il s'était attendu à tout : il ne vit qu'une minuscule créature simiesque dotée d'énormes yeux rouges. A ses roucoulements brefs et gutturaux, il comprit qu'elle était beaucoup plus effrayée qu'eux, trop effrayée même pour déguerpir. Etait-ce vraiment là le danger signalé par Jum ? Mais celui-ci ne prêtait aucune attention au petit singe. Il avait tourné la tête sur la gauche. Il ne grondait plus. Il regardait la forêt de ses yeux immobiles, en alerte, comme s'il percevait réellement une présence par-delà l'enchevêtrement végétal.

Lentement, Deyv sortit l'épée du fourreau. Il s'éloigna dans la direction indiquée. Il s'enfonça sous les arbres et sans se retourner ; il savait que le chien était là, attentif comme lui à ne pas faire craquer de brindilles, fouetté comme lui par les feuilles de *daunash*. Plus loin, le petit plateau cessait abruptement. A quelques mètres du bord de la falaise, au-dessus du vide, par conséquent, quelque chose scintillait, palpitait, se dilatait, se contractait... quelque chose qui ressemblait à une spirale dont le

diamètre variait au rythme de ses spasmes. De son centre sortait un tronc grossièrement aplani dont l'autre extrémité était posée sur la falaise. Une passerelle, autrement dit, une voie d'accès au cœur de la spirale.

Deyv n'entendait aucun son mais, couchées en avant, les oreilles sensibles de Jum frémissaient. Impossible de se méprendre sur l'expression du chien. Il avait peur. Et plus il regardait la spirale, plus le garçon se sentait lui aussi gagné par la terreur. Une terreur sourde, accompagnée d'une soudaine nausée. Cette chose… ce miroitement… ce n'était pas *naturel*.

Il détourna les yeux, secoué de haut-le-cœur. Il dut s'asseoir, tellement la tête lui tournait. Jum, la queue entre les jambes, se pressait contre lui. Peu à peu, la nausée s'estompa, mais chaque fois qu'il glissait un regard vers la source de lumière, son estomac se soulevait. Etait-ce la demeure d'un dieu ou d'un démon ? Mais les dieux et les démons ont-ils besoin d'une passerelle pour enjamber le vide ? Qu'en savait-il, après tout ? Avait-il jamais vu de dieu ou de démon ? Une dernière fois, surmontant sa répugnance, il regarda le prodige. Ce fut alors qu'il vit les empreintes dans le sol. Entre le tronc d'arbre et la forêt.

L'espace d'une seconde terrifiante, il crut qu'une créature de cauchemar se trouvait là, derrière lui. Tout juste s'il ne la « sentait » pas. Il pivota. Derrière lui, bien sûr, il n'y avait que la forêt. Il prit ses jambes à son cou.

A son retour au camp, il fut accueilli par le Yawtl.

– Tu en fais, une tête ! On jurerait que tu as vu un fantôme.

– J'ai vu bien pire. Où est Sloosh ?

Il se précipita dans la carcasse du voilier, mais l'Archkerri ne s'y trouvait plus. Il arriva bientôt, ployant sous le poids de branches entières chargées de fruits. Sans broncher, il écouta le récit de Deyv.

– Je m'abstiendrai de dire que tu aurais pu au moins suivre ces empreintes.

– Comment ça, tu t’abstiendras ? Mais tu viens de le dire !

– Non, je viens de dire que je m’abstiendrai de le dire. Il fallait bien que je précise, sinon comment auriez-vous su en quoi consistait cette abstention ? Bon, nous allons tous gravir cette montagne.

Les esclaves refusèrent tout net. Les enfants de Feersh se laissèrent convaincre uniquement parce qu’ils redoutaient d’être séparés de leur mère. Vana cessa de charcuter les deux rongeurs qu’elle avait abattus et les rangea dans le vaisseau.

Quand le groupe arriva en vue du phénomène lumineux, tous ses membres, tous y compris l’Aveugle, ressentirent le même écœurement et la même terreur incontrôlable. Seul l’Archkerri eut le courage de s’approcher de la passerelle en évitant autant que possible d’effleurer la spirale du regard.

– Celui ou celle qui a laissé ces empreintes était chaussé de bottes, annonça-t-il. Je n’en ai jamais vu de semblables. Elles ont des talons hauts et la semelle en est couverte de stries. Leur propriétaire doit peser dans les soixante-dix kilos. Il boite de la jambe droite.

Deyv se sentit rassuré. Avait-on jamais entendu parler d’une divinité ou d’un démon *botté ?* Puis la révélation lui arriva, directe comme un coup de poing en pleine figure. Justement, si lui n’en avait jamais entendu parler, c’est qu’il se trouvait à des milliers de kilomètres de son village. Ses craintes revinrent en force et quand Sloosh décréta qu’il fallait suivre les empreintes, ce fut bien pire. Tout de même, l’Archkerri n’avait pas proposé de franchir la passerelle, c’était une petite consolation.

Les empreintes conduisaient à une grotte où ils découvrirent les vestiges d’un feu de camp et un paquet de couvertures. Un peu en contrebas étaient éparpillés les ossements de plusieurs petits animaux. D’autres pistes

aboutissaient à des excréments enterrés ; ailleurs, l'inconnu avait dû se mettre à l'affût.

Ils retournèrent au bord de la falaise. Longuement, plus longuement qu'aucun autre, Sloosh contempla le scintillement. Quand la peur et la nausée lui devinrent insupportables, il abandonna.

– Je peux me tromper, dit-il, mais je parierais que nous sommes devant le seuil d'un autre univers. Feersh, nos descriptions ressemblent-elles à celle de la Shemibob ?

– Plus ou moins, sauf que la porte qui se trouvait sur son territoire était fermée. Du moins l'affirmait-elle.

– Et comment devait-elle être avertie de son ouverture ?

– Voilà une chose qu'elle ne m'a pas dite.

– N'a-t-elle pas dépêché des esclaves pour en éprouver la résistance ?

– Elle aurait bien voulu, mais même sous la menace, ils ont refusé d'obéir. « Plutôt crever tout de suite » disaient-ils. Par contre, elle prétendait avoir envoyé de l'autre côté des appareils montés sur roues. Aucun n'est jamais revenu pour lui transmettre les renseignements qu'il aurait pu recueillir.

– Il ne doit pas être bien difficile de franchir cette porte, murmura le centaure, songeur. Comment échapper à la nausée et au vertige ? Il ne suffit pas de fermer les yeux, puisque même l'Aveugle est atteinte. A quoi réagissons-nous ? A des sons supersoniques ou subsoniques, peut-être ? Voilà pourquoi le chien était effrayé bien avant d'apercevoir la chose elle-même. Je me porterais bien volontaire pour avoir les yeux bandés et les oreilles bouchées, mais je suis trop gros pour le tronc d'arbre. Qui a envie d'essayer ?

Personne ne pipa.

– Je m'en doutais ! Ce n'est pas le courage qui vous manque. Le courage, le premier animal venu en a. Ce qui vous manque, c'est cette fameuse soif de connaissance,

cette curiosité fondamentale qui fait toute la différence entre eux et nous. Eux, les animaux, et nous, les êtres conscients. Qu'êtes-vous donc, alors ?

– Inutile de nous humilier davantage, riposta Deyv. Nous avons assez honte comme ça. Moi, en tout cas, j'ai honte. Je me croyais courageux. Je me trompais. Tant pis. Il est au-dessus de mes forces d'affronter cette horreur.

Sans commentaire, Sloosh disparut dans la forêt. Il en sortit peu après en tenant au creux de ses mains une petite quantité de substance cireuse prélevée sur un arbre *avashkutl*, avec laquelle il obtura ses oreilles. Quand ces tampons furent secs, il marcha résolument vers le bord de la falaise. Lorsqu'il fut à califourchon sur le tronc qu'il enlaçait de ses bras, il se traîna au-dessus de l'abîme. Deux mètres plus loin, il s'arrêta.

– C'est étrange. On dirait que ma peur décroît un peu, bien que je doive toujours la combattre de toutes mes forces. Mais je n'ai pas le choix, n'est-ce pas ? Après ce que je vous ai dit, de quoi aurais-je l'air si je craquais avant d'arriver au bout ?

Les autres n'osaient pas le regarder. Ils surveillaient sa progression en jetant vers lui des coups d'œil furtifs.

Plus tard :

– Je viens de regarder. Plus je me rapproche, moins la porte est brillante. Par contre, j'ai toujours aussi mal au cœur.

Deyv fut pris de remords, puis il se fâcha tout rouge.

– S'il peut le faire, moi aussi ! Je ne m'en laisserai pas remontrer par un légume !

Une seconde après les avoir prononcées, il regrettait ses paroles. Une seconde trop tard. Impossible de reculer, désormais.

L'Archkerri se trouvait à mi-chemin quand une exclamation de stupeur lui échappa. Un visage, un visage d'homme, venait de surgir, en haut de la spirale.

C’était une apparition si inattendue que Deyv en oublia son épouvante et regarda droit dans la source de lumière. Tout hirsute qu’il fût, c’était bien un visage humain. Des cheveux longs et noirs cascadaient sous son menton en vagues embroussaillées. D’autres cheveux, coupés court ceux-ci, lui épousaient étroitement l’arrière du crâne. Le sommet de la tête était dégarni. Sous les épais sourcils noirs, de part et d’autre du nez long et busqué, les yeux étaient sombres et effarés.

Manifestement, la stupeur des voyageurs n’avait d’égale que celle du propriétaire du visage. Deyv perçut même un cri étranglé. La tête disparut dans la spirale, puis ressortit aussitôt. Les yeux ronds, l’homme considéra l’Archkerri puis, au delà, le groupe médusé, et prononça plusieurs mots dans une langue bizarre. Il fit un pas en avant. D’une main, il semblait s’accrocher à quelque chose qui se trouvait derrière la porte, et de l’autre tenait une sorte de grande boîte noire dont une des faces était couverte de dessins. Elle s’entrouvrit tandis qu’il gesticulait. Le couvercle contenait des feuilles carrées d’une matière inconnue.

Quant aux vêtements de l’homme, c’est bien simple, Deyv n’avait jamais rien imaginé de tel. Des cylindres de tissu noir lui couvraient les bras et les jambes, et pour le reste, il portait une couverture assortie, ajustée à ses épaules. Avec une véhémence croissante, l’homme lançait son charabia à la tête de Sloosh. On eût dit qu’il voulait le mettre en garde, l’avertir d’une catastrophe imminente. Il n’y avait rien d’agressif, rien de belliqueux dans son attitude.

Soudain, un filet d’eau s’échappa de la base de la spirale. L’homme abaissa les yeux, les ramena sur l’Archkerri et vociféra de plus belle. Puis le filet d’eau se mua en un jet puissant, éclaboussant l’extrémité de la branche. Le jet s’amenuisa, redevint un jaillissement qui se tarit à son tour, puis de nouveau l’eau se déversa avec

violence. L’homme était trempé jusqu’aux cuisses. Il hurla quelque chose, montra l’extrémité de la branche, celle qui reposait sur la falaise, et l’autre, celle qui était invisible, lâcha la chose à laquelle il se cramponnait, chancela, fit volte-face et disparut.

Aussitôt, Sloosh entreprit de reculer. On sait qu’à califourchon il est plus aisé d’avancer que de faire marche arrière, pourtant l’Archkerri réussit ce tour de force de doubler sa vitesse. Il se hâtait comme s’il y allait de sa vie. A tel point que Deyv, oubliant sa frayeur, vola à son secours. Vana l’imita aussitôt. Empoignant la peau comme ils purent sous les feuilles rigides, ils tentèrent de lui soulever l’arrière-train. Il était bien trop lourd.

− Merci, merci ! bourdonna Sloosh, mais je vais me débrouiller seul. Otez-vous de mon chemin !

Il s’accroupit, sans lâcher la branche. Quand ses genoux eurent pris appui sur la falaise, d’une soudaine détente, il bascula en arrière. Les jeunes gens avaient détalé sans demander leur reste. Ils n’avaient pas rejoint les autres que l’extrémité du tronc se détachait de la falaise, entraînant une petite avalanche de pierres.

L’Archkerri les suivait de son trot de pachyderme.

− A une seconde près ! fit-il, tout joyeux.

# 26

Sloosh trottait lourdement derrière eux.

− Vous avez vu ? bourdonna-t-il avec animation. Il essayait de me dire que le seuil se déplaçait. J’ignore s’il avait l’intention de franchir la passerelle ou s’il était

simplement venu jeter un dernier coup d'œil sur cet univers, mais c'est une chance qu'il ait passé la tête de l'autre côté. Bon sang ! Quelle chute, mes aïeux ! Je ne m'en serais jamais remis. En fait, le seuil se déplace en permanence en raison des variations de densité du conglomérat de matière qui le constitue. L'extrémité du tronc était en train de glisser quand je me suis installé dessus.

– Et cette eau, d'où vient-elle ? demanda Deyv.

– J'ai à ce sujet une théorie que je vous exposerai plus tard. Il y est question d'un satellite de la Terre et de son influence sur l'océan. Pour l'instant, je dois dire que le barbu excite davantage ma curiosité. J'ai déjà vu dans mon prisme des accoutrements semblables au sien. L'homme s'est vêtu ainsi pendant une brève période de son histoire, il y a de cela un nombre inconcevable de sommeils, inconcevable par vous, cela s'entend.

» Et que dire de cette barbe ? Je fais allusion aux cheveux qui lui couvraient le menton… Voilà plus de mille fois mille quatre cents générations que le visage humain a perdu son système pileux !

– Pour moi, dit Deyv, c'était un démon déguisé en Ancien.

Sloosh écarta l'hypothèse d'un bourdonnement railleur.

– Si tu préfères penser que c'est un Ancien authentique, rescapé de la préhistoire, à ton aise, riposta le garçon, vexé.

Pendant cinq sommeils, l'eau continua de s'écouler à intervalles réguliers. Puis cela cessa. L'Archkerri descendit au pied de l'escarpement afin de goûter le liquide répandu.

– De l'eau salée, annonça-t-il. Le lac, ou l'océan, qui se trouve là-bas contient donc du sel, comme jadis les océans de la Terre. Peut-être après tout s'agit-il d'une planète encore jeune. Mais cela ne veut pas dire que si nous franchissons un autre seuil, nous nous retrouverons

automatiquement sur le monde dont cette spirale de lumière marque l'entrée.

A la réflexion, décida Sloosh, l'homme hirsute ne pouvait être un habitant de la Terre. Comment supposer qu'il était venu sur cette île perdue dans le but de passer dans un autre univers ? Comment aurait-il pu connaître l'existence du seuil ? D'ailleurs, on avait fouillé le rivage sans trouver la moindre trace d'une quelconque embarcation. Par conséquent, il s'agissait d'un visiteur venu d'un univers mitoyen.

− Et la passerelle ? questionna Deyv, perfidement. Comment expliques-tu qu'il ait jeté ce tronc pour passer de notre planète à la sienne, comme en témoigne la souche de l'arbre abattu, et non l'inverse ?

− Elémentaire. Le seuil n'a cessé de s'écarter de la falaise pendant qu'il était là, l'obligeant à fabriquer un pont afin de pouvoir rentrer chez lui.

L'Archkerri se demandait avec angoisse si le seuil situé sur le territoire de la Shemibob n'avait pas bougé, lui aussi, voire même complètement disparu. Il n'en était que plus impatient d'arriver.

Les équipes constituées par Deyv travaillèrent sans relâche ; en peu de temps, quatre pirogues, pourvues chacune d'un mât et d'une voile, étaient prêtes à prendre la mer. Elles n'en eurent pas le temps. L'île fut secouée par un formidable séisme, puis balayée par une lame de fond qui obligea les voyageurs à se réfugier au sommet du piton. La falaise devant laquelle miroitait le seuil s'écroula en partie. Près d'un quart des arbres furent déracinés et entraînés au large.

Au cours de ce mini-cataclysme, le seuil pivota de cent quatre-vingts degrés. Sloosh fut le premier à s'en apercevoir. Peu après, il s'enfonçait dans la forêt. Il rentra au camp tout excité.

− Devinez ce que je viens de découvrir ? De derrière, le scintillement est invisible. Il faut en faire le tour pour

pouvoir le discerner !

– Et alors ? demanda Vana.

– Alors nous avons pu croiser plusieurs seuils sans nous en rendre compte parce que nous étions du mauvais côté. Et cela peut se reproduire. C’est un phénomène tout à fait déconcertant, mais je ne vois pas ce que nous pourrions y faire.

Les jeunes gens hochèrent poliment la tête et se remirent à évider leur tronc d’arbre. A moins d’y être forcés, ils n’avaient pas l’intention de franchir le moindre seuil. Ils avaient décidé de construire leur propre pirogue et quand ils avaient un moment de libre, juchés sur un promontoire, ils observaient le manège des deux-mâts. Ils en vinrent à se persuader qu’il n’était pas si difficile de naviguer à contre-vent. Parfois, Sloosh venait les rejoindre.

– Les limaces translucides qui rampent sur leurs ponts sont les petits, ou plutôt les larves des voiliers, leur disait-il par exemple. Le moment venu, elles s’enfoncent dans la mer et se métamorphosent en duplicata miniatures de la mère. Elles remontent alors à la surface et dérivent lentement vers l’âge adulte.

A sa manière détournée, Sloosh amenait toujours la conversation sur le sujet qui lui tenait le plus à cœur depuis quelque temps : les tharakorm.

Les tharakorm étaient les voiliers du ciel. Bien que n’appartenant pas à proprement parler au règne animal, ils se situaient dans l’échelle de l’évolution à un niveau supérieur à celui de leurs homologues marins.

Dans le dernier stade de leur existence, la Terre avait connu une prolifération d’espèces encore inconnues. La nature, ou le créateur, selon que la conviction de chacun le portât à croire en la puissance de l’un ou de l’autre, avait pris cette précaution afin de multiplier les chances de sauver du cataclysme final une ou plusieurs formes de vie. Des créatures jusqu’alors confinées à l’animalité étaient devenues bipèdes et bimanes avec une masse cervicale

égale à celle de l’homme. Ainsi le Yawtl, dont l’évolution s’était produite un peu tard, malheureusement pour lui. Le temps lui manquait pour acquérir une intelligence capable de le sauver de l’holocauste. Cela dit, de ce point de vue, l’homme lui-même ne semblait guère plus avancé.

Qu’en était-il de l’Archkerri ?

− Nous sommes l’ultime avatar du règne végétal, son représentant le plus sophistiqué, sa projection dans le monde conscient, disait Sloosh. Les hommes nous ont aidé à sauter le pas, affirme une légende, comme ils ont aidé les Tsimmanbul. Alors qu’il existe plusieurs espèces animales intelligentes, dont nous rencontrerons peut-être des représentants au cours de notre quête, l’Archkerri est, si j’ose dire, la seule plante raisonnable. Autant que je le sache, le règne minéral n’a produit aucun champion.

» Nous en arrivons au tharakorm, créature à demi vivante. Elle n’a pas de conscience, pas même de cerveau au sens où nous l’entendons, et cependant elle seule à une chance de survivre là où toutes les autres espèces seront anéanties. Enfin, presque toutes. Les minéraux ne disparaîtront pas. Quand tout sera consommé, ils se fondront en une boule de feu cosmique.

» Pourquoi ? C’est très simple : le tharakorm se transforme peu à peu en vaisseau spatial. Certains d’entre eux ont peut-être déjà réussi à quitter l’atmosphère. Ils fendent l’espace, cinglant vers la nuit éternelle des abîmes intersidéraux, leurs voiles déployées pour capter les derniers feux de l’univers expirant.

» Mais quand tout sautera et qu’un nouvel univers naîtra des cendres de l’ancien, la déflagration projettera des débris de matière dans toutes les directions. Aucun n’atteindra les tharakorm. Et quand se formeront d’autres galaxies, ils mettront tout naturellement le cap sur les planètes dotées d’une atmosphère. Là, les navires se dissoudront, leurs molécules se dissocieront et redeviendront les micro-organismes unicellulaires qui sont

à l’origine de toutes les espèces vivantes. Ainsi, depuis le commencement des temps, la vie sous toutes ses formes n’a cessé de se transmettre d’un monde au suivant, à l’état embryonnaire comme le montrent les tharakorm. Pendant ce temps, les univers se contractent et sur leurs frontières s’ouvrent d’étranges portes, temporaires, mais non infranchissables. Pour les espèces incapables de survivre par leurs propres moyens, ces portes sont peut-être le salut.

Les jeunes gens l’écoutaient bouche bée, incrédules aussi, et devant leurs yeux se déroulaient les visions fabuleuses évoquées par le verbe magique de l’Archkerri.

− C’est bien joli, murmura Deyv après un mirage semblable, mais en quoi cela me concerne-t-il ? Ces portes me remplissent d’épouvante et rien ne me dit qu’une seule d’entre elles ouvre sur une planète encore jeune ! D’ailleurs, sans mon œuf-âme et loin de ma tribu, la vie n’est rien pour moi. C’est pourquoi je ne ferai pas un pas de plus dans votre direction. Je ne veux pas d’autre avenir que celui que m’ont préparé mon père et ma mère, et quand mon heure viendra, comme tous mes ancêtres avant moi, je mourrai.

− Après tout ce que tu as vu ? laissa tomber l’Archkerri. Après tout ce que tu as enduré, tu n’as pas d’autre ambition ?

Il fit volte-face et s’éloigna.

− Sur le fond, tu n’as pas tort, dit Vana, mais admettons qu’à peine rentré chez toi tu sois capturé par une femelle d’une tribu ennemie et que tu doives passer le restant de tes jours loin des tiens ? Cela doit bien vous arriver de temps à autre, j’imagine ?

− Bien sûr, mais ce n’est pas si terrible. Je verrai mes parents pendant la Saison du Troc et la tribu de ma fiancée deviendra la mienne. Le pire, c’est de ne pas avoir de tribu du tout.

Sitôt leur pirogue terminée, ils la mirent à l'eau pour une sortie d'essai à la voile. Ils chavirèrent à maintes reprises, mais le métier rentrait vite. Les autres en firent autant avec leur grosse embarcation collective. Personne n'osait s'éloigner du bord, afin de pouvoir se réfugier dans les petits fonds quand un monstre faisait mine de vouloir se montrer trop curieux. Parfois, les uns ou les autres étaient même obligés de tirer leur bateau au sec.

Souvent, Vana se sentait gagnée par le découragement. Dans ces moments-là, il lui semblait évident qu'ils n'atteindraient pas vivants le continent. Deyv était aussi pessimiste qu'elle, mais l'idée de devoir finir ses jours sur cette île lui était insupportable. Les esclaves de Feersh et même ses enfants, à l'exception de Jowanarr, étaient partisans de rester. De violentes discussions éclatèrent entre ceux qui voulaient partir à tout prix et ceux qui refusaient de risquer leur vie quand les chances de réussir étaient si faibles. Pour le plus grand plaisir d'Hoozisst, la sorcière sortait généralement vaincue et humiliée de ces altercations. Pourtant le Yawtl avait fait son choix. Il était prêt à continuer.

– Ce qu'il nous faut, déclarait-il à qui voulait l'entendre, c'est un autre moyen de locomotion. Laissez-moi réfléchir, et comme cela peut demander du temps, en attendant nous ne sommes pas plus mal ici qu'ailleurs.

Parfois, l'Archkerri confiait à Deyv les conclusions auxquelles il était parvenu en observant le vol des oiseaux. Certains, venus du continent, faisaient halte sur l'île avant de repartir dans l'autre direction. Par conséquent, ce devait être un lac, et non l'océan. A moins que les oiseaux n'aillent sur une autre île. Il fallait tout envisager.

– Tu ne me feras pas changer d'avis, disait le garçon. Mais je te souhaite de réussir. Tu auras été un compagnon agréable, malgré ta fatuité exaspérante.

– Je te retourne le compliment. A certains moments, assez rares je dois dire, tu t'es presque élevé au niveau de

l’Archkerri. Si seulement tu étais capable de discernement...

A l’affection réelle que Deyv ressentait pour Sloosh était venu se mêler un sentiment plus déroutant. Non pas seulement la tristesse d’avoir à le quitter, mais une angoisse diffuse qui menaçait de tourner à la panique quand viendrait le moment de la séparation. D’une certaine manière, Sloosh s’était substitué à l’œuf-âme dont il était loin toutefois de rendre tous les services. Mais sa présence avait procuré au garçon un indéniable sentiment de sécurité, et l’étendue de ses connaissances, sa sagesse évoquaient trop une certaine grand-mère pour que le garçon n’eût pas eu plus d’une fois à réprimer l’envie de se couler contre l’énorme tête d’artichaut et de lui chuchoter : « S’il te plaît, berce-moi. »

Les sommeils succédaient aux sommeils. Personne encore n’avait prononcé les mots fatidiques : « Il est temps de partir. » Trop de voiliers croisaient autour de l’île et trop de poissons géants venaient folâtrer au-dessus des vagues.

− As-tu remarqué que les voiliers adultes n’attaquent jamais les petits ? demanda Sloosh un jour qu’il se trouvait sur le promontoire avec Deyv.

Celui-ci lui jeta un coup d’œil pénétrant.

− En effet. Nous allons donc capturer un jeune voilier, pas trop gros afin que nous puissions le manœuvrer, et c’est lui qui nous conduira sur le continent. Qu’en dis-tu ?

L’Archkerri bourdonna une exclamation.

− Le plus extraordinaire, c’est que je n’y aie pas songé ! Bravo, Deyv. Mais comment le dirigeras-tu ?

− J’ai déjà trouvé la réponse. Ecoute…

# 27

Tout d’abord, il fallut construire une troisième embarcation, une grosse, cette fois, dans laquelle ils tiendraient tous. Puis on fabriqua des cordages et des grappins en bois. D’énormes quantités de viande séchée et de fruits furent hissées à bord. Enfin, on pécha et on fuma des tombereaux de poissons qui furent placés dans un filet de fibres.

Ensuite, on attendit le gibier. Un sommeil et demi plus tard, les voyageurs virent venir à eux trois jeunes voiliers dont l’un avait juste la taille requise. Vite, on mit l’embarcation à flot. Après avoir hissé l’unique voile triangulaire, Vana et Hoozisst se joignirent aux pagayeurs. Dès qu’ils eurent flairé cette présence insolite, les monstres changèrent de cap. Deyv leur lança des quartiers de viande et des poissons lestés de vessies de plantes marines. Les jeunes voiliers virèrent aussi sec. Au terme d’une manœuvre délicate, la pirogue put aborder le plus petit d’entre eux. Deyv lui jeta de nouveaux poissons et la créature pivota vers eux. C’était le moment. Après une courte prière à Soonwilt, le dieu de la mer, le garçon lança son lasso. Malgré la houle, malgré le vent contraire, la boucle se referma autour du beaupré, simple saillie sur le front du jeune voilier. L’autre extrémité était enroulée autour d’un solide piquet rivé au fond de la pirogue. Jowanarr en avait la garde, prête à donner du mou si cela devenait nécessaire. La frêle embarcation étant projetée contre le voilier sous l’effet du tangage, on se hâta de remonter les pagaies de ce côté-là. Deyv prit son élan et sauta juste avant la collision. Il se reçut à pieds joints sur le pont, au moment précis où le monstre roulait sur le flanc. Il n’y avait pas de rambarde et il s’en fallut de peu qu’il ne

glissât par-dessus bord. A temps, il parvint à planter son javelot dans la chair coriace du pont.

Le Yawtl le rejoignit, puis Vana, puis ce fut la ruée et, dans un désordre indescriptible, tout le monde sauta, sauf l'Archkerri qui attendit paisiblement son tour. Chacun attacha une corde au javelot. Quand on serait certain de pouvoir diriger le voilier, pas avant, on larguerait la pirogue.

Deyv et Hoozisst hissèrent ensuite l'énorme filet, tellement chargé que les poissons passaient à travers les mailles. Sloosh, ses quatre pattes fléchies pour garder l'équilibre, ramassa la perche et le support que Vana avait lancés sur le pont avant de sauter, et les porta vers l'avant. Les trois esclaves le suivirent, traînant derrière eux le filet.

Les yeux-fleurs disposés le long des mâts et des vergues avaient tourné leurs corolles vers les intrus. Cette surveillance constante n'avait rien de rassurant, mais le voilier ne pouvait qu'osciller d'un côté ou de l'autre pour tenter de les expulser. Il se lasserait vite de ce manège. Quand tout fut installé, la perche dépassait la proue de près de deux mètres. On abaissa le filet au-dessus de la crête des vagues et les esclaves se suspendirent au chevalet afin de l'ancrer sur le pont car il menaçait de glisser à tout instant. Sur les indications de Deyv dont le seul point de repère était l'île, la perche fut pointée dans la direction qui devait être celle du continent. Quand le sommet du piton aurait disparu derrière l'horizon, ils devraient s'en remettre à la chance. Le voilier naviguait tantôt à gauche, tantôt à droite de la route à suivre pour remonter au vent. Quand il virait, on faisait basculer le filet pour le remettre en ligne avec la nouvelle trajectoire.

− Ça marche ! Ça marche ! s'écria Deyv.

− Ouais. Aussi longtemps que nous tiendrons le coup, marmonna Sloosh.

Ils avaient un long chemin à parcourir. Ils se relayaient pour supporter la perche, pour manger et dormir. Amollis

par une vie entière de sybaritisme, les esclaves et les enfants de Feersh n’offraient aucune résistance à la fatigue, et c’était sur Deyv et ses amis que retombait le gros de l’effort. Un sommeil plus tard, seul l’Archkerri faisait encore bonne figure.

Au milieu du troisième sommeil, le voilier se lança à la poursuite d’un banc de poissons aux impressionnantes nageoires dorsales. Un moment, il conserva la direction voulue, puis le banc vira de bord ; appâté par une pluie de quartiers de viande, il consentit à reprendre le droit chemin. La terre promise demeurait invisible.

L’équipage était maintenant à bout de force. Les plus robustes prolongeaient leur quart et aidaient les plus faibles à maintenir le cap quand ceux-ci étaient victimes de défaillances. Entre la sorcière et ses fils, partisans de retourner dans la pirogue, le ton montait dangereusement.

Le drame se produisit alors que Sloosh était de service au chevalet. Les autres se querellaient une fois de plus. Un bourdonnement de détresse fit se tourner toutes les têtes. La perche décrivit son arc de cercle par-dessus la proue. Son autre extrémité disparaissait entre les mâchoires d’un poisson géant.

− Il a avalé le filet ! hurla Jeydee.

La violence de leur réaction fut inversement proportionnelle à leur épuisement. Au lieu d’injurier le ciel et de s’arracher les cheveux ou ce qui leur en tenait lieu, ils demeurèrent prostrés, la bouche pendante, les yeux empreints d’une horreur impuissante. Deyv se laissa tomber sur le pont, la tête entre les genoux.

− Tant que le voilier gardera la bonne direction, nous resterons à bord, fit-il d’une voix sourde. Ensuite, nous reprendrons la pirogue.

− Ça tombe sous le sens, grommela Sloosh qui ne supportait pas d’entendre proférer l’évidence.

Mû par une soudaine inspiration et par le désir de faire quelque chose, à présent que le chevalet ne servait plus à

rien, le garçon se hissa péniblement au sommet du mât de misaine. Il crut y laisser ses dernières forces, mais quand il vit une mince ligne noire au-dessus de l'horizon, il se mit à crier et à gesticuler. Les autres l'assaillirent de questions. Il refusa de répondre. Et si cette bande sombre n'était qu'un front nuageux, que leur resterait-il ? De faux espoirs balayés par un orage.

Il se laissa glisser en bas et décida de mettre Sloosh dans la confidence.

– Crois-tu pouvoir te charger du guet ? lui demanda-t-il. Il faut surveiller le voilier. Dès qu'il vire de bord, nous sautons dans la pirogue. Si c'est le continent que j'ai aperçu, nous avons une chance de l'atteindre.

L'Archkerri promit de faire son possible pour rester éveillé. Deyv s'endormit comme une masse. Il lui sembla qu'il venait juste de fermer les yeux quand la grosse main rouge le souleva carrément par l'épaule et l'assit contre un mât.

– On a fait demi-tour, annonça Sloosh.

Le piton était depuis longtemps invisible, mais Deyv se rendit compte qu'ils filaient sous le vent.

– Abandonnons le voilier, suggéra l'Archkerri. Si le mastodonte qui nous fonce dessus ne nous engloutit pas, la pirogue atteindra peut-être la côte que tu as cru voir.

Deyv se retourna d'un bond. Là-bas, un deux-mâts dans la force de l'âge cinglait vers eux, toutes voiles dehors. Brusquement, comme effrayé à la perspective d'une rencontre, leur hôte involontaire changea de nouveau son cap et reprit sa direction initiale.

La poursuite s'engagea. Le voilier adulte ne cessait de se rapprocher. Réduits au rôle de spectateurs, les passagers en profitèrent pour se reposer. Leur deux-mâts devait avoir une excellente raison de fuir car il ne prenait même pas la peine de satisfaire sa faim, sans doute aiguisée par un long jeûne. A l'horizon, la bande sombre

aperçue par Deyv grossissait sans qu'il fût encore possible d'en déterminer la nature.

L'écart entre les deux voiliers se combla peu à peu. Bientôt, ils voguèrent de front, séparés par une dizaine de mètres.

– Mais pourquoi ? demanda Vana sans s'adresser à personne en particulier. Je croyais qu'ils ne se mangeaient pas entre eux ?

– Ils ne peuvent pas, rétorqua Sloosh. Il leur faudrait de sacrées mâchoires pour déchirer une coque aussi épaisse. Non, j'ai une autre idée. Toutefois, comme nous sommes sur le point de connaître la réponse, je ne dirai rien de peur de semer la panique. D'un autre côté, si je parle, vous pourrez vérifier par vous-mêmes la pertinence de mon raisonnement. Et puis, un homme averti en vaut deux, comme on dit. Quel parti prendre, je vous le demande. Réfléchissons. Réfléchissons vite…

A son habitude, il ferma les yeux pour se recueillir. Mais le gros voilier avait obliqué. Eperonné par le flanc, le petit fut violemment ébranlé. Tout le monde se retrouva sur le pont dans lequel venait d'apparaître trois ouvertures circulaires, comme d'énormes boutonnières jusqu'alors contenues par d'invisibles coutures.

– Que se passe-t-il ? s'écria Deyv d'une voix stridente. Est-ce qu'ils vont se battre ?

– Pas exactement, dit Sloosh. Tenez-vous à l'écart de ces trous.

Trois cavités identiques s'étaient formées sur le pont de l'adulte. De chacune d'entre elles s'éleva un cylindre de la même couleur et du même matériau que la coque. Deux fois plus grands que Deyv et d'un diamètre identique à celui de son torse, ils s'inclinèrent à un angle d'environ quarante-cinq degrés. L'espace de quelques secondes, rien ne se produisit. Puis, simultanément, les tubes se déchargèrent. Les trois projectiles, sombres et coniques, s'écrasèrent sur le pont du petit voilier, à proximité des

ouvertures. Des gerbes de liquide vert et gluant éclaboussèrent les passagers affolés. Seul l'Archkerri avait pris soin de se réfugier à l'avant, le plus loin possible des orifices suspects.

– Je vous avais pourtant avertis ! s'exclama-t-il. Pourquoi ne pas avoir suivi mon exemple ?

Le second essai fut meurtrier. Jowanarr entraîna sa mère vers la proue où Deyv et Vana avaient déjà rejoint l'Archkerri. Hoozisst gagna l'arrière à toutes jambes. Comme toujours, les autres furent plus lents à réagir. Un esclave du nom de Shlip dérapa et bascula la tête la première dans l'océan. Comme sa course éperdue l'amenait à frôler une des cavités, Kiyt évita de peu un projectile, mais le flot de fluide et de sang l'engloutit et le précipita dans le trou. La dernière chose que Deyv aperçut, ce fut un pied. Tout le reste n'était qu'un magma vert et rouge.

Une jeune femme, Tishdom, fut blessée à l'épaule. Elle parvint à se traîner en hurlant vers la proue au moment où éclatait la dernière salve.

Avec la houle, il n'était pas facile au grand voilier d'ajuster son tir ; pourtant cette fois-ci les trois cônes atteignirent leurs cibles. Un geyser jaillit des cavités, puis leurs lèvres se rapprochèrent. Le navire adulte s'éloigna aussitôt. Longtemps, ses yeux-fleurs restèrent fixés sur l'autre.

– J'ai compris ! s'écria Deyv. Nous venons d'être « victimes » d'un accouplement ! Voilà pourquoi il la poursuivait…

– En effet, dit Sloosh. Ce n'est plus un bébé malgré sa petite taille. Nous sommes sur un voilier nubile. Regardez, elle bifurque vers ce banc de poissons. C'est le moment de regagner notre pirogue.

Après avoir détaché et enroulé les cordes, ils sautèrent ou dégringolèrent pêle-mêle dans le petit bateau. Deyv et Vana hissèrent la voile. Ils se retrouvaient bon gré mal gré

à la merci des éléments et des monstres de toute sorte qui grouillaient à la surface et dans les profondeurs.

– Allons, dit Deyv dans un louable effort pour remonter le moral de ses compagnons. Je suis certain d'avoir vu le continent !

– Et si tu t'es trompé ? couina Jeydee, le fils survivant de Feersh. Et si c'était des nuages ?

Le garçon haussa les épaules. Il était si las que la perspective de mourir, même sans son œuf-âme, lui était devenue indifférente. A l'horizon, la Bête Noire s'effilochait en longues traînées. Au-dessus d'eux, le ciel était si blanc qu'il irradiait presque.

Le lendemain, sous leurs yeux écarquillés, la mystérieuse frange vers laquelle tendaient tous leurs espoirs devint une ligne brisée. Peu après, même les plus incrédules durent se rendre à l'évidence : c'était bien une chaîne de montagnes qui se découpait là-bas. Au milieu du sommeil suivant, ils s'échouèrent sur une plage de sable blanc.

On remercia ses dieux respectifs, on mangea, on déplia le vaisseau des Anciens et l'on dormit. Longtemps.

La grand-mère de Deyv lui rendit visite pendant son sommeil. Il sut ainsi qu'elle était morte, car les vivants ne hantent jamais les rêves.

– Mon petit, je sais que quelque chose te tourmente, dit à peu près la grand-mère. Une pensée encore confuse, perdue dans un recoin de ta conscience dont elle surgira trop tard, peut-être. C'est pourquoi je suis venue, pour t'aider à y voir clair.

Il tendit les bras.

– Une pensée ? Quelle pensée ? Quelle pensée, grand-mère ? La grand-mère n'était plus là.

# 28

– Vana, ma grand-mère m’a rendu visite. Elle a dit que nous étions perdus et que nous n’avions aucune chance de retrouver la grotte où sont cachées nos pierres. Aucune chance.

La jeune fille accueillit cette révélation avec tout le sérieux qu’elle méritait. Dans sa tribu aussi les morts s’adressaient aux vivants dans leurs rêves, bien que le messager privilégié des dieux fût en général le grand-père.

– Aucune ?

– Aucune. Par contre, elle nous conseille d’en fabriquer de nouvelles avec l’aide de la Shemibob.

– Je ne sais pas… Je n’irais pas jusqu’à prétendre qu’un démon s’est substitué à ta grand-mère pour te transmettre un faux message, mais avant de me décider, j’aimerais prendre le conseil de mon arrière-grand-père, puisque mon grand-père est toujours en vie. Il m’apparaît de temps en temps.

– Et comment pourras-tu être certaine que ce n’est pas un démon déguisé ?

– Oh ! c’est très simple ! Nous avons un secret, un signe de reconnaissance. A cela, je sais qu’il s’agit de lui et de nul autre.

– D’accord, mais imagine qu’il ait été un démon dès sa première apparition. Si ton arrière-grand-père te rend visite pour de bon, il ne t’adressera pas le signe de reconnaissance et c’est lui que tu prendras pour le démon.

Sloosh qui les observait de loin accourut pour les séparer. D’un bond, la jeune fille avait terrassé le garçon et quand l’Archkerri l’eut empoignée et soulevée à plusieurs mètres au-dessus du sol, elle continua de trépigner et de hurler des insultes. Deyv sauta sur ses pieds.

– Elle est folle ! cria-t-il en se massant la gorge. J’essayais d’être cohérent, c’est tout.

– Je me méfie de la cohérence chez les humains, dit l’Archkerri. Quand un homme avance un raisonnement logique ou cohérent, c’est le plus souvent dans son propre intérêt, sinon pour humilier son interlocuteur ou le réduire au silence. Où voulais-tu en venir, Deyv ?

– A la vérité ! Je jure que je ne cherchais pas à lui faire de la peine !

– Consciemment, peut-être pas. C’est étrange… les hommes manifestent si peu de curiosité pour le fonctionnement de leur inconscient. En fait, ils font tout ce qu’ils peuvent pour rester dans l’ignorance. Pourquoi ce mépris ou cette crainte après tant de…

Deyv leur tourna le dos et s’éloigna. A peine Sloosh l’eût-il posée à terre que la jeune fille s’enfonça en courant dans la brousse où elle demeura un bon moment. Un sommeil s’écoula sans qu’elle adressât la parole au garçon. Quand elle le fit, elle n’aborda que des sujets anodins concernant l’entretien du camp.

En réponse à son indifférence affectée, Deyv se montra d’une politesse réfrigérante. Tout était de sa faute et elle avait le culot de faire la tête ! Enfin, qui avait ouvert les hostilités ? En creusant la question, Deyv se demanda s’il n’avait pas péché par excès de franchise. Mine de rien, il en vint à reconnaître qu’à la place de la jeune fille, il aurait lui aussi violemment réagi à ses insinuations. Pourtant son raisonnement s’était enchaîné suivant une logique irréprochable. Avec les démons, n’est-ce pas, on n’est jamais trop prudent.

Il haussa les épaules. Cela devenait une habitude. Si Vana persistait à vouloir faire demi-tour, il n’y voyait pas d’inconvénient. Mais si elle exprimait le désir de garder Aejip pour la protéger et lui tenir compagnie, alors là, pas question ! La féline était à lui. A lui seul. Ce n’était qu’un prêt.

Peu après, la jeune fille s’en fut chasser avec Aejip. A son retour, elle portait un jeune sanglier en travers de l’épaule. et tenait un sac de délicieux œufs de cancrelats. Elle remit le tout aux esclaves commis aux tâches ménagères et s’avança résolument vers Deyv.

− J’ai appelé mon arrière-grand-père en vain, dit-elle. Il ne m’a pas entendue. Alors pendant la chasse je me suis assise contre un arbre *puh*. J’avais besoin de réfléchir et tu n’es pas sans savoir que le parfum de ses fruits aide les hommes à voir clair en eux-mêmes. Tu l’ignorais ? Ma foi, chaque tribu à ses habitudes.

» En tout cas, cela m’a permis de comprendre pourquoi mon aïeul ne s’était pas manifesté. Parce qu’il estimait que c’était inutile. Il me croit assez grande pour trouver la réponse toute seule. Il a raison. Alors voilà… la solution que t’a suggérée ta grand-mère est la bonne. Je suis venue te dire que je continuais avec vous.

Deyv se jeta sur elle et la serra à l’étouffer. Il eût été difficile de dire lequel des deux fut le plus surpris. L’étreinte n’avait pas duré dix secondes.

Elle le dévisagea, les yeux comme des soucoupes.

− Ma parole ! Mais on dirait que ça te fait plaisir ! Je t’aurais vraiment manqué ?

− Nous sommes ensemble depuis si longtemps… et puis tu es une compagne agréable quand tu ne boudes pas. Mais j’aurais aussi bien regretté…

− Qui ? Le chien ? La féline ?

Il eut un geste de la main.

− Ecoute, tu vois ce que je veux dire, non ?

− Non.

Elle se raidit visiblement. Le silence tomba entre eux. Une vague de silence qui, en un clin d’œil, les submergea.

− Non ! répéta-t-elle avec force.

Là-dessus, elle lui tourna le dos et s’éloigna.

La boule d’angoisse était revenue dans sa gorge. Il déglutit. Ça recommençait ! Il l’avait blessée, une fois de

plus ; sans le vouloir, une fois de plus. Il ne pouvait tout de même pas… non, pas avec une femme sans œuf. Pourtant, quand il l'avait serrée, tout à l'heure, il n'avait senti aucune différence. Sa chair était aussi douce et ferme que s'il y avait une âme à l'intérieur. D'ailleurs, il n'avait pas d'âme, lui non plus. Il secoua la tête, tout étourdi. En attendant, il fallait faire quelque chose, n'importe quoi, pour ne plus penser à elle. Il chercha Sloosh du regard et l'aperçut en grande conversation avec le Yawtl. Quand il fut près d'eux, il constata qu'ils étaient en train d'examiner l'Emeraude Divinatrice.

− Ça y est ! dit-il. C'est décidé. Nous partons avec vous.

Hoozisst partit d'un rire énorme. Sloosh émit un bourdonnement appréciateur.

− Le Yawtl m'initiait au fonctionnement de l'Emeraude qu'il est encore loin de posséder à fond. Pour l'instant, nous ne pouvons que lui poser des questions simples, et par une coïncidence curieuse, nous lui avons demandé quelle serait votre décision à tous les deux. Regarde, elle confirme ce que tu viens de dire.

Deyv se pencha et vit un enchevêtrement de filaments multicolores d'une grande incohérence apparente. A ses yeux, l'Emeraude n'était qu'une babiole amusante. Il n'en voulait pour preuve que son impuissance à aider son ancienne propriétaire.

− D'après Feersh, le Palais de Lumière aux Mille Cellules contient mille fois mille émeraudes semblables, dit Hoozisst. Plus mille fois autant d'autres pierres d'espèces différentes dont chacune possède des pouvoirs particuliers. Si je pouvais en dérober ne serait-ce qu'une de chaque, je deviendrais le sorcier le plus puissant du monde !

− Pour ça, il te faudrait un burin taillé dans le métal des Anciens, dit Sloosh. Feersh en a dérobé un avant de s'enfuir, celui avec lequel elle a découpé cette pierre, mais elle avait bien trop peur de la Shemibob pour prendre le temps d'en voler d'autres.

– Tout ça, c’est bien joli, murmura Deyv, mais... enfin, j’espérais que vous seriez contents d’apprendre que nous restions...

– Tu t’attendais à quoi ? riposta le Yawtl. A ce que nous sautions en l’air de joie ?

– Mais je suis content, dit l’Archkerri. Très content, même. Votre compagnie me procure un plaisir certain et vous avez manifesté dans les différentes épreuves que nous avons traversées une énergie et une agressivité tout à fait rafraîchissantes.

– Tiens ? On se laisse aller à faire du sentiment ? Je croyais que tous les Archkerri étaient de purs esprits, libérés des contraintes émotionnelles.

– Jamais de la vie ! Toute créature pourvue d’un système nerveux ressent des émotions. La conscience implique bien davantage qu’un raisonnement logique. Et puis, il y a différentes sortes de logiques, comme il y a différentes sortes d’émotions. Les Archkerri et les hommes ont des émotions communes et d’autres, spécifiques à chaque espèce. C’est tout. Sauf que nous tirons un meilleur parti de notre intelligence. Mais si la jouissance régit l’univers, si c’est la notion de plaisir et non l’immortalité qui justifie la conscience, alors oui, les humains sont supérieurs aux Archkerri. A cette idée, je frémis, mais je suis bien obligé de l’envisager.

» Par leur existence même, les questions impliquent des réponses, de cela, au moins, je suis certain. Sinon, nous nous retrouverions avec une équation à un seul terme, une aberration scientifique devant laquelle mon esprit se rebelle... Pourtant, si l’univers n’était qu’une équation cosmique à un seul terme, unique en son genre ? Et si c’était ce déséquilibre même qui se trouvait à l’origine de l’espace-matière ?

» Je parle, je parle... est-ce que je sais seulement de quoi je parle ? Je sais par contre que ce genre de

spéculation me donne mal au crâne, et que de cette douleur, je tire du plaisir.

Le Yawtl avait fui. Deyv avait le vertige. Le discours de Sloosh le fascinait, mais il fut soulagé quand l'Archkerri l'abandonna pour un sujet plus pratique, à savoir quel chemin prendre pour atteindre le territoire de la Shemibob. On tint conseil. Même les esclaves furent conviés, bien que personne ne leur demandât leur avis. Au terme d'une âpre discussion, on opta pour la voie côtière, plus longue, mais plus sûre.

− La demeure de la Shemibob se trouve dans les terres, dit Sloosh, mais en suivant la plage, nous arriverons au Désert Etincelant. De là, Feersh pourra, je l'espère, nous guider jusqu'au Palais.

− Ne comptez pas sur moi ! s'écria l'Aveugle d'une voix stridente. Quand je me suis enfuie, j'ai suivi la direction opposée à celle que nous prendrons pour entrer. Après tant de sommeils, je ne serais même plus capable de reconnaître mon propre parcours si j'y voyais encore ! Le Désert a grandi, depuis. Il a non seulement gagné en surface, mais en hauteur. Les points de repère dont j'ai gardé le vague souvenir doivent être recouverts à présent.

− Pourquoi les pierres se sont-elles mises à proliférer en dépit du bon sens ? murmura Sloosh.

Quand ils n'eurent plus de raison de retarder leur départ, ils plièrent bagage. La Bête était revenue, partageant le ciel en deux tranches symétriques d'ombre et de lumière. Pendant dix sommeils, il ne se passa rien. Puis un village côtier les obligea à faire un détour par la forêt. Ils marchaient depuis vingt sommeils quand Deyv, envoyé en éclaireur, les avertit qu'il avait vu une Maison couchée sur le flanc entre la plage et la forêt. Il s'en était approché en catimini afin d'observer ses habitants.

− Ce ne sont pas des humains. Ils sont encore plus bizarres que toi, Hoozisst.

– Moi, bizarre ? gronda le Yawtl. Tu ne t’es pas regardé !

– Ce sont des Tsimmanbul, dit Sloosh après que Deyv leur eut décrit ce qu’il avait vu. J’ai eu des amis Tsimmanbul. Pas mal d’ennemis, aussi. Dans le doute, il vaut mieux les éviter.

Ils croisèrent ainsi plusieurs villages. A la sortie de l’un d’eux, ils faillirent se trouver nez à nez avec quatre guerriers qui rentraient en portant un cerf suspendu à deux perches. Les voyageurs n’eurent que le temps de plonger dans les fourrés.

Le plus petit des chasseurs mesurait deux mètres. Leur corps glabre était gris ardoise, avec des bandes blanches depuis les aisselles jusqu’aux genoux. Ils avaient les orteils longs et palmés. La tête était plus développée que celle d’un homme de la même taille et sous le front bombé, les traits du visage tenaient à la fois du chien et du poisson. La bouche s’étirait presque d’une oreille à l’autre, mais le plus curieux, le plus éprouvant, pour un observateur humain, c’était l’autre bouche, celle qui se trouvait au sommet du crâne luisant, au milieu d’un bourrelet de graisse et de muscle, cet orifice palpitant comme les lèvres d’un vieillard édenté, tout ce qu’il restait des anciens évents. Malgré tout, malgré leur aspect extraordinaire, ces visages exprimaient une intelligence aiguë.

– Jadis, eux aussi avaient édifié une magnifique civilisation, dit Sloosh. Leurs cités, sur pilotis ou flottantes, s’épanouissaient à la surface des mers. En ce temps-là, les Tsimmanbul et les hommes vivaient en paix. Après la catastrophe, comme les hommes, ils sont retournés à l’état sauvage.

Inlassablement, la Bête accomplissait ses rondes autour de la Terre. Les voyageurs qui longeaient le rivage n’avaient pas cette endurance. Souvent, la fatigue les obligeait à s’arrêter, ou bien, poursuivis par des hommes, des Yawtl, des Tsimmanbul ou des hordes d’insectes

carnivores, ils devaient fuir à perdre haleine. Ils furent secoués par des séismes d'intensité variée ; la Terre s'ouvrit devant et derrière eux, et par deux fois, presque sous eux. Des tornades inouïes abattirent autour d'eux des arbres millénaires. Des trombes d'eau les clouèrent au sol et des grêlons gros comme le poing blessèrent plusieurs d'entre eux. La foudre tomba si près du Yawtl qu'il perdit momentanément la raison. De l'avis de Deyv, cela ne faisait pas une grande différence avec son état normal.

D'autres fois, il n'y avait plus de plage, plus de rochers, rien qu'une falaise abrupte qui s'avançait comme une proue au milieu des vagues. Les enfants de Feersh et ses esclaves s'endurcirent à la sueur et au froid, au vent et à la peur. Jeydee geignait toujours, mais personne n'y prêtait attention.

Sloosh calcula qu'ils avaient franchi près de cinq mille kilomètres de côte. Elle était si découpée qu'il fallait en compter encore plus de la moitié avant d'atteindre leur objectif. Cette nouvelle fut accueillie avec sérénité. Le temps pour eux ne comptait pas.

Dans l'espoir de trouver en sa compagnie un exutoire à sa tension croissante, Deyv était allé trouver Tishdom, la jeune esclave, et lui avait poliment expliqué ce qu'il attendait d'elle. Son refus lui fit l'effet d'une gifle.

– Non. Je veux bien manger avec toi, marcher avec toi, mais pour ce qui est d'aller dans les fourrés avec toi, c'est non. En d'autres circonstances, je ne dis pas, bien que tu sois un sauvage, mais pour l'instant, c'est impossible. Tu n'as pas d'œuf-âme.

Deyv fit un effort méritoire pour ne pas l'assommer d'un coup de poing.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu as couché avec Feersh et tous ses enfants. Ils n'ont pas d'œuf, que je sache !

– J'étais leur esclave, et bien obligée d'en passer par leurs caprices. Crois-moi, ce fut une torture de tous les

instants, enfin, à peu de chose près. Maintenant, si ça les démange, ils peuvent toujours aller sucer du *Shhekrook*.

Deyv s'éloigna à grandes enjambées, furieux, conscient jusqu'à l'obsession de sa souillure. Tishdom ne perdit pas de temps à rapporter leur conversation, car peu après, Vana s'approchait de lui. Au lieu des persiflages impitoyables auxquels il s'attendait, elle lui exprima sa sympathie.

− Comprends-tu à présent ce que j'ai ressenti quand tu ne m'as fait aucune proposition ? Et quand Shlip m'a envoyée balader ? Un esclave !

Sans se presser, comme s'ils avaient l'éternité devant eux, le ciel et la Bête poursuivaient leur interminable partie de cache-cache. La sorcière et les siens s'initièrent au langage de Sloosh.

Le drame qu'ils redoutaient depuis si longtemps se produisit peu après le petit déjeuner, alors qu'ils suivaient une piste forestière afin d'éviter un village côtier.

Le piège était parfaitement camouflé. Ni le chien ni la féline, d'habitude si attentifs, ne flairèrent quoi que ce soit. Les voyageurs crurent que le plafond de la forêt leur dégringolait sur la tête. Ils se retrouvèrent prisonniers d'un immense et lourd filet dont les mailles étaient enchevêtrées de branches feuillues. Ils luttèrent pour se dégager, puis des visages apparurent derrière les branches. Une douzaine de Tsimmanbul contemplaient avec satisfaction leurs prisonniers.

# 29

– Ils nous ont laissé la vie sauve, c’est déjà ça, dit Vana. Espérons que nous n’aurons pas à le regretter.

Ils se trouvaient dans l’unique pièce d’une cabane en rondins, seul bâtiment en bois dans ce village de bambou, le matériau de construction privilégié de la région. Une palissade entourait le village installé au sommet d’une haute falaise contre laquelle s’épuisaient d’énormes vagues déferlantes. Non loin de là, une anse sablonneuse abritait la flottille de pêche.

A l’exception des enfants, tous les villageois avaient le corps barbouillé : rayures rouges et vertes, étoiles à six branches, svastikas encerclés. Dans l’indifférence générale, Sloosh expliqua que ces croix à branches coudées étaient d’anciens symboles sacrés, tellement anciens, en fait, que les premiers hommes les peignaient déjà sur des rochers et sur les murs de leurs tentes ou de leurs huttes. Au cours des âges, cependant, leur signification symbolique avait connu des fortunes diverses.

– Et alors ? demanda le Yawtl, agressif, ces croix nous aideront-elles à nous échapper ?

– Sait-on jamais ? Tout peut devenir un instrument, si l’on sait s’en servir.

Il y avait quatre fenêtres aux dimensions de meurtrières et une lourde porte en rondins ficelée au chambranle et fermée de l’extérieur par une barre de bois. Six gardes en tout, deux devant la porte, un devant chaque fenêtre. Autour de la prison, la vie suivait son cours. Les enfants jouaient ; les femmes vaquaient à leurs tâches ménagères en papotant ; les hommes chassaient, péchaient ou ne faisaient rien. Le chaman était assis devant sa case sur un tabouret en bambou. Il portait une grande coiffe de plumes et un pagne en fibres à damier noir et blanc. Un œuf vert veiné de pourpre pendait sur sa poitrine luisante de graisse. A ses pieds étaient disposés six bâtonnets. De temps à autre il les ramassait, agitait une calebasse

remplie de graines en psalmodiant d’une voix aiguë et lançait les bâtonnets. Quand ils étaient retombés, le chaman s’absorbait dans l’étude des figures qu’ils dessinaient sur le sol de terre battue.

Les prisonniers se trouvaient là depuis trois sommeils. A part les huées et la volée de coups distribués par les femmes et les enfants à leur arrivée dans le village, ils n’avaient subi aucun mauvais traitement. La nourriture était bonne et abondante. On les laissait même sortir, un à la fois, pour un tour d’enceinte quotidien.

Peu après leur séquestration, une femelle leur avait donné une première leçon de Tsimmanbul. Debout sur le seuil de la cabane, elle leur présentait des objets en les désignant par leur nom. Il n’était pas facile d’imiter ses sifflements modulés, mais on arrive à tout quand il y va peut-être de sa vie. Avec la meilleure volonté du monde, Sloosh ne pouvait que bourdonner. Très vite, leur professeur fut en mesure d’établir des équivalences entre ses propres sifflements et les changements d’intensité des sons émis par l’Archkerri. Au début, ces séances mirent à rude épreuve les nerfs du chien et de la féline. A la longue, ils se firent une raison.

Quand il ne lançait pas ses bâtons, le chaman s’en allait accomplir hors du village quelque sinistre besogne. En son absence, les enfants s’attroupaient devant les fenêtres de la cabane et bavardaient avec les prisonniers. Plus que les leçons de la femelle, ces conversations leur permirent de progresser rapidement dans la compréhension et la maîtrise de cet étrange dialecte.

Un Tsimmanbul dont les peintures trahissaient l’appartenance à une autre tribu fut capturé et ramené au village où il demeura enfermé pendant dix sommeils. Ce délai expiré, le malheureux fut ligoté et emmené au loin sur un palanquin suivi de tous les villageois en procession. Il ne resta que les gardes. Sept sommeils plus tard, la communauté était de retour. Le prisonnier se trouvait

toujours sur le palanquin, mais à l'état de squelette rafistolé. Puis les os furent jetés sur le sol et le chaman emporta le crâne dans sa case. Avec le reste, on fit un grand feu de joie autour duquel on but et dansa jusqu'à l'épuisement.

– Le bonhomme avait un trou dans le sternum et deux dans le haut du crâne, l'avez-vous remarqué ? demanda Sloosh.

– Nous ne sommes pas tous aveugles, riposta Vana. Qu'est-ce que cela signifie ?

– Je l'ignore, mais plus tard nous le saurons, mieux cela vaudra. (Après un silence pesant, l'Archkerri ajouta :) Pourquoi prendraient-ils la peine de nous nourrir et de nous enseigner leur langue s'ils voulaient nous tuer purement et simplement ? A première vue, un tel comportement relèverait de l'incohérence, mais dans l'ignorance où nous sommes de leurs us et coutumes, gardons-nous d'un jugement hâtif. L'autre prisonnier parlait la même langue qu'eux. Et si les futures victimes devaient donner la réplique au cours d'une cérémonie rituelle ? Cela expliquerait pourquoi nous sommes toujours en vie…

Selon toute apparence, cependant, les Tsimmanbul ne cherchaient qu'à satisfaire leur curiosité. Quand les prisonniers purent s'exprimer avec assez d'aisance, ils furent assaillis de questions. D'où venaient-ils ? Où allaient-ils ? En quoi consistaient leurs rites tribaux ? L'homme-plante était-il un démon, un dieu ou simplement un gros légume ?

Intrigué et flatté, Sloosh voulu savoir pourquoi on l'avait pris pour un dieu. Taureau Adipeux, le chaman de la tribu, répondit que la chasse aux dieux et aux démons constituait la principale activité des *Narakannetishaw*.

Tel était le nom générique de l'espèce, que les Yawtl seuls traduisaient par Tsimmanbul. Afin de pouvoir désigner les Narakannetishaw par leurs noms quand ils s'adressaient à eux, les prisonniers avaient arbitrairement

attribué aux sons correspondants aux différentes voyelles et consonnes des unités de modulation.

Au commencement, expliqua Taureau Adipeux, quand leurs ancêtres régnaient sur la mer, ils n'avaient pas de dieux. La nécessité d'une religion s'était fait sentir bien plus tard, quand l'espèce eut pris pied sur la terre. En manque d'idoles, ils avaient capturé celles des autres.

− Nous faisons des incursions dans tous les villages et dans toutes les Maisons de la région, poursuivit le chaman. Nous raflons les dieux et nous les ramenons ici. (Il montra sa case, la plus vaste de tout le village.) Nous essuyons pas mal de ripostes, mais jusqu'à présent, je dois dire, nous avons eu plus de chance que nos ennemis. Bon, où je veux en venir, c'est que parmi tous ces dieux, il en est un qui nous a rendu la monnaie de notre pièce. Il nous a bien eu, en quelque sorte. Non qu'il ait fait prisonnier un seul de nos guerriers, mais cela revint au même. Primo, il refuse de bouger, et comme il est trop gros, on ne peut pas le déplacer. Secundo, tous les trente sommeils, il exige qu'on lui sacrifie quelqu'un. Quand nous avons un prisonnier sous la main, pas de problème. Sinon, nous devons choisir un membre de notre communauté. Vous imaginez les cas de conscience ?

− Mais comment un dieu pourrait-il vous obliger à des sacrifices sanglants s'il demeure à la même place ? s'étonna Deyv.

− Qui peut dire ce qui se passe dans la tête d'un dieu ? Il a sans doute ses raisons, mais comment les deviner puisqu'il est muet ? A tout hasard, nous lui immolons donc des ennemis, et même des amis. C'est plus sûr, vous comprenez ? D'ailleurs, il n'a jamais rejeté un seul de ces sacrifices. Nous espérons ainsi gagner ses bonnes grâces, de sorte que s'il se décide à répondre, je serai bien placé pour le prier de venir séjourner dans ma modeste demeure. Du coup, je deviendrai très puissant. Mais ne vous méprenez pas, c'est d'abord au bien de la tribu que je

pense. Avec l’aide de Phemropit, nous exterminerons nos ennemis et pour la première fois depuis des générations, nous vivrons en paix. Nous utiliserons les zones de chasse et de pêche des tribus décimées, nous croîtrons et nous multiplierons...

− Refrain connu, murmura Sloosh dans sa langue. Les descendants des paisibles Tsimmanbul sont devenus aussi sauvages et belliqueux que les hommes.

− Si je comprends bien, c’est nous qui ferons les frais du prochain sacrifice ? demanda Hoozisst.

Le chaman lui fit l’aumône d’un large sourire qui fit flamboyer ses innombrables petites dents.

− En effet. A moins que nous capturions quelqu’un d’autre. J’aimerais que vous possédiez notre langue plus à fond avant de comparaître devant Phemropit. Vous avez beaucoup voyagé et vous êtes d’origines différentes. Peut-être serez-vous capables de lui poser les bonnes questions, celles qui lui délieront la langue. Dans ce cas, dans ce cas seulement, il ne vous tuera pas. Dans ce cas, vous serez libres. (Il attendit que ce fût atténué l’effet produit par ses paroles pour demander sur un ton détaché :) Au fait, ce cube, à quoi sert-il ? Depuis qu’il est sous mon toit, je ne cesse de tourner autour sans pouvoir en deviner la fonction. Alors ?

Sloosh bourdonnait déjà. Deyv se hâta de l’interrompre.

− Crois-tu le moment bien choisi pour être franc ? (Après s’être composé le visage de l’innocence, il affronta le regard inquisiteur du chaman.) Voilà, c’est une arme magique d’une puissance prodigieuse. Malheureusement, elle est si destructrice que l’on ne peut s’en servir sans mettre sa vie en péril. Si nous l’avions déclenchée quand le filet nous est tombé dessus, la forêt aurait explosé. Le feu se serait propagé jusqu’à la mer, brûlant ton village et ses habitants. En quelques secondes, tout aurait été réduit en cendres. On nous a parlé d’un bouclier qui serait entre les

mains d’une certaine sorcière. Nous faisions route vers son palais quand tes guerriers nous ont faits prisonniers.

Le chaman branla pensivement du chef. Le mensonge semblait passer en douceur.

– Et cette tige qui dépasse ? C’est en tirant dessus qu’on libère la terrible puissance contenue dans le cube ?

– A condition de prononcer en même temps la formule magique.

– Tu ne serais pas disposé à me la révéler, par hasard ?

– Très volontiers si tu nous laisses partir. Tiens, j’accepterais même de te céder le cube en échange de notre liberté.

– C’est ridicule. Je pourrais te l’arracher de force.

Deyv sentit la sueur lui couler entre les omoplates.

– Ce n’est pas si simple, chaman. Le secret est bien protégé. Si on tente de s’en emparer par la violence, je l’oublie aussitôt.

– Tu as la langue bien pendue, dit Taureau Adipeux. Nous verrons ce que nous verrons. En attendant, perfectionnez vos sifflements. Ils peuvent vous sauver la vie.

Le chaman déplia ses deux mètres dix. Il avança vers Deyv son visage prognathe, et le regard rusé de ses énormes yeux noirs plongea dans celui du garçon.

– Mes bâtons sont optimistes. Ils ne cessent de me répéter que vous comprendrez le langage du dieu. Pour vous comme pour nous, je le souhaite sincèrement. Ainsi Phemropit viendra chez moi et me confiera tous ses secrets. Parfois, il hante mes cauchemars. Il bouge. Il s’ébranle. Il vient à moi, sans bras, sans tête, sans jambes, et m’adresse ses mystérieux signaux. Comme je ne comprends toujours pas, il entre dans une colère folle. Je ne veux pas en arriver là, n’est-ce pas ? Il ne fait pas bon avoir un dieu parmi ses ennemis.

Après son départ, Hoozisst sonda les murs de leur prison dans l’espoir de découvrir des rondins mal ajustés.

En pure perte, il le savait, mais dans l'état de fébrilité où il se trouvait, l'agitation inutile était encore préférable à l'inertie. Plus tard se produisit un violent séisme. Les prisonniers se jetèrent à plat ventre. Peu à peu, l'onde de choc s'éloigna de la surface ; l'oreille collée au sol, Deyv écouta le roulement se répercuter dans les profondeurs, décroître comme celui d'un orage en montagne. L'alerte passée, les gardes inspectèrent la cabane pour s'assurer que les extrémités des rondins s'emboîtaient toujours. Satisfaits, ils reprirent leur faction.

Plus tard, alors que chaque famille s'apprêtait à rejoindre sa case, une grande agitation secoua les Tsimmanbul. La lourde porte donnant sur le sentier d'accès à la mer s'ouvrit toute grande et plusieurs guerriers se précipitèrent à l'intérieur. Les villageois se rassemblèrent autour d'eux. Quand on eut tiré le chaman de sa case et qu'il eut écouté le récit haletant des nouveaux arrivés, il entraîna la tribu en direction de la falaise. Interrogées, les sentinelles expliquèrent aux prisonniers qu'une faille énorme venait de se former entre l'enceinte du village et le bord du promontoire. Les chasseurs s'en étaient aperçus en rentrant. Encore un séisme de cette intensité et tout le pan de muraille risquait de basculer dans la mer. Deyv et ses compagnons s'étaient depuis longtemps assoupis quand les sifflements stridents annoncèrent le retour des Tsimmanbul. Nouveau rassemblement. Le chaman lança quelques bâtons et secoua sa calebasse. Fallait-il abandonner ce site et reconstruire le village plus loin, à l'écart de la crevasse ? Au soulagement général, les dieux répondirent qu'il n'était pas encore temps.

Un Yawtl fut fait prisonnier. On le boucla dans la même case que la précédente victime et on lui apporta la luciole géante. Puis on le peignit en noir et on le véhicula sur le lieu du sacrifice en palanquin. Sept sommeils plus tard, il était de retour, ou plutôt son squelette, percé d'un trou dans le sternum et de deux sur le sommet de la tête. Peu

après, Taureau Adipeux annonça aux voyageurs terrifiés que le moment était presque venu pour eux d'affronter le dieu immobile.

– A présent, vous connaissez suffisamment notre langue.

Il claqua dans ses doigts. Un garde lui apporta une grande cage en bambou dans laquelle étaient prostrées neuf lucioles géantes. Le chaman en sortit une et la présenta à la ronde.

– Vous voyez cette tache verte, là, sur son dos ? Regardez bien. En la pressant doucement, j'arrive à contrôler le flamboiement de la queue.

Comme il appuyait sur le dos de l'insecte, sa queue s'alluma d'un reflet verdâtre, assez violent pour illuminer les visages attentifs.

– J'ôte mon pouce. Aussitôt, la luciole s'éteint. Observez maintenant la durée des quatre impulsions lumineuses que je vais lui faire émettre, chacune un peu plus longue que la précédente. Avec un peu d'entraînement, vous arriverez à les reproduire. En suite, vous apprendrez à transposer notre vocabulaire en impulsions. A chaque mot correspond un certain nombre d'impulsions d'inégale durée. Est-ce que je me fais comprendre ?

– Pour qui nous prends-tu ? dit Deyv. La luciole se sert de sa queue comme l'Archkerri de ses bourdonnements. Nous avons tous une grande expérience des bourdonnements. Il nous sera très facile de nous adapter à ce nouveau système.

– Parfait. Oiseau Bleu vous a enseigné notre langue. Désormais, elle vous familiarisera avec le maniement de la luciole. Et quand les impulsions n'auront plus de secret pour vous, vous aurez l'honneur insigne de vous adresser à Phemropit.

– Pas moi, dit le Yawtl. Je sens que je n'en serai jamais digne.

— Dans ce cas, autant te tuer tout de suite, siffla joyeusement Taureau Adipeux. Je prendrai tout mon temps. Ainsi, tu pourras nous donner à tous une leçon de bravoure en te taisant sous la torture.

— J’ai compris, chaman. Mettons que j’étais trop modeste.

Les « cours » commencèrent sur-le-champ. Ils étaient vraiment très doués, affirma Oiseau Bleu. Dans seize sommeils, elle n’aurait plus rien à leur apprendre.

Profitant de cet ultime sursis, Sloosh extorqua aux sentinelles des renseignements qui soulevèrent son enthousiasme. Les autres se contentèrent de hausser les épaules. Que leur importait qu’il y eût à trois sommeils de marche du village un lac géant, véritable mer intérieure formée par le cratère d’un colossal météorite ?

— Il est tombé voilà de nombreuses générations, expliqua patiemment l’Archkerri. En ce temps-là, toutes les espèces intelligentes avaient atteint de hauts niveaux de civilisation, mais aucune n’arrivait à la cheville des glorieux ancêtres qui avaient arraché la Terre à son orbite et transformé en soleils la Lune et les planètes extérieures. Ceux-là auraient désintégré le météorite bien avant la collision. Ce fut un effroyable cataclysme. Toutes les grandes cités furent rasées. En l’espace de quelques minutes, un quart de la population du globe fut anéantie et de brillantes civilisations sombrèrent dans le chaos. Les survivants retournèrent à la barbarie. Ils s’empressèrent d’oublier leur savoir. Ce fut la fin d’un monde.

— Il existe une multitude de légendes à ce sujet, dit Vana. Toutes ne font pas allusion au météorite et les détails varient d’une tribu à l’autre, mais les récits s’accordent sur l’ampleur du désastre.

— Il est surprenant de constater qu’après si longtemps la tradition en ait conservé le souvenir. La chute du météorite fut terrible. Elle plongea mes frères végétaux dans l’hébétude. Toutes les plantes furent victimes de

graves commotions et certaines espèces moururent de saisissement. Je suis presque impatient de voir ce Phemropit. Je me demande ce qu'il est en réalité, et d'où il vient. Et ce lac ! Je ne le connais que par les reproductions que m'en a montrées le prisme. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais j'ai vraiment hâte de le voir de mes propres yeux !

Personne ne fit de commentaire.

Puis le moment redouté arriva. Les prisonniers furent tirés de la cabane et badigeonnés au noir. Taureau Adipeux décréta que le chien et la féline seraient mangés après le retour de la tribu. La séparation fut déchirante. Deyv et Vana sanglotaient. Jum hurlait à la mort et Aejip se jetait en rugissant contre la porte de la cabane. Pieds et poings liés, chaque prisonnier fut hissé sur un palanquin empanaché porté par quatre mâles. La procession s'ébranla au son des tambours et des flûtes. Trois sommeils plus tard, elle parvenait à destination.

A la lueur d'une centaine de torches, ils virent une plage rocheuse au delà de laquelle scintillait un immense plan d'eau immobile. Le versant jonché d'énormes blocs de pierre descendait en pente douce vers la plage. A mi-hauteur se dressaient des arbres immenses séparés par de larges intervalles. L'un d'eux, un géant d'une quarantaine de mètres, avait été déraciné. L'érosion ou les séismes n'y étaient pour rien. Quelque chose qui s'était trouvé enterré dessous l'avait soulevé assez puissamment pour l'arracher au sol, puis, comme épuisé par cet immense effort, s'était figé.

− Pourquoi n'a-t-il pas continué ? demanda Deyv.

− Je ne sais pas, murmura Sloosh. On jurerait qu'il a bougé de son propre chef, mais comment ? Les Tsimmanbul adorent une créature de pierre. Serait-ce lui, le champion du monde minéral ?

# 30

A distance respectueuse, dix guerriers porteurs de torches étaient déployés en arc de cercle derrière Phemropit. A la lueur vacillante des flammes, les prisonniers aperçurent une masse ovale d'un gris sombre qui se réchauffait de reflets dorés. Impressionnante, elle devait peser dans les six cents tonnes. Pas de bras. En guise de jambes, trois chenilles. Pas davantage de tête, mais sur le devant, on remarquait des trous et des protubérances.

– Et si ce n'était qu'une machine ? bourdonna rêveusement Sloosh. Je ne le pense pas. Plutôt une créature venue d'un autre monde. Une créature venue sur le météorite. Comment a-t-elle pu résister à la traversée de l'atmosphère et à l'énergie libérée par la collision. Elle aurait dû fondre... Et que sont devenues ses semblables ?

Prisonniers et sentinelles formaient un groupe morose au sommet de la colline. Un peu en contrebas, la tribu s'en donnait à cœur joie. La fête battait son plein et le chaman gesticulait comme un possédé, un peu à l'écart de ses ouailles. Non loin de lui, un poteau surgissait du sol, d'autant plus inquiétant qu'il se trouvait juste dans l'alignement du « front » de Phemropit.

Les réjouissances se prolongèrent longtemps. Puis la musique cessa abruptement. Les danseurs se figèrent. « Phemropit ! » sifflèrent-ils en chœur. Cela aussi reflua. Dans le silence en suspens, un oiseau jeta un cri perçant.

Accroupi, le chaman semblait fasciné par la créature minérale. Il s'agenouilla et se prosterna sept fois, le front

contre terre. Ensuite, il se plaça à côté du poteau. Une femme lui apporta une cage contenant une luciole géante. A peine eut-il sorti l'insecte que la femme s'enfuyait à toutes jambes vers la foule silencieuse. Taureau Adipeux se pencha vers le poteau en tenant la luciole à bout de bras devant lui.

— O grand Phemropit, seigneur de l'étoile tombée du ciel, seigneur de la mer intérieure, dieu des Narakannetishaw ! Parle avec ta langue de lumière !

Son pouce s'activait sur le dos de la luciole dont la queue égrenait son message dans la pénombre projetée par la Bête.

Deyv sursauta. Des cris, d'effroi ou d'allégresse, impossible de le dire avec certitude, fusèrent des rangs des spectateurs. De l'un des orifices situés sur la face antérieure de Phemropit venait de jaillir un mince pinceau lumineux qui disparut dans le versant, juste au-dessus du poteau.

En réponse, la luciole émit plusieurs séries d'impulsions de longueurs différentes.

— O dieu puissant, ton peuple est venu t'offrir un nouveau sacrifice, et puisses-tu cette fois lui répondre et accepter son hospitalité ! Puisses-tu honorer de ta présence la Demeure Sacrée afin de nous protéger à jamais de nos ennemis !

Phemropit projeta un second rayon. Mieux ajusté que le précédent, il frôla la luciole et la main qui la portait. Taureau Adipeux sauta en arrière. Il se tourna vers la foule massée au sommet du coteau.

— Amenez le premier ! siffla-t-il.

Horrifiés, les prisonniers virent deux guerriers gigantesques, peinturlurés de la tête aux pieds, s'approcher d'eux, s'arrêter et les soupeser l'un après l'autre d'un regard scrutateur. Deyv fut pris d'un tremblement convulsif. Si seulement il avait son œuf-âme…

Soudain, les guerriers empoignèrent Jeydee et l'entraînèrent vers le poteau. Feersh reconnut ses hurlements déchirants.

— Sois courageux ! cria-t-elle. Montre à ces sauvages que tu ne crains pas la mort ! Montre-leur que tu es le digne fils de Feersh l'Aveugle !

Ces paroles encourageantes furent perdues pour Jeydee, mais les eût-il entendues que cela n'aurait rien changé. Il continua de s'égosiller et de se débattre jusqu'à ce qu'on l'eût ligoté au poteau. On lui laissa les mains libres. Il se tut subitement. Le chaman lui tendit la luciole et siffla quelque chose que les autres prisonniers ne perçurent pas. Sans doute répétait-il les questions rituelles et promettait-il une fois de plus au malheureux qu'il aurait la vie sauve si le dieu répondait.

— Ces Tsimmanbul sont des imbéciles ! marmonna Sloosh. Avant d'espérer une réponse, que ne lui ont-ils appris leur langue ! Il faudrait procéder comme ils l'ont fait avec nous, lui présenter des référents auxquels correspondraient les impulsions. Evidemment, je peux me tromper. Son intelligence est peut-être si différente de la nôtre qu'elle serait incapable d'établir le moindre rapport, mais cela vaut la peine d'essayer ! Je dirais même que c'est notre seule chance.

Pâle et tremblant, Jeydee souleva la luciole. Sous ses pressions répétées, la queue flamboyante projeta vers le dieu son premier message.

— O grand Phemropit, tes fidèles m'ont chargé, moi, un ennemi des Narakannetishaw, de te transmettre leur vénération craintive ! Parle-moi, Phemropit ! Epargne-moi et réponds à l'attente de ton peuple qui voudrait se placer sous ta protection et profiter de ta sagesse minérale. Ainsi tes adorateurs deviendront puissants et se répandront sur la Terre pour que tous, les Narakannetishaw, les Hommes, les Yawtl, les Skinniwatikaw... se prosternent devant ta grandeur.

L’Archkerri émit un bourdonnement ulcéré.

— Dire que leur stupidité risque de nous coûter la vie !

Quelques secondes passèrent. Puis la créature darda son rayon sur le messager. La poitrine perforée, Jeydee s’affaissa en avant. Seuls ses liens l’empêchaient de s’écrouler. Le pinceau de lumière jaillit encore et encore, reproduisant exactement, en nombre et en rythme, les impulsions de la luciole. C’était maintenant son crâne que Jeydee présentait au rayon. Il fut vite troué et tout le sang qu’il avait dans les veines s’écoula de ses blessures.

Après avoir répété plusieurs fois le message, Phemropit cessa de se manifester. Comme sur un signal, la foule se libéra de sa tension en une formidable explosion de sifflements et de roulements de tambour. Deux guerriers dégringolèrent jusqu’au lieu du sacrifice et détachèrent le corps en prenant soin de ne pas couper la ligne de visée du rayon. Ils remontèrent avec leur fardeau qu’ils jetèrent au milieu des villageois. Ceux-ci trépignaient d’allégresse. Les prisonniers étaient anéantis. Feersh pleurait doucement. Vana jetait autour d’elle des coups d’œil avides, comme pour chercher une échappée dans la muraille des sentinelles. Taureau Adipeux siffla pour réclamer le silence.

— Le dieu a refusé de nous répondre, mais il nous a fait don du corps d’un ennemi. Il ne veut pas que ses fidèles restent le ventre vide !

Une forêt de bras jaillirent de la foule tandis que de toutes les poitrines montaient des clameurs d’enthousiasme. Deux femelles soulevèrent le corps et l’emportèrent au pied de l’autre versant où le campement avait été établi. Sous la menace de leurs lances, les gardes escortèrent les prisonniers vers une cabane en rondins aussi solide, mais sensiblement plus petite que celle du village. La porte en fut barrée et les deux géants se postèrent devant. Il n’y avait pas de fenêtre.

− Devinez qui je viens d’apercevoir, à la lisière de la forêt ! souffla Deyv, l’œil collé contre l’interstice de deux

rondins. Jum et Aejip ! Ils ont réussi à s’échapper ! Ainsi, tout n’est pas perdu. Que les dieux en soient remerciés !

– La belle affaire ! gronda le Yawtl. Même s’ils égorgeaient nos gardes pendant leur sommeil, en admettant qu’ils dorment, comment pourrions-nous atteindre la barre et la soulever avant que l’alerte n’eût été donnée ?

– Qu’as-tu de mieux à proposer ? Que nous restions assis, tranquillement, en attendant qu’ils viennent nous chercher ? A ton aise. Moi, je ne peux pas !

Jeydee avait été décapité et démembré. Enfilées sur des broches, les différentes parties de son corps rôtissaient doucement. Aux prisonniers, on apporta des restes de la veille. Malgré leur abattement, ils vidèrent leurs écuelles. Autour de la prison, on se préparait au festin. Quand Jeydee fut à point, les Tsimmanbul le dévorèrent joyeusement en l’arrosant d’une liqueur brune à l’effet foudroyant. Les gardes avaient reçu l’ordre de se garder de tout excès de nourriture et de boisson. L’un après l’autre, les villageois tombèrent, terrassés par l’ivresse et le sommeil. Les sentinelles se tenaient éveillées en échangeant par le truchement de sifflements feutrés des propos anodins et désabusés.

L’Archkerri était pensif.

– Que penses-tu de ce Phemropit ? demanda Deyv.

– Je pense que si nous n’arrivons pas à nous faire comprendre de lui, nous mourrons tous, les uns après les autres. Il nous tuera, sans le vouloir peut-être.

– Sans le vouloir ?

– A mon avis, ce rayon lumineux lui tient lieu de moyen d’expression, à l’égal du système de sons, voix ou bourdonnements qui nous permet de communiquer. Il ne doit pas avoir d’effet plus meurtrier sur ses semblables que mes bourdonnements ou vos paroles n’en ont sur nos tympans respectifs. Le métal ou la pierre supportent le choc, comprenez-vous ? Pas la chair. La créature ne doit

même pas savoir qu’elle détruit d’autres êtres vivants. Ce qui ne veut pas dire qu’elle serait affectée si elle le savait. Après tout, avant de se hisser à la surface, elle ignorait jusqu’à notre existence.

— Mais alors… selon toi, Phemropit vivait sur ce météorite avant sa chute ? Il est né sur un grand caillou qui se baladait dans l’espace, là où tout est mort et glacé ?

— Je n’en serais pas étonné.

— Mais comment peut-il vivre sans respirer ?

— Il tire sa substance de la roche elle-même ou de radiations…

Le sujet était épuisé. Le silence tomba. Deyv s’allongea dans un coin en regrettant de ne pouvoir se pelotonner contre Jum. Avec la Bête, le froid était revenu. Il grelottait. Vana était déjà devant lui quand il rouvrit les yeux. Agenouillée sur ses talons, les mains sur les cuisses, elle le considérait avec anxiété.

— Serre-moi dans tes bras, veux-tu ? J’ai froid.

L’espace d’un instant, la stupeur le rendit muet.

— Mais…

— Mais rien. Tu n’as rien à dire. Tout ce que je veux, c’est profiter de ta chaleur. Rassure-toi, aucune arrière-pensée ne m’anime. Je sais que l’idée de faire l’amour avec une femme sans pierre te répugne. J’en ai autant à ton service. Enfin, c’est ce que je croyais jusqu’à ces derniers temps. Depuis quelques jours, j’ai pas mal réfléchi à la question. On en a fait du chemin sans nos pierres… et pourtant, on a surmonté toutes les épreuves. Qui sait si l’homme-plante n’avait pas raison en affirmant qu’elles étaient superflues et que nous finirions par nous en apercevoir ?

— N’empêche. Nous n’avons toujours pas d’âme…

— En es-tu bien sûr ? Tu reconnaîtras avec moi que sous ses grands airs ridicules, Sloosh est plutôt de bon conseil. Pour lui, les œufs ne sont en fait qu’un réconfort psychologique. Des sortes de béquilles mentales. Quand on

est en bonne santé, on n’a pas besoin de béquille, d’accord ? L’âme, dit Sloosh, est inhérente au corps. Les œufs n’ont rien à y voir.

– Tu devrais avoir honte de proférer pareils blasphèmes ! Sloosh ne sait pas tout. Depuis le temps que notre race est attachée à la tradition des œufs-âmes, elle se serait trompée ?

– Pourquoi pas ? Nos parents ne croient-ils pas que la Terre est plate ? L’Archkerri nous a démontré qu’elle était ronde !

– Où veux-tu en venir ?

– Vas-tu te décider à comprendre ? Je ne suis pas venue pour te chercher querelle. Je suis lasse. Je ne désire que m’allonger contre toi pour me réchauffer un peu avant que la mort ne referme sur moi son étreinte glacée. Est-ce trop demander ? Est-ce trop demander ?

Deyv lui tendit les bras. Elle se lova contre lui, la tête sur son épaule, un bras passé en travers de sa poitrine. Peu après, il sentit sur son bras une douce humidité.

— Ne me tiens pas rigueur de mes larmes, murmura-t-elle. C’est si horrible de mourir loin des siens...

– Comment pourrais-je t’en vouloir quand je dois refouler les miennes à grand-peine ?

– Que ressens-tu, à serrer ainsi quelqu’un qui n’a pas d’œuf ? Est-ce si insupportable ?

– Ma foi, non. J’aurais cru, pourtant. On jurerait qu’il n’y a aucune différence. Je vais te dire un secret. Si tu avais une pierre, je t’aurais prise pour femme. A condition que la couleur de nos âmes soit en harmonie, bien sûr.

– Mais pourquoi ? Pourquoi nous en remettre au caprice d’une pierre si nous sommes sûrs de nos sentiments ?

– Cesse donc de dire des absurdités.

– Excellente suggestion. Cessez donc tous deux de dire des absurdités, grommela le Yawtl. Vous m’empêchez de dormir. Toutefois, je voudrais vous faire remarquer que les

sorcières n’ont pas d’œuf-âme et ne s’en portent pas plus mal !

— Evidemment ! s’exclama Deyv, agacé à l’idée qu’Hoozisst eût surpris une conversation aussi intime. Elles n’en ont plus, puisqu’ils ont « tourné » !

— C’était vrai pour les fondateurs de chaque lignée, en effet. Après avoir été chassés de leurs tribus, ils découvraient au cours de leurs errances mille trésors fabriqués par les Anciens et devenaient très puissants. Au fil des générations, cela devenait une habitude de se passer d’œuf, puis une tradition. Pourquoi en auraient-ils eu, puisqu’ils n’en éprouvaient pas le besoin ? Par ailleurs...

— Par ailleurs, coupa Sloosh, les sorciers et sorcières sont des gens comme les autres. On leur fait une réputation de perversité parce qu’on ne les comprend pas. Pensez donc, comment peut-on vivre sans œuf ? En fait, elles ou ils ne sont pas plus avides de pouvoir que les membres des tribus « normales ». Ils se trouvent simplement que les sorciers ont les moyens de satisfaire leur ambition.

— Si je comprends bien, tout le monde nous écoutait ? bougonna Deyv.

— Une façon comme une autre de passer le temps, soupira Feersh. Et de ne pas penser. Cela dit, je ne puis qu’approuver le Yawtl et l’homme-plante. Que vous avez pu être naïfs, tous les deux ! Songez que vous auriez pu profiter l’un de l’autre pendant tout le voyage, et maintenant, il est trop tard !

Elle rit à gorge déployée.

— Tais-toi donc ! cria Deyv. Quelle peste tu fais !

Un sifflement strident leur fit dresser la tête. On entendit un rugissement, et l’un des gardes fut projeté contre la porte. Par les fentes, Deyv aperçut la robe mouchetée de la féline. D’autres cris retentirent, auxquels se mêlaient des râles sauvages. Le garçon vit l’image fragmentée de Jum s’élançant et bondissant à la tête de la seconde sentinelle. Ils roulèrent sur le sol. Deyv se

précipita vers la porte. Des cordes retenaient le battant aux rondins qui formaient le chambranle. Ses doigts s’attaquèrent fébrilement aux nœuds. Pris d’un fol espoir, Hoozisst accourut à son secours. Mais les Tsimmanbul s’étaient réveillés. L’un après l’autre, ils sortirent en trébuchant de leurs cases de fortune, discernèrent à la lueur des torches les corps des gardes sur lesquels se tenaient encore les bêtes qui n’avaient pas lâché prise. En un clin d’œil, les armes surgirent dans les poings qu’on aurait crus vacillants. Le cercle se forma autour de la prison dont Deyv et Hoozisst venaient d’ouvrir la porte. Du coin de l’œil, le garçon devina la course éperdue du chien et de la féline, leurs bonds prodigieux qui soulevèrent une immense clameur, leur évanouissement dans la brousse. Le Yawtl se baissa et d’un geste prompt arracha le tomahawk glissé dans la ceinture du cadavre le plus proche. Un instant, il le tint brandi au-dessus de sa tête, comme s’il voulait s’élancer vers les silhouettes formidables, puis son bras retomba. Il fut là, simplement, immobile, la tête basse, vaincu lui aussi.

Taureau Adipeux était hors de lui. Il fulmina sans émouvoir personne. Longtemps, ses sifflements futiles s’échouèrent contre l’indifférence des prisonniers. Ils se savaient protégés par leur mission. On ne torture pas celui qui va transmettre un message au dieu. La colère du chaman tomba d’un seul coup. La porte, entre-temps, avait été remise en place. Il posta deux sentinelles de chaque côté de la cabane et rentra dans sa case. Deyv comprit que tout était fini. Que pourraient Jum et Aejip contre huit guerriers sur le qui-vive ? Il n’y aurait pas de seconde tentative.

# 31

Ils avalèrent leur petit déjeuner dans un silence morose, chacun se demandant qui allait être passé à la broche avant le prochain sommeil. La réponse leur fut fournie peu après, quand le chaman pointa son index sur Tishdom. La jeune femme sanglota et se débattit en vain. Elle fut ligotée au poteau. Plus tard, ses compagnons virent passer son corps flasque et exsangue. On le portait au campement où il serait dépecé et grillé. Les Tsimmanbul avaient un appétit d'ogre.

Puis ce fut au tour de Deyv d'être désigné. Son visage se vida de son sang. Il ferma les yeux. Vana jeta les bras autour de lui et pleura abondamment.

− Ce n'est pas pour tout de suite, précisa Taureau Adipeux. Nous avons l'estomac plein, ce qui te laisse un peu de temps jusqu'au souper. Profites-en pour réfléchir. Il doit bien exister un moyen d'émouvoir Phemropit !

— C'est ridicule ! s'exclama Sloosh. Vous pourriez immoler toute la population de la planète sans obtenir de sa part la moindre réaction. Vous n'êtes qu'une bande d'attardés mentaux ! Ne voyez-vous pas que Phemropit ne comprend pas ce que vous attendez de lui ? Il s'efforce d'entrer en rapport avec vous, mais comment pourrait-il y parvenir alors qu'il ne connaît pas votre langue ? Qu'attendez-vous pour lui donner des leçons, comme vous avez fait avec nous ?

Ses compagnons échangèrent des regards apeurés. Etait-ce bien judicieux d'insulter celui qui tenait leurs vies entre ses mains ? Sloosh avait mal choisi son moment, lui qui cédait si rarement à la colère. A la surprise générale, le chaman réagit avec une remarquable modération.

– Es-tu en train d’insinuer que notre dieu n’est pas capable de s’exprimer avec les mots de ses fidèles ?

– Exactement ! L’esprit le plus borné s’en serait rendu compte, mais pour vous, n’est-ce pas, la puissance d’un dieu ne connaît pas de limite, alors pourquoi ne comprendrait-il pas spontanément une langue inconnue ? Pour la même raison, vous avez refusé d’envisager les raisons de son immobilité. Et si elle était forcée ? Ne m’interromps pas ! Je peux te prouver qu’il lui est impossible de bouger !

Une lueur d’intérêt s’alluma dans les yeux exorbités du chaman. Il s’éloigna, lança ses bâtons sept fois de suite et revint au pas de course.

– Deyv sera tout de même attaché au poteau. Ainsi en ont décidé les dieux.

– Soit. Mais avant, déplacez le poteau de deux mères d’un côté ou de l’autre.

– Jamais de la vie ! Le dieu ne pourra plus le voir !

– Je croyais que Phemropit pouvait tout ? Je te promets qu’il continuera de voir le prisonnier.

– Entendu, chou-fleur sur pattes, je vais suivre tes conseils. Mieux, je vais dire à notre dieu que le moment est venu pour lui de se décider à parler. Dans notre intérêt… et dans le sien. Vous ne comprenez pas ? Regardez.

En bas, un guerrier était en train d’aplanir le sol non loin de Phemropit afin de pouvoir y déposer le cube.

– Pendant mon sommeil, Aileron Blanc, mon ancêtre, m’a conseillé de mettre le dieu en face de ses responsabilités, reprit le sorcier. Ou il parle, ou nous le détruisons avec cet engin.

– Je vois. Et comment comptes-tu faire sauter Phemropit sans détruire du même coup tout ce qui se trouve d’ici à l’océan, y compris toi-même ?

– Vous mentez, voilà ce que je pense. Aucun dispositif magique ne peut être aussi puissant. Vous cherchez à nous effrayer afin que nous n’osions pas nous en servir. Mais je

suis malin. Nous allons fixer une corde autour de la tige, puis une seconde corde au bout de la première et ainsi de suite, puis nous irons nous embusquer derrière la colline où nous serons à l'abri de la déflagration.

— C'est exact, dit Deyv, nous t'avons menti. Vous ne risquerez rien derrière la colline. Au pire, vous serez légèrement commotionnés. Mais pour pouvoir mettre le dieu en face de ses responsabilités, comme tu dis, encore faut-il connaître sa langue ou lui apprendre la tienne.

Le chaman admit que cette suggestion méritait réflexion. En conséquence, il disparut dans sa case. Il en ressortit peu après pour ordonner que le poteau fût déplacé de deux mètres sur la gauche.

Un tremblement de terre interrompit les préparatifs. Les secousses furent brèves et inoffensives. On aurait dit le roulement d'un lointain orage. Se rapprochait-il ? Toute la question était là. Pendant qu'ils demeuraient figés dans l'attente de la catastrophe, Deyv crut apercevoir deux yeux luisants dans la pénombre des fourrés. Même si c'était le chien ou la féline, il ne pouvait rien tenter. Avant même d'avoir franchi dix mètres, le fugitif serait transpercé de lances.

— Pourquoi devrais-je être ligoté au poteau ? demanda-t-il. C'est absurde. Je n'ai pas l'intention de m'enfuir.

Taureau Adipeux hésita, décontenancé par cette proposition insolite. Un instant, il fut tenté de lancer ses bâtons dans l'espoir d'obtenir une réponse satisfaisante, puis se ravisa.

— Impossible, décréta-t-il. Le rite l'interdit. Tu seras ligoté comme avant toi les autres messagers.

Sloosh se fit apporter un certain nombre d'objets, dont une pierre plate de cinquante centimètres de diamètre. Il suivit Deyv jusqu'au poteau où le chaman, pas très rassuré, se décida à les rejoindre.

— Je tiens à surveiller chacun de vos gestes, expliqua-t-il. Et vous êtes priés de vous en tenir au Narakannetishaw !

Pas de bavardages secrets dans votre langue, n'est-ce pas ? Si vous enfreignez cet ordre, j'arrête l'expérience.

Quand le garçon fut attaché, Sloosh lui tendit la luciole.

— Ecoute-moi bien, Deyv. Ainsi que l'ont remarqué ces imbéciles, le dieu émet des séries d'impulsions lumineuses de quatre longueurs différentes. Ce sont des mots photoniques. La luciole va nous permettre de lui enseigner notre langue, c'est-à-dire celle des Tsimmanbul. Ensuite, il sera toujours temps d'apprendre la sienne.

Sur l'insistance de Taureau Adipeux qui tenait à ce que la procédure demeurât inchangée, ils transmirent le message habituel. La réponse fut la même, mais l'Archkerri interposa la pierre sur le trajet du rayon. Il en résulta un petit creux, un léger affaissement dont les bords étaient encore chauds quand ils y passèrent la main.

— Elle est à peine touchée, murmura Sloosh. Le rayon ne doit laisser aucune trace sur leur propre carapace. Je ne serais pas étonné qu'elle contienne un alliage de fer au nickel.

Il exigea que fût installé un autre poteau, fendu en son sommet pour tenir la pierre. Puis la première leçon commença. Tandis que Deyv produisait les impulsions, Sloosh présentait les objets. Aussitôt, le dieu répéta docilement les mots.

− Es-tu convaincu ? demanda Sloosh au chaman. Il aura suffi de quelques instants à une intelligence médiocre pour établir le dialogue. Si tu n'étais pas si borné, tu aurais pu éviter toutes ces morts inutiles.

− Inutiles ? Pas du tout puisqu'elles nous ont donné l'occasion de faire ripaille ! Au fait, dans combien de temps Phemropit pourra-t-il me comprendre ?

− Accorde-lui autant de sommeils qu'à nous, au minimum. Le fonctionnement de sa pensée doit être très différent, et même si sa capacité intellectuelle excède la nôtre, il lui faudra sans doute davantage de temps pour établir les correspondances.

Cette attente ne faisait pas du tout l’affaire de Taureau Adipeux. Il décida de renvoyer tout son monde au village, à l’exception de douze guerriers et de trois femelles pour garder les prisonniers, car, dit-il, à chaque instant passé hors de l’enceinte il risquait d’essuyer une attaque d’une tribu ennemie. Afin d’éviter tout malentendu, les prisonniers eurent les poings liés. On les leur détachait pendant les leçons.

− Je vous délivrerai quand la tribu reviendra pour escorter Phemropit jusqu’à notre village.

− Et mon épée ? s’écria Deyv. Tu avais promis…

− J’avais promis de vous rendre la liberté, un point c’est tout.

Le fourreau contenant la vieille épée lui pendait au côté. Il s’était également approprié la francisque de Sloosh. Deyv ne se faisait aucune illusion : jamais le vieux renard n’accepterait de restituer pareils trésors. Il ne lui en voulait pas. A la place du chaman, il aurait agi de même. Mais il était bien décidé à ne pas reprendre la route avant d’avoir tenté de récupérer son bien. Taureau Adipeux le savait sans doute. Mieux, il s’y attendait. Il aurait ainsi l’occasion de le faire à nouveau prisonnier et cette fois-ci, rien ne l’empêcherait de le passer à la broche. Et ce qui était vrai pour Deyv l’était aussi pour les autres.

Sept sommeils plus tard, un messager arriva en provenance du village. Il annonça que le guerrier commis à la garde et à l’alimentation du chien et de la féline avait été retrouvé à moitié dévoré devant la cabane.

− Où sont-ils ? hurla le chaman.

− Je les ai vus rôder à la lisière de la forêt, dit Deyv. Promets-tu de ne pas les tuer si je les appelle ? A ce prix-là seulement nous continuerons d’apprendre ta langue à Phemropit.

Non sans peine, Taureau Adipeux retrouva son calme.

— C’est bon. Je t’autorise à les appeler si tu peux me garantir qu’ils ne nous sauteront pas dessus. Je leur

pardonne la mort d’Aigle Siffleur. Je ne l’ai jamais aimé. Il était trop arrogant. C’est d’ailleurs pour cela que je l’avais laissé en arrière. Pour l’embêter.

Deyv lança deux cris. Aejip. Jum. En six bonds, le chien fut sur lui. Retrouvailles envahissantes. La féline se fit désirer, prudente. Elle se méfiait des Tsimmanbul. Quand elle se fut décidée, ses premières effusions allèrent à Vana. Quand elle s’approcha enfin de lui, miné par la jalousie, il fit semblant de rien. Retrouvailles fraîches.

Les leçons se poursuivirent. Phemropit était infatigable. Il pouvait tout emmagasiner et tout restituer à volonté, comme une machine. Au quatrième sommeil, il découvrit l’effet meurtrier que ses rayons pouvaient avoir sur ses professeurs ; aussitôt, il en réduisit l’intensité. Ce n’était plus, désormais, sur la chair fragile, qu’une tiède caresse, ni plus ni moins qu’un rayon de soleil qu’ils n’avaient pas connu.

Quand on en arriva aux abstractions, le dieu s’égara un peu. Le concept de sexe lui échappa totalement. Celui d’individuation le laissa perplexe.

Sloosh lui demanda s’il pouvait se déplacer. Il répondit qu’il ne le ferait qu’en cas de force majeure car sa réserve de combustible était presque épuisée. Même les leçons, en pompant chaque fois une petite quantité d’énergie, l’affaiblissaient à la longue. L’Archkerri ne comprit pas tout. Il devina qu’à moins d’être réactivé, Phemropit tomberait bientôt dans une sorte de syncope.

— Si nous ne lui fournissons pas à bref délai l’élément dont il a besoin pour retrouver son énergie, il mourra, expliqua-t-il à ses compagnons dans la relative intimité de leur cabane. D’une certaine façon, en tout cas. Il peut rester inerte pendant très, très longtemps, puis retrouver tout son potentiel si on l’alimente en combustible. En fait, tant que son mécanisme est intact, il ne meurt pas vraiment.

– Que se passera-t-il s’il arrive au bout de ses réserves ? Taureau Adipeux refusera sans doute de tenir sa promesse. Non sans raison, d’ailleurs. Que ferait-il d’un dieu inerte ?

– Gardons le secret, surtout. Mais si au cours d’une prochaine leçon Phemropit cessait soudain de se manifester, nous ne devrions notre salut qu’à nos jambes.

– Qu’attendons-nous pour égorger tous les Tsimmanbul et ficher le camp d’ici ? demanda Hoozisst avec impatience. Pourquoi perdre notre temps au chevet de ce caillou ?

– Tu n’éprouves donc aucune curiosité, aucun intérêt à son égard ? s’exclama Sloosh, indigné. Voici une créature venue de l’espace, un être de pierre et de métal doté d’une intelligence bien supérieure à la tienne, et tu es tout disposé à passer ton chemin ?

Le Yawtl haussa les épaules. L’Archkerri était peut-être un érudit, mais il avait le cerveau fêlé. Hoozisst demeurait insensible à son mépris. Il s’apprêtait à sortir de la cabane dont la porte n’était plus verrouillée depuis longtemps, quand le sol gronda et se couvrit de rides. Il y eut un claquement retentissant. Comme un immense éclair en zigzag, une crevasse s’ouvrit sur plusieurs dizaines de mètres. Il n’y avait nulle part où aller ; d’ailleurs, les tremblements avaient atteint une telle intensité qu’il ne fallait pas songer à se mettre debout. Autour d’eux, les arbres tombaient comme des fétus. Ils profitèrent d’une accalmie pour se précipiter en haut de la colline. Au moment où ils y arrivaient, une autre secousse, aussi intense que la première, fit chanceler le versant. Ils le gravirent à nouveau à travers des éboulements successifs. Puis un tsunami déferla sur la colline. La mer intérieure se gonfla et donna l’assaut contre son flanc éventré, arrachant les arbres déracinés et les ramenant au gré des vagues.

— Pauvre Phemropit, murmura Sloosh, qui gardait la tête froide au milieu de ce désastre. J’aurais tant aimé faire plus ample connaissance...

Quand l’océan reflua enfin, le dieu n’était plus en vue. Par contre, la corde attachée à la tige du vaisseau avait tenu bon.

– Qu’est devenu mon dieu ? se lamentait le chaman. Mon dieu s’est noyé !

– Quel dieu ! rétorqua le Yawtl. Nous sommes tous là, sains et saufs, mais les vagues ont eu raison de lui.

– Pas tout à fait, dit Sloosh en leur montrant la berge déchiquetée.

Tout d’abord ils ne virent que son large dos ruisselant, puis lentement le corps entier émergea, jusqu’aux chenilles dont les roues tournaient. Il se hissa sur le sable et commença l’ascension de la colline. Par trois fois, il patina dans la terre bouleversée, mais avec une persévérance méritoire, il atteignit le sommet. Là, il s’immobilisa, la « tête » basse, comme à bout de force.

# 32

D’autres secousses de moindre envergure ravivèrent leurs craintes, puis le calme revint. Trois sommeils après le grand chambardement, un guerrier arriva hors d’haleine au campement et se jeta à plat ventre devant le chaman.

– Ecoutez-moi, mes frères, siffla-t-il dès qu’il eut retrouvé assez de souffle, les dieux nous ont abandonnés ! Ils ont détaché de la falaise le territoire sur lequel se trouvait notre village. La tribu entière est tombée dans la mer ! Ils sont tous morts, entendez-vous ? Tous, sauf moi, épargné afin de pouvoir vous apporter la terrible nouvelle !

Les Tsimmanbul se roulèrent sur le sol en hurlant et se tailladèrent la poitrine de leurs couteaux de pierre. Puis le chaman ensanglanté s'empara d'un javelot et le planta dans le cœur du messager. Celui-ci n'eut pas un geste pour se défendre. Il se savait condamné.

A ce moment-là, Sloosh seul avait les mains libres. Profitant de l'affliction générale, il libéra ses compagnons. Deyv assomma Taureau Adipeux du plat de son tomahawk et lui arracha son épée. Sloosh retrouva sa francisque. Quand il revint à lui, le chaman donna libre cours à sa douleur.

– C'est de votre faute, dit Hoozisst, le plus sérieusement du monde. Vous n'auriez jamais dû vous amuser avec Phemropit. Il s'est vengé.

– Quelle absurdité ! riposta Sloosh. Pas plus que nous, le pauvre ne peut maîtriser les éléments. Il a dépensé le peu d'énergie qu'il lui restait à se hisser hors de la mer. Avec les toutes dernières gouttes, il nous expliquera où trouver le combustible nécessaire à sa régénération.

Après avoir formé le cercle autour de leur chaman, les Tsimmanbul entonnèrent un chant si ancien que seul Taureau Adipeux en comprenait les paroles. L'un après l'autre, il leur trancha la gorge. Puis il ficha en terre le manche de son javelot sur la pointe duquel il se laissa tomber lourdement, utilisant ses dernières forces pour l'enfoncer dans son ventre.

— Très étrange, commenta l'Archkerri. Voilà une espèce pour qui le problème de la survie dans un autre univers ne se pose pas.

Dans la mesure où les Tsimmanbul n'avaient pas grand-chose d'humain, on pouvait les manger sans tomber dans le cannibalisme. Ainsi fut fait. Ils avaient une chair savoureuse, avec un arrière-goût de poisson. Ensuite, les voyageurs prièrent Phemropit de leur indiquer dans quelle direction il fallait chercher sa pitance.

Une petite plaque s’affaissa au sommet de son dos. De l’orifice émergea une longue tige terminée par une sphère d’où surgirent d’autres tiges plus minces, disposées comme les rayons d’une roue. Après plusieurs rotations, toutes les tiges se replièrent sauf une, qui resta pointée tel un index vers l’intérieur des terres.

La Bête Noire était à mi-parcours. La lumière se répandait, aveuglante. Le dieu venu de l’espace pouvait bien mourir, Hoozisst n’y voyait pas d’inconvénient. Il argua de la fatigue et du danger pour justifier son refus de faire partie de l’expédition, puis sans cesser de grommeler, suivit les autres dans la forêt de peur de rester en tête à tête avec Phemropit.

– Au fait, comment détecte-t-il sa nourriture ? demanda Deyv.

– Ne vous ai-je pas expliqué le principe de la radioactivité ? rétorqua l’Archkerri. Le filon contenant la substance nutritive doit se trouver à flanc de montagne, non loin du lac. Sous l’impact, le météorite se sera sans doute disloqué et les fragments auront été projetés dans tous les azimuts. Il y a bien longtemps, la Terre a perdu toutes ses propriétés radioactives, mais ce corps céleste, si gros qu’on devrait presque parler de planétoïde, était encore jeune et riche en minéraux radioactifs ; du moins je le crois, sinon Phemropit et ses semblables seraient morts d’inanition.

» Les antennes du dieu ont détecté les particules radioactives émises par le gisement, voilà. Rassurez-vous, il ne peut être loin. Pour l’instant, Phemropit est trop faible pour s’y rendre par ses propres moyens, mais dès qu’il aura rechargé sa batterie, il pourra faire le voyage lui-même.

Le filon se présentait sous la forme d’une grande tache sombre, de forme irrégulière, enchâssée dans le versant ocre et gris d’une haute colline surplombant la mer. L’extraction fut longue et laborieuse. Après avoir passé les environs au peigne fin, les voyageurs découvrirent une

mine de silex avec lequel ils façonnèrent des instruments tranchants. Quand ils se rompaient, ce qui arrivait souvent, il fallait retourner à la mine et fabriquer de nouveaux outils. Peu à peu, cependant, les blocs de minerai s'amoncelaient. Sur les instructions de Sloosh, seul initié au principe de la roue utilisée comme organe de déplacement, ils construisirent deux chariots. Il fallut leur ouvrir un chemin à travers la forêt, travail éreintant, interminable, mais en fin de compte les tonnes de minerai concassé arrivèrent à leur destinataire.

Phemropit escalada le monticule et ingurgita les rochers par une ouverture ventrale. Il avait maintenant assez d'énergie pour parcourir plusieurs kilomètres de piste. On lui apporta d'autres wagons. Après chaque « repas », il se rapprochait de la carrière. Enfin, il fut en mesure d'extraire le minerai lui-même. De son abdomen s'étira une sorte de bande de roulement pourvue de dents de métal. La roche à peine débitée, les morceaux étaient engloutis. Phemropit ne s'arrêta qu'une fois le ventre plein. Il avait ouvert une grande brèche dans le flanc de la montagne au pied de laquelle s'entassaient les excréments de pierre.

– Et voilà le travail ! s'exclama Sloosh dans un bourdonnement vibrant d'enthousiasme. Regardez-le ! Ne sommes-nous pas récompensés de tous nos efforts ?

Hoozisst ne semblait pas de cet avis, mais plus tard, quand tout le monde fut installé sur le large dos de Phemropit, il reconnut du bout des lèvres que le dieu avait son utilité.

C'était non seulement une excellente monture, mais la meilleure des protections. A son approche, les villages se vidaient de leurs habitants. Il ne restait plus à ses passagers qu'à mettre pied à terre pour faire leur choix parmi les réserves de nourriture et les produits de l'artisanat local. Ils atteignirent une route des Anciens. Elle débouchait de la forêt pour épouser les méandres du

littoral. Après bien des kilomètres, ils arrivèrent en vue d’un croisement. Quand elle sut qu’il y avait des poteaux de signalisation, Feersh voulut s’arrêter.

— Je vais tâcher de déterminer à quelle distance nous sommes du Désert Flamboyant. C’est possible, à condition qu’aucun cataclysme n’ait coupé le circuit électrique.

Les voyageurs descendirent. Jowanarr conduisit sa mère devant le poteau le plus proche. La sorcière appliqua ses mains sur le métal lisse et froid. Longtemps, elle demeura figée, le corps tendu, en alerte, comme à l’écoute d’un mystérieux message. A sa demande, les autres gardèrent un silence recueilli.

— Seule Jowanarr connaissait mon secret, dit-elle ensuite. Il y a longtemps que j’utilise les routes des Anciens pour surveiller l’approche de mes ennemis. C’est un don. Vous, par exemple, aussi longtemps que vous avez suivi la route, j’ai su où et combien vous étiez. Puis vous avez pénétré dans la forêt et j’ai perdu votre trace.

Phemropit fut amené à côté du poteau. La mère et la fille se hissèrent sur son dos. Jowanarr prit la main de Feersh et la posa sur l’œil inférieur, celui qui s’allumait de vert. A tâtons, les doigts décharnés en explorèrent la périphérie. A deux reprises, ils pressèrent quelque chose. Le couvercle de l’œil bascula vers le haut. Jowanarr guida la vieille main à l’intérieur du trou. On la vit se refermer autour de la protubérance de métal d’où jaillissait la lumière. Enfin, la jeune sorcière prit dans la sienne l’autre main de sa mère et appuya sur l’émetteur son index gauche. L’espace d’un long moment, l’Aveugle et sa fille, les yeux clos, accueillirent les « visions » transmises par la route.

− La frontière du Désert se trouve à quinze cents kilomètres environ, annonça Feersh quand elle eut retiré sa main. Par la route de la forêt, je précise. Si nous suivons la voie côtière, il faut en compter sept cents de plus.

– Tu sembles préférer la seconde, pourquoi ? demanda Vana, plus sensible que les autres aux intonations de la voix.

– Si nous choisissons la forêt, nous risquons de tomber sur les créatures que Taureau Adipeux nommait *Skinniwakitaw*. Je ne sais pas à quoi elles ressemblent, mais d'après les impressions reçues, elles doivent être gigantesques et d'une sauvagerie extrême.

– Sont-elles riches ? questionna le Yawtl. Tes impressions t'ont-elles dit si elles avaient quelque chose qui valût la peine d'être volé ?

La sorcière lui répondit par un ricanement de mépris.

— Bien, dit Hoozisst. Dans ce cas, je suggère que nous prenions la route côtière.

Seul Sloosh n'était pas de cet avis. Ces créatures dont il n'avait jamais entendu parler excitaient sa curiosité. On procéda à un vote. A l'unanimité moins une voix, les voyageurs optèrent pour la sécurité.

— C'est d'autant plus regrettable, se plaignit l'Archkerri, que Feersh aurait pu interroger les poteaux à chaque carrefour et nous avertir de leur présence longtemps à l'avance. Vous êtes bien décidés ? Nous allons perdre un temps considérable…

On prit donc la voie côtière. Chaque matin, le petit déjeuner avalé, on se mettait en route sans perdre un instant. Phemropit atteignait rapidement une moyenne de quinze kilomètres/heure. Quand la faim les tenaillait, ses passagers l'abandonnaient pour aller chasser. Jusqu'au jour où Sloosh et Deyv eurent simultanément l'idée géniale d'utiliser le rayon de Phemropit pour tailler en pièces les gros herbivores qui paissaient sur les bas-côtés. Avec un seul de ces monstres, ils pourraient tenir pendant trois sommeils. Passé ce délai, la chair serait trop altérée pour les hommes, mais le chien et la féline s'en régaleraient quand même.

Pour ne pas être en reste, Vana proposa de supprimer les haltes. Si on avait sommeil, il suffisait de déployer le vaisseau sur le dos de Phemropit, de le fixer et de se réfugier à l'intérieur. La créature minérale n'avait besoin de personne pour suivre le ruban.

Sloosh, pour sa part, n'appréciait guère cette nouvelle manière de voyager. A moins de marcher devant lui à reculons en lui présentant la luciole, il ne pouvait plus discuter avec Phemropit. Hoozisst, dont l'ingéniosité ne s'était jamais beaucoup manifestée, surprit tout le monde en trouvant la solution : une pierre à forte teneur en mica, polie comme un miroir, sur laquelle se réfléchiraient les rayons.

— Très ingénieux ! s'exclama l'Archkerri. Je pourrais t'embrasser pour cette suggestion.

Hoozisst battit précipitamment en retraite.

— Merci bien ! Je n'ai jamais supporté le chou !

Toutes les agglomérations qu'ils croisaient étaient détruites. Une masse énorme, comme un pilon géant, avait écrasé les murs d'enceinte, aplati les huttes et leurs habitants. Des squelettes disloqués gisaient au milieu des décombres. Autour de chaque village, les voyageurs cherchèrent les traces des responsables du massacre, mais les pluies diluviennes avaient tout effacé.

Le danger se précisa quand Feersh, après avoir consulté un poteau de signalisation, se tourna, très pâle, vers ses compagnons.

— Sloosh avait raison. Nous aurions mieux fait de prendre la route de la forêt. Un Skinniwakitaw l'a quittée pour venir sur celle-ci. Il a une quinzaine de kilomètres d'avance sur nous, pas davantage.

— Que Skreesh nous protège ! s'écria le Yawtl. Si c'est lui qui a piétiné tous ces villages, il peut d'une chiquenaude balancer Phemropit dans l'océan et nous avec !

Sloosh déclara qu'il valait mieux être attaqué sur la plage plutôt qu'au milieu des arbres. Sur le moment,

personne ne comprit pourquoi. Feersh tenta de se remettre à l'écoute du circuit électrique, mais le monstre avait quitté la route et le poteau ne pouvait transmettre aucun renseignement sur ce qui se trouvait hors de son champ de vision.

– Et toi, sorcière, peux-tu discerner tes ennemis quand tu surveilles ainsi leur progression ? demanda l'Archkerri.

– Pas exactement. Je reçois des impressions que je dois interpréter comme tu le fais pour les figures révélées par ton prisme. Tout ce que je puis dire au sujet de ce Skinniwakitaw, c'est que son poids excède les capacités des détecteurs de la route.

Le Yawtl émit un bruit étranglé.

– Quelle est leur limite supérieure ?

– Mille tonnes, je crois.

– Skreesh ! gémit Hoozisst. (Son regard balaya anxieusement l'horizon.) L'avantage, c'est que nous devrions le voir apparaître de loin. Mille tonnes ! Vous imaginez les enjambées d'un pareil monstre ?

Sloosh s'empara de la luciole et conversa longuement avec Phemropit.

– Nous sommes sauvés, déclara-t-il ensuite. Ainsi que je l'espérais, ses rayons peuvent sectionner n'importe quoi. Pourquoi nous en faire ?

– Je n'ai jamais rien entendu d'aussi sot ! s'exclama Hoozisst. Et si le Skinniwakitaw nous attaque par revers ? Phemropit ne pourra jamais pivoter assez vite !

# 33

Deyv, Vana et les animaux s’étaient portés en avant des autres. La première carcasse qu’ils rencontrèrent avait été cassée par le milieu et les os ne retenaient plus que quelques bribes de chair, comme si tout le reste avait été arraché ou tranché à coups de dents.

Le crâne était broyé, presque concassé. Ils trouvèrent des os et des débris sanguinolents répandus à la ronde. La victime devait être un de ces colosses herbivores avec un cou et une queue démesurés. Une victime de près de cinq cents tonnes. Pas un rapace autour de ce festin. Pas un bruit, d’ailleurs. La brousse se taisait.

Si, pourtant. On entendait quelque chose. Plus loin, sur la route, à plusieurs centaines de mètres de distance. Comme un souffle énorme, entrecoupé de croulements fracassants. On aurait dit qu’une montagne était rageusement jetée à bas.

D’autres carcasses, rongées jusqu’aux os. Plus loin, sur le bas-côté, ils virent la première empreinte, si profonde qu’elle restait visible en dépit de sa taille. Une empreinte de soixante mètres de long. Au bout des orteils, de profondes ornières en forme de croissants : les traces laissées par les griffes. Alentour, des arbres déracinés d’un coup de pied. D’autres, séparés par la distance d’une foulée, s’étaient cassés net quand le monstre avait marché dessus.

A mesure qu’ils avançaient, la forêt devant eux n’était plus que vacarme. C’était le Skinniwakitaw qui respirait et continuait de démanteler la montagne. Pas vraiment une montagne. Plutôt une colline faite d’un amoncellement de roches qui jaillissaient dans toutes les directions et s’écrasaient au petit bonheur, sur la route, les arbres... Pas de doute, le géant s’amusait.

Puis il cessa de s’amuser. Le fracas d’avalanche s’éteignit en un dernier roulement. Il ne subsista que le formidable râle, comme si la forêt entière inspirait, expirait, inspirait...

– Il nous écoute.

Deyv agrippa la main de Vana et lui désigna silencieusement la route, derrière eux. Ils étaient allés trop loin ; il fallait fuir. Ils s'élancèrent sur le bas-côté herbeux, espérant ainsi étouffer le bruit de leur course. Un mugissement s'éleva dans leur dos. Une plainte si formidable que le ciel sembla s'être déchiré de part en part. Ils allaient plus vite à chaque foulée, haletant, trébuchant, les poumons gonflés à éclater. Un rocher s'écrasa à deux mètres devant eux. Ils le contournèrent sans ralentir. Là-bas, trop loin à leur gré, une lumière s'allumait et s'éteignait sans cesse. C'était la luciole de Sloosh qui leur adressait ainsi des signaux d'encouragement.

Les minutes qui suivirent, alors même qu'ils ne voyaient ni n'entendaient plus rien, furent les plus éprouvantes de leur existence. Enfin, ils aperçurent leurs compagnons, juchés sur Phemropit. Aejip et Jum arrivèrent les premiers, puis Deyv, suivi de près par la jeune fille. Le garçon se jeta à plat ventre, la main pressée sur son cœur comme pour en contenir les battements. Quand ils purent parler, les mots étaient devenus inutiles. Une silhouette colossale s'avançait vers eux, obstruant le ciel. Une forme aux contours indécis, mais si grande, si lourde, que la terre tremblait sous elle, à moins que ces frémissements sourds ne fussent une illusion née de l'imagination bouleversée des témoins. Et les rugissements effroyables, l'atroce odeur de charogne qui leur arrivait par bouffées, est-ce qu'ils les inventaient, eux aussi ?

Un rayon jaillit du front de Phemropit. Non le mince faisceau dont il se servait pour parler et découper, mais un large cône de lumière. Le halo isola un pied gigantesque et remonta le long d'une jambe à la minceur insolite. Le reste apparaissait confusément, et ce que l'on discernait, c'était un squelette, un squelette cyclopéen enrobé de muscles et sur lequel étaient attachés différents sacs de formes et de

couleurs variées : estomac, intestin, foie, cœur, poumons, etc. Les organes se balançaient au rythme des enjambées de leur propriétaire. La tête vaguement humaine était elle aussi écorchée. Pas de cheveux visibles. Ni d'yeux, autant que pouvaient en juger les spectateurs terrorisés. A leur place, deux orbites obscures. C'était impossible, bien sûr, mais de là où ils se trouvaient, les orbites semblaient vides.

Phemropit pivota légèrement. Puis le rai de lumière se matérialisa avec une intensité aveuglante. Il fora un trou dans la cheville gauche du géant. Le hurlement déferla comme un ouragan, long, aigu, douloureux. Le pinceau blafard décrivit un aller-retour. Deux puissantes gerbes teintèrent d'écarlate le ruban orange. Les chevilles tranchées, le monstre culbuta. Il heurta le sol dans un bruit de tonnerre, comme si une douzaine d'arbres monumentaux venaient de s'effondrer en même temps. Sous le choc, certains organes furent arrachés du squelette ; d'autres se crevèrent et la colonne vertébrale se disloqua. Allongé sur le dos, le Skinniwakitaw fixait sur le ciel le regard innocent de ses yeux pareils à des trous noirs.

Longtemps après, Sloosh sauta sur la route et s'approcha. Il longea le corps, remontant vers la tête.

− Remarquable, bourdonna-t-il pour lui-même, mais ce n'est pas un produit de la nature. Il doit descendre de quelque créature que les Anciens fabriquaient dans leurs laboratoires. Dans quel but, nous ne le saurons jamais.

Il voulut prélever un fragment du muscle qui enveloppait le petit doigt, mais ni le tranchant du tomahawk ni même la francisque ne purent l'entamer.

− Il y a bien des veines et des artères, pourtant ce n'est pas du véritable tissu musculaire, expliqua-t-il à ceux de ses compagnons qui avaient osé le rejoindre. On dirait plutôt un matériau synthétique, une substance artificielle imitant le muscle. Tout en étant souple, elle doit avoir une extraordinaire robustesse afin de pouvoir soulever un

squelette aussi lourd. C’est vraiment prodigieux. Ah, que ne puis-je rester ici pour disséquer ce phénomène ! A quoi bon rêver, je n’ai pas le premier instrument…

Les autres étaient trop secoués, de toute façon, pour continuer sur-le-champ. Mus par une curiosité qui n’avait rien de scientifique, ils s’enhardirent à faire le tour du monstre en prenant garde de ne jamais l’effleurer. Un sommeil plus tard, les muscles commencèrent à fondre. Ils dégouttaient le long du squelette sur le sol où ils se rassemblaient en flaques rouges. Puis les flaques s’évaporèrent. La dissolution des organes fut plus lente, mais à la fin il ne resta plus que la charpente osseuse, comme nettoyée par une armée de rapaces. Deyv toucha le crâne simiesque du bout des doigts, y promena la main et pénétra carrément à l’intérieur. La cavité était si vaste que plusieurs familles auraient pu y loger à l’aise. Déjà, les parois grouillaient de fourmis, de cancrelats et d’araignées. Un énorme essaim d’abeilles entra tel un bolide, zigzagua en tous sens, disparut et revint quelque temps après, entraînant dans son sillage une colonie entière. Avec diligence, les insectes se mirent au travail ; ils recouvrirent tous les orifices d’une membrane gélatineuse qui se solidifia en séchant. Cette ruche contiendrait un jour assez de miel pour nourrir un village humain pendant de nombreux sommeils.

Les voyageurs se remirent en route le long du littoral. A chaque carrefour, Feersh et Jowanarr interrogeaient un poteau, mais la voie était toujours libre. Ils arrivèrent dans une région que n’avait jamais foulée aucun Skinniwakitaw, à en juger par la prospérité des rares villageois qu’ils purent apercevoir. Au fil des sommeils, cependant, la végétation s’étiolait. Herbe et buissons roussissaient. La grande forêt agonisait dans un déploiement de pourpre et d’or.

− Regardez cette désolation ! dit Sloosh avec entrain. Ce ne sont ni la maladie ni la sécheresse de l’air qui

recroquevillent les feuilles. La brousse est affamée car les racines des joyaux aspirent tout le liquide nutritif contenu dans le sol. Le Désert n’est plus loin !

Il ne se trompait pas. Devant eux, la côte s’échancrait en une large baie. Quand ils en eurent franchi le coude, ce fut un éblouissement. Ils s’arrêtèrent, aveuglés, frappés de stupeur. C’était à perte de vue, comme un miroir aux innombrables facettes où se réfléchissait le ciel. Devant leurs yeux émerveillés, le Désert scintillait, miroitait de millions de reflets sous la lumière éclatante. Les pierres translucides formaient une croûte à la surface du sol, un flamboyant tapis au relief extravagant. Il y avait des collines, des gouffres, des murailles éventrées, et des silhouettes monstrueuses, dressées à pic comme si elles se cabraient. De larges boulevards, longs parfois de plusieurs kilomètres, rompaient ça et là ce chaos. Et sous les coups de boutoir des séismes, la masse s’était écroulée par endroits, ainsi qu’en témoignaient des amas de joyaux éboulés.

La vie s’arrêtait à l’entrée du Désert. Nulle herbe ne poussait sur cette terre gelée, sereine, étincelante. Nul oiseau ne traversait ce paysage indifférent. La route disparaissait tout à coup et la frontière abrupte avançait sans cesse, irrésistible comme une lame de fond.

– Pourquoi la Shemibob les laisse-t-elle ainsi se multiplier ? murmura Sloosh.

Personne ne répondit. Personne ne savait. Dans le silence pesant, les voyageurs déplièrent le vaisseau des Anciens et dressèrent le camp. Douze sommeils durant, ils chassèrent, péchèrent et fumèrent viande et poisson. Parfois, certains effectuaient de brèves incursions dans le Désert. Ils en revenaient les mains pleines de petits joyaux. Feersh ne cessait de répéter qu’ils pourraient leur être utiles.

Au treizième sommeil, après un solide casse-croûte, ils entassèrent les provisions dans le vaisseau et quand tout le

monde fut installé, Phemropit s’ébranla. Ils voulaient atteindre la forteresse de la Shemibob par un chemin détourné. A trois reprises, le dieu des Tsimmanbul dut faire usage de son rayon tranchant pour abattre une muraille. Ils firent halte dans plusieurs oasis, petits périmètres protégés où une végétation luxuriante bruissait du gazouillis des oiseaux dont la prolifération était enrayée par de petits mammifères carnivores, eux-mêmes régulièrement victimes d’une épidémie qui exterminait les neuf dixièmes de leur population.

La Shemibob avait semé cette poussière d’oasis pour son plaisir. Lasse de son palais, elle s’y rendait parfois en villégiature. Sans eux, confessa Feersh, elle serait morte de faim et de soif bien avant d’être sortie du Désert.

Dix fois, la Bête défila au-dessus d’eux. Un séisme faillit les ensevelir sous un linceul de pierres, et un monolithe aux reflets d’arc-en-ciel s’écroula tout près d’eux. Entre les passages de la Bête, la chaleur devenait effroyable. A nouveau on fixa le vaisseau sur le dos de Phemropit afin de pouvoir profiter de sa relative fraîcheur.

Les voyageurs arrivèrent au bord d’un escarpement qui surplombait une immense oasis. Dans cet écrin de verdure resplendissait le plus beau joyau du Désert : le palais de la Shemibob.

# 34

Sur les rives d’un cours d’eau claire, au milieu de vastes prairies qui semblaient autant d’accrocs dans le

sombre moutonnement de la forêt, paissaient d'étranges herbivores à cornes dont l'espèce s'était éteinte depuis la nuit des temps. Feersh leur assura qu'ils étaient inoffensifs.

− Vous dites que la forêt gagne du terrain et menace de tout engloutir ? murmura-t-elle. C'est étrange. J'avais gardé le souvenir d'un parc bien entretenu. Vous dites aussi qu'il n'y a personne ? Ni homme, ni Yawtl, ni Tsimmanbul ? Je ne comprends pas... où sont les esclaves ?

Ils traversèrent la rivière à la nage, sauf Phemropit qui ne se laissait pas facilement submerger, et firent halte sur la rive opposée pour arrêter une tactique. A plus d'un kilomètre, les tours et les donjons écarlates de la forteresse semblaient découpés à l'emporte-pièce contre la falaise de joyaux. Creusé depuis la rivière, un canal alimentait les douves. Feersh était formelle : ils n'avaient aucune chance d'atteindre le pont-levis sans se faire repérer. Cependant, capricieuse comme elle l'était, la Shemibob pouvait fort bien décider de les laisser entrer... pour le meilleur ou pour le pire.

— Tout est possible, dit la sorcière, d'autant que les choses ont l'air d'avoir bien changé depuis ma fuite. On dirait qu'elle s'est débarrassée de ses esclaves. A moins qu'elle ne soit allée vivre ailleurs. A moins qu'elle ne soit morte, tout simplement.

Au terme d'une discussion animée, il fut décidé que l'on s'avancerait à visage découvert vers la grande porte, sans détour et sans crainte apparente. En véritables propriétaires des lieux. Cette assurance inhabituelle devait convaincre la Shemibob qu'elle n'avait pas affaire à des voleurs ordinaires, au cas où Phemropit n'aurait pas suffi à l'en persuader. Celui-ci, du reste, subissait les événements plus qu'il ne les comprenait. Après toutes ces pérégrinations, il n'était pas tout à fait rompu à son nouvel environnement, mais animé par un obscur sentiment de reconnaissance ou par la crainte d'être abandonné, il se

pliait à toutes les exigences de ses sauveteurs. Cette fois encore, il se déclara prêt à combattre à leurs côtés.

Avant d'aborder la dernière ligne droite, Sloosh, toujours méfiant, réitéra ses recommandations.

— Surtout, ne prenons pas l'initiative des hostilités. Nous ne sommes pas venus ici pour dépouiller la Shemibob mais pour chercher une voie d'accès à un autre univers. Qui sait si elle n'en fait pas autant et dans ce cas, peut-être ne sera-t-elle pas mécontente de voir arriver des renforts.

Deyv se demanda en silence comment ses compagnons, y compris l'Archkerri, pouvaient espérer être d'un quelconque secours à la toute-puissante Shemibob.

Planté au centre d'un vaste espace circulaire où ne poussait qu'une herbe rase et drue, un bosquet d'arbres semblait donner naissance à un large chemin sinueux. Sa surface jaune et compacte rebondissait agréablement sous leurs pas. Les douves mesuraient bien cent mètres de large ; l'eau en était si limpide que l'œil pouvait suivre la course flexueuse des poissons multicolores. Le pont était baissé. Après s'être brièvement consultés du regard, les voyageurs le franchirent. Nulle porte, de l'autre côté. Léger comme un brouillard, un rideau si fin qu'il ressemblait plus à un souvenir de voile qu'à un voile proprement dit scintillait devant une grande ouverture en ogive.

Ils se retrouvèrent dans une gigantesque antichambre. Les murs en étaient tapissés de tableaux et le tapis chatouillait les chevilles de Deyv. Ebahis, ils s'arrêtèrent sur le seuil de la salle suivante. L'antichambre, en comparaison, prenait des allures de cagibi. Là, les parois s'élevaient à une hauteur vertigineuse. Partout, de gigantesques toiles sur lesquelles défilait, haute en couleur, l'histoire de l'humanité. Le garçon ouvrait des yeux immenses.

– Tu n'as encore rien vu, chuchota la sorcière. Le palais recèle tant d'autres merveilles.

Sous leurs pieds, plus de tapis moelleux, mais une luisante surface de marbre vert semée d'une mosaïque d'incrustations bigarrées. Les chenilles de Phemropit grinçaient horriblement mais, au risque d'indisposer la maîtresse de céans, il n'était pas question de le laisser en arrière.

La troisième pièce donnait l'impression d'être plus vaste encore. Là, alignées à perte de vue, des têtes coupées d'hommes, de mammifères, de poissons, d'oiseaux et d'insectes géants contemplaient les visiteurs dans la terreur pétrifiée de leur ultime agonie. De grosses protubérances lumineuses jetaient ça et là des flaques de lumière ambrée. Chaque tête, précisa Feersh, était enrobée d'une pellicule transparente qui la préservait de la décomposition. Certaines étaient aussi vieilles que la Shemibob.

Au fond de la salle, une volée de marches conduisait à une estrade d'or massif, longue d'une vingtaine de mètres. Sur l'estrade dont il occupait presque toute la surface, un divan à haut dossier, creusé par une empreinte unique et monstrueuse.

– Quel géant s'est allongé là ? demanda Deyv tout en redoutant d'entendre la réponse.

– Comme si tu ne le savais pas ! riposta Feersh, joyeusement. Une seule personne a le droit de s'asseoir sur ce trône.

Ils débouchèrent dans un couloir le long duquel une double haie de piédestaux montaient la garde. Certains supportaient des bustes, des statuettes et d'autres éléments décoratifs d'or et d'argent. Beaucoup ne supportaient plus rien. Apprenant ce détail, la sorcière hocha sombrement la tête et pria ses compagnons de lui décrire en détail ce qu'ils voyaient autour d'eux.

— Il faut se rendre à l'évidence : les esclaves sont partis en emportant ce qu'ils pouvaient, comme moi jadis. Par conséquent, la Shemibob n'était pas en mesure de les

retenir et d’empêcher le pillage. Aurait-elle perdu son pouvoir ?

Au premier étage, ils pénétrèrent dans une cuisine colossale. Ayant ouvert le garde-manger, ils échangèrent des regards éperdus. Il y avait là de quoi nourrir toute la Tribu des Tortues pendant des centaines de sommeils, sans parler de la boisson et des drogues de toutes sortes. Les vivres étaient aussi frais qu’au jour où on les avait apportés. Ils le demeureraient aussi longtemps qu’on ne les sortirait pas du garde-manger, expliqua Feersh.

— Finalement, mis à part l’épineux problème de l’immortalité, ce palais ressemble fort au paradis que nous promettait notre chaman en guise de sommeil éternel, dit Deyv. Si la propriétaire a vidé les lieux, pourquoi ne nous installerions-nous pas à sa place afin de jouir de toutes ces merveilles ? Naturellement, il faudrait aller chercher nos tribus respectives. Peut-être finirions-nous par découvrir le secret de longévité…

− C’est idiot, répliqua l’Archkerri. Tôt ou tard, les réserves s’épuiseraient. Que feriez-vous, alors ? Vous ne seriez même plus capables de chasser ou d’élever du bétail. Ce serait vraiment la fin, l’extinction de vos peuples.

− Je le sais bien ! (Deyv était furieux.) Je rêvais, voilà tout.

− Mesures-tu à quel point tu es différent du jouvenceau qui s’est arraché, tout tremblant, à sa tribu pour partir à la recherche de l’âme sœur. Tu as encore beaucoup à apprendre, cependant.

− Et toi donc !

− Je l’espère bien. Si je savais tout, quelle serait ma raison de vivre ?

Au second étage où il s’était aventuré en éclaireur, Deyv atteignit le seuil d’une vaste salle plongée dans une ombre aussi dense que celle projetée sur le monde par la Bête Noire. Des formes aux contours indécis voltigeaient dans ce clair-obscur. Brisées, intermittentes, elles

décrivaient toutes sortes de figures autour d'un axe horizontal, puis se cabraient et se dispersaient à travers la pièce, aussi rapides que des flèches.

Deyv était sur le point d'aller chercher une torche quand Vana le rejoignit. Enhardi par sa présence, il céda à sa curiosité. A peine eut-il fait un pas en avant qu'une silhouette écarlate fondit sur lui, obliqua une seconde avant de l'effleurer et dans un frémissement de queue se propulsa au loin. Deyv porta la main à son visage en hurlant.

Vana se précipita.

— Que se passe-t-il ? Es-tu blessé ?

Prompte comme l'éclair, une autre silhouette ondula vers elle. L'espace d'un très court instant, sa tête entra en contact avec celle de la jeune fille. Vana s'écroula. Elle gémissait. D'un bond, Deyv fut auprès d'elle. Sa douleur s'était estompée aussi vite qu'elle était venue. Il voulut l'aider à se relever.

− Laisse, dit-elle, je vais très bien.

− Tu n'as pas eu mal ?

− Au contraire, c'était formidable. L'extase, pour la première fois de ma vie. C'est fini, à présent. (Elle se redressa et regarda autour d'elle.) Où est-elle ? Où est la forme turquoise qui m'a touché la joue ? Si je l'attends, elle reviendra peut-être...

Deyv la tira hors de la pièce.

— Il n'en est pas question ! C'est beaucoup trop dangereux. Je vais chercher les autres. Promets-moi de rester à l'écart de ces phénomènes ! Promets !

Elle promit, du bout des lèvres.

Instruite de leur expérience respective, Feersh rit de bon cœur.

— Qu'est-ce que l'art ? déclara-t-elle sentencieusement. Le plaisir ou la souffrance absolus. Selon la forme qui vous atteindra, vous ressentirez l'un ou l'autre. Elles sont l'œuvre des Anciens, ceux-là mêmes qui ont inventé les

Arbrâmes. Le jeu consistait à éprouver dans les deux sens la limite de ses capacités émotionnelles.

Dorénavant, fut-il convenu, on éviterait tout ce qui était étranger à l'expérience ou aux connaissances de chacun.

— L'art peut être une source de joie ou de cruauté d'une égale intensité, décréta Sloosh. Les Anciens ont illustré l'une et l'autre de ces vocations jusqu'à un degré de raffinement inimaginable aujourd'hui.

Deyv, Vana et les animaux s'installèrent devant la porte pour y déguster un succulent déjeuner. Une promenade digestive leur semblait tout indiquée, mais jamais ils ne purent franchir le pont-levis, coupé en son milieu par une barrière invisible. Incrédule, Sloosh tenta à son tour de traverser et buta contre le même obstacle. Une force immatérielle, impalpable, les empêchait de faire un pas de plus. Deyv descendit dans les douves. A mi-distance de l'autre rive, il rencontra une résistance inflexible. Vana plongea un peu plus loin, puis ce fut au tour du Yawtl et ainsi de suite. A la fin, il fallut se rendre à l'évidence : le « mur » cernait le palais de toute part. Ils étaient pris au piège.

− C'est un coup de la Shemibob ! s'écria Feersh. Voilà pourquoi elle nous a laissé entrer. Si elle est morte ou si elle est partie, nous sommes perdus. Comment pourrions-nous découvrir par nous-mêmes le moyen de dissoudre cette barrière ?

− Ne soyez pas si pessimiste, répliqua Sloosh. Nous avons à peine commencé la visite du palais. Venez, il faut continuer sans perdre un instant.

Le quatrième étage n'était qu'un immense laboratoire. Il y avait là de quoi fabriquer des millions d'œufs-âmes, dit l'Archkerri, à condition, bien sûr, de savoir comment s'y prendre. Si on le lui demandait gentiment, la Shemibob accepterait peut-être de faire une démonstration. Il dévisagea les jeunes gens.

— Toute la question est de savoir si vous ne pouvez réellement pas vous en passer. Qu'en pensez-vous ?

Le temps d'un regard, ils s'étaient compris. Sloosh avait raison. Aussi incroyable que cela fût, ils avaient vécu sans œufs. Sans âmes, si l'on s'en tenait à la tradition. En fait, les pierres magiques avaient même cessé de leur manquer. Mieux encore, ils devaient admettre qu'ils n'en ressentaient plus le besoin.

— Cela me fait tout drôle d'en être arrivé là, reconnut Deyv. C'est un peu angoissant, mais en même temps, plus j'y songe plus je me sens gagné par une étrange excitation. Cela dit, jamais nos tribus ne nous accepterons sans œufs. La voilà, la vraie question.

L'Archkerri agita sa grande main feuillue en un geste circulaire.

— Votre tribu, c'est nous ! Mais oui, ne me regardez pas ainsi. Que vous le vouliez ou non, vous avez trouvé une tribu de rechange. Si différents que nous soyons les uns des autres, nous formons une petite communauté. La preuve, c'est que nous avons triomphé ensemble de bien des dangers. Une fois sortis de cette souricière, cherchez donc une tribu humaine où la possession d'un œuf ne soit pas exigée, ou fondez une dynastie de sorciers. Ce ne sont pas les trésors des Anciens qui vous manqueront !

Deyv secoua la tête.

− Tu ne comprends pas. Si j'étais certain de ne jamais revoir les miens, je me tuerais.

− Ah oui ? Et comment comptez-vous refaire sans notre aide tout le chemin que nous avons parcouru ? C'est insensé ! Vous aurez mille fois l'occasion de vous perdre ou de vous faire tuer. Pourquoi ne pas l'admettre ?

Deyv allait répondre quand de l'intérieur du palais leur parvint un bruit étrange, semblable aux sifflements d'innombrables serpents en colère. Comme si elle craignait de défaillir, Feersh porta la main à son cœur.

— C'est elle ! C'est la Shemibob !

# 35

Endurci par l’expérience et préparé par les descriptions de la sorcière, Deyv s’attendait au pire. Il ressentit tout de même un choc à la vue de la créature fantastique qui venait d’apparaître sur le seuil de la forteresse.

Mi-femme, mi-python, elle s’étirait sur plus de dix mètres. Vingt paires de jambes puissantes supportaient la partie reptilienne de son anatomie. Pas d’écailles, mais une peau lisse comme celle d’un nouveau-né, d’un gris métallisé, zébré de noir sur le dessus. Ses larges pieds n’avaient que trois orteils, prolongés par des fers de lance écarlates. Là où les jambes s’arrêtaient, le buste altier se dressait à la verticale. A la base du ventre bombé, on voyait le vaste triangle de son sexe, d’un rouge aussi farouche que l’était celui des ongles. Chez une humaine, les épaules et les bras ronds, les seins au galbe parfait auraient sans doute suscité la convoitise, mais ceux-ci étaient d’une échelle monumentale. Fasciné, Deyv ne pouvait détacher son regard des cônes agressifs d’où s’épanchait à l’occasion non du lait, comme chez tous les mammifères, mais du sang ainsi que Feersh le lui avait dit. Deux fois plus grosse que celle de n’importe quel homme, la tête était aussi plus triangulaire, avec des pommettes et des lèvres très saillantes, un nez court et crochu, et d’immenses yeux verts. Elle avait un front gigantesque, aussi haut que le reste du visage auquel il semblait avoir été attaché. Entre les dents pointues, une langue mince, terminée par

l’amorce d’une fourche, aggravait l’aspect reptilien. Nul cheveu sur cet immense crâne, mais un enchevêtrement de copeaux argentés striés de noir.

Pour l’instant, les yeux verts exprimaient une fureur concentrée. Bien que leur propriétaire parlât dans le dialecte sorcier que Feersh avait toujours refusé d’apprendre à ses compagnons, il était impossible de se méprendre sur l’intonation. Pourtant, après tant et tant de sommeils, elle avait spontanément reconnu son ancienne esclave et l’effroi de Deyv s’en trouvait atténué.

Dès qu’on lui en laissa l’occasion, Feersh répondit en présentant les autres, ajoutant, sembla-t-il, qu’ils ne comprenaient pas ce qui venait d’être dit. Alors la Shemibob ouvrit son énorme poing et chacun put voir qu’il contenait une sorte de vibrateur à bouche. Elle s’était donc préparée à dialoguer avec Sloosh. Par conséquent, elle n’avait cessé de les observer à leur insu, sans doute par le truchement de dispositifs camouflés dans la décoration des différentes salles du palais. Elle porta le vibrateur à ses lèvres charnues.

— Une sonnerie d’alarme m’a réveillée en sursaut, fit-elle dans la langue Archkerri. J’ai décidé de vous laisser déambuler dans ma demeure afin de pouvoir vous étudier tout à loisir. Mais je ne pouvais pas tolérer plus longtemps les dégâts causés par ce monstre. (Elle désigna Phemropit.) Il écrase mes tapis, écorne mes meubles, raye mes murs… d’où sort-il, celui-là ?

Dès qu’elle le sut, sa colère s’envola. Une expression d’étonnement joyeux se peignit sur l’étrange visage.

— Moi qui croyais qu’il n’y avait rien de nouveau sous la Bête Noire ! Me voilà détrompée et j’en suis ravie. A présent, Feersh, dis-moi ce que tu as fait depuis que je t’ai laissé prendre la clé des champs. Je suis également curieuse de savoir quelle folie suicidaire vous a poussés à pénétrer sous mon toit. Je t’écoute.

Feersh parla longtemps. Ils se trouvaient dans la salle du trône. Au début, personne n'osa s'asseoir, puis la Shemibob, magnanime, leur présenta des sièges d'un geste vague. De temps à autre, elle posait une question. Parfois, elle ouvrait une boîte et en tirait un tube de papier contenant une drogue odorante ; après l'avoir inséré entre ses lèvres, elle en allumait l'autre extrémité. Le tube se consumait doucement.

— Si je comprends bien, déclara-t-elle, rompant le long silence qui avait suivi la fin du récit, vous aviez tous des raisons différentes d'entreprendre cet incroyable voyage. Sache, Feersh, qu'aucun des pauvres diables que tu avais chargés de me dépouiller n'est parvenu jusqu'ici. Quant à vous, Deyv de la Tribu des Tortues et Vana aux cheveux dorés, et même toi, Hoozisst, le voleur impénitent, je pourrais vous offrir de nouvelles pierres ; je pourrais aussi vous initier à une utilisation révolutionnaire de ces colifichets auxquels vous tenez tant, mais à quoi bon ?

» En ce qui te concerne, Sloosh, le Légume Pensant, je pourrais répondre à plusieurs de tes questions et te faire don d'un prisme flambant neuf. Je pourrais aussi t'autoriser à travailler dans mon laboratoire, mais à quoi bon ?

» Toi, la Sorcière, je pourrais te donner de nouveaux yeux et de nouveaux artifices, mais quel bien cela te ferait-il ?

» Jowanarr, si je voulais, tu n'aurais plus à attendre la mort de ta mère pour devenir une puissante sorcière et fonder ta propre famille, mais pourquoi prendrais-je cette peine ?

Le fracas de son rire réduisit en menus éclats le silence pétrifié des autres. C'était un bruit déplaisant, tonitruant et morbide.

— Je pourrais tout simplement vous asservir, reprit-elle. Justement, j'ai besoin de nouveaux esclaves. Mais par Thrinkelshum, j'ai surtout besoin de nouveaux interlocuteurs ! Jusqu'à nouvel ordre, vous serez mes hôtes,

mais n’attendez pas de moi que je vous traite sur un pied d’égalité. D’ailleurs, tout cela est provisoire.

– Hum ! Il me semble discerner dans le timbre de tes bourdonnements une nuance menaçante, dit Sloosh. Pourrais-tu préciser, ô Shemibob ?

– Soit. Dites-vous bien que vous êtes les prisonniers de ce palais. Tout comme *moi*, du reste.

– Mais alors, le mur invisible… ce n’est pas toi… ?

– Non, hélas. Cette barrière immatérielle est en fait l’entrée d’un autre univers. Jadis, elle se présentait sous la forme d’un phénomène beaucoup plus réduit et d’une grande intensité lumineuse. C’était, au-dessus de la falaise, comme une spirale de feu. Puis le piège s’est refermé, ou plutôt s’est déployé. Avant que le palais ne fût encerclé, j’ai affranchi tous mes esclaves. La débandade fut ralentie par le poids des trésors qu’ils emmenaient et les nombreuses querelles qui éclatèrent à ce sujet. Bref, quand j’ai voulu partir à mon tour, il était trop tard. Le mur ne peut être traversé que dans un sens, ainsi que vous en avez fait l’expérience.

– Voilà donc pourquoi la porte de lumière demeurait introuvable, murmura l’Archkerri, songeur. En se dilatant, elle a perdu sa brillance insoutenable.

La Shemibob darda sur lui son regard pénétrant.

– Excellent raisonnement, mais il y a un détail dont tu ne semblés pas t’être rendu compte, c’est que je déteste être interrompue. Pour l’instant, je suis favorablement disposée à votre égard. Sachez qu’il y a des limites à ma tolérance.

– Je te prie d’accepter mes excuses.

– C’est bon. Pour en revenir à notre intéressante conversation, comme je le disais, grandes ou petites, ces portes sont à sens unique. On peut y pénétrer, mais…

– Pardonne-moi, coupa Sloosh, mais ce qui est vrai pour certaines ne l’est pas pour toutes.

Il lui narra l'épisode de l'île, leur découverte de l'inquiétant miroitement et l'apparition subite de l'énigmatique barbu qui rentrait et sortait avec la plus grande aisance.

— Pour la seconde fois en peu de temps, voilà mes certitudes remises en cause. Je n'en espérais pas tant. Ce qui est vrai, par contre, c'est qu'en se dilatant, le phénomène a conservé un centre autour duquel il rayonne, un foyer à l'éclat aussi insupportable que l'était celui de la porte elle-même dans sa forme primitive. Il se trouve enfoui dans les caves du palais. N'ayez crainte, je vous le montrerai en temps voulu. C'est par là que l'on entre dans l'univers voisin. Désolée de te contredire, Archkerri, mais après avoir passé un millier de *weevrish* à l'étudier, je *sais* que cette porte ne peut être franchie dans l'autre sens. On ne peut revenir en arrière, et tout ce qui se trouve de l'autre côté y reste bloqué à jamais. Par conséquent, nous ne pouvons compter sur l'autre univers pour notre approvisionnement en eau et en oxygène. Mes machines pourront retarder l'échéance fatale, mais bientôt, les matières premières nécessaires viendront à manquer. Nous serons asphyxiés. Que le Yawtl et les humains se rassurent : ils ont encore de nombreux sommeils devant eux, mais pour toi, Archkerri, pour moi, surtout, c'est bientôt la fin.

Une flamme apparut dans ses yeux verts, quelque souvenir de son glorieux passé.

Depuis quelques instants, Deyv s'était insidieusement rapproché. A présent, il se trouvait juste devant la femme-python. Il leva vers elle un visage candide.

— Je ne voudrais surtout pas paraître insolent, ô Shemibob, mais tu as oublié de te présenter. Alors voilà… j'aimerais connaître ton nom, ton véritable nom.

La surprise lui fit battre des cils, puis elle éclata de rire.

— Les Terriens m'ont baptisée la Shemibob, car je suis unique. J'ai un nom, en effet. Je ne m'en suis pas servi depuis mon arrivée sur cette planète, n'ayant jamais

rencontré quelqu’un qui fût digne de le prononcer. Es-tu satisfait, petit homme ?

– Oui, mais…

– Mais ?

– Si tu le permets, j’ai une autre question à te poser, très différente. Pourquoi ne fais-tu rien pour arrêter la prolifération des joyaux ? A ce train-là, dans quelque temps la Terre ne sera plus qu’un immense Désert Etincelant.

Elle eut un nouveau rire, guère plus rassurant que les précédents.

– Je pourrais certes mettre un terme à ce grignotage sournois ; plus exactement, j’aurais pu le faire tant que je n’étais pas prisonnière de ma propre demeure, mais alors je n’en voyais pas la raison. La Terre sera détruite bien avant que les joyaux ne se répandent sur toute la surface du continent.

– Je comprends. Merci, ô Shemibob !

Ils trouvèrent Phemropit au second étage, fasciné par les pulsations lumineuses d’une énorme boule de quartz taillée à facettes. Elle palpitait au hasard, avait expliqué Sloosh, et ses pulsations n’avaient d’autre fonction qu’esthétique, mais cela n’empêchait pas Phemropit de s’évertuer à les déchiffrer.

– Je me demande parfois s’il est réellement intelligent, soupira l’Archkerri. Le fonctionnement de son esprit est tellement déroutant !

– Je me pose la même question à ton sujet, bougonna le Yawtl.

– Vous ne pouvez continuer à lui parler par le truchement d’une luciole ! dit la Shemibob. C’est horriblement primitif. Je tâcherai de trouver un autre émetteur. A présent, puisque nous sommes au complet, si nous allions voir cette fameuse porte ?

Ils se tassèrent dans une pièce beaucoup plus petite que les autres. La Shemibob prononça quelques mots incompréhensibles et la pièce descendit en douceur. Six

niveaux défilèrent, puis l'ascenseur s'immobilisa. La grille coulissa. La femme-python les précéda le long d'un couloir aux parois luminescentes. Le couloir tournait à angle droit. A peine eurent-ils franchi le coin qu'ils la virent, exactement semblable à l'autre, celle de l'île déserte, et produisant sur eux les mêmes effets. Ils se figèrent, le cœur au bord des lèvres, sauf la Shemibob qui s'en approcha à moins d'un mètre. Phemropit ne ressentait rien, mais il s'était arrêté par solidarité avec ses sauveteurs.

— J'ai beau la connaître depuis longtemps, lança la Shemibob par-dessus son épaule, mon écœurement et ma terreur sont toujours aussi intenses. Nos premières rencontres, surtout, furent difficiles. Depuis, j'ai appris à me maîtriser. Regardez, si vous en avez le courage !

Elle s'empara d'une longue perche, appuyée parmi d'autres contre le mur. Deyv la surveillait du coin de l'œil, refrénant son envie de fuir. Le foyer ne cessait de se dilater et de se contracter, imité en cela par son estomac. Soudain, la femme-python fit un nouveau pas vers la porte et y plongea la perche. Eperdu d'admiration, Deyv la vie se pencher. Son visage touchait presque le flamboiement hideux, comme si elle s'efforçait de discerner ce qu'il y avait de l'autre côté. C'était ça, la Shemibob.

La perche avait presque entièrement disparu.

— Je suis en train de sonder l'orifice. La perche bute contre des parois. On dirait une sorte de tunnel dont le sol serait recouvert par plusieurs centimètres d'eau. Ce n'est qu'une impression puisque la porte ne transmet rien. Ni vibrations, ni consistances, rien.

Elle retira la perche, mais seule la partie qui était demeurée visible lui resta dans la main.

— C'est épouvantable, dit Sloosh. Quiconque tente de passer dans l'autre univers risque donc d'être coupé en deux ?

− Seulement s'il se ravise au milieu et décide de reculer. J'en ai fait l'expérience avec des animaux. Tous

ceux que je lançais carrément dans la spirale se retrouvaient indemnes de l'autre côté puisqu'ils continuaient à tirer sur leur corde. Quand je la lâchais, elle était entraînée à l'intérieur. Par contre, les cobayes dont je n'introduisais que la moitié du corps étaient sectionnés.

– Incroyable ! Mais les faits sont têtus et nous devons nous incliner. Au fait, pourquoi ne pas avoir tenté l'expérience toi-même, ô Shemibob ?

– Si l'on explore le tunnel avec une perche beaucoup plus longue, on constate qu'au bout de quelques mètres, son diamètre se rétrécit. S'élargit-il à nouveau un peu plus loin ou n'est-ce qu'une impasse ? Est-ce un souterrain ou bien une profonde tranchée à ciel ouvert ? Quelle en est la température ? L'air y est-il respirable ? Dois-je poursuivre l'énumération ? J'ai bien envoyé là-bas une machine capable de me transmettre tous ces renseignements à distance, mais encore une fois, la porte ne laisse passer ni lumière, ni vibrations, ni *shenrem*.

– Ma question était stupide, j'en conviens. Mais c'était plus fort que moi.

– Shenrem ? Qu'est-ce que c'est ? questionna Deyv.

– Un flux de particules d'énergie pouvant circuler dans les deux sens à l'intérieur d'un conduit. Elles peuvent être modulées à l'infini, selon que l'on veuille connaître la température d'un lieu ou obtenir des images, etc. Plus tard, peut-être, je vous expliquerai ce qu'est un courant modulé.

» Nous connaîtrons bientôt toutes les réponses que la machine a gardées pour elle, reprit sombrement la Shemibob. Quand les réserves d'oxygène du palais seront épuisées, nous devrons choisir entre l'asphyxie et le saut dans l'autre univers. Pour un être intelligent, il n'y a pas d'hésitation possible.

Ils remontèrent en silence. Examinant à la dérobée le visage de ses compagnons, Deyv comprit qu'ils éprouvaient tous la même angoisse. Même la Shemibob arborait une expression tragique. Plus il la regardait, plus le garçon

sentait croître sa résolution : il allait mourir, soit, mais plutôt mourir étouffé que de plonger dans cette abomination.

Six sommeils s'écoulèrent au cours desquels ils en apprirent davantage sur le passé de leur hôtesse. Elle était native d'une planète si lointaine que sa distance de la Terre ne pouvait être conçue ou imaginée. Son soleil allait devenir une nova et ses habitants n'avaient pas les moyens technologiques de l'arracher à son orbite pour l'emmener à l'écart de la formidable déflagration. Un grand nombre d'entre eux décidèrent de fuir à bord d'un vaisseau spatial. Quand le vaisseau atteignit la Terre, la Shemibob était la seule survivante. Accidents de toute sorte, indigènes ou bêtes hostiles, radiations, suicides... avaient éliminé les uns après les autres tous ses compagnons.

S'il en était besoin, ce récit mélancolique acheva de convaincre Deyv de l'extrême fragilité de l'existence. Même la puissante Shemibob était vulnérable. Quand son pouls cesserait de battre, elle ne serait plus qu'une enveloppe vide, comme le plus humble des Tortues.

Il remuait ces sombres pensées quand Vana apparut sur le seuil de sa chambre. Il se dressa dans son lit.

— Que se passe-t-il ?

Longtemps, elle le dévisagea sans rien dire, puis elle s'approcha et s'assit à côté de lui.

— Il nous reste si peu de temps, Deyv. Allons-nous le sacrifier à d'idiotes superstitions ? Cela n'a plus d'importance, à présent. J'espérais que tu ferais les premiers pas. J'espérais t'entendre prononcer ces paroles. Tu n'es pas venu. Refoulant ma fierté, j'ai décidé de prendre l'initiative. Voilà.

Il lui posa la main sur l'épaule, timidement.

— J'y ai songé, figure-toi. Seulement je craignais une rebuffade.

Elle lui baisa les paupières.

— Je ne te crois pas !

Il l’enlaça. Une seconde plus tard, ils roulaient de part et d’autre, la gorge nouée, les yeux écarquillés, aussi dégrisés l’un que l’autre.

— Par Thriknil, qu’est-ce que c’était ? souffla Deyv.

Tout avait commencé par un formidable roulement suivi d’une avalanche de meubles et d’objets divers. Aussitôt, le lit s’était mis à tanguer. Des cris avaient fusé des quatre coins du palais. Jum et Aejip s’étaient réfugiés en bondissant dans la chambre.

− Un séisme, dit Vana.

− Impossible. Tu sais bien que la forteresse est une zone protégée.

Le Yawtl entra en coup de vent, nu et l’air hagard.

— Suivez-moi, vite ! Il faut descendre. La Shemibob nous attend tous devant la porte de l’autre univers.

Deyv sauta hors du lit.

− Pourquoi ?

− La barrière se contracte. Vous n’entendez pas ? Le palais va être broyé !

# 36

Posément, alors que ses mains tremblaient, Deyv se ceignit de son pagne, fixa son ceinturon dans lequel il glissa l'épée paternelle et empoigna son tomahawk. Vana fila dans sa chambre pour se vêtir et ramasser ses armes. Hoozisst n'avait pas pris la peine de s'habiller, mais l'Emeraude flamboyait sur sa poitrine, l'épée des Anciens lui battait le flanc et il serrait dans son poing sa lance et sa hache de pierre.

Le vacarme s'amplifiait à mesure que se rapprochait l'invisible étau. Les parois s'aplatissaient les unes après les autres. Comme projetées en avant par un souffle monstrueux, elles se couvraient de lézardes puis se disloquaient lentement, presque au ralenti. Non loin d'eux, un pan de mur se fracassa et une gigantesque vague de poussière déferla dans le couloir.

Sloosh en émergea, le cube sous le bras, suivi de Feersh et de Jowanarr, tous trois secoués par une toux catarrheuse. Peu après, vêtue et armée de pied en cap, Vana surgissait de sa chambre.

— A l'ascenseur, vite ! bourdonna Sloosh.

Le conseil était superflu, pourtant Deyv ne bougea pas d'un pouce. Cloué au sol, il se demanda fugitivement s'il ne valait pas mieux mourir sous les décombres plutôt que dans le ventre de cette horreur d'un autre monde. Soudain, tout le monde se mit à courir. Sans réfléchir, sans même s'en rendre compte, il en fit autant.

En arrivant devant l'ascenseur, ils virent que Phemropit et la Shemibob s'y trouvaient déjà.

— Hâtez-vous ! cria-t-elle en agitant un immense sac de cuir. Si le puits s’effondre, nous sommes perdus.

A l’instant où Jum, bon dernier, franchissait la grille entrouverte, elle prononça la formule magique. La cage dégringola à une vitesse inquiétante. Elle s’arrêta si brutalement que les passagers furent jetés les uns contre les autres. Ils se précipitèrent pêle-mêle dans le couloir et, passé le coude, quand ils furent en vue du globe de lumière palpitante, le groupe se scinda. La Shemibob et l’Archkerri continuèrent sans s’arrêter. Arrivée devant la porte, la femme-python n’hésita qu’une fraction de seconde. Un grand cri lui échappa, puis elle s’élança la tête la première. L’une après l’autre, ses vingt paires de jambes disparurent dans le flamboiement. Sloosh n’eut pas un regard en arrière. Ses feuilles frissonnaient, mais quand il estima avoir laissé à la Shemibob une avance suffisante, il sauta à son tour.

Les humains et le Yawtl étaient paralysés. Tandis qu’ils rassemblaient leur courage, Phemropit, à la traîne comme d’habitude, les dépassa dans un paisible crissement de chenilles et continua son bonhomme de chemin comme si de rien n’était, comme si la porte était celle de la pièce d’à côté. Le miroitement l’engloutit en douceur. A ce moment-là, sous la poussée des décombres accumulés à l’étage supérieur, le plafond s’effondra dans la partie du couloir qu’ils venaient d’abandonner. Amplifié dans cet espace confiné, le fracas se répercuta en ondes terrifiantes. Deyv comprit que la forteresse entière allait être réduite en miettes, puis aspirée par la porte. S’ils ne voulaient pas recevoir sur la tête six étages de débris concassés, il fallait traverser tout de suite. La température ne cessait de monter. L’air tiède deviendrait vite irrespirable, puis brûlant. Ils mourraient grillés vifs, s’ils n’étaient pas écrasés avant.

− Deyv ! Hoozisst ! Venez m’aider à maintenir Aejip. Elle refuse de sauter !

Terrifiée, la féline s’était ramassée en crachant, prête à ramener ses pattes sous elle pour bondir sur le premier qui oserait s’approcher, oublieuse de toutes les années d’affection. Un second effondrement se produisit. L’amas croulant de gravats fut projeté en avant. Des tourbillons de poussière brûlante s’engouffrèrent dans le tronçon de couloir intact. Hoozisst poussa un cri perçant. La main sur les yeux, il franchit la porte d’un bond.

Maudissant le Yawtl pour ce lâche abandon, Deyv se saisit des soixante-dix kilos gigotants de Jum et les balança à travers la spirale. Après quoi, le tomahawk bien en main, il s’approcha de la féline, le bras gauche replié devant lui comme s’il tenait un bouclier invisible. Il n’y eut pas le moindre changement d’expression dans les impassibles yeux jaunes, mais une patte sabra l’air et le sang jaillit de l’avant-bras du garçon. La hache décrivit une courbe fulgurante. La féline s’effondra comme une masse. Aussitôt, Deyv la saisit sous les antérieurs et Vana lui souleva l’arrière-train.

− Un, deux, trois…

Le problème de la féline était résolu. Les jeunes gens se regardèrent. Quand le grondement continu fut noyé par le battement du sang à ses tempes, Deyv prit son élan. Au dernier instant, l’instinct de survie avait balayé la terreur et l’écœurement. Tout étourdi, il scruta les ténèbres. Le silence était profond. Il faisait froid, un froid qui se glissait sournoisement jusqu’aux os. Il ne vit qu’un tunnel d’ombre, traversé par le rayon rassurant de Phemropit. Il n’en vit pas davantage. Un projectile s’écrasa brutalement sur lui et lui fit mordre la poussière une seconde fois. C’était Vana. Tout d’abord, ils ne bougèrent pas, savourant la surprise d’être encore en vie. Ils n’étaient pas en état de réfléchir et se contentaient de respirer. Pour l’instant, cela leur suffisait amplement. Puis, d’un geste machinal, ils commencèrent à frotter leurs membres douloureux. Quand ils eurent retrouvé leurs esprits, calmement, ils se dégagèrent. Deyv

se redressa et gifla la féline encore inconsciente. Remède efficace, mais dangereux. Elle ouvrit un œil, cligna et n'eut pas un regard pour le garçon. Elle se hissa sur ses pattes flageolantes, s'accroupit sans rien voir, et sombra dans une profonde méditation.

Deyv s'intéressa enfin à ce qu'il y avait autour de lui. Une galerie s'ouvrait devant eux, taillée dans la roche d'un rouge sombre et terne. Ainsi que l'avait prévu la Shemibob, ils pataugeaient dans plusieurs centimètres d'eau sur laquelle flottaient des perches entières ou sectionnées. L'eau montait imperceptiblement. Plus loin, la galerie s'amenuisait en un boyau trop étroit pour livrer passage aux géants du groupe. Phemropit était déjà à l'œuvre. A l'aide de son rayon le plus intense, celui qui avait eu raison du Skinniwakitaw, il découpait des plaques dans la paroi. Il travaillait avec méthode, enlevant un morceau à droite, puis à gauche. Une petite montagne de débris s'était déjà formée, mais l'ex-dieu n'en avait cure. Il changea de vitesse et, dans une embardée hardie, escalada l'entassement mouvant. Son dos arrachait des lambeaux à la voûte et son rayon s'acharnait, braqué partout à la fois, révélant les parois luisantes du tunnel qui se déroulait devant eux jusqu'aux ténèbres. Parfois, la pente plus abrupte de l'éboulis l'obligeait à reculer et à revenir à la charge. Les autres l'observaient dans un silence admiratif. Il était chez lui au fond de ce tunnel. Il n'avait pas besoin d'instructions.

L'air s'alourdissait. La poussière pénétrait à flots par la porte, presque invisible de ce côté-ci, réduite à une tache à peine plus claire qui palpitait faiblement dans la paroi rocheuse. Les bras passés autour du cou de la féline, Vana lui parlait à mi-voix. Le chien s'était levé. Les oreilles droites, il semblait inquiet. L'eau lui arrivait au ventre.

− On ne peut plus attendre ! cria Deyv. C'est à peine si nous pouvons respirer et l'eau continue de monter. Je vais aller voir ce qui nous attend plus loin.

– Non ! riposta la Shemibob. Phemropit serait obligé de s’arrêter et nous n’avons pas une seconde à perdre. Je vais lui demander d’aller plus vite, si c’est possible.

Elle sortit de son sac le petit émetteur d’impulsions lumineuses, sorte de cylindre métallique, dont elle s’était déjà servie pour s’adresser à Phemropit. Sloosh avait oublié sa cage de lucioles. Par conséquent, seule la femme-python pouvait désormais communiquer avec la créature minérale.

Soudain, dans un roulement assourdissant, une masse énorme de décombres broyés et déchiquetés se déversa par la porte. Une bouffée de poussière fut projetée dans le fond de la galerie où elle resta en suspens dans l’air raréfié autour de l’orifice noir du boyau. Les voyageurs se groupèrent derrière Phemropit. Ils toussaient éperdument. Chez Sloosh, cela produisait un son semblable au rugissement d’un lion enroué. En retombant doucement, la poussière recouvrait tout d’une pellicule uniformément grise. Entre ses cils, Deyv ne discernait plus que les taches blêmes des visages humains. Tout à coup, une grande main feuillue surgit devant ses yeux, chercha son épaule à tâtons et glissa jusqu’à sa main qu’elle étreignit solidement. Le garçon se sentit happé. Il n’eut que le temps de projeter l’autre bras en arrière et de l’agiter dans le vide. Une main lui saisit le poignet.

– Où est Aejip ? demanda-t-il d’une voix basse et rauque.

– A côté de moi, répondit Vana sur le même ton. Je la tiens, ne t’inquiète pas.

Phemropit, la Shemibob, Sloosh, Deyv... la chaîne s’était formée. Le boyau ne tarda pas à redevenir une galerie où ils purent progresser rapidement, précédés par un large faisceau. Tous espéraient sans trop y croire que les parois n’allaient pas se rapprocher à nouveau. Ils avançaient mécaniquement, mettant un pied devant l’autre avec le morne acharnement de qui se résigne à une mort prochaine.

Puis l’air se purifia. Le cône de lumière balaya lentement l’espace devant lui. Le halo s’étendit horizontalement le long d’une immense caverne aux murs pailletés de parcelles claires et brillantes, décorée par de merveilleuses franges de stalactites. Ils continuèrent d’avancer sur le sol bosselé jusqu’au moment où la tête de la colonne s’arrêta brusquement au bord d’un abîme. Ils firent halte, tassés les uns contre les autres, et comme l’eau atteignait maintenant les cuisses des humains, ils se débarrassèrent de leur gangue de poussière. Ils étanchèrent leur soif et se reposèrent. Epuisé, Deyv s’était assis sur un gros rocher dont le sommet rond et lisse émergeait de l’eau. Son bras saignait abondamment. Vana l’examina avec une grimace d’inquiétude. Appelé à la rescousse, Sloosh ne put offrir que sa sollicitude et ses conseils.

— Concentre-toi. Ordonne à tes cellules d’accélérer le processus de cicatrisation.

La Shemibob avait l’ouïe fine. Aussitôt, elle s’approcha. Fourrageant dans son sac volumineux, elle en ramena un tube d’onguent orangé dont elle barbouilla la blessure. Quelques instants après, la plaie était coagulée. La Shemibob tendit alors au garçon un petit cube enveloppé dans une feuille d’argent.

— Avale.

La saveur en était délicieuse. Deyv l’engloutit en un clin d’œil et ses forces lui revinrent presque aussi vite.

— J’avais jeté dans ce sac tout ce dont nous pouvions avoir besoin en cas de départ précipité. Je voulais vous conseiller d’en faire autant, puis j’ai décidé d’attendre votre réveil. C’est une bonne leçon.

Ils parcoururent la caverne en tous sens sans trouver d’autre issue qu’une fissure d’où suintait un filet d’eau. Quelques crânes, vestiges des cobayes de la Shemibob, leur adressèrent au passage une grimace muette. La masse mouvante des décombres du palais, auxquels s’ajoutaient

ceux du boyau, obstruait déjà l’entrée de la caverne. Des nuages de poussière se propulsaient vers les voyageurs comme l’avant-garde d’une armée fantôme.

La Shemibob semblait avoir tout prévu. Elle appliqua contre le mur, à proximité du filet d’eau, une petite boîte circulaire dont la face apparente se couvrit de chiffres lumineux. Un instant, elle s’absorba dans l’examen de ces signes étranges, puis déplaça l’appareil dans les deux sens et à des niveaux différents.

— Voilà, dit-elle en faisant disparaître la boîte dans son sac. Entre l’eau et nous, un mètre cinquante de roche. A quelle distance sommes-nous de la surface de l’eau, je l’ignore, mais dans notre situation, qu’est-ce que cela change ? Voici mon plan.

De l’avis général, c’était la seule solution. Une tentative désespérée qui avait une petite chance d’être couronnée de succès. Sans perdre un instant, Sloosh déplia le vaisseau des Anciens dont la Shemibob fixa le nez à l’arrière de Phemropit à l’aide d’une bande de tissu enduite de colle aux extrémités.

— Le tissu tiendra bon ; la colle, je n’en suis pas sûre. Normalement, elle peut résister à tout, mais qui peut dire à quelle tension elle sera soumise quand les trombes d’eau jailliront de la brèche ? Phemropit risque d’être balayé. Il s’aplatira contre le fond de la caverne, ou chavirera, ou que sais-je encore...

Elle lui expliqua ce qu’on attendait de lui. Phemropit était d’accord sur toute la ligne. Mais dans l’hypothèse où le plan échouerait, il tenait à leur faire savoir qu’il avait beaucoup appris en leur compagnie et ne regrettait rien. Vana, la plus sentimentale du groupe, arracha l’émetteur des mains de la Shemibob et courut faire ses adieux à la créature minérale et lui souhaiter bonne chance. Une dernière fois, elle lui tapota le museau, espérant que si cette marque d’affection lui échappait, il ressentirait au moins un courant de sympathie. Dès qu’elle fut à bord,

Deyv ferma la porte du vaisseau. Cette fois, la grande cabine du rez-de-chaussée était pleine à craquer avec la Shemibob qui en occupait près du quart à elle seule. Les murs répandaient une douce lumière. Il faisait bon. Il était facile de s'abandonner à l'optimisme.

A l'extérieur, Phemropit pivotait latéralement afin de tailler dans la paroi deux longues fentes horizontales qui formeraient le sommet et la base de l'ouverture. Cela prit beaucoup de temps en raison de l'épaisseur de la roche. Ses réserves d'énergie allaient subir une saignée inquiétante. Bien plus tard, le vaisseau recula. La première étape franchie, Phemropit cherchait un nouvel angle d'inclinaison avant de s'attaquer aux fentes verticales. Par les orifices déjà pratiqués giclaient deux puissantes nappes d'eau, mais ce n'était rien, comparé à la masse qui allait être libérée quand le bloc entier aurait basculé.

Dans le vaisseau, on se taisait. Certains s'étaient même endormis et dodelinaient de la tête au gré des secousses. Soudain, le vaisseau fut projeté en arrière avec une violence inouïe. Les passagers s'écrasèrent contre le mur. Réveillé par le choc, quelqu'un poussa un cri aigu. Plaintes et sanglots, peu à peu, firent place au silence préservé par la coque insonorisée et rempli de l'évocation du formidable rugissement de l'eau se précipitant par le trou béant.

Phemropit devait attendre que la caverne fût pleine et sans doute luttait-il de toute la puissance de ses chenilles pour ne pas être entraîné. Tout se jouait en cet instant. La Shemibob fit circuler d'autres cubes. Les minutes s'étiraient avec une lenteur affolante. Puis le vaisseau s'ébranla. Dès lors le plancher ne cessa de monter et de descendre, abruptement parfois, et selon que leurs corps s'inclinaient d'un côté ou de l'autre, ils savaient que Phemropit tournait à droite ou à gauche.

– A mon avis, décréta Sloosh à qui personne ne demandait rien, la caverne se trouve prise dans la masse d'une montagne. A quelle profondeur, on ne sait pas, mais

si la montagne émerge pour former une île et que cette île est bordée de plages, nous réussirons, à condition bien sûr que Phemropit s'engage dans la bonne direction. Encore doit-il faire l'ascension des pentes successives. Si elles sont trop raides... Quelle est la composition chimique de cette friandise, ô Shemibob ? Je n'ai jamais rien goûté de semblable.

Deyv fit observer en grommelant que Phemropit n'avait aucun moyen de déterminer s'il avait pris la bonne voie. Au lieu de se rapprocher du rivage, peut-être était-il en train de s'enfoncer au cœur de la montagne. Ils montaient, c'était tout ce que l'on pouvait dire.

Parfois, leur locomotive était contrainte de descendre, ou même de reculer. A un moment donné, elle s'arrêta. Comme son immobilité se prolongeait, ils se demandèrent avec angoisse si Phemropit n'avait pas déclaré forfait. Ou alors il avait buté contre un obstacle particulièrement difficile à franchir et réfléchissait, fouillant patiemment les ténèbres de son faisceau bleuté. A moins qu'il ne fût déjà à ciel ouvert...

L'attente prit fin. Ils repartirent en avant. Ils gravissaient une côte escarpée et c'était tout juste s'ils n'entendaient pas le grincement laborieux des vaillantes chenilles. Elles patinaient, se raccrochaient, dérapaient, s'agrippaient encore et, d'un seul coup, elles s'élancèrent sans heurt à l'assaut de la pente. Peu après, les passagers eurent l'impression de flotter. Qu'est-ce qui pouvait faire danser ainsi le plancher du vaisseau sinon les vagues, les merveilleuses vagues ?

Une dernière montée fit naître dans l'esprit de tous l'image tenace d'une plage de sable fin. Phemropit ne bougea plus.

— Mon plan contenait une faille, murmura la Shemibob. J'aurais dû convenir avec Phemropit d'un signal grâce auquel nous aurions su que la voie était libre. Imaginons

que j’ouvre cette porte et que nous soyons encore sous l’eau…

Sa phrase demeura en suspens. Le vaisseau s’était mis à tourner en rond sur lui-même. Lentement, avec obstination, il tournait, tournait à n’en plus finir.

— Par Khokhundru, est-il devenu fou ? s’écria le Yawtl. On dirait un chien qui se mord la queue !

Sloosh et la Shemibob se dévisagèrent. Le rire éprouvant de la femme-python ricocha contre les murs de la cabine.

— C’est le signal ! expliqua Sloosh dans un bourdonnement tout frémissant de rire rentré. En faisant pivoter le vaisseau sur son axe horizontal, Phemropit nous fait comprendre que nous pouvons sortir !

— Attendez ! cria Hoozisst. Attendez…

L’Archkerri n’écoutait pas. Il ouvrit la porte et la lumière du jour entra à plein. Une bouffée d’air pur leur sauta au visage. Ce fut la ruée. Ils se précipitèrent vers la porte. Ils se bousculaient en s’invectivant. Ils riaient et pleuraient à la fois. Ils s’écroulèrent sur le sable tiède.

La plage venait mourir au pied d’une forêt luxuriante. Au loin se découpait le cône régulier d’une montagne. Deyv roula sur le dos. Il contempla le ciel d’un monde nouveau. Un gémissement s’étrangla dans sa gorge. Il serra les poings. Il contempla l’étincelante nébuleuse ocellée de zones sombres, comme une gigantesque flaque qui aurait séché par endroits. Il contempla l’horizon où la Bête Noire pointait son mufle. Il ferma les yeux.

− C’est impossible, dit Vana. On dirait… nous sommes de retour sur la Terre !

Deyv l’entendit à peine. C’était comme le bruit des vagues qu’il entendait crever sans les voir.

# 37

— A mon dernier inventaire, les portes étaient au nombre de quatre, dit la Shemibob.

Une fois le vaisseau tiré à la lisière de la forêt et coincé entre deux arbres, ils avaient dormi, puis chassé, puis dévoré. A présent, assis ou vautrés dans le sable, ils faisaient le point de la situation. Avec un détachement fragile et résolu, ils envisageaient l'avenir immédiat. Au-dessus d'eux, les caractères indéchiffrables se suivaient à la dérive, comme entraînés par une brise lumineuse.

− Nous voilà renseignés sur notre position, avait dit Sloosh en les apercevant. Nous sommes sur l'équateur.

− La première se trouvait dans mon palais, reprit la Shemibob. Vous avez vu la seconde au-dessus de l'île. La troisième était sur l'équateur, ainsi que la quatrième, par laquelle nous sommes ressortis et qui n'est en fait que le débouché du labyrinthe dont l'entrée était située dans ma cave. Conclusion provisoire : aucune de ces portes n'ouvre sur un autre univers ; elles sont symétriques deux par deux et celle que nous ne connaissons pas encore n'est que l'envers du phénomène que vous avez vu au delà de la falaise. Pour s'en assurer, naturellement, il faut y pénétrer. (Elle fit une pause, tout sourire, avant d'ajouter :) Si toutefois cette dernière porte est accessible ou si elle ne s'est pas volatilisée !

S'il avait osé, Deyv aurait volontiers effacé ce sourire d'un revers de main. Sans surprise, il vit la femme-python plonger la main dans le sac providentiel. Le globe de quartz qu'elle en sortit ressemblait comme un frère à celui de Feersh. La femme-python le tint entre ses deux mains jointes en coupe et ferma les yeux. Une étincelle jaillit au centre de la sphère. Lentement, la lueur se répandit. Quand

le globe entier palpita d’un éclat uniforme, quatre points rouges s’allumèrent et se mirent à flotter au sein de la blancheur laiteuse. L’un d’eux grossit, s’étira en un mince filament qui partit comme une flèche se coller à un autre point. Un moment, celui-ci oscilla de plus en plus fort, de plus en plus vite. Quand il cessa, il avait changé de place.

La Shemibob exhala un soupir colossal. Ses mains retombèrent. Elle rangea le globe.

— Je meurs de faim. Donnez-moi vite un énorme quartier de viande et une montagne de racines. Ces manipulations psycho-électriques m’épuisent littéralement.

On s’empressa de la satisfaire.

— La quatrième porte sera facile à trouver, bien qu’elle risque d’être d’un accès malaisé, dit-elle en mastiquant avec force. En somme, il nous suffit de suivre la ligne rouge.

Sloosh entraîna les jeunes gens à l’écart.

− Nous n’aurons pas besoin de cette boule de quartz pour découvrir l’emplacement de la porte. Elle se trouve sur la trajectoire des figures aériennes. D’ailleurs si vous désirez rentrer chez vous, ne les perdez pas de vue. Elles seront toujours à la verticale de l’équateur.

− Merci du conseil, dit Deyv, mais je m’en doutais un peu.

− Alors nos tribus se trouveraient quelque part entre cette plage déserte et la dernière porte ? murmura Vana.

Le bourdonnement de Sloosh avait la qualité d’un hochement de tête désabusé.

− Admettons que vous réussissiez. Vous rentrez dans vos foyers et coulez des jours heureux, de votre point de vue, en tout cas. Mais vos arrière-petits-enfants périront d’une mort atroce. Comment pourrez-vous vivre avec cette certitude ? Il n’y a pas si longtemps, j’estimais qu’une centaine de vos générations nous séparaient de l’apocalypse. J’ai changé d’avis. Des séismes d’une intensité inégalée se succèdent à un rythme inquiétant. A tout

moment peut s’ouvrir un passage par lequel s’enfuira l’atmosphère terrestre, à moins qu’une étoile toute proche n’insuffle par ce trou sa chaleur désintégrante. Ce ne sont que deux hypothèses prises au hasard. Il en existe des milliers. Par exemple…

— Assez ! coupa Deyv. A t’entendre, c’est nous qui serons responsables du cataclysme. Et tu nous accables avant même de savoir quelle sera notre décision, comme si nous devions d’ores et déjà nous sentir coupables.

— D’ailleurs nous n’aurons peut-être pas à choisir, renchérit Vana. Bien sûr, nous ferons notre possible pour convaincre nos peuples de nous réintégrer en leur sein sans œufs-âmes. Ne sommes-nous pas la preuve vivante de leur inutilité ? Cela dit, j’ai peu d’espoir. Leurs croyances ont toujours été inébranlables. Ils nous chasseront, probablement, et nous aurons de la chance s’ils nous laissent en vie.

— Je ne puis que saluer votre courage en déplorant votre stupidité, rétorqua l’homme-plante. Voyons, si vous étiez restés chez vous, si vous n’aviez pas perdu vos pierres, seriez-vous disposés à croire quelqu’un qui se trouverait dans votre situation actuelle ?

— Non, répondirent-ils sans hésiter.

Sloosh haussa les épaules. Il les considéra longuement, puis tourna les talons et s’approcha de la Shemibob. Intrigués, Deyv et Vana tendirent l’oreille. En vain. Ils ne perçurent que des bribes de bourdonnements.

— Je me demande ce qu’ils mijotent, dit Vana à mi-voix. Ils ne cessent de jeter vers nous d’étranges coups d’œil…

Leur curiosité se mua en franche inquiétude quand ils les virent venir à eux avec une nonchalance suspecte. Comme toujours, le visage de Sloosh demeurait impénétrable, mais la Shemibob arborait un de ses exaspérants sourires.

— L’Archkerri m’a persuadée que le moment était venu de vous remettre ceci.

La grande main, comme engloutie, disparut dans le sac. Elle resurgit, transformée en un poing noueux. Il s'ouvrit brusquement, révélant deux œufs-âmes auxquels étaient attachés des liens de cuir.

— C'est le mien ! s'écria Deyv. C'est mon œuf.

Vana ne dit rien. Ses yeux parlaient pour elle.

— Ce ne sont que des reproductions, fit modestement la Shemibob. Sloosh a tellement insisté. Profitant de votre sommeil, j'ai établi le graphique du potentiel électrique de vos épidermes et de vos ondes cérébrales. A partir de là, la reconstitution était un jeu d'enfant. J'en ai fabriqué un pour Hoozisst également, mais je ne pouvais pas le lui donner avant que vous ne receviez les vôtres. L'Archkerri m'avait demandé d'attendre. Il espérait que vous reviendriez sur votre décision de rentrer chez vous. Il n'en est rien, paraît-il. Surtout, n'allez pas vous méprendre sur l'attitude de Sloosh. Elle n'était dictée que par le souci de votre intérêt. Il a bon cœur, vous savez, même s'il ne bat pas sur le même rythme que celui d'un homme.

Les jeunes gens étaient trop joyeux pour en vouloir à quiconque. Avidement, ils passèrent les liens autour de leur cou et prirent chacun leur pierre entre des doigts qui tremblaient un peu. Celle de Deyv vira au rouge vif. Celle de Vana s'alluma d'un éclat vert. Toutes deux étaient parcourues de pulsations régulières.

— Qu'attendez-vous pour vérifier qu'il n'y a pas entre elles de différence de phase ? N'êtes-vous pas pressés de savoir si vous êtes faits l'un pour l'autre ?

L'allégresse du garçon s'évanouit d'un coup. Une bouffée de panique lui serra la gorge.

– Pourquoi nous les avoir données si vite ? cria-t-il. Vous n'auriez pas pu attendre ?

– C'est extraordinaire ! s'exclama Sloosh. Je m'attendais à être assailli de reproches pour avoir retardé ce moment, et qu'est-ce que j'entends ?

– Rien de plus normal, expliqua doucement Shemibob. Ils redoutent une éventuelle séparation. Les pierres leur apprendront peut-être qu'ils ne sont pas destinés à vieillir ensemble. Mais ils ressentent une autre peur, plus profonde. Et si les œufs-âmes n'étaient pas infaillibles ? Et si leurs peuples avaient été dupes d'un grossier mensonge depuis des générations ? Une partie d'eux-mêmes se sentirait libérée par cette révélation, mais ils ne sont pas prêts à l'admettre.

» Bien sûr, il leur suffirait de mettre leurs œufs en phase pour en avoir le cœur net. Ce n'est pas si facile. Certaines vérités font mal. Ils ne veulent pas se perdre, comprends-tu l'Archkerri, ou est-ce que cela dépasse ta cervelle de légume ?

– Elle est à demi protéique, répliqua Sloosh avec aigreur. J'ai parfaitement compris. Si j'avais une suggestion à faire, ce serait de...

– C'est intolérable ! dit Vana. Combien de temps allons-nous les laisser nous disséquer ainsi ? Allons-y, Deyv, et qu'on en finisse.

Deyv avait toujours la gorge nouée. Il déglutit sans résultat.

— D'accord, mais pas ici. Trouvons un endroit où personne ne pourra nous espionner.

Main dans la main, ils s'enfoncèrent dans la brousse. Deyv sentait la paume de la jeune fille glisser contre la sienne. Elle transpirait autant que lui.

Soupçonneux, il regarda en arrière. Par une trouée entre les arbres, il aperçut Sloosh en train de recevoir un prisme des mains de la Shemibob. Ainsi, elle n'avait pas oublié l'Archkerri. Mais comme Hoozisst, il avait dû attendre pour recevoir son présent. Jum et Aejip avaient bondi à leur suite. Deyv les chassa. L'opération exigeait une intense concentration.

Plus loin, sous un arbre en parasol, une grande roche mouchetée d'ombre formait comme une plateforme. Ils

l’escaladèrent et s’y installèrent en tailleur, l’un en face de l’autre. Chacun prit sa pierre entre le pouce et l’index ; quand elles se touchèrent, chacun posa un doigt sur la bouche de l’autre. Deyv ressentit aussitôt un imperceptible picotement. Son œuf se couvrit de filaments verts, exactement identiques en taille et en configuration à ceux qui venaient d’apparaître, rouge vif, dans l’œuf de Vana.

Bientôt, les pierres ne furent plus qu’un réseau de fils aux arabesques de plus en plus complexes. Le garçon laissa la joie monter en lui. On aurait dit une lente marée. Si jamais deux âmes s’étaient trouvées en parfaite harmonie, c’était bien celles qu’il avait sous les yeux en ce moment. Les enchevêtrements dessinaient maintenant deux figures, l’une rouge, l’autre verte, appelées *shvashavetl* dans la langue de Deyv, du nom d’un lointain cousin du papillon. L’expérience, pourtant, n’était pas achevée. Soudain, et bien qu’ils s’y attendaient, ils ne purent réprimer un frémissement : les picotements s’étaient aggravés. Ils avaient la bouche en feu. Les shvashavetl se morcelèrent en une multitude de petits têtards hystériques qui se dispersèrent en un clin d’œil.

D’un même mouvement, ils rompirent le contact. Des étincelles crépitèrent entre lèvres et doigts. Les têtards flamboyèrent, puis s’effacèrent par degrés. Deux minutes plus tard, les œufs avaient retrouvé leur aspect normal. C’était fini. Les larmes aux yeux, Deyv et Vana tombèrent dans les bras l’un de l’autre.

Enlacés, ils reprirent le chemin qui les ramenait au camp.

— Deyv, qu’aurais-tu fait si nos œufs avaient été déphasés ? demanda Vana d’une voix rêveuse.

— J’aurais peut-être jeté le mien. Non, ce n’est pas vrai. Sans lui, comment me faire accepter des miens ? En fait, je n’en sais rien. Qu’aurais-tu fait ?

— La même chose que toi, sans doute.

Ils firent encore quelques pas. Vana se figea.

— Deyv... c’est épouvantable. Je viens seulement d’y songer... Imagine que la Shemibob ait fabriqué nos œufs de telle sorte qu’ils soient toujours en phase ! Comprends-tu ce que cela veut dire ? Je l’en crois parfaitement capable.

− Mais pourquoi l’aurait-elle fait ? Ton esprit est aussi tortueux que celui de Sloosh !

− Pourquoi ? Parce qu’elle nous a pris en affection, comme on prend en affection des animaux familiers. Ou alors c’est encore une de ses plaisanteries ! Je n’ai jamais aimé son sens de l’humour...

− Personne ne dit qu’elle l’a fait.

Plutôt que de prolonger cette pénible incertitude, ils résolurent de lui poser la question.

La Shemibob l’accueillit par un de ces rires dévastateurs dont elle avait le privilège.

— C’est fou ce que l’esprit humain peut se montrer retors ! dit-elle enfin. Vous ne saurez jamais la vérité.

Furieux, les jeunes gens s’en furent ronger leur frein à l’autre extrémité du camp. Peu à peu, à force de se convaincre de l’inutilité d’une seconde tentative, ils durent admettre qu’authentiques ou falsifiées, les pierres allaient au-devant de leur désir et que c’était bien ainsi. Par acquit de conscience, ils s’ouvrirent à Sloosh de leur angoisse.

— Hélas, je ne sais rien, soupira l’Archkerri. Si la Shemibob m’avait dit quelque chose à ce sujet, je n’hésiterais pas à vous le révéler, soyez-en sûrs. En revanche, je tiens à vous signaler que ces pierres ne présentent pas que des avantages. En plus de leur charge initiale, elles pompent la bioélectricité produite par les cellules de l’organisme. On a beau manger davantage, cette déperdition continuelle d’énergie accélère le métabolisme et celui qui porte la sienne en permanence vieillit plus vite. Si vous m’en croyez, vous attendrez d’être à proximité de vos villages pour les mettre. Et par la suite, dès que vous serez seuls, rangez-la dans un sac. Ainsi, votre espérance

de vie dépassera celle de tous les autres membres de vos tribus.

− Et ton prisme ?

− Dès qu'il sera chargé, je l'ôterai pour le remettre quand j'aurai besoin de l'interroger.

− Si ce que tu dis est vrai, nous devons absolument prévenir nos parents et nos amis !

Vana haussa les épaules.

— A quoi bon ? Ils ne nous croiront pas.

# 38

La Bête Noire avait accompli quatre nouveaux parcours quand ils atteignirent une route des Anciens. Deux sommeils plus tard, un carrefour se présentait. Cette fois, les poteaux demeurèrent imperturbables ; après avoir vainement tenté d'entrer en communication avec eux, Feersh et Jowanarr confirmèrent qu'ils ne répondraient jamais plus. Ils étaient morts.

− Le circuit a donc été coupé, dit Sloosh. Cela n'a rien d'étonnant, avec toutes ces secousses.

− C'est le signe que notre fin est proche, proclama Hoozisst d'un ton lugubre.

Comme pour souligner ces paroles, le sol une fois de plus bougea sous leurs pas. Ils se jetèrent à plat ventre et se cramponnèrent au ruban tandis qu'il se cabrait et plongeait, coulant sous eux comme un fleuve houleux. Les tremblements s'estompèrent. Sans un mot, les voyageurs se relevèrent, s'époussetèrent et se remirent en marche.

Même Phemropit avait subi la contagion de l'abattement général et cessé de poser des questions.

Pourtant, quand le ventre de Vana commença de s'arrondir, il ne put contenir sa curiosité. L'explication du phénomène l'ébranla autant qu'un séisme.

— J'étais loin de me douter de l'existence de tels prodiges ! Nous n'avons jamais eu de commencement, voyez-vous. Chez nous, personne n'a jamais engendré personne. Nous existons, voilà tout. Il y a bien une légende, selon laquelle nous aurions été conçus par une espèce très différente de la nôtre, mais nous ne l'avons jamais prise au sérieux. Quand nous sommes devenus conscients, nous étions déjà tous là, au complet. Notre intelligence n'était encore qu'une enveloppe vide. Nous mangions, poussés par ce que vous appelez l'instinct de survie. Plus tard, il fallut apprendre à communiquer entre nous et le choix du système de signaux donna lieu à bien des controverses.

Quand se produisit la collision, expliqua Phemropit, accidents et querelles avaient considérablement réduit la population. En un sens, ce n'était pas plus mal. S'il n'avait été détruit, le planétoïde serait vite devenu incapable de les nourrir tous.

— Empilés les uns sur les autres, nous aurions dû lutter pour avoir accès au noyau nourricier enfoui sous les amoncellements d'excréments. De toute façon, nous étions condamnés…

Quand son prisme eut accumulé suffisamment d'énergie, Sloosh l'appliqua contre le tronc d'un arbre géant. Fasciné, Deyv observa un moment le kaléidoscope de dessins tourbillonnants. Bien après qu'il se fut lassé d'admirer l'incompréhensible chatoiement, Sloosh poursuivit l'expérience. A son retour au camp, Deyv se hâta de l'interroger.

− Eh bien ? Que t'ont dit tes frères végétaux ?

− Ils se sont mis en route. Leur objectif est le même que le nôtre : la seconde porte équatoriale. Mais nous y

parviendrons bien avant eux.

− Pourquoi ont-ils subitement arraché leurs racines ?

− Ils n’ont plus beaucoup de temps. A leur échelle, évidemment. Le temps est une notion infiniment relative. Je leur ai dit que je serais ravi de me joindre à eux et que des spécimens intéressants m’accompagneraient.

Deyv cligna des yeux.

− Tu leur as donc parlé ? Mais tu n’as fait qu’observer le prisme !

− A travers les vibrations de mon épiderme, je n’ai cessé de leur transmettre mes pensées superficielles sous forme d’analogies électriques.

L’enthousiasme de Deyv se tempéra quand Sloosh lui eut expliqué qu’au terme d’un laborieux entraînement, il pourrait en faire autant. Hoozisst se porta aussitôt volontaire. Il avait déjà convaincu la sorcière réticente de l’initier au fonctionnement de l’Emeraude. Quant à la Shemibob, après avoir longtemps refusé de l’admettre à la connaissance des mystères de la boule de quartz, elle avait finalement cédé à ses prières incessantes.

L’Archkerri ne cacha pas sa déception.

− On dirait que tu ne ressens aucune curiosité, dit-il à Deyv. Pourquoi ?

− Pourquoi perdrais-je mon temps à percer le secret de tous ces objets que nous ne reverrons jamais, ni Vana ni moi-même, après notre départ ?

− Qui sait ? Vous recevrez peut-être des cadeaux d’adieu…

− Des cadeaux ? Quels cadeaux ? demanda le garçon, les yeux brillants de convoitise.

— Nous verrons bien, répliqua l’Archkerri, évasif.

Deyv était bien résolu à reprendre cette intéressante conversation à la première occasion, mais quand elle se présenta, il fut question de tout autre chose, et ce nouveau sujet l’accapara au point qu’il oublia de mentionner les cadeaux.

— As-tu déjà interrogé la Shemibob au sujet des caractères géants qui défilent au-dessus de l'équateur ?

— Bien sûr. Contrairement à la tienne, ma curiosité est insatiable. La Shemibob connaît leur existence, comme tout un chacun, mais elle n'est pas plus renseignée que moi sur leur origine ou leur nature. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir puisque nous approchons de leur base de départ.

Deyv lui décocha un regard méfiant. Avec l'Archkerri, il fallait être sur ses gardes en permanence.

— Impossible, voyons ! Nous voyageons dans le même sens qu'eux. C'est donc qu'ils ont pris leur source en un point situé derrière nous.

— Pas du tout. Leur source est devant nous, mais après avoir accompli un tour complet de la planète, ils rentrent au bercail.

— Ce ne serait pas des oiseaux, par hasard ?

— Je me garderais bien de me prononcer avant de les avoir examinés.

Le ciel et la Bête se poursuivaient sans répit. Vana s'arrondissait. La Shemibob appliqua son cristal contre son ventre et annonça qu'elle portait un fils. Les futurs parents se renfrognèrent. Le plus drôle, dans une naissance, c'était justement l'effet de surprise. En outre, un sujet de discorde avait surgi entre eux : qui abandonnerait les siens pour adopter la tribu de son conjoint ? Ni l'un ni l'autre n'était disposé à céder. Deyv ne décolérait pas.

— Vana insiste pour que sa tribu devienne la mienne et moi, naturellement, je préférerais que ce soit le contraire, confia-t-il à Sloosh. Franchement, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux pour tout le monde que le mari accueille sa compagne sous son toit ?

— Je t'en prie, ne cherche pas à me faire prendre parti. Ces petits problèmes humains m'horripilent. Toutefois, n'ayant jamais pu résister au plaisir de résoudre une question épineuse, je propose trois solutions :

» Primo, vous courez vous cacher dans la brousse et le premier qui attrape l’autre est déclaré vainqueur. Bon gré mal gré, le vaincu accepte de quitter sa tribu.

» Secundo, vos tribus fusionnent. Ce n’est pas si simple, bien sûr. La résolution d’un problème en fait souvent surgir d’autres ; celui de la langue, par exemple. Laquelle choisir ? Mais si tout le monde accepte d’adopter celle du Troc, la question peut être facilement réglée.

» Tertio, vous lancez chacun un bâton. Si le tien retombe le premier, Vana quitte sa tribu pour aller dans la tienne et vice versa. La seconde solution me paraît être de loin la meilleure.

Vana, à qui Deyv se hâta de rapporter cette conversation, opta d’emblée pour la troisième, plus rapide.

— Pas question, tu es bien trop mauvaise perdante ! s’écria le garçon étourdiment. Entendu, moi aussi, ajouta-t-il aussitôt.

A nouveau, la Shemibob mit son cristal au contact du ventre de la future mère.

— L’enfant naîtra dans un délai correspondant au temps nécessaire à la Bête pour accomplir trois circuits, plus un sommeil, annonça-t-elle après avoir déchiffré les figures contenues dans le cristal.

Oubliant son ressentiment, Deyv étreignit Vana.

− Le jour de sa naissance sera le plus heureux de ma vie, chuchota-t-il à son oreille.

− Tu ne peux pas savoir à quel point tes paroles me font plaisir, dit-elle. Si seulement...

− Si seulement quoi ?

Elle garda le silence et elle fit bien. Tous deux connaissaient la suite.

La Bête était au milieu de son troisième parcours quand Sloosh déclara qu’ils n’étaient plus qu’à cent cinquante kilomètres de l’endroit où naissaient les monstres flottants. A mi-chemin, ils devraient quitter la route et prendre à

droite. Avec un peu de chance, ils tomberaient sur un carrefour dont une des branches irait dans la bonne direction. Sinon, il leur faudrait se frayer un passage à travers des régions montagneuses et boisées. L'Archkerri se tourna vers Deyv et Vana.

– Qu'avez-vous décidé ? Viendrez-vous avec nous, ou nos chemins vont-ils se séparer au prochain croisement ?

– Comme, de toute façon, vous reviendrez sur cette route, nous ferions aussi bien de vous accompagner, dit le garçon. Nous perdrons un peu de temps, mais au point où nous en sommes… Et puis, je me sentirai plus en sécurité avec vous et Phemropit. Nous devons penser au bébé.

– Je suis d'accord avec toi, maugréa Vana, mais tu aurais pu me demander mon avis avant de répondre !

– Tais-toi, femme ! Nous avons assez d'ennuis comme ça. On dirait que ta tribu et la mienne ne voient pas les choses de la même façon. Chez moi, quand la situation est grave, c'est à l'homme de décider !

La jeune femme ouvrit la bouche pour riposter et sans doute l'aurait-elle fait si la terre ne s'était fendue à ce moment précis. Or l'une des crevasses qui venaient d'apparaître dans le sol comme autant de coups de sabre passait juste sous la route. Elle s'affaissa de cinquante centimètres, puis le segment en suspens au-dessus de la faille s'allongea en oscillant. Les voyageurs avaient l'impression d'être sur une fragile passerelle par jour de grand vent. Leurs hurlements s'élevaient bien au-dessus des sourdes vibrations tandis qu'ils tentaient d'atteindre en rampant le bord du gouffre d'où s'écoulait encore la poussière.

Phemropit se trouvait sur l'une des voies extérieures quand le sol s'était déchiré sous la route. Tout d'abord, inconscient de ce qui venait de se passer, il ne bougea pas. Puis ses détecteurs le mirent en garde contre le trou béant où il risquait de choir et ses chenilles commencèrent à pivoter. Trop tard, hélas. Sous son poids, le matériau

élastique fléchit dangereusement. Les chenilles patinèrent en vain. Elles tournaient encore quand Deyv jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et le vit disparaître dans l'abîme. D'une main, le garçon retenait sa compagne ; de l'autre, il tentait de se hisser sur les genoux. Par chance, ils étaient au milieu de la route quand celle-ci s'était inclinée et les avait projetés en avant. A présent, ils avaient presque atteint le bas-côté. Le sol frissonnait, mais c'était toujours mieux que de rester sur le ruban mouvant où ils risquaient à tout moment de subir le sort de Phemropit.

Un grondement s'amplifia et se mua en un rugissement qui couvrit tous les autres bruits avec la soudaineté d'un coup de tonnerre. A droite, c'était toute la montagne qui dévalait lentement sur eux, un long glissement de terre, d'arbres et de rochers sous lequel ils allaient être ensevelis.

– Hâte-toi ! cria-t-il.

Vana n'entendait pas, bien sûr, et c'était sans importance car elle allait aussi vite que son ventre le lui permettait.

Par la suite, il devait se souvenir confusément d'avoir vu Jum sauter, la gueule béante comme s'il hurlait. Quelque chose, une main dure et calleuse, lui avait effleuré la cheville. Sur l'instant, il avait songé à Sloosh. La Shemibob était à cheval sur la route et l'herbe. Quant à la féline, le Yawtl, la sorcière et sa fille, ils demeuraient obstinément hors de son champ de vision et Deyv n'essayait même pas d'en savoir plus. Tous ses efforts étaient tendus vers un objectif unique : sauver sa peau et celle de Vana, sans oser penser à l'enfant dont l'avenir était sérieusement compromis depuis la chute brutale de sa mère.

La Shemibob avait fait volte-face. Il la revoyait en train de vociférer futilement, penchée au-dessus de la faille, les bras tendus comme s'ils voulaient se détacher du buste. Sa main s'était refermée autour de Vana et l'avait soulevée. Non sans peine, car le poids de la jeune femme l'entraînait

de l’autre côté, elle s’était rejetée en arrière pour poser son fardeau à quelques mètres du bord et sans ralentir, d’un même mouvement, elle avait pivoté et lancé son bras vers lui. Il l’avait empoigné avec la ferveur du noyé s’accrochant à une branche providentielle. L’épaule broyée dans une étreinte de fer, il avait décrit dans l’air un arc de cercle au terme duquel la Shemibob l’avait lâché, ou plutôt jeté sur le sol avec une violence qui l’avait laissé pratiquement inconscient ; pendant un long moment n’avaient existé que l’éclair blanc, brûlant dans son omoplate, et l’absolu silence que troublait seul un halètement qui pouvait être le sien, ou celui de la planète à bout de force.

Ensuite, la Shemibob les avait pris chacun sous un bras et de toute la vitesse de ses quarante mollets s’était élancée vers la brousse, à l’abri des éboulements.

Deyv ne le savait pas encore, mais le séisme avait cessé. La terre tremblait toujours, sous l’effet de l’avalanche. La femme-python déposa ses protégés à la lisière de la forêt, derrière un gros rocher où ils ne risquaient pas d’être atteints par ricochet, et s’en fut secourir les autres.

Deyv regretta d’avoir retrouvé ses esprits aussi vite. La douleur affluait de partout, ses élancements plus intenses à chaque seconde. Son genou gauche avait doublé de volume. Sa jambe serait incapable de le porter avant longtemps.

– Pourquoi m’a-t-elle lancé ainsi ? gémit-il.

– Elle n’avait pas le choix, murmura Vana d’une voix lasse. Tu étais juste sur la trajectoire d’un énorme rocher. Il avait rebondi comme une balle au bas de la montagne. L’impact a même failli lui faire perdre l’équilibre.

– Aejip et Sloosh, où sont-ils ?

– L’Archkerri n’a eu que le temps de sauter de côté pour ne pas être fauché par un arbre, dit la Shemibob revenue dans l’intervalle. Il doit être affalé non loin d’ici et nous rejoindra dès qu’il sera remis de ses émotions. Les autres sont indemnes, sauf Phemropit et Jowanarr, j’ai le

regret de le dire. La pauvre était sur le point de réussir, quand le bord de la route s’est infléchi sous elle. Elle a été précipitée la tête la première dans le gouffre.

Après un regard circulaire, elle s’installa de façon à former autour des humains un rempart de son immense corps.

Le tonnerre de l’avalanche s’était résorbé en un croulement sourd. Deyv tendit l’oreille. Quelqu’un pleurait doucement, avec une obstination déchirante.

− Qui est-ce ?

− Feersh. Elle erre à travers la forêt en trébuchant sur tous les obstacles. Si personne ne l’arrête, elle finira par tomber dans une crevasse.

− Comment a-t-elle pu les éviter jusqu’à présent ? s’étonna la jeune femme.

− Sa fille avait dû la mettre sur la bonne voie avant de glisser, suggéra la Shemibob. Ce ne serait pas toi, par hasard, qui lui aurais donné un coup de main ? demanda-t-elle au Yawtl qui venait de s’écrouler à côté d’eux.

− Moi ? s’écria-t-il avec indignation. Je l’aurais plutôt poussée dans le trou ! Elle a voulu me tuer, je ne l’oublierai jamais.

− Possible. Mais pour l’instant, tu vas aller la chercher et la ramener ici.

Le ton était sans réplique. Hoozisst s’exécuta en pestant à mi-voix. La première chose qu’il fit, sans doute, fut d’annoncer à Feersh la mort de Jowanarr car les sanglots de l’Aveugle redoublèrent sans que l’on sût exactement s’ils étaient causés par la douleur d’avoir perdu sa fille ou la perspective d’une solitude accrue.

Sloosh se montra enfin, flanqué du chien et de la féline. Jum sauta sur son maître ; Aejip s’allongea paisiblement à côté de Vana. Trente secondes plus tard, elle se relevait en fronçant le museau pour aller s’installer plus loin.

— C’est étrange, dit Sloosh. Vana, sais-tu pourquoi elle s’écarte ainsi ?

La jeune femme leva vers lui un visage crispé, emperlé de gouttes de sueur.

— La Shemibob s’est trompée, souffla-t-elle. Mon enfant va naître avant terme.

# 39

Tandis que Sloosh redressait le genou du père et le maintenait dans des attelles, la Shemibob aidait à la délivrance de la mère. Le nouveau-né était d’apparence robuste malgré sa taille minuscule. Quand elle l’eut lavé, puis enveloppé dans un linge immense tiré des profondeurs de son sac, la femme-python le tendit à Vana. Epuisée, celle-ci s’endormit presque aussitôt en le serrant contre son sein. Pendant leur sommeil, on les transporta dans le vaisseau. Deyv offrit son pagne à la Shemibob. Une fois nettoyé et séché, il servirait à langer l’enfant.

Le Yawtl s’enfonça dans la brousse et revint avec un plein panier de fragments d’écorce d’*utrighmakl*, à partir de laquelle on fabriquait une fibre assez souple pour être tissée. Il n’était pas dans la nature d’Hoozisst de s’ingénier à rendre service, et tout le monde en conclut qu’il cherchait ainsi à rentrer dans les bonnes grâces de la Shemibob. Pour Deyv et Vana, cette courte période ressembla un peu à des vacances. Ils mangeaient et buvaient en abondance et s’appliquaient mentalement à répartir leurs fluides cicatrisants. Hoozisst poussa même la serviabilité jusqu’à fabriquer une béquille pour l’éclopé. Peu après, alors que

Deyv étrennait autour de la cabine ce cadeau inattendu, Sloosh les appela de l'extérieur.

— Venez voir ! C'est extraordinaire.

Au lieu de crevasses, il y avait maintenant de petits lacs aux reflets argentés, aussi étincelants sous la froide lumière que les joyaux du Désert. Sloosh affirma qu'il s'agissait d'un métal liquide, conservé par les Anciens dans d'immenses réservoirs souterrains qui avaient dû se lézarder sous les coups de boutoir des séismes et répandre leur contenu dans les failles. Le liquide semblait doté d'étranges propriétés puisque non seulement des rochers de toutes tailles et la pauvre Jowanarr, mais Phemropit lui-même, flottaient à la surface de l'un des lacs. Un oiseau survolait la zone bouleversée. Tout à coup, comme frappé en plein cœur par une flèche, il tomba à pic.

— Restez sous le vent, surtout, murmura Sloosh. Le métal, si c'est bien du métal, dégage des vapeurs empoisonnées.

La Shemibob ne dit rien, mais elle sortit de son sac un écheveau d'une mince cordelette transparente. Après l'avoir lestée à un bout d'une pierre enduite d'une substance collante, elle la lança comme un lasso. La pierre heurta le front de Phemropit auquel elle adhéra aussitôt. A ce moment-là, tout le monde avait compris qu'il s'agissait d'une opération de repêchage. Elle fut longue et laborieuse. Sous l'effet des efforts conjugués de Sloosh et de la Shemibob, de loin les plus robustes, Phemropit pivota face à la rive. Puis la femme-python aboya un ordre guttural et le Yawtl se hâta d'abandonner le pilonnage de l'écorce pour se joindre à eux. Même Vana et Feersh furent appelées en renfort. Le métal liquide avait gravement endommagé les détecteurs de la créature, mais dès que les haleurs sentirent une résistance plus grande, la Shemibob lui signala qu'il venait de heurter le tronçon immergé de la route et pouvait désormais se servir de ses chenilles pour se propulser en avant. Longtemps, les uns tirant de toutes

leurs forces, l’autre actionnant ses chenilles sans trouver de prise, ils s’évertuèrent en vain. Puis le ruban s’inclina sous la poussée et Phemropit fit une embardée qui lui donna l’élan nécessaire. Il gagna de la vitesse. Il en gagna tellement qu’il quitta la route sans heurt et franchit sans ralentir les quelques mètres qui le séparaient de la rive. Chacun le congratula à sa façon, et les vagissements du nouveau-né faisant chorus, la pénombre des bois désertés par leurs hôtes habituels s’emplit d’une effrayante cacophonie.

Quand la corde fut sèche, la Shemibob versa sur la pierre le contenu d’un flacon. La colle fondit aussitôt. Hoozisst, observa Deyv, avait suivi toutes ces manipulations avec une extrême attention.

Les voyageurs décidèrent de gagner la vallée au plus vite, de crainte qu’un nouveau séisme n’ouvrît d’autres crevasses ou ne fît déborder le liquide. Quatre sommeils plus tard, ils pliaient bagage. Deyv ne boitait presque plus et Vana proclama qu’elle ne s’était pas sentie aussi bien depuis longtemps. En fait, modulée selon le tempérament des uns et des autres, l’euphorie était à l’ordre du jour. Ils avaient échappé à la mort et l’irremplaçable Phemropit était de retour parmi eux. Les jeunes parents évitaient de penser à ce qu’ils deviendraient, une fois séparés du groupe. Ils imaginaient la solitude, l’insécurité, aggravées par la présence de l’enfant qu’il faudrait porter et protéger, mais leur décision demeurait inébranlable. Ils étaient déterminés à rentrer chez eux.

Thrush, le petit garçon, poussait à vue d’œil. Les premiers temps, confrontés à son apparence hybride, le père et la mère ne surent que penser. Il avait les cheveux bouclés de Vana, mais plus noirs encore que ceux de Deyv, et ses yeux, comme s’ils n’avaient pu se résoudre à choisir au moment d’acquérir leur teinte définitive, s’étaient fixés sur un noisette pailleté de vert qui ressortait merveilleusement dans son visage de cuivre pâle.

— Un superbe bébé, hasarda Sloosh… selon les critères humains, évidemment.

» Il était grand temps d'injecter un peu de sang neuf dans vos tribus respectives, ajouta-t-il. A la longue, la coutume qui vous encourage à choisir vos conjoints au sein des autres tribus du territoire de chasse ne peut suffire à renouveler les gènes. Cet enfant est une réussite ! Quel dommage qu'il soit condamné à mourir prématurément… car c'est ce qui l'attend si ses parents persistent à vouloir nous fausser compagnie.

Ils atteignirent l'endroit où ils devaient bifurquer sur la droite pour aller vers la source des grands caractères volants. Ils décidèrent de continuer et bien leur en prit. A deux sommeils de là, un croisement se présenta. Ils prirent donc à droite et suivirent la nouvelle route pendant soixante-dix kilomètres. Au delà, il n'y avait plus de route, plus de végétation, plus rien. Le sol rocailleux ondulait jusqu'aux contreforts d'une haute et sombre muraille dressée contre l'horizon.

— Encore un désert, soupira Sloosh. Mais ici, nulle beauté ne vient racheter l'atroce désolation. Pourtant, tel qu'il est, ce paysage n'est pas dépourvu d'une certaine majesté.

Deyv voulut savoir ce qui avait tué les arbres et toute la végétation.

— Je l'ignore. Les Archkerri ont baptisé ce lieu le Périmètre de la Mort, et comme rien n'y pousse, nous n'avons aucun renseignement à son sujet.

Interrogée à son tour, la Shemibob se contenta de hausser les épaules.

— Connaissance et Ignorance sont comme la lumière et l'ombre, dit-elle. Deux états distincts mais irrémédiablement dépendants. Conquérons l'un, automatiquement nous aurons l'autre. En avant !

Abstraction fulgurante qui ne tenait aucun compte des contingences matérielles. Comme à la veille de s'enfoncer

dans le Désert Flamboyant, ils chassèrent et fumèrent le gibier. Malgré les pluies, toujours fréquentes en région montagneuse, Sloosh insista pour prendre des réserves d'eau, car personne ne savait si ce désert avait ses oasis.

La Bête avait défilé vingt fois quand ils jugèrent leurs provisions suffisantes. Thrush prospérait. Après d'innombrables accrochages, ses parents n'avaient toujours pas résolu le problème de la tribu d'accueil. Sans aller jusqu'à altérer leur affection, ce différend empoisonnait chacun de leurs tête-à-tête.

Au moment de lever le camp, Hoozisst proposa d'abandonner Feersh.

— A quoi sert-elle, franchement ? Nous la traînons comme un boulet, un boulet qu'il faut nourrir, par-dessus le marché. Et que nous donne-t-elle en échange ? Rien ! Non, je ne suis pas un monstre. La preuve, je suis prêt à la délivrer du fardeau de son existence lamentable. Ainsi, elle ne mourra pas de faim et n'aura rien à craindre des fauves.

La sorcière ouvrit la bouche, puis la referma aussi serrée qu'un piège à loup. Son visage se pétrifia dans une expression de dignité douloureusement offensée. Que les autres se chargent de sa défense s'ils en avaient envie. Elle s'en remettait à l'avance à la décision de ses juges et pardonnait à ses bourreaux.

— Les créatures inférieures ont la parole, dit la Shemibob. Allons, exprimez-vous !

Pour une fois, Sloosh garda le silence. S'il avait une certitude, c'était de ne pas être une créature inférieure. Deyv et Vana se consultèrent du regard et comprirent qu'ils étaient arrivés aux mêmes conclusions. Comme Feersh, ils se trouvaient sur la sellette. Leur décision était cruciale. Allaient-ils sortir de l'épreuve grandis aux yeux de la Shemibob, toute la question était là. Le Yawtl, trop fruste, ne s'en rendait pas compte, mais en désignant Feersh, il s'était lui aussi placé en position d'accusé. Vana avala sa salive.

— Malgré son infirmité, la sorcière n’a cessé de se montrer utile, dit-elle. Elle prépare la nourriture, fume le gibier et le poisson que nous rapportons, bref, se livre à mille occupations domestiques, parfois pénibles, comme si elle voulait se faire pardonner d’être à notre charge. Elle a même proposé de prendre soin de Thrush afin que je puisse aller chasser et me reposer.

— Et jamais je ne l’ai entendue gémir ou se plaindre, renchérit Deyv. Pourtant, elle a tout perdu. On ne peut pas en dire autant de toi, Hoozisst. Tu ne cesses de geindre à tout propos.

— Voilà une parole que je n’oublierai pas ! grinça le Yawtl.

— Pour quelqu’un qui se vante d’avoir de la mémoire, tu aurais dû te souvenir de tous les services que nous a rendus l’Aveugle, faisant ainsi la preuve de sa force de caractère, déclara la Shemibob avec sévérité. Je connais les hommes. Bien peu auraient survécu à ce brutal déclin. La plupart seraient devenus de vulgaires parasites. Feersh a tenu bon. Mieux, elle s’ingénie à nous faire oublier son état. En ce qui me concerne, cela suffit.

— Si tu étais blessé, cela te plairait-il d’être abandonné ? questionna Deyv.

— Si j’étais blessé, vous auriez une excellente raison de me traîner avec vous, car sitôt rétabli, je reprendrais toutes mes activités !

Sloosh décida qu’il avait laissé passer assez de temps et pouvait donner son avis sans risquer d’être confondu avec les créatures inférieures.

— Tu la hais pour la seule raison qu’elle t’a tenu en son pouvoir, dit-il. Elle t’a volé ton œuf et elle a tenté de te tuer, voilà sa faute. Mais nous savons qu’à sa place, tu aurais agi de même. En revanche, si tu perdais la vue et si tu devenais moins qu’un esclave, tu serais incapable de t’adapter comme elle l’a fait. En ce sens, elle t’est supérieure et tu ne le supportes pas. Je voudrais te poser une question, Yawtl.

Ne peux-tu, rien qu’un instant, te mettre dans sa peau, pour évaluer ses souffrances et prendre la mesure de son courage ?

− Moi, me mettre dans cette vieille peau ?

Sloosh leva les bras au ciel.

− J’abandonne. Parle-lui, ô Shemibob !

— Inutile, il ne comprendrait pas. Mais l’homme et la femme ont tranché en sa faveur ; même si leurs arguments sont restés purement utilitaires, ils ont manifesté certaines dispositions à l’empathie. En conclusion, pour s’en tenir à la question du Yawtl, Feersh est-elle oui ou non productive, ma réponse est oui. Par conséquent, elle vient avec nous.

Deyv et Vana s’étaient attendus à un vote. Ils furent déçus. Flattés, en même temps, que la Shemibob eût sollicité leur avis. Intimement convaincus d’avoir réussi là où le Yawtl avait échoué : ils n’étaient plus tout à fait des créatures inférieures. Et pourtant...

Pourtant, au fond d’eux-mêmes, ils n’étaient pas loin d’être du même avis qu’Hoozisst. Ce fut à la jeune mère que revint le mot de la fin.

− Plus que Feersh, notre enfant est une charge inutile. Pourquoi Hoozisst n’a-t-il pas proposé de l’abandonner lui aussi ?

# 40

L’ombre projetée par la Bête n’était encore qu’une soie grise où s’estompait la lumière lorsque après avoir contourné la montagne, ils arrivèrent au bord d’une vaste

dépression qui en contenait une autre, minuscule vallée profonde et encaissée. A l'intérieur de cette bouche noire, on discernait une silhouette énorme d'où s'élançait une colonne ou une tour nimbée d'un pâle halo en son sommet que la lumière venait frapper obliquement par une brèche de la montagne.

En silence, les voyageurs contemplèrent la Demeure des Caractères Volants. Le vent, leur seul compagnon depuis qu'ils avaient franchi la frontière du Périmètre de la Mort, venait de tomber. Dans la pénombre lourde, immobile, même les pierres semblaient mortes. Le monde semblait fait de pierres mortes.

Pourtant, quelque chose vivait sous cette croûte desséchée. A maintes reprises, ils avaient remarqué sur des cailloux, des rochers ou des parois entières, ces taches sombres, comme des infiltrations d'humidité, qui s'effritaient sous leurs doigts en poussière nauséabonde. Quelque chose d'horrible résistait. Une lèpre sournoise.

Vana frissonna. A voix basse, elle rompit le silence pesant.

— Deyv, pourquoi ne sommes-nous pas rentrés chez nous ?

« Pourquoi, en effet ? » se demanda-t-il.

— Je suis glacé, dit-il simplement. C'est le lieu le plus glacé que j'aie jamais vu.

La Shemibob sauta à terre et pria Phemropit de commencer à descendre. Bientôt, l'escarpement du versant les obligea à continuer à pied, en prenant garde de rester en retrait de leur monture pour ne pas être écrasés si par malheur elle glissait.

Ils venaient d'arriver dans le fond de la première vallée quand retentit un fracas métallique, une vibration tonitruante qui s'effila interminablement, comme si on venait de frapper sur un gong géant. Ils se figèrent, le souffle coupé, le cœur battant, et cela continua bien après que l'air eut cessé de trembler, bien après que le silence

eut recommencé à monter autour d'eux. L'enfant se mit à geindre. Affolé, Deyv eut l'impression que son fils venait de commettre un sacrilège. On n'avait pas le droit de troubler l'atmosphère recueillie de ce refuge. Refuge pour qui ? Contre quoi ? Un refuge, simplement. Il ne se demanda pas d'où lui venait cette certitude. Une présence hantait ces vallées et le poids de sa méditation planait au-dessus d'eux comme une fatalité.

— C'est peut-être un signal d'alarme, bourdonna Sloosh aussi doucement qu'il put.

— Un signal ? Qui doit-il prévenir ?

Un second coup de gong retentit. L'écho se répercuta d'un versant à l'autre, puis reflua jusqu'aux hurlements redoublés de Thrush. Sa mère lui donna le sein. Il se calma aussitôt. Quelques secondes de silence précédèrent le troisième coup qui semblait presque en être la matérialisation. Une explosion de silence.

− Vingt et une secondes, très exactement, annonça la Shemibob. Vingt et une secondes se sont écoulées entre chaque coup.

− Et alors ? dit le Yawtl. (Mais après le cinquième coup, il opina.) C'est vrai. Je les ai comptées.

A l'unanimité, on décida qu'il était inutile de se rapprocher de la Demeure tant que ce bruit assourdissant n'aurait pas cessé. Le vaisseau fut déplié et tout le monde s'installa à l'intérieur, sauf l'Archkerri et la Shemibob, déterminés à monter la garde jusqu'au bout de leur résistance. Les parois du vaisseau étant insonorisées, ceux qui se trouvaient à l'intérieur s'endormirent tant bien que mal, mais plus d'une fois Deyv s'éveilla en sursaut au timbre d'airain d'un gong imaginaire.

Il venait juste de se rendormir quand la porte s'ouvrit. Sloosh passa la tête dans l'ouverture.

− Le bruit s'est arrêté ! annonça-t-il dans un bourdonnement retentissant.

− Tu en es sûr ? questionnèrent les autres à l'unisson.

− Comment ?

Il n’entendait plus, mais ce n’était qu’une perte de sens partielle et provisoire. Jusqu’à la fin, ils avaient perçu, de plus en plus ténues, les terribles vibrations.

— Elles se sont arrêtées à temps, heureusement, dit la Shemibob, sinon nous restions sourds. J’ai compté mille cinquante coups, tous séparés par des intervalles de vingt et une secondes.

A quoi bon se demander maintenant si ces chiffres avaient un sens quand la solution se trouvait sans doute dans la Demeure ?

Sloosh chargea le cube sur son dos. Après un repas léger − personne n’avait d’appétit –, retranchés derrière le faisceau de Phemropit, ils s’enfoncèrent dans la vallée noyée d’ombre vers la formidable silhouette qui grandissait, grandissait, à chaque tour de chenilles.

Quelques heures plus tard, ils étaient dans le fond de la petite vallée, devant la Demeure. Le cône de lumière balaya une fenêtre trois fois plus haute que Deyv et dix fois plus large dont la surface lisse et noire scintilla délicatement. La Shemibob tira de son sac un cylindre de métal qu’elle appliqua contre la fenêtre. Il en jaillit un rai intense et chacun se hâta de coller son visage contre le matériau transparent. Ils ne virent qu’un plancher complètement nu, à part la couche de poussière.

Les murs aussi étaient lisses et froids. Après un long conciliabule, les visiteurs décidèrent d’éprouver la solidité de la fenêtre. Si quelqu’un habitait la Demeure, que ce quelqu’un fût masculin, féminin ou neutre, hypothèse que nul n’osait envisager, il se rendrait vite compte de leur présence ; de l’avis de Sloosh et de la Shemibob, toujours minoritaires pour les questions de sécurité, le plus tôt serait le mieux. Sans plus tergiverser, l’Archkerri empoigna sa francisque et l’abattit de toutes ses forces sur la fenêtre sans même en rayer la surface.

La Shemibob suggéra ensuite qu'il serait plus judicieux, plus diplomatique aussi, d'entrer par une porte. Tous en convinrent. Vana insista seulement pour mettre Thrush à l'abri dans le vaisseau préalablement fixé sur le dos de Phemropit. Ainsi fut fait. Il leur fallut beaucoup de temps pour effectuer le tour complet de la Demeure. Ils comptèrent autant de fenêtres que de coups de gong, mille cinquante, mais pas une seule porte. A travers toutes les fenêtres, c'était toujours le même spectacle de solitude et d'abandon : le sol nu, la poussière. S'il y avait des murs, ils se trouvaient hors de portée des rayons de Phemropit ou de la lampe de la Shemibob.

Ils rentrèrent dans le vaisseau pour manger et se reposer. La tiédeur, la douce clarté, les balbutiements de Thrush contribuaient à faire de la cabine un havre de paix et de bien-être. Ils devisèrent sur ce qu'il convenait de faire ensuite. Le Yawtl, Deyv et Vana étaient partisans de tout laisser tomber et de quitter sur-le-champ cet endroit sinistre. A quoi bon être venus de si loin si c'était pour abandonner avant même d'avoir tenté d'éclaircir le mystère, répliquait Feersh au nom de la logique.

Les trois dissidents échangeaient des regards consternés. En l'occurrence, la sacro-sainte logique pouvait se révéler mortelle. C'était le moment ou jamais de se fier à son intuition.

— La Demeure était déjà là quand je suis arrivée sur cette planète, dit la Shemibob. Sloosh, as-tu une idée de sa date de construction ?

− Non, mais je crois savoir approximativement quand elle a de nouveau surgi du sol : à l'époque où le Périmètre de la Mort a pris naissance.

− Vraiment ? Et pourquoi n'en as-tu rien dit ?

− Personne ne me l'a demandé ! J'attendais une occasion favorable pour vous en parler. Elle vient seulement de se présenter.

La Shemibob le foudroya du regard. La colère allumait des reflets flamboyants sous sa peau argentée.

— Qu’attends-tu ? Parle donc !

Sloosh ne se laissa pas démonter par ces manifestations de mauvaise humeur. Ses bourdonnements, lorsqu’il se décida à répondre, étaient empreints d’une aimable suffisance.

— Les végétaux, vous ne l’ignorez pas, n’enregistrent que ce qu’ils *voient* et *entendent*. Or ils n’ont conservé aucun témoignage de la construction de l’édifice. C’est donc qu’ils n’y ont pas assisté. Leurs premiers souvenirs de la Demeure remontent à l’aube de l’avant-avant-dernière civilisation, quand l’émergence d’un fond marin l’a fait remonter à la surface. Les trois civilisations qui se sont succédé ensuite connaissaient sans doute son existence, mais elles n’ont rien laissé à ce sujet. Peu à peu, son souvenir s’est effacé de la mémoire des hommes et des autres espèces intelligentes.

» En fait, la Demeure en tant que telle ne figure jamais dans les impressions visuelles et auditives conservées par les végétaux. En revanche, il est souvent question du Périmètre de la Mort et sur toute la Terre, certaines des paroles prononcées par les hommes en présence de mes frères doivent faire allusion à cet étrange bâtiment et au désert qui le cerne de toute part. Malheureusement, les langues utilisées sont mortes depuis longtemps.

» C’est pourquoi le mystère reste entier sur les origines et la fonction de la Demeure. Peut-être les trois civilisations dont les végétaux ont enregistré les témoignages étaient-elles parvenues à déchiffrer les caractères volants. Nous ne le saurons jamais. Mais ils n’ont pas pu pénétrer dans la Demeure, nous en avons la certitude.

— Comment pourrions-nous réussir là où ils ont échoué ? geignit le Yawtl. Quant aux caractères, comment pourrions-nous les comprendre alors que la Shemibob s’est

évertuée à le faire sans résultat au cours de sa longue, longue existence ?

– Petite canaille, nous trouverons peut-être la clé du code à l'intérieur, et s'il n'y a pas moyen d'entrer, nous risquons d'apercevoir par une fenêtre quelque chose qui nous mettra sur la voie. Quoi qu'il en soit, nous agirons comme si notre succès ne faisait aucun doute.

– Et toi, Sloosh, pourquoi n'es-tu pas mieux renseigné ? questionna Deyv avec une curiosité méfiante. Depuis le temps que les Archkerri connaissent la Demeure, comment se fait-il…

– A vrai dire, mon peuple a envoyé ici plus de cinquante expéditions. Aucune n'est jamais revenue.

– Vous voyez bien ! s'écria le Yawtl. Allons-nous-en, c'est perdu d'avance.

La stupeur se peignait sur tous les visages. Gêné, Sloosh détourna les yeux.

— Mais pourquoi ne pas nous avoir prévenus ? demanda Vana.

L'Archkerri haussa les épaules.

— Ils ont échoué, soit. Mais il faut un début à tout.

A leur réveil, la Shemibob pria Phemropit de braquer sur une fenêtre son rayon le plus tranchant. L'espace de plusieurs minutes, le pinceau aveuglant s'acharna au même endroit, puis la créature l'éteignit en expliquant qu'elle n'avait pas l'intention de gaspiller son énergie en vain. Elle avait raison. La surface était intacte.

Hoozisst reprit espoir. Il fallait se faire une raison, la Demeure était impénétrable. Par conséquent, plus rien ne les retenait ici. La puissance responsable de la mort de tous les Archkerri avait peut-être le sommeil lourd, mais avec tout ce vacarme, elle n'allait sûrement pas tarder à ouvrir l'œil…

— Regardez ! cria soudain la Shemibob.

Là-haut, profilé contre la brèche éblouissante qui brisait l'alignement noir des montagnes, venait

d’apparaître le premier caractère. Les autres suivirent en file indienne, puis la figure de tête se fondit dans les ténèbres. La Shemibob fit reculer Phemropit jusqu’à un escarpement. Il le descendit et s’arrêta lorsque son faisceau lumineux put isoler le sommet de la colonne. A mesure qu’il s’en rapprochait, le premier caractère, le géant, rapetissait, comme avalé par la distance. Ebahis, les voyageurs le virent s’escamoter dans l’orifice, la colonne étant en fait une cheminée où, l’un après l’autre, tous les caractères furent engloutis.

– S’ils peuvent entrer, nous le pouvons aussi, fit observer l’Archkerri.

– On en reparlera quand nous aurons des ailes, grommela Hoozisst.

Sa remarque n’était pas dénuée de fondement. Verticaux sur une cinquantaine de mètres, les murs de la Demeure s’évasaient ensuite en un vaste surplomb coiffé d’un toit en forme de pyramide écrasée. Sa pointe donnait naissance à la fameuse cheminée, haute de cent mètres et large de dix.

Ils discutèrent longtemps sans parvenir à une solution. Sloosh et la Shemibob refusaient pourtant de se laisser décourager. On fit l’inventaire des provisions. En plus du voyage de retour, il restait assez de vivres pour nourrir tout le monde pendant sept sommeils.

Le tonnerre grondait sur les traces de la Bête. Un vent fort s’était levé. Lorsque à bout d’arguments, partisans et adversaires d’un départ immédiat cessèrent de se quereller, il soufflait en violentes rafales. La pluie s’abattit sans crier gare, les obligeant à chercher refuge dans le vaisseau. Ils s’endormirent. A leur réveil, la tempête faisait rage. Le fond de la petite cuvette disparaissait déjà sous un mètre d’eau et de puissantes cataractes dévalaient ses parois.

La Shemibob déploya une énergie considérable pour aller se placer devant Phemropit ; elle lui demanda de gagner les hautes terres au plus vite. Quand il parvint au

pied de la montagne la plus proche, il était submergé, ainsi que le vaisseau. Il n'en continua pas moins l'ascension de la pente abrupte, se hissa hors de l'eau et gravit encore plusieurs dizaines de mètres avant de se mettre à l'abri sous une large saillie rocheuse. Quand les occupants du vaisseau se décidèrent à entrouvrir la porte, ils ne virent que le rideau de pluie qui cernait leur refuge. Un sommeil s'écoula dans l'incertitude. Ne sachant combien de temps ils resteraient bloqués, ils n'osaient pas manger. Puis, aussi soudainement qu'il s'était déchaîné, le vent faiblit. Peu après, les gouttes de pluie s'espaçaient. La lumière refoulait la Bête vers l'ouest et le rideau qui leur bouchait la vue s'effilochait.

Au loin, comme une île solitaire, émergeait le toit de la Demeure.

– Nous voilà exaucés ! (Sloosh exultait.) A présent, nous n'avons plus besoin d'ailes pour l'atteindre !

Les jeunes gens et le Yawtl levèrent les yeux au ciel. Toute protestation était inutile. Tandis qu'ils remballaient leurs effets, la Shemibob sortit de son sac un énorme rouleau de corde, assez long pour qu'ils puissent continuer à flotter quand Phemropit serait au fond de la petite dépression. Elle en colla une extrémité au nez du vaisseau et l'autre à l'arrière de la créature. Celle-ci reçut ses instructions sans manifester ni surprise ni agacement. Les voyageurs s'enfermèrent à nouveau. La traversée pouvait commencer.

Comme il en avait reçu l'ordre, Phemropit se rangea le long de la Demeure, sous plusieurs dizaines de mètres d'eau. Laissant le bébé en compagnie de Feersh et des animaux, les autres se glissèrent hors du vaisseau. La pente du toit n'était pas très accentuée, aussi purent-ils atteindre sans difficulté une des larges baies qui se découpaient à mi-distance du sommet de la pyramide. Cramponnés à son rebord, ils plongèrent leurs regards à l'intérieur. En contrebas, révélée par la lampe de la

Shemibob, ils virent une pièce immense aux parois nues et au plancher couvert de poussière. Jusque-là, rien de nouveau, à l'exception des masses de pierre informes qui se dressaient par endroits.

La Shemibob fit claquer sa langue avec exaspération.

− Mais pas du tout ! Ce sont des statues de granit érodées. *Erodées*, vous rendez-vous compte, alors qu'il n'y a jamais de vent à l'intérieur de la Demeure, pas même le moindre courant d'air ! Pourtant le granit est rongé comme s'il avait été exposé pendant des siècles et des siècles à des tempêtes de sable. Comprenez-vous, à présent, à quel point cette Demeure est vieille ?

Un objet bizarre surgit dans sa main. Elle le déplia et cela devint un gros œuf coupé en deux dont la tranche aurait été habillée d'une feuille d'argent. L'appareil était monté sur un trépied dont les extrémités adhérèrent à la surface transparente de la fenêtre dès qu'elles furent mises à son contact. La partie arrondie de l'œuf était dirigée vers le bas. La femme-python tourna un bouton et une image naquit sur la face argentée. Elle effectua une mise au point : aussitôt, les statues situées au centre de la pièce se rapprochèrent. L'image était d'une parfaite netteté.

Alors ils le virent, sur une plate-forme à laquelle donnaient accès douze marches, dans un grand fauteuil à haut dossier sculpté. On discernait mal les accoudoirs, cachés par les bras de l'homme qui était assis, aussi immobile que s'il avait fait partie du siège. Il avait le buste très droit. Ses yeux grands ouverts regardaient le mur d'en face avec une hallucinante fixité, à moins que ce ne fût une infinie patience.

Un capuchon rouge ourlé de fourrure immaculée encadrait une large face rubiconde. Les sourcils en bataille étaient blancs, comme la longue barbe qui masquait en partie un ventre replet, mal contenu par une large ceinture noire. La veste rouge, du même rouge que la culotte rentrée dans des bottes à mi-mollet, était elle aussi frangée

de fourrure blanche. Au troisième doigt de sa main gauche étincelait un anneau d'or.

– On le croirait vivant, dit Sloosh, traduisant le malaise qui s'était emparé de tous. Pourtant il a dû être sculpté dans le même matériau qui a servi à construire la Demeure.

– Je ne suis pas si certaine qu'il s'agisse d'une statue, murmura la Shemibob.

– Pourquoi ?

– La poussière ne s'est pas accumulée sur lui comme sur le reste. Et ce n'est pas tout...

Elle inclina son appareil de façon à faire apparaître sur l'écran le plancher au pied des marches. Là, la couche de poussière était parsemée d'empreintes de pas. Certaines s'éloignaient de l'escalier, d'autres y revenaient.

— Fichons le camp ! cria le Yawtl. Il n'y a pas une seconde à perdre !

Personne ne bougea. Deyv se demanda si ses compagnons sentaient eux aussi le doigt minuscule de la peur grimper comme un insecte le long de leur colonne vertébrale. La Shemibob fit basculer l'appareil vers le haut pour cadrer l'immense plaque de granit suspendue au-dessus du trône. Elle portait en son centre un pivot d'où jaillissait une grande flèche jaune. La flèche formait le rayon d'un cercle à l'intérieur duquel étaient gravés à intervalles égaux de très petits caractères. A leur vue, Deyv éprouva sur la langue, le palais et jusqu'au fond des poumons une sécheresse brutale. Ces caractères étaient identiques à ceux qui défilaient dans le ciel. Ils étaient disposés dans le même ordre.

Sous le caractère le plus haut placé, il y avait une encoche. La pointe de la flèche reposait contre l'encoche.

– Ah ! ah ! laissa échapper la Shemibob.

– En effet, dit Sloosh.

Deyv les dévisagea tour à tour.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– C’est une machine à mesurer le temps, expliqua l’Archkerri.

— Silence ! tonna la Shemibob. Je compte.

Quand enfin elle leva les yeux de l’écran, elle vit tous les visages anxieux tournés vers elle.

– Mille cinquante caractères. Je m’en doutais. C’est le nombre exact de ceux qui apparaissaient régulièrement au-dessus de l’équateur. Et combien de fenêtres ? Et combien de coups de gong ?...

– L’aiguille s’est arrêtée, dit Sloosh. Serait-ce que le temps lui-même... non, c’est impossible.

– La Terre a fait son temps, voilà pourquoi l’aiguille s’est arrêtée, reprit la Shemibob, impitoyable. A peu de chose près, en tout cas.

– Mais alors... quand l’aiguille saute d’un caractère à l’autre, vingt millions d’années se sont écoulées ?

– Approximativement.

– Et la machine sonne à chaque passage ?

– A chaque passage.

– Mais pourquoi ? A quoi cela sert-il ?

– Quand les humains te posaient ce genre de questions, tu répliquais toujours qu’elles étaient sans réponse et que les questions sans réponse étaient les plus stupides de toutes. Que te dire de plus ? La machine a sonné pour la dernière fois. Les caractères volants ne traverseront plus jamais le ciel de la Terre. Bientôt, il n’y aura plus de Terre. C’est la fin. A propos de ces caractères, certains, comme le X, le T, le H ou le O, représentent des lettres d’un alphabet très ancien. Les autres me sont inconnus. Ils devaient l’être aussi des grandes civilisations qui peuplaient la Terre à l’époque où sa rotation était plus rapide, mais je suis persuadée qu’elles étaient quand même parvenues à déchiffrer le message. Car il s’agit d’un message, sans doute l’aviez-vous compris. Ou d’une prophétie. Une prophétie annonçant l’apocalypse et révélant peut-être le moyen d’y échapper.

– Dans ce cas, pourquoi son auteur n’a-t-il pas choisi un code accessible à tous, comme des images animées ? demanda Sloosh.

– Et si les caractères n’avaient pour seule fonction que d’indiquer la route à suivre pour parvenir jusqu’à la Demeure ?

– Précisément, dit le Yawtl. Revenons-en aux choses sérieuses. Espérez-vous trouver à l’intérieur quelque chose qui nous permettra de les interpréter et d’en tirer profit ?

La Shemibob émit un soupir exténué.

– Non. Il n’y a rien d’autre à voir, Hoozisst.

– Alors nous avons perdu notre temps et mis nos jours en danger pour rien.

– Trop de sens pratique et pas une once d’imagination, rétorqua Sloosh avec condescendance. Cet univers n’a jamais été conçu pour des êtres tels que toi.

Hoozisst souleva sa lèvre supérieure en un rictus sauvage et se tint coi.

Deyv détacha ses yeux de l’écran et scruta les ténèbres presque insondables de la grande salle. S’agissait-il réellement d’un être humain ? D’un homme de chair et de sang qui tous les vingt millions d’années s’arrachait à sa torpeur pour gagner une fenêtre et juger de l’évolution du monde, puis regagnait son fauteuil et reprenait la pause, silencieux, immobile comme une statue insensible au temps ?

– Cette question n’est pas plus pertinente que la précédente, je le crains, mais elle me brûle les lèvres, dit Sloosh. Pourquoi une aiguille jaune et des caractères bleus ?

– Quelle est la couleur du temps ? rétorqua la Shemibob avec un bon gros rire.

Sloosh riait, lui aussi.

— Je ne sais pas. Et l’angle d’une pensée ? et la température de l’amour ? et le taux d’accélération de l’instinct ?

Cet accès d’hilarité fut tranché net par l’exclamation horrifiée du Yawtl.

— Son doigt a bougé !

Tous les regards convergèrent sur l’écran. Dans le silence, le murmure de Deyv fit l’effet d’un cri.

− Il a raison ! Moi aussi je l’ai vu bouger !

− Vous vous trompez, dit la Shemibob. Vous êtes tous deux victimes d’une illusion d’optique.

− Autant regarder un cadavre et s’imaginer que l’on voit se soulever et s’abaisser sa poitrine, suggéra Vana.

Dans l’espoir de s’en convaincre, ils ne quittaient pas des yeux le doigt à l’anneau d’or. Deyv tendit l’oreille. Pas un son. Comme si le monde entier gisait, abattu, dans l’attente d’une hypothétique renaissance.

— Il nous reste si peu de temps, dit la Shemibob. Nous devrions partir.

# 41

Soixante-dix fois, la Bête Noire avait traversé le ciel incandescent. Thrush marchait et ne cessait d’accroître son vocabulaire. Vana venait d’annoncer qu’elle était de nouveau enceinte. Phemropit commençait à ressentir les premières attaques de la faim. La Shemibob lui avait promis de s’appliquer à découvrir un filon radioactif, mais personne ne se faisait d’illusion. Bientôt, il faudrait continuer sans lui.

Peu après, Hoozisst déclara qu’ils approchaient de son village.

− Que comptes-tu faire ? demanda la femme-python. A ta place, j’essaierais de convaincre les miens de franchir la porte de l’autre monde. Si nous réussissons, vous pourrez vous y établir et qui sait, peut-être y trouverez-vous quantité de trésors à voler !

− Avec des si… ! grommela le Yawtl. Navré, mais je n’ai pas l’habitude de m’en remettre au hasard. Cette porte débouche probablement en un autre point de la planète. Non, c’est décidé. Je rentre chez moi.

Si le village du Yawtl se trouvait dans les environs, la grotte où Feersh avait dissimulé leurs œufs ne devait pas être loin, songea Deyv.

Il proposa à Vana de partir à sa recherche.

− Est-ce bien nécessaire ? demanda-t-elle. (Son manque d’enthousiasme était manifeste. Elle souleva sa pierre.) Celles-ci font très bien l’affaire.

− Nous ne sommes même pas certains de leur authenticité ! Nous ne sommes même pas certains que la Shemibob ne les a pas trafiquées pour qu’elles soient toujours en phase même si nous ne sommes pas faits l’un pour l’autre !

La réaction de Vana fut brutale et déroutante. Elle fondit en larmes et courut se cacher dans la brousse. Il lui fallut quelques instants pour comprendre. Il s’en voulut de l’avoir blessée, mais il n’avait fait qu’émettre un doute raisonnable. Compte tenu de l’acharnement de Vana à vouloir retrouver sa propre tribu, la question méritait d’être posée.

Un autre problème le tracassait. Thrush n’avait toujours pas d’œuf. Que se passerait-il si, de retour dans une tribu, n’importe laquelle, on n’en trouvait aucun qui lui convînt ?

L’enfant serait tué. Perdre un bébé à la naissance, quand l’affection de ses parents n’a pas eu le temps de s’épanouir, à la rigueur, mais le père se sentait pris de nausée à la perspective de devoir plonger un javelot dans le

ventre de son fils. Pour alléger, en le partageant, le fardeau de cette vision insoutenable, il se confia à Sloosh.

– Espèce de sauvage ! s'écria l'Archkerri. Tu pourrais commettre une telle atrocité ?

– Je me haïrais pour le restant de mes jours, mais que veux-tu, c'est la loi de mon peuple.

– Je me demande parfois pourquoi je m'entête à vouloir sauver quelques spécimens d'une espèce aussi lamentable...

Ce jour-là, ils s'étaient régalés d'une truie tombée sous les griffes d'Aejip. A la surprise générale, Hoozisst avait insisté pour se charger de sa préparation. Son voyage touchait à son terme et il était d'excellente humeur. Ce petit service rendu à la communauté devait être son cadeau d'adieu.

Deyv remua dans son sommeil. Une stridence intempestive s'infiltrait dans sa conscience. Puis le goutte-à-goutte devint un ruisseau, le ruisseau une rivière, la rivière un torrent. Quelqu'un hurlait à son oreille. Il s'éveilla en sursaut. Sa tête cognait et sa langue pesait des tonnes.

— Feersh a été tuée ! vociféra Vana. Le Yawtl lui a tranché la gorge. Il s'est enfui en emportant le sac de la Shemibob. Tirshkel soit loué ! Thrush n'a rien.

Il se leva en chancelant. La cabine était sens dessus dessous et le tumulte à son comble. Péniblement, il parvint à reconstituer ce qui s'était passé. Au cours du voyage, Hoozisst avait cueilli et caché une plante somnifère qu'il avait incorporée, à l'insu de tous, à la truie en prenant soin de laisser un morceau intact pour lui-même. A peine ses compagnons terrassés par le sommeil, il avait égorgé la sorcière et pris le sac contenant tous les trésors, à l'exception de l'émetteur de signaux et de l'Emeraude dont la Shemibob ne se séparait jamais. Vana qui avait peu mangé en raison de son estomac barbouillé s'était éveillée la première. En allant jeter un coup d'œil sur l'enfant, elle

avait découvert Feersh ensanglantée, la gorge ouverte d'une oreille à l'autre.

— Pourquoi nous avoir épargnés ? demanda Deyv. En nous tuant tous, il évitait d'être poursuivi !

Sloosh proposait deux explications. Tout d'abord, malgré ses sarcasmes incessants, Hoozisst s'était pris d'affection pour eux, sauf pour Feersh qui avait tenté de le tuer après s'être jouée de lui. Ensuite, ce qu'il voulait, justement, c'était être poursuivi afin de pouvoir leur donner du fil à retordre. Une première fois, ils l'avaient dépisté. Blessé dans son orgueil, il se donnait à présent une seconde chance de leur échapper.

− Mais comment le pourrait-il puisque tu peux suivre son empreinte psychique ?

− Je peux abandonner par lassitude. Je peux même décider de ne pas le poursuivre du tout.

− Je comprends. Et tant qu'il se croira poursuivi, il n'osera pas rentrer chez lui.

− Et crois-moi, dit la Shemibob avec une conviction mauvaise, cela peut durer très, très longtemps !

Après avoir enterré la sorcière, ils se remirent en route. Comme l'heure du sommeil approchait, la terre vibra plusieurs fois. La Shemibob consulta son Emeraude et annonça qu'il fallait s'attendre d'ici peu à une violente secousse.

— Peut-être, et peut-être pas, fit Deyv insolemment. On ne peut pas dire que ton Emeraude se soit montrée très efficace en ce qui concerne le Yawtl.

La femme-python le gratifia d'un long regard amusé sous ses cils d'argent.

− Elle ne fonctionne qu'à partir des données que je lui fournis, murmura-t-elle. En fait, elle m'avait prévenue que le Yawtl tenterait de faire main basse sur mon sac…

− Quelle perspicacité !

− Ne m'interromps pas, petit. Tout le monde s'en doutait, c'est entendu. Je savais aussi qu'il y aurait un signe

précurseur. Ce pouvait être un changement brutal dans son attitude, tel que son désir de préparer le souper. Hélas, j'étais tellement absorbée dans une discussion philosophique avec l'Archkerri que je ne me suis rendu compte de rien.

− Tiens ! lança le garçon avec un sourire malin, alors, même les êtres supérieurs ne sont pas à l'abri d'erreurs grossières !

− Ne joue pas au plus fin avec moi, petit.

Le séisme les surprit alors qu'ils venaient de remonter sur le dos de Phemropit après un léger repas. Ils se cramponnèrent comme ils purent et personne ne fut désarçonné. Plus loin, ils atteignirent une vallée toute en longueur, presque une gorge, obstruée en un certain endroit par un chaos de rochers, d'arbres et de boue accumulés par le séisme.

Sloosh mit pied à terre.

— On dirait que les secousses ont été encore plus sévères, par ici. (Il s'approcha de l'enchevêtrement.) C'est là que prend fin la piste du Yawtl.

Pour Phemropit qui adorait jouer au bulldozer, ce fut une partie de plaisir que de dégager le cadavre. Il gisait la face contre terre sous un mètre de boue, les bras croisés sur sa poitrine. Le tibia saillait de sa jambe gauche déchirée, et il avait la mâchoire broyée.

Quant au sac, malgré tous leurs efforts, il demeura invisible.

— Inutile de continuer, dit la Shemibob. Nous pourrions creuser, fouiller et défoncer le sol pendant des sommeils d'affilée sans le retrouver. Alors que je suis peut-être assise dessus en ce moment même.

La mort dans l'âme, ils abandonnèrent les recherches.

— En un sens, fit observer la Shemibob, toujours disposée à faire contre mauvaise fortune bon cœur, Hoozisst nous a rendu service sans le savoir. Si les effets prolongés de la drogue et l'enterrement de Feersh ne nous

avaient pas retardés, nous nous serions trouvés ici en même temps que lui. A l'heure qu'il est, nous serions sans doute morts.

Quand le Yawtl eut été à nouveau recouvert, ils se hâtèrent de regagner la route. Phemropit foudroya un daim qui broutait à trois cents mètres de là. Une violente averse interrompit le dîner. Tandis qu'ils sommeillaient à l'intérieur du vaisseau, la créature minérale continuait imperturbablement.

Vana n'aurait su dire pourquoi elle se dressa aux aguets. La route était lisse et sans chaos, le vaisseau insonorisé. Pourtant, elle le sentit aussitôt. Elle secoua Deyv.

— Phemropit s'est arrêté.

Ils regardèrent prudemment par la porte entrebâillée. Rien. Ils sautèrent tous les quatre sur la route et coururent devant Phemropit.

− Que se passe-t-il ? demanda la Shemibob.

− Mes réserves sont presque épuisées. Si vous ne me donnez pas à manger, je vais m'éteindre d'inanition.

− Autant te dire tout de suite la vérité : jamais nous ne trouverons de minerai adéquat.

− Alors je vais devoir sombrer dans ce que vous appelez l'inconscience. Je le regrette, car j'ai pris beaucoup de plaisir à parcourir ce monde étrange en votre compagnie. Vous m'avez arraché à ma solitude et, grâce à vous, j'ai appris quantité de choses. Adieu, donc, et merci encore.

L'émetteur clignota dans la main de la Shemibob.

— Attends ! On ne va pas se quitter comme ça. Les autres aussi ont quelque chose à te dire.

Ce fut vite fait. On chargea le cube sur le dos de Sloosh, avec le petit garçon à califourchon sur ses épaules. Deyv attendit d'avoir franchi plusieurs centaines de mètres pour regarder en arrière. Phemropit attendait là où ils l'avaient laissé, mort déjà, d'une mort aux mécanismes compliqués dont il s'éveillerait parfois, guettant le voyageur qui ne

viendrait jamais. C’est ainsi que le garçon le reverrait dans son souvenir : une masse noire, perdue malgré sa taille au milieu du paysage vide, écrasée, semblait-il, par son immuable solitude. Indifférente, aussi.

— Trois de nos compagnons nous ont brutalement quittés, murmura Vana. J’ai l’impression d’être en sursis.

— Tais-toi. J’essayais justement de ne pas y penser.

Trois sommeils plus tard, ils arrivèrent à un carrefour.

— Si vous êtes toujours décidés à chercher la grotte où Feersh a enfoui vos pierres, c’est ici que nos chemins se séparent, dit Sloosh. La Shemibob et moi, nous continuons. Nous continuerons ainsi jusqu’à la porte. Privés de la sphère détectrice, nous aurons du mal à la trouver, mais croyez-moi, nous réussirons !

Deyv se sentit gagné par un profond sentiment d’abandon. Ils allaient perdre non seulement leurs protecteurs, mais d’excellents amis et les meilleurs professeurs qu’il se puisse imaginer. Désemparé, il regarda la jeune femme. Le visage de Vana reflétait une incertitude poignante.

— Si le Yawtl nous avait volé nos pierres de rechange, nous n’hésiterions pas une seconde, dit-elle.

Mais…

— Mais comme ce n’est pas le cas…

— Nous restons avec vous !

La Shemibob hocha la tête avec satisfaction.

— Je le savais ! Mon Emeraude me l’avait prédit.

Deyv était trop heureux pour lui en vouloir. Une seule ombre à son soulagement : tôt ou tard, il faudrait choisir. Tôt ou tard, il faudrait se séparer. Au fait, était-ce si certain ?

# 42

– La voilà, dit la Shemibob. Voilà la porte.

Sloosh se garda de lui signaler combien cette remarque était superflue. Ils se trouvaient une fois de plus au cœur de la grande forêt, sur le versant d'une haute colline. A trente mètres au-dessus du sol, entre les branches d'un géant vert, palpitait la spirale de la dernière chance. Ils avaient dû questionner d'innombrables tribus sur un rayon de plus de cent kilomètres pour la trouver. Leurs informateurs terrorisés ne savaient pas grand-chose. Ils indiquaient la direction à suivre et dans le meilleur des cas, fournissaient une estimation approximative de la distance. Des heures d'affilée, penché sur son prisme, Sloosh avait mis les végétaux à contribution. Deux sommeils avant d'atteindre la porte, il l'avait enfin repérée.

Après un bref regard en l'air, Vana gardait les yeux obstinément fixés au sol. Son ventre avait pris un relief spectaculaire. Elle approchait de son terme.

– Que comptez-vous faire à présent ? demanda-t-elle.

– Je vais attendre mes frères, dit l'Archkerri. Dès qu'ils seront là, je franchirai la porte avec eux. Je ne me fais aucune illusion. Certains, les plus studieux, n'auront pas voulu interrompre leurs recherches et ne seront pas au rendez-vous. Pour ceux-là, bien sûr, je ne peux rien.

– Moi, j'ai l'intention de l'aider à construire un pont, annonça la Shemibob.

– Dans ce cas, nous ferions aussi bien de rester un peu, murmura Deyv avec une gêne qui n'échappa à personne. Vana a besoin de repos, de toute façon.

– Autant reculer pour mieux sauter, ricana la femme-python.

Sloosh porta le cube au bas de la pente, espérant trouver là une surface plane où il pourrait déplier le vaisseau. Mais la colline était cernée d'une zone marécageuse, ni terre ni eau, envahie par une végétation croupissante, infestée de reptiles et de batraciens monstrueux, sans compter les nuées de moustiques. Les voyageurs auraient préféré établir leur camp plus haut, où le sol était sec. Ils n'avaient pas le choix. Partout ailleurs, ce n'était que creux et bosses. Ils posèrent donc le cube sur un affleurement sablonneux. Sloosh tira sur la tige. L'appareil se déplia lentement. Trop lentement, au dire de l'Archkerri.

— Il était temps que nous arrivions, bourdonna-t-il dans ses feuilles. Les réserves d'énergie s'épuisent.

Quand Vana et Thrush furent confortablement installés, Deyv siffla ses animaux et partit chasser. Quelques heures plus tard, toujours bredouille, il traquait un grand oiseau au plumage couleur de bronze quand un murmure de voix lui parvint. Le trio s'immobilisa.

Comme les voix se rapprochaient, Deyv reconnut des mots, des expressions familières. Cette langue était très proche de celle de Vana. Il se faufila entre les fourrés et s'arrêta devant une piste à peine marquée dans l'herbe récemment foulée. Les voix appartenaient à deux grands gaillards qui s'éloignaient sur la droite. Ils n'étaient encore qu'à une vingtaine de mètres et cheminaient tranquillement, sans hâte particulière. Leur peau était sombre, mais pas aussi sombre que celle de Deyv ; leurs cheveux bouclés, mais pas aussi blonds que ceux de Vana. Ils étaient vêtus de simples pagnes en fibre d'écorce et portaient l'arsenal standard de tous les hommes de la brousse : pistolet à pompe, tomahawk, couteau de pierre et javelot. Leurs jambes étaient peintes en noir des chevilles aux genoux. Leur épine dorsale était rouge. Par-dessus l'épaule de l'un d'eux se balançait un grand oiseau couleur de bronze.

Quand les chasseurs eurent disparu derrière un tertre, il les suivit. Il voulait savoir où se trouvait le Q.G. de l'ennemi, et aussi mesurer sa force et son agressivité. Au pied du tertre, la piste se perdait dans un marécage à l'aspect de cloaque où les chasseurs entrèrent de ce pas résolu qui décèle une longue habitude. Une créature glissa vers eux en diagonale, fouettant l'air du battement laborieux de ses cent nervures, comme si chaque mètre franchi représentait une victoire. D'un seul coup, elle plongea au-dessus de l'eau et se redressa brusquement pour aller se poser sur une branche. Aucun des chasseurs n'avait seulement levé la tête. Jum et Aejip couinèrent de convoitise.

Au delà du marécage se dressait une colline abrupte. Entièrement défriché, son versant visible supportait un immense potager où poussait surtout une variété de légume à gousse qui n'exigeait pas de terrasses. La piste, presque un chemin à présent, serpentait entre les planches. Le faîte de la colline semblait avoir été tassé pour former un petit plateau sur lequel le village clôturé était posé, comme prêt à l'envol. La porte s'ouvrait et se refermait à chaque passage. Deyv ne pouvait guère aller plus loin que le bord du marécage. Il grimpa au sommet d'un géant vert d'où il aperçut seulement, derrière l'enclos, les toits coniques des cases.

Déçu, il s'apprêtait à redescendre quand un rongeur colossal émergea de l'eau et se mit à brouter paisiblement les légumes de l'autre rive. Il avait des oreilles rouges et une queue en éventail.

Il engloutit ainsi plusieurs planches avant qu'un gamin qui l'avait aperçu d'une tour de guet ne poussât des cris perçants. Aussitôt, la grande porte s'ouvrit, dégorgeant une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants. Tout ce monde dévala la pente en hurlant et en brandissant des javelots. Deyv n'avait aucun moyen de vérifier quel pourcentage de la population s'était précipité dehors, mais

il compta consciencieusement deux cent vingt personnes, y compris les bambins dans les bras de leurs mères. Son cœur se gonflait d'orgueil à mesure qu'il égrenait les dizaines. C'était Sloosh qui lui avait appris à compter.

Quand la première vague de villageois fut à trente mètres de la rive, l'animal cessa de manger. Un moment, il considéra la foule hérissée de javelots, puis se tourna et sans se presser s'enfonça dans le marécage. Plusieurs guerriers le suivirent en pataugeant à distance respectueuse. La plupart des lances manquèrent leur cible. Celles qui firent mouche rebondirent sur le dos du rongeur. Il y eut même quelques détonations, mais pas plus que les lances, les flèches ne s'enfoncèrent.

Deyv en profita pour plonger son regard dans l'ouverture de la porte. Juste en face de lui, il put voir une idole de la taille d'un homme. Elle avait un visage terrible, mi-rapace mi-humain, avec de longues défenses de part et d'autre de la mâchoire inférieure. Quatre bras dodus encadraient son ventre énorme. En retrait, à moitié caché par ce phénomène, Deyv aperçut un Arbrâme.

Voilà donc pourquoi la tribu s'était installée en ce lieu insalubre. Au lieu de choisir un site agréable qui l'aurait contrainte à trouver une cachette pour l'Arbrâme, elle avait préféré édifier alentour le village et l'enceinte.

Deyv assista au retour des chasseurs et des cueilleuses de fruits et de baies. Il compta encore deux cent cinquante villageois, puis la porte demeura fermée. Alors il descendit de son perchoir et reprit le chemin du camp. Il se perdit souvent, de sorte qu'il lui fallut très longtemps pour atteindre le vaisseau. Les autres l'attendaient impatiemment. Leur inquiétude était à son comble et ils avaient déjà envisagé le pire. Tout en mangeant, il leur fit part de ses découvertes.

– En tout cas, nous n'avons pas à redouter d'attaque surprise, assura Sloosh. Ces gens connaissent sûrement

l’existence de la porte et elle doit les plonger dans une terreur superstitieuse. Tout le secteur est tabou, je parie.

Après le petit déjeuner, ils commencèrent l’édification du pont. Deyv s’installa sur une grosse branche voisine de la porte pour hisser les tiges de bambou à l’aide d’une corde de chanvre. Tant qu’il tournait le dos à la source de lumière, tout allait bien, mais si par hasard son regard l’effleurait, il était pris de nausée et l’épouvante le paralysait.

Ils n’avaient pas trouvé de gisement de silex, mais l’épée de Deyv, celle du Yawtl et la francisque de Sloosh pouvaient couper toute la journée sans être émoussées. Plus capable que les autres de supporter les effets de la porte, la Shemibob se chargea de l’essentiel du montage. En quelques sommeils, la branche fut reliée au sol par une passerelle et un monte-charge actionné par un système de poulies grossières.

— C’est du robuste ! s’exclama Sloosh avec satisfaction. Espérons qu’un séisme ne viendra pas tout flanquer par terre !

Il fallait maintenant sonder la porte. La Shemibob gravit la passerelle avec une provision de perches. L’opération dura un bon moment.

− Il y a une surface solide à une dizaine de mètres en contrebas, annonça-t-elle en redescendant. De la terre ou du sable, probablement, car cela s’enfonce de quelques centimètres sous la poussée des perches. Naturellement, on ne peut pas en déterminer la superficie.

− Pas plus qu’on ne peut se faire une idée de la température ambiante ou de la situation géographique. La surface en question est peut-être au sommet d’un pic ou sur une île perdue au milieu de l’océan. Si la planète est très jeune, son atmosphère risque d’être gazeuse. Enfin...

− Vas-tu te taire ? s’écria Deyv.

− De quoi as-tu peur ? Tu ne viens pas avec nous, n’est-ce pas ? Ou bien commencerais-tu à ressentir le désir de

t’arracher à ce monde condamné ?

– Certainement pas, fit Deyv en rougissant.

Au milieu du sommeil suivant, sa grand-mère lui apparut des profondeurs de son rêve.

– Grand-mère ! Quelle joie de te revoir. Il y a si longtemps !

– Laissons cela, Deyv. Les morts ignorent la joie. Tu as besoin d’aide, c’est pourquoi je suis venue. Vana refuse d’aller dans ta tribu et tu refuses de la suivre dans la sienne. Vous êtes aussi têtus l’un que l’autre. A tel point que vous avez refusé de suivre les conseils judicieux de l’homme-plante. Je suis venue te montrer la route à suivre. Tu dois m’obéir, Deyv.

– Compte sur moi, grand-mère, mais n’oublie pas que je suis de ta chair et de ton sang. Nous appartenons à la même tribu et j’ai toujours été ton préféré.

– Pas de favoritisme. Les enfants de Vana sont aussi de ma chair et de mon sang. Voici une solution équitable qui vous permettra en plus de sauver vos tribus respectives.

Lorsque la vision se fut dissipée, Deyv réveilla sa jeune femme et l’entraîna dans une cabine voisine où ils pourraient discuter sans déranger personne.

— N’est-ce pas qu’elle est formidable ? Elle a trouvé la seule solution qui nous convienne à tous deux. Nous parlerons à nos peuples. Nous leur expliquerons pourquoi à chaque nouveau circuit de la Bête Noire, la Terre se rapproche de sa mort. Nous leur exposerons les avantages d’une fusion et quand nos tribus n’en formeront qu’une, nous la guiderons jusqu’ici. Nous pourrons être fiers de nous, Vana ! Toi et moi, nous allons sauver l’humanité !

Vana secoua la tête.

— Tu es fou. Jamais ils ne nous écouteront !

Mis au courant de leur décision, Sloosh eut la même réaction.

— J’ai une idée, fit-il après un long silence. Vana a raison. Si vous y allez seuls, vous ne convaincrez personne.

Mais avec le soutien de la Shemibob et le mien, vous avez une chance. Notre présence donnera plus de poids à vos paroles. L'effroi respectueux que nous inspirons rejaillira sur vous.

– Mais pourquoi prendriez-vous cette peine ? demanda la jeune femme. C'est un long et pénible voyage…

– Je n'ai rien d'autre à faire, sinon attendre l'arrivée de mes frères. La plupart d'entre eux n'auront pas besoin de moi pour traverser. J'avais bien envisagé de faire du prosélytisme auprès de la population locale, mais enfin…

– Je ne comprends pas… Pourquoi tiens-tu tellement à sauver les hommes ? Ils ont toujours été les ennemis des Archkerri et cela continuera sans doute dans l'autre monde !

– Tu ne comprends pas car tu es une créature tribale. J'agis au nom de la solidarité suprême qui unit toutes les espèces intelligentes. Si je le pouvais, je sauverais les Yawtl ! Et puis, je me sens débiteur de l'humanité. Quand les hommes étaient grands, ils nous ont donné une conscience. Cela, les Archkerri ne l'oublieront jamais.

# 43

Avant de plier bagage, il fallait localiser les deux tribus. C'était le travail de Sloosh. Il se mit à l'œuvre sur-le-champ. Quand son prisme lui aurait fourni les renseignements nécessaires, il tracerait une carte sur le sable à défaut de pouvoir la dessiner sur un papyrus. Un seul coup d'œil lui suffirait pour la graver dans sa mémoire.

— Il faut être patient, avait-il dit. Les recherches me prendront au moins huit sommeils.

Pendant ce temps, Deyv, la Shemibob et les animaux s'en furent espionner la tribu voisine. La Bête allongeait sur la Terre une ombre propice. Ils profitèrent du sommeil des villageois pour franchir le marécage. A mi-versant, ils se firent repérer par une sentinelle. Ses cris eurent un effet immédiat : la porte s'ouvrit et trente guerriers armés jusqu'aux dents jaillirent bruyamment de l'enclos. Deyv et ses compagnons s'étaient déjà réfugiés dans le marécage. Ils s'y trouvaient encore quand le sol se mit à trembler.

La secousse fut brève et violente. La mouvante falaise de boue avec laquelle Deyv s'était enfoncé s'inclina peu à peu et le rejeta, indemne, sur la rive où il demeura un moment étendu sur le dos, sentant passer sur son visage le souffle de mort et de putréfaction. Quelque chose tomba non loin de lui avec un bruit sourd. Il tourna la tête et vit l'arbre, à moins d'un mètre. La Shemibob le prit par les bras et le tira en arrière. Il l'entendait respirer avec un bruit rauque. Les animaux étaient là aussi, pantelants, luisants de boue. En face, le bilan était lourd. On remontait une demi-douzaine de blessés et deux cadavres avaient roulé au bas de la pente.

Ils trouvèrent le camp dans un désordre indescriptible. Le vaisseau était à demi enseveli. La passerelle s'était coupée en deux, et du monte-charge ne restait par terre qu'un amoncellement de tiges de bambou. Vana et Thrush n'avaient pas une égratignure. Deyv en aurait pleuré de soulagement. Les effusions à peine terminées, Sloosh l'attira à l'écart.

— J'ai bien peur d'avoir de mauvaises nouvelles pour vous. Vos tribus demeurent introuvables.

Le garçon le regarda sans comprendre. Les émotions de la journée l'avaient durement éprouvé. Les bourdonnements de l'Archkerri n'éveillaient aucun pressentiment dans son esprit. Il se sentait las et furieux.

– Pourquoi ? Est-ce que les végétaux ont refusé de te répondre ? C’est à cause du séisme ?

– Ecoute-moi. Vos tribus demeurent introuvables car elles sont parties. Et pas seulement les vôtres. Toutes les tribus ont quitté la région.

Depuis quelques secondes, Deyv était conscient de la colère surprenante de Sloosh. C’était si rare. Il y eut un long silence. Puis la révélation arriva, brutale, implacable. Sloosh était en colère car il lui en coûtait terriblement d’annoncer cette horrible nouvelle. Deyv ressentit un bref vertige.

– Tu en es sûr ? souffla-t-il.

– Il n’est pas facile de faire parler les plantes, Deyv. Cela exige de la patience et de l’adresse. Il faut savoir poser les bonnes questions et interpréter les réponses. Mais je n’ai aucun doute. Par acquit de conscience, j’ai exploré un vaste territoire. Nulle part je n’ai trouvé trace de vos peuples. Je n’ai pas pu savoir pourquoi ils avaient fui, mais il est facile de le deviner. Sans doute espéraient-ils trouver ailleurs une région plus stable. Ils vont être déçus.

– Existe-t-il un moyen de les dépister ? demanda Deyv d’une voix basse et précipitée.

– Je pourrais essayer si je savais au moins dans quelle direction commencer les recherches. Même alors, j’aurais peu de chance de réussir. La terre tremble de plus en plus souvent et de plus en plus fort. Bientôt, les transmissions seront rendues impossibles. Et cela ira de mal en pis car en se condensant, l’amas de matière interstellaire qui cerne la planète exerce sur elle une contrainte croissante. Sais-tu ce qu’est une année-lumière ?

– Oui, tu me l’as expliqué. C’est la distance parcourue par la lumière…

— Question de pure forme. Je me souviens fort bien de te l’avoir expliqué. D’après la Shemibob, une vingtaine d’astres morts ne seraient plus qu’à une demi-année-lumière de la Terre. Ce sont les éclaireurs de la Bête Noire.

Dans leur sillage, à deux années-lumière, la horde s’apprête à déferler.

Rien ne bougeait dans la grande face feuillue éternellement figée dans une expression de curiosité flegmatique, et les bourdonnements étaient loin de posséder un registre d’inflexions aussi étendu que celui de la voix... Pourtant l’émotion de l’Archkerri était aussi sensible que s’il avait pu l’exprimer avec des larmes et des mots.

Deyv le sentit et la douleur descendit en lui comme une vague de froid, ralentissant le sang et le cœur, gelant tout sur son passage. Il ne le savait pas, mais il pleurait déjà depuis un long moment, à genoux, avec ces trois mots qui lui martelaient la tête au rythme profond de sa poitrine : perdus à jamais... perdus à jamais...

Sa tribu, ses parents, perdus à jamais.

Quand les larmes ne voulurent plus couler, il demeura semblable à une épave, prostré, épuisé. Et quand il fut évident qu’il ne trouverait pas en lui la force de se relever, Sloosh le hissa sur ses pieds.

— Vana a eu très peur pendant le séisme. Peur pour Thrush et l’enfant qu’elle porte en elle. A ta place, j’attendrais un peu pour lui dire la vérité.

Deyv frotta ses yeux secs.

− Tu as raison. Tu es très sensible, Sloosh, presque autant qu’un être humain.

− Tu te figures peut-être que c’est un compliment ? Enfin, admettons...

« Quand elle aura dormi et qu’elle se sentira reposée, je lui parlerai », décida Deyv. Peine perdue. Malgré tous ses efforts, il ne put dissimuler l’immensité de son chagrin et Vana devina aussitôt que quelque chose le bouleversait. Assailli de questions, il finit par tout lui révéler. Le sang reflua du visage de la jeune femme. Elle se leva en titubant. Avec des mouvements lents et gauches d’invalide, elle s’empara d’un couteau et se serait tranché la gorge si Deyv

ne lui avait arraché l’arme des mains. Ses sanglots étaient entrecoupés de hurlements inintelligibles. Thrush s’était réveillé. Il regarda sa mère, le visage familier défiguré par la douleur et, pris de panique, joignit ses pleurs bruyants à ceux de Vana.

— Je t’en prie, va-t’en, supplia Deyv. Je m’occupe de lui. Reviens quand tu seras calmée.

Elle s’enfuit au sommet de la colline où elle s’effondra sous un arbre, non loin de la spirale de feu qu’elle ne voyait même plus. Longtemps après, les yeux rouges et gonflés, elle se présenta devant la porte du vaisseau.

− Et maintenant, que faisons-nous ?

− Sloosh suggère que nous tâchions de nous faire adopter par la tribu voisine. Mais il a une autre idée derrière la tête. Il veut leur faire franchir la porte à eux aussi, et si c’est possible, à toutes les tribus des environs pour éviter les méfaits de la consanguinité.

− Quel bonheur ce serait, de retrouver une tribu, même si elle est affligée de coutumes bizarres et d’un dieu qui l’est plus encore. Mais comment faire ? Ils seront plus disposés à nous massacrer qu’à nous adopter !

− J’ai un plan. S’il marche, ils seront bien obligés de nous accueillir.

Dans l’intervalle, il fallait reconstruire le pont et le monte-charge. Quand il ne coupait pas et ne chassait pas, Deyv parcourait la région. Il découvrit deux autres villages, situés à une quinzaine de kilomètres de celui de la colline. Ils étaient édifiés le long d’une large rivière dont un des affluents alimentait le marécage.

Comprenant qu’il ne pourrait jamais apprendre la langue des adorateurs de l’idole s’il restait camouflé dans les fourrés à tendre l’oreille à leur passage, il décida d’employer la manière forte et d’en kidnapper un. Il prit l’habitude de rôder à distance respectueuse de leur colline en compagnie de la Shemibob. Leur patience fut récompensée le jour où une femme porteuse d’un grand

panier rempli de noix passa à proximité. Il l'abattit d'une flèche dont la pointe avait été enduite d'une substance anesthésiante. La Shemibob la jeta en travers de son épaule. Deyv ramassa le panier encore à moitié plein.

Vana fit de son mieux pour rassurer la prisonnière. Sans résultat. La vue de Sloosh et de la Shemibob, qu'elle appelait « dragons » ou « chimères », l'emplissait d'une terreur irraisonnée. Quand elle se vit accorder la permission de s'occuper de Thrush, elle se calma.

Elle avait pour nom Be'nyar, et sa tribu s'était elle-même baptisée Chaufi'ing, Le Peuple. La statue n'était pas une idole, mais la représentation de Tsi'kzheep, l'ancêtre fondateur de la tribu. Le concept de divinité lui échappait. A ses yeux n'existaient que des forces élémentaires, tantôt bonnes, tantôt mauvaises, presque toujours indifférentes. A l'origine du monde était un oiseau, le *Ngingzhkroob*, dont l'œuf avait donné naissance à la plupart des êtres vivants, y compris Tsi'kzheep.

Et quand lui rendraient-ils sa liberté ?

Bientôt, promit Vana. Elle ajouta que la fin du monde était proche, mais que toutes les tribus environnantes seraient sauvées si elles franchissaient la porte de lumière.

Be'nyar la dévisagea avec horreur. Le cercle étincelant était une force maléfique, s'écria-t-elle. Quiconque s'en approchait s'exposait à la vengeance terrible du démon qui l'habitait. Jamais son peuple n'entrerait de son plein gré dans la gueule maudite. Le démon les engloutirait !

Balivernes, riposta Vana. Elle lui expliqua la véritable nature de la porte. Elle-même était entrée dans un phénomène exactement semblable à celui-ci. Elle en était ressortie indemne, la preuve. Be'nyar écoutait avec une attention polie, mais il ne faisait aucun doute qu'elle ne croyait pas un traître mot de ce qu'on lui racontait.

Convaincu que la seule façon de s'initier à une langue, c'était de la parler, Deyv prit la relève de Vana. Il apprit ainsi que la Saison du Troc s'ouvrirait après le prochain

passage de la Bête Noire. Six tribus étaient concernées, et c'était au tour des Chaufi'ing de les accueillir. Non, il n'existait pas de langue du Troc. On s'exprimait par gestes.

Après l'interrogatoire, Deyv rassembla ses compagnons et leur fit part de son plan.

Au milieu du sommeil suivant, Vana ressentit les premières douleurs. Afin de la mettre définitivement en confiance, Be'nyar fut autorisée à participer à l'accouchement. Vana mit au monde une adorable petite fille. La satisfaction aurait été générale si Thrush n'avait persisté à bouder dans son coin. Quand le nouveau-né fut nettoyé et langé, ses parents le portèrent à l'écart où ils lui donnèrent son nom secret. Officiellement, elle s'appelait Keem.

Pour mettre à exécution la première partie du plan, il fallait découvrir la tanière des rongeurs aux oreilles rouges. Deyv se mit en route avec Sloosh, Jum et la Shemibob. Ils rentrèrent bredouilles. A leur seconde tentative, après avoir longtemps marché, ils repérèrent un rongeur en plein travail sur le tronc d'un arbuste. Une fois le tronc scié, il le débarrassa de ses branches et l'emporta quelques centaines de mètres plus loin jusqu'à une monumentale pyramide de billes de bois. Le terrain alentour n'était qu'un désert peuplé d'innombrables souches, presque rases pour la plupart. Deyv et ses compagnons restèrent à la lisière de la brousse pour observer le manège de l'animal. Si celui-ci s'était rendu compte de leur présence, il n'en laissa rien paraître.

La pyramide servait à la fois de nourriture et d'abri. Elle était percée d'ouvertures triangulaires, au niveau du sol et à mi-hauteur. Les chasseurs ne perdirent aucune des allées et venues de ses habitants. Tous ceux qui entraient portaient des troncs dans leur gueule et quantité de fruits et de noix dans une poche ventrale. Les yeux et l'anus constituaient leurs seuls points vulnérables, avait expliqué

Be’nyar. Pendant le combat, la queue en éventail restait plaquée contre l’arrière-train.

Mais les oreilles rouges ne s’étaient jamais frottés à des adversaires tels que Sloosh et la Shemibob.

Deyv se décida pour un gros mâle solitaire. Placidement assis sur son derrière, l’animal était en train de dépouiller un tronc de son écorce. Voyant le garçon foncer sur lui, il se dressa de toute sa hauteur, tomba à quatre pattes et chargea. Deyv fit demi-tour. Il courait aussi vite qu’il pouvait, mais ce n’était pas assez.

− Plus vite ! criait la Shemibob. Il gagne du terrain !

Le garçon se jura d’être plus prudent à l’avenir et de laisser une distance suffisante entre sa frêle personne et les mastodontes. Il passa à fond de train entre ses deux complices immobiles, leurs massues levées. Comme prévu, le rongeur n’avait d’yeux que pour lui. S’il aperçut les deux géants du coin de l’œil, peut-être les prit-il pour des rochers ; en tout cas, il fit comme s’ils n’existaient pas. A la seconde où il parvint à leur hauteur, Sloosh et la Shemibob abattirent leurs massues.

Le double impact aurait dû faire voler son crâne en éclats, mais non. Il s’écroula d’un bloc. Pendant quelques secondes, parcouru de tressaillements, il sembla mortellement touché. Puis avec un grognement d’effort, il rassembla ses pattes pour se relever. Les gourdins se relevèrent et s’abaissèrent en même temps. L’échine brisée, l’énorme bête s’effondra.

Sept oreilles rouges moururent ainsi.

Au huitième essai se produisit ce que Deyv redoutait depuis le début : ce ne fut pas un seul rongeur, mais *trois* qui mordirent à l’appât. La Shemibob lâcha Jum qu’il avait fallu retenir jusqu’à présent et le chien bondit en avant. Il sauta à la gorge du premier ennemi. Le rongeur se dressa. Il ne jeta pas le chien à terre. Il l’empoigna à deux pattes, presque tendrement, et le cassa en deux.

Deyv ne s’était rendu compte de rien. Quand retentit le jappement aigu, bizarrement étranglé sur la fin, sans cesser de courir, il regarda en arrière. Tout le souffle qu’il lui restait se libéra en un long hurlement. Trop tard. Il était trop tard pour Jum. Ce n’était plus, dans la poussière, qu’une pauvre chose ensanglantée. La rage au cœur, Deyv fit volte-face et déchargea son pistolet sur le rongeur le plus proche. Une des flèches pénétra dans la gueule béante et se planta dans la langue. Elles étaient enduites de six couches de poison, cinq de plus qu’il n’était nécessaire pour foudroyer un homme, pourtant l’animal se propulsa encore sur plusieurs mètres avant de faiblir et de s’affaisser pour de bon. Quand les deux autres furent tombés, Deyv donna libre cours à son chagrin. Depuis toujours, il aimait Jum comme un frère.

– C’est une perte irréparable, dit Sloosh, mais dis-toi qu’il t’a sauvé la vie. Jamais nous n’aurions pu tenir tête à ces monstres s’ils n’étaient pas arrivés en ordre dispersé.

Malgré l’accablement des trois amis, la boucherie devait continuer. Ils allumèrent des torches et s’engagèrent dans les ténèbres puantes de la pyramide pour y traquer d’éventuels survivants. Le flair de Jum aurait fait merveille à cette occasion. Heureusement, ils ne trouvèrent que des petits qui n’opposèrent aucune résistance.

Ensuite, il fallut trancher les têtes des victimes. Quand leurs deux filets de fibre furent pleins, ils rentrèrent au camp. Bien avant de l’atteindre, ils perçurent les lamentations d’une femme en deuil. Deyv partit comme un fou. De loin, il aperçut Vana assise devant le vaisseau. Elle se balançait d’avant en arrière en serrant le petit corps de Thrush. C’était elle qui poussait cette mélopée déchirante. Puis il vit le bras gauche de l’enfant, énorme et violacé.

Aejip gisait non loin d’eux, les yeux vitreux largement ouverts au-dessus du museau difforme. Ses mâchoires n’avaient pas lâché le petit serpent à tête écarlate.

— Quand je l’ai vu, Thrush le brandissait pour me le montrer ! hurla Vana. Aejip le lui a arraché, mais il était trop tard. Il avait déjà frappé, tu comprends ? Dix secondes plus tard, Thrush était mort !

Après qu’ils eurent enterré l’enfant et la féline, et porté le deuil selon les formes prescrites par la tradition, ils demeurèrent prostrés pendant des jours, incapables de surmonter leur désarroi. Le désir de vivre s’insinua sournoisement, comme il le fait toujours, et chacun reprit peu à peu ses activités.

− Be’nyar a raison, ne cessait de répéter Vana. Cet endroit est maudit. Nous n’aurions jamais dû venir.

− Il y a des serpents partout, ripostait Deyv. Les larmes sont stériles et Keem a besoin de nous. Il faut l’emmener dans un monde où le malheur n’existe pas.

« C’était beaucoup demander, songeait-il. Un monde où les séismes n’existent pas, ce serait déjà merveilleux. »

# 44

− La prochaine fois que nous déplierons le vaisseau, il faudra le laisser ainsi, dit Sloosh. La manœuvre s’effectue de plus en plus lentement. Inutile de prendre des risques.

Depuis quelque temps, un voyant rouge s’était allumé sur le tableau de bord. L’Archkerri y voyait la confirmation de ses craintes : le réservoir de combustible était presque vide.

Lorsque tout fut emballé, ils se mirent en route. A l’approche de la colline leur parvint un tumulte où se mêlaient les conversations animées de toutes les tribus

rassemblées pour la Saison, la cacophonie joyeuse des musiciens et les cris des animaux. L'odeur de viande grillée dévalait le versant et flottait jusqu'à eux par petites bouffées. Deyv avait les larmes aux yeux. La nostalgie l'avait envahi soudain en songeant à toutes les Saisons auxquelles il avait participé en d'autres lieux. Vana pleurait doucement. Pour tous ces gens, c'était peut-être la dernière fête. A ses yeux, elle n'était plus un objet d'envie, mais de désespoir, et pour cela surtout, elle pleurait.

De leur cachette entre les arbres, ils virent qu'on avait érigé sur le potager de petits appentis pour abriter les visiteurs. On discernait une cohue bigarrée de femmes, d'enfants et de vieillards accroupis autour de longues tranchées d'où s'élevait, épaisse et lente, la fumée des viandes. A l'écart, les hommes palabraient par petits groupes.

— J'ai presque honte de devoir troubler une scène aussi harmonieuse, murmura Sloosh. Pour une fois que des hommes de différentes tribus ne s'entre-tuent pas !

Comme pour démentir l'optimisme de ces propos, le sol fut parcouru de frissons. Le silence s'abattit sur la colline, comme si tous les sons, voix, cris et musique avaient été étouffés de force. L'attente se prolongea plusieurs minutes. Puis un oiseau lança sa note solitaire sous la voûte lourde et menaçante du ciel. A ce signal, la colline s'éveilla.

— En avant pour le second choc ! s'exclama l'Archkerri, sans illusion sur l'effet qu'allait produire leur apparition.

Traînant derrière lui un filet rempli de têtes, il franchit la lisière des bois et s'engagea résolument dans le marécage, suivi de la Shemibob. Elle tenait le second filet et portait Deyv à califourchon sur ses épaules. Répugnant à l'idée de chevaucher une créature supérieure, le garçon s'était résigné au dernier moment. Il avait été désigné comme porte-parole et son autorité serait décuplée aux yeux des villageois s'il donnait l'impression d'exercer un pouvoir sur la femme-python. Vana fermait la marche, la

petite fille sur un bras, poussant devant elle la prisonnière et l'asticotant de la pointe de son javelot quand elle faisait mine de ralentir.

A leur vue, ce fut une débandade folle, avec des hurlements d'épouvante. La foule prise de panique convergea vers le sommet de la colline. En un clin d'œil, le versant se vida. Quand Sloosh et les autres mirent les pieds sur l'autre rive, la porte était close. Une frange de têtes apparut au-dessus de l'enceinte. Quelques hommes terrifiés, au nombre desquels devaient se trouver les chamans, s'agglutinèrent dans la tour de guet.

Les visiteurs atteignirent le plateau. Sloosh renversa son filet et toutes les têtes dégringolèrent. Une clameur de stupéfaction passa comme un coup de vent sur l'assistance. L'Archkerri prit les sanglants trophées et les lança l'un après l'autre par-dessus le mur.

Deyv brandit son javelot.

— Voici nos cadeaux. Regardez-les bien ! Vous n'avez plus rien à craindre des oreilles rouges. Nous les avons tués pour vous prouver notre amitié !

Quand il eut lancé toutes ses têtes, Sloosh fit choir sur le seuil le contenu du second filet.

− Qu'attendez-vous pour venir les chercher ? cria Deyv. Chaque tribu aura son trophée. Vous les promènerez au bout de vos lances en souvenir du formidable Deyv et de ses amis, la Shemibob et l'Archkerri − et de sa glorieuse compagne, ajouta-t-il, sachant que Vana serait vexée d'être tenue à l'écart. Dites-vous bien que s'ils ont pu massacrer ces monstres aussi facilement, ils ne feront qu'une bouchée de six tribus terrorisées !

− N'en rajoute pas, murmura la Shemibob.

− Mais nous sommes venus en amis ! Nous sommes venus pour vous guider vers un territoire où le sol ne tremble pas ! Nous sommes venus vous arracher à la mort !

Vana fit avancer la prisonnière.

— Voici Be’nyar. Nous l’avons enlevée afin d’apprendre votre langue et vos coutumes. Nous vous la restituons indemne. Venez la chercher !

Il y eut un bref conciliabule dans la tour de guet. Puis un athlétique vieillard coiffé d’une mitre emplumée fit face aux visiteurs.

– Allez-vous-en ! hurla-t-il. Nous te sommes reconnaissants d’avoir éliminé les oreilles rouges. Pour te remercier, nous offrirons des sacrifices à nos ancêtres afin qu’ils te soient favorables. Mais dorénavant, nous nous passerons de votre aide. C’est pourquoi nous te supplions de partir. Songe à nos enfants ! Les monstres qui sont avec toi vont les faire mourir de peur !

– Je me demande qui en a le plus peur, de vos enfants ou de vos braves guerriers ! répliqua Deyv en riant.

– Ne les insulte pas sans raison, chuchota la Shemibob. Il s’agit de les amadouer, pas de les dresser contre nous ! Sans cesser de les impressionner, bien sûr.

– Je sais. Je ne suis pas complètement idiot, marmonna Deyv entre ses dents.

– Alors, prouve-le !

– Parfait. Puisqu’il en est ainsi, nous allons redescendre ! cria-t-il. Nous allons nous installer au pied de la colline et nous n’en bougerons pas tant que vous ne serez pas décidés à sortir pour nous manifester dignement votre reconnaissance et votre amitié. Ouvrez l’œil ! Quand nous serons arrivés en bas, nous ferons une petite démonstration de notre pouvoir.

Il ne se trompait pas. Lorsque Sloosh tira sur la tige, une clameur fervente salua le déploiement du vaisseau.

— Espérons que nous n’aurons plus à le réduire, dit l’Archkerri. Au point où il en est, je ne garantis plus rien. Enfin, les voici remplis d’un respect salutaire. Eh bien, qu’attendons-nous pour partager ces savoureux rôtis qu’ils ont si aimablement laissés à notre intention ?

Ensuite, tandis que Vana allaitait l’enfant, les autres se promenèrent autour du vaisseau en devisant. Nul bruit ne provenait du village. Be’nyar avait cessé de supplier qu’on la laisse entrer. A genoux devant la porte, tête basse, elle semblait la vivante incarnation de l’abandon et du découragement suprêmes.

Fallait-il prévoir un tour de garde ? Après bien des hésitations, il fut décidé que l’indifférence serait plus payante en ce sens qu’elle impressionnerait davantage les villageois.

− Nous nous y sommes peut-être mal pris, dit Sloosh quand tout le monde fut à l’intérieur. Tout ce que nous savons de ces gens, c’est ce que Be’nyar a bien voulu nous en dire. Et si elle avait menti ? Et si nous n’avions pas su lui poser les questions importantes ?

− Et alors ? rétorqua la Shemibob. Ils ne peuvent rien faire tant que nous sommes bouclés dans le vaisseau. A quoi cela servirait-il de laisser une sentinelle ? Qu’ils mijotent un peu ! Moi, je vais dormir.

Elle se retira dans sa cabine. Dès le début, elle avait refusé de dormir avec les autres. Pourquoi ? avait voulu savoir Deyv. « Ce serait vous traiter en égaux, ce que vous n’êtes pas », avait-elle répondu. Mais pourquoi ? avait-il insisté. Justement, le fait qu’il ne comprît pas établissait clairement la différence, avait-elle conclu.

Sloosh dormait ailleurs, lui aussi, mais pour la raison inverse. C’était les autres qui l’avaient expulsé après s’être rendu compte qu’il « parlait » pendant son sommeil.

Deyv rêva que sa grand-mère venait à lui.

— Mon cher enfant, dit-elle, ceci est notre dernière rencontre. Les morts ne peuvent passer d’un monde à l’autre.

Derrière elle, Deyv reconnut Jum et Aejip, vaguement silhouettés contre les ténèbres d’une forêt.

− Ne m’abandonnez pas ! cria-t-il.

– Nous le devons. Adieu, petit. Il est temps pour toi de devenir un homme. Dorénavant, tu n’auras plus besoin de moi.

Elle recula et se fondit dans la brume. L’espace de quelques instants, les yeux des animaux brillèrent d’un éclat insolite qui déclina lentement. Lorsque Deyv s’éveilla en sursaut, son visage ruisselait de larmes.

Il se leva et ouvrit la porte de dix centimètres. Personne. Il sortit en regardant partout à la fois et fit le tour du vaisseau. Nul guerrier au faciès grimaçant ne l’attendait pour lui trancher la gorge. Be’nyar était invisible. Sans doute s’était-on décidé à accéder à ses prières. Ses compagnons s’éveillèrent les uns après les autres. Ils s’offrirent un petit déjeuner de noix et de légumes car la viande abandonnée par les fêtards grouillait de mouches.

– Comptons avec la faim, dit Sloosh. Elle finira bien par les faire sortir. Ou les conséquences de la surpopulation. Vous imaginez, six tribus entassées dans cet enclos ?

– A moins que le désespoir ne ranime leur courage, murmura la Shemibob. S’ils nous attaquaient, nous aurions l’air malin…

Ils gravirent la colline. Dans sa tour, le guetteur roulait des yeux effarés.

— Dis aux chamans de sortir, cria Deyv lorsqu’ils furent devant la porte. J’ai à leur parler.

L’attente fut longue. Au terme d’une âpre discussion dont les échos stridents parvenaient aux visiteurs, la sentinelle reparut.

– Diknirdik sortira si vous jurez sur vos ancêtres de ne pas toucher à un seul de ses cheveux.

– Nous ne sommes pas venus en ennemis ! Nous voulons vous sauver, combien de fois faudra-t-il vous le répéter ?

– Plus nous le répéterons, plus ils seront soupçonneux, dit Sloosh. Souvenez-vous du vieil adage : « Méfie-toi de qui

prétend t’apporter le salut ! »

Enfin, Diknirdik se montra à la tour. Il s’exprimait d’une voix tonitruante, sans toutefois parvenir à en dominer les tremblements.

– Salut, étranger. Qu’as-tu à me dire ?

– Sors de ta tanière et tu le sauras.

Le chaman s’agrippa aux rondins. Il suait de peur. S’il acceptait l’invitation de l’étranger, il risquait d’être mis en pièces par les monstres. S’il refusait, il perdait la face.

– Allons, un petit effort, fit Deyv d’un ton encourageant. Nous avons libéré Be’nyar en gage de bonne volonté.

– Be’nyar ne compte pas.

– Si tu tergiverses, c’est moi qui vais entrer de force ! menaça le garçon. Je suis las de crier, et j’ai la nuque brisée à force de regarder en l’air !

– Reste où tu es ! Ecoute, voici ce que nous allons faire. Je vais descendre et entrouvrir la porte, comme ça nous pourrons parler plus tranquillement. Ne bouge pas, surtout.

Une nouvelle attente commença. Puis l’énorme barre qui fermait la porte de l’intérieur coulissa dans un grondement sonore. Les battants pivotèrent de trente degrés. Des émanations pestilentielles s’envolèrent de l’ouverture où s’encadra le chaman. Sloosh avait raison. Le village surpeuplé serait bientôt invivable.

Voyant la Shemibob s’approcher de Deyv, Diknirdik recula précipitamment.

– Dis-lui de s’en aller !

– Entendu. Tu permets que je fasse venir à mes côtés ma femme et mon enfant ou est-ce qu’ils te font peur, eux aussi ?

Piqué au vif, le chaman se mordit la lèvre. Quand Vana fut devant lui, une expression sournoise glissa sur son visage.

« Envisagerait-il par hasard de nous sauter dessus ? » se demanda Deyv sans trop y croire. Aurait-il essayé, à la place du chaman ? Non, à la place du chaman il aurait été comme lui, terrifié jusqu'à la moelle des os.

— Ouvre tes oreilles et ne m'interromps pas, déclara-t-il en préambule. Que les autres chamans s'approchent ! Il faut que tout le monde en profite.

Il débita son histoire. Il déroula devant son auditoire épouvanté l'histoire du cosmos telle que Sloosh la lui avait apprise et conclut sur l'inéluctabilité de la fin du monde, enfin de ce monde-ci, car il existait une issue de secours, la porte. A mesure qu'il parlait, les chamans traduisaient pour le bénéfice des invités massés derrière eux, avec leurs hôtes. Des cris d'effroi ou d'incrédulité ponctuaient le récit, à tel point que le narrateur fut souvent contraint de vociférer pour se faire entendre.

Quand il eut terminé, après s'être désaltéré à la gourde que lui tendit Vana, Deyv regarda le chaman bien en face.

— Alors ?

Les yeux du vieillard cherchèrent nerveusement la tangente.

– Très intéressant, marmonna-t-il sans se compromettre, bien que je n'aie pas compris grand-chose. Je ne t'accuserai pas de mentir, ce serait t'offenser. Tout de même, cette histoire de Démon Flamboyant est difficile à avaler. Nous savons que ce n'est pas la porte d'un autre monde, sauf si tu appelles autre monde le ventre d'un démon. Et même si cela était, je me trouve très bien dans ce monde-ci. D'ailleurs, qui me dit que vous n'êtes pas envoyés par le démon de la colline pour nous attirer dans sa gueule ?

– Enfin, est-ce que nous serions prêts à sauter dans le cercle de feu si c'était la gueule d'un démon ?

– Oui, si vous êtes ses amis et ses rabatteurs.

– Rien à redire, bourdonna Sloosh. C'est d'une logique implacable.

– Et ce n’est pas tout. Il y a une autre raison qui nous empêche de vous suivre. La colline est un territoire interdit.

– Un tabou, maintenant ! Rompez-le, puisqu’il est fondé sur une croyance erronée. Je vous répète qu’il n’y a pas de démon sur cette colline, juste une porte ouvrant sur un monde où la terre ne tremble pas !

Il avait haussé le ton à son insu et Diknirdik se tassait peureusement sur lui-même. Il consulta ses collègues d’un regard suppliant, comme pour puiser du courage dans leur assentiment.

— Il n’en est pas question ! Nos ancêtres seraient furieux. Ils se vengeraient en nous tourmentant sans répit, avant et après la mort. Be’nyar leur a désobéi, c’est pourquoi nous avons dû la punir. Nous l’avons immolée pendant que vous étiez dans votre… dans cette boîte. Son cadavre a été jeté aux chiens.

# 45

Tout le monde dormait encore quand Deyv s’éveilla et sortit pour aller respirer un peu d’air pur. Il fut accueilli par le vacarme des tam-tams et des flûtes. Là-haut, la fête battait son plein.

– Puissent vos ancêtres vous donner de bons conseils, marmonna-t-il, et il retourna se coucher.

Le second réveil fut beaucoup plus brutal. Une violente secousse l’envoya dinguer contre le mur. Le plancher venait de basculer. Un instant, le vaisseau demeura en équilibre à

un angle inquiétant, puis son nez retomba. Vana se précipita vers le berceau. La Shemibob apparut sur le seuil de la cabine, ses grands yeux bouffis de sommeil.

— A votre avis, qu'est-ce que c'était ?

Un séisme ? Mais alors ce devait être un séisme peu ordinaire pour n'avoir provoqué qu'une secousse unique d'une telle force. Deyv s'approcha de la porte et l'ouvrit avec précaution.

De dizaines de poitrines jaillit un cri sauvage. Un javelot siffla au-dessus de son épaule et se planta dans le mur du fond avec un choc sourd. Il n'eut que le temps d'apercevoir, par-delà les visages farouches, la foule en train de creuser un énorme trou dans le flanc de la colline.

Il claqua la porte et se retourna, les yeux exorbités.

— Ils veulent nous enterrer !

Keem fondit en larmes. Sa mère la prit dans ses bras et l'emmena dans une autre pièce.

— Ne prenez aucune décision sans moi ; je reviens dès que je l'ai changée !

La Shemibob détacha le javelot de la cloison et en examina pensivement la pointe.

— Cette fois, c'est sérieux. Ils doivent être camés jusqu'aux yeux. Sans cela, jamais ils n'auraient eu le courage de prendre la décision de nous attaquer.

Les occupants du vaisseau se trouvaient devant une affreuse alternative. Ou ils se laissaient enterrer, et compte tenu du déclin des réserves d'énergie, c'était l'asphyxie à court terme, ou ils tentaient une sortie en force avec l'espoir d'effaroucher les assaillants et de les obliger à retourner dare-dare dans le village.

— Vous avez vu ce javelot ? soupira Deyv. Nous serons transpercés avant même qu'ils ne prennent conscience de leur peur. Mais il faut nous décider. Quand j'ai regardé, le trou était déjà à moitié creusé.

Quel parti prendre ? Il y eut un long silence. Toutes les questions se résumaient à une seule qui revenait comme un

leitmotiv dans l’esprit de tous : comment valait-il mieux mourir ?

Vana reparut sur ces entrefaites. Keem têtait goulûment. En peu de mots, Deyv lui exposa les deux solutions envisagées sans lui cacher qu’ils étaient condamnés de toute façon. A quoi bon lui mentir ? Elle ne l’aurait pas cru.

— Si seulement la Shemibob avait encore son sac, nous n’en serions pas là ! s’écria-t-elle. Tous ces trésors nous donneraient les moyens de dominer la situation...

D’un bond, Deyv fut sur ses pieds.

— Dominer ! hurla-t-il. Dominer la situation ! Mais oui, la voilà notre seule chance !

Les autres le dévisagèrent, bouche bée.

− Vous ne comprenez pas ? Le vaisseau ! Le vaisseau peut voler !

− Nous ne savons toujours pas comment il décolle, dit Sloosh, mais cela ne coûte rien d’essayer. Qu’avons-nous à perdre ?

− Il doit rester juste assez de combustible pour nous permettre de voler sur une très courte distance, fit observer la Shemibob. Si nous ne quittons pas le sol, il se consumera plus lentement et nous irons plus loin, mais pas assez pour leur échapper. Espérons que la peur les clouera sur place.

− Allons-y, dit Sloosh. Nous n’avons que quelques instants pour apprendre à piloter.

Après leur départ, Vana s’approcha de Deyv. Son visage était impassible.

— Serre-nous, dit-elle. Serre-nous fort !

A cet instant précis, le plancher se déroba sous eux. Le vaisseau s’était brusquement dressé. Keem se mit à hurler.

− Est-ce que nous volons déjà ? cria Deyv.

− Non ! Nous n’avons encore rien touché ! Ce sont les villageois qui soulèvent le vaisseau pour l’emporter vers le trou.

Vana avait glissé sur le plancher, serrant sa fille à l'étouffer. Deyv gagna péniblement l'escalier central d'où l'on avait vue sur le poste de pilotage. Sloosh et la Shemibob étaient penchés au-dessus du tableau de bord. Soudain, la paroi qui se trouvait devant eux s'argenta, puis disparut. A sa place, il y avait une fenêtre. Deyv aperçut la colline et le village perché qui se rapprochait. Il imagina le grouillement de leurs ennemis, leur fuite éperdue et bruyante. Croyaient-ils que les magiciens avaient réveillé le démon du vaisseau pour qu'il leur donne la chasse et les engloutisse ? Combien ils devaient regretter d'avoir repoussé leurs offres d'amitié !

— Retourne en bas ! lui cria Sloosh. Calez-vous le dos contre un mur et attendez-vous à des secousses ! Nous ne sommes pas certains de pouvoir maîtriser la poussée.

Peu après, le vaisseau se cabra et retomba deux fois. Il eut encore quelques sursauts et ne bougea plus. Keem hurlait à pleins poumons.

La tête de la Shemibob se matérialisa dans l'entrebâillement de la porte. Elle arborait une expression sereine qui lui allait comme un masque.

— Il n'y a plus assez de combustible pour décoller, annonça-t-elle. Nous sommes actuellement dans l'enceinte du village. Les battants étaient grands ou verts et le vaisseau s'est engouffré dans l'ouverture. Une idée de Sloosh. Il espère toujours convaincre ces sauvages. Vous deux, courez vite remettre la barre.

Vana coucha l'enfant dans son berceau et se hâta à la suite de Deyv. Les regards des villageois massés en bas étaient braqués sur la porte. Quand ils virent les jeunes gens et comprirent ce qu'ils étaient en train de faire, ce fut un cri général, un crescendo douloureux, un chorus d'effarement. Malgré son poids, Deyv et Vana parvinrent à faire coulisser l'énorme barre. Deyv exultait. « Il n'y a vraiment pas de quoi, se répétait-il. Rien n'est changé ;

simplement, ceux qui se trouvaient dehors sont dedans et vice versa. »

En se retournant, ils virent que les effigies en bois des ancêtres avaient été renversées, ainsi que les tables supportant les offrandes. Sloosh et Shemibob étaient déjà en train de faire pivoter le vaisseau face à la porte. Ensuite, l'Archkerri leur exposa ce qu'il appelait sa stratégie de repli offensif.

Tandis que la jeune femme allait surveiller l'enfant dont on entendait toujours les cris perçants, les trois autres portèrent toutes les statues dans le vaisseau. Deyv proposa d'en faire autant avec les œufs mûrs de l'Arbrâme.

— Cela prendrait trop de temps ! protesta la Shemibob.

Le garçon gravit quatre à quatre l'échelle d'accès à la tour de guet. Au pied de la colline, la foule silencieuse semblait résignée à une très longue attente. Assis en cercle, les six chamans conféraient. Diknirdik, conscient de ses devoirs d'hôte, semblait avoir le monopole du rôle parlé. En tout cas, il gesticulait plus que les cinq autres réunis.

— On a tout le temps qu'il faut, assura Deyv en redescendant.

Vivement, ils gaulèrent les œufs-âmes prêts à tomber et détachèrent les autres à coups de massue. Quand toutes les pierres magiques furent entassées à fond de cale, ils se reposèrent.

Pas très longtemps. Des clameurs belliqueuses les rappelèrent à la réalité.

— Ça y est, ils nous attaquent ! s'exclama Vana depuis la tour.

Deyv courut la rejoindre. Tout ce que les six tribus comptaient d'hommes valides montait à l'assaut de la colline. L'ascension risquait d'être laborieuse, car la plupart des assaillants, outre qu'ils bondissaient et lançaient leurs javelots pour se donner du courage, étaient incapables de marcher droit.

– Les chamans sont-ils à la tête des troupes ? demanda Deyv.

– Non, ils regardent depuis la rive.

– Je m’en doutais.

Pendant que les uns allaient mettre le vaisseau en marche, les autres ôtaient la barre. Les jeunes gens n’eurent que le temps de plonger dans la cabine. Déjà, l’énorme cylindre s’ébranlait. Il piqua du nez et dévala la pente en cahotant. Deyv espérait de toutes ses forces qu’il restait assez d’énergie dans les circuits pour les propulser bien au delà du marécage. Si le vaisseau calait en cours de route, tout était perdu.

Ils filaient maintenant à l’horizontale sur une surface ondulée. Ils naviguèrent ainsi pendant quelques minutes avant de s’arrêter. Ils n’avaient même pas atteint l’autre rive.

Sloosh se précipita dans la cabine.

— Nous avons franchi un peu moins de deux kilomètres en diagonale, annonça-t-il. Vite, débarrassons-nous des œufs et des statues. Gardons celle de Tsi’kzheep ; je la porterai.

Le vaisseau flottait sur soixante centimètres d’eau bourbeuse. Jetés par-dessus bord, les œufs coulèrent à pic. Ensuite, les passagers descendirent et poussèrent l’embarcation vers la rive envahie de plantes à longues tiges, au milieu desquelles ils dissimulèrent les statues. Il ne restait plus qu’à camoufler le vaisseau, mais quand Sloosh actionna le mécanisme, il ne se replia qu’à moitié.

Sans consulter les autres, l’Archkerri le souleva et gagna la terre ferme en pataugeant. Il pénétra dans la forêt. Quand il reparut peu après, il avait les mains vides.

Après avoir effacé ses traces, le groupe reprit le chemin de la colline « interdite ». De loin en loin leur parvenait la rumeur presque indistincte de leurs poursuivants.

— Ils doivent être dans une colère folle, dit Sloosh. Nous avons volé leurs ancêtres et leurs œufs, rien que ça !

La Shemibob fit observer qu'il leur restait toujours la possibilité de sculpter de nouveaux ancêtres et d'attendre la prochaine récolte d'œufs.

— Espérons qu'ils auront le cerveau trop embrumé par la fureur et la drogue pour y songer, sinon tous nos efforts pour les pousser à venir avec nous n'auront servi à rien. D'ailleurs, Be'nyar ne disait-elle pas que la prospérité de sa tribu durerait aussi longtemps que Tsi'kzheep serait parmi eux ? Ils y tiennent trop pour envisager de le remplacer.

En arrivant au pied de la colline, ils étaient épuisés, sauf le bébé qui s'époumonait avec un acharnement furieux et désespéré. Le temps qu'ils gravissent péniblement le versant, la rumeur s'amplifia et devint des voix séparées et distinctes.

— Ils n'ont même pas eu besoin de suivre les traces que nous avions laissées à leur intention en sortant du marécage ! s'écria Sloosh. Ils savaient où nous allions. Pour nous rejoindre si vite, ils ont dû prendre un raccourci.

Au-dessus d'eux, immuable, la porte se gonflait et se rétractait comme si elle respirait. L'un après l'autre, ils se hissèrent par le monte-charge. Vana se cramponnait à sa fille. Après que l'Archkerri eut lancé toutes les armes à travers la spirale, ils s'installèrent sur la branche, face au sentier d'où allait surgir la foule en colère.

− Et si cette porte était comme l'autre ? murmura Deyv. Si nous arrivions de l'autre côté pour nous apercevoir que nous sommes de retour sur Terre ? Toutes ces souffrances inutiles...

− J'ai une théorie à ce sujet, dit Sloosh. Après mûre réflexion, je suis parvenu à la conclusion que la plupart des portes devaient obligatoirement donner accès à un monde plus jeune. De même que la chaleur ne se communique pas entre deux corps de température identique, les portes ne peuvent livrer passage à un monde plus ancien ou du même âge que celui-ci. Evidemment, je ne dispose d'aucune preuve pour étayer mon audacieuse analogie, toutefois...

– Et que fais-tu des portes qui permettent de passer d’un point de cette planète à un autre ? demanda Deyv.

– Ce sont des anomalies locales. Je suggère que nous reprenions plus tard cette passionnante conversation. Pour l’instant, d’autres phénomènes accaparent mon attention.

Il désigna les premiers guerriers qui venaient d’apparaître entre les arbres de la rive. Une foule compacte suivait les éclaireurs à distance. En l’espace de quelques instants, cinq cents personnes, y compris les tout jeunes enfants, s’étaient massées dans le marécage.

– Ils sont vraiment fous de rage, sinon les mères n’auraient pas tenu à ce que les enfants assistent à la curée, murmura Sloosh. Tant mieux ! Je n’aurais pas supporté l’idée d’être responsable de l’abandon de ces pauvres gosses.

– Tu es donc tellement persuadé qu’ils vont nous suivre ?

– Oui, si les effets de la drogue se prolongent assez longtemps.

Les éclaireurs s’étaient déployés au pied de la colline. Six hommes, les six chamans, se détachèrent de la foule. Ils s’avancèrent gravement, en psalmodiant une prière destinée à apaiser le courroux du Démon. « Pardonnez-nous notre intrusion, disait en substance la prière, mais nous sommes venus venger nos ancêtres du terrible outrage que leur ont fait subir ces monstres. » A cette fin, ils se proposaient de précipiter les étrangers dans la gueule du Démon.

Et là, Deyv ne put s’empêcher de rire.

# 46

Il attendit de pouvoir se faire entendre sans crier. Alors il se dressa.

— Arrêtez !

Les chamans se pétrifièrent, le corps ramassé, la main en écran devant les yeux pour les protéger de l'insoutenable flamboiement.

Deyv souleva la statue de Tsi'kzheep et, la trouvant trop lourde, la tendit à Sloosh.

— Vous voyez votre ancêtre, le père fondateur des Chaufi'ing ? Il va prendre le même chemin que ses frères des autres tribus. Je vais le jeter à travers la porte ! Il vous attendra dans l'autre monde où il continuera à vous protéger si vous avez le courage de venir le rejoindre. Nous avons parlé à vos ancêtres ! Ils ont compris que la sagesse et le bon sens parlaient par ma bouche et celle de mes compagnons ! Je crois même qu'ils commencent à s'impatienter. Si vous êtes trop lâches pour suivre leur exemple, ils vont s'estomper de vos rêves et vous serez privés à jamais de leurs conseils. Restez, et vous sombrerez dans la déchéance ! Qu'est-ce qu'une tribu privée de ses ancêtres ? Sans guide spirituel, finies la prospérité et l'ardeur au combat…

− C'est de la belle rhétorique, chuchota la Shemibob, mais tu t'égares. Quelques mots bien sentis valent mieux qu'un long discours.

− Je me débrouille très bien, riposta Deyv d'une voix tranchante. (Il pointa l'index sur la statue.) C'est au tour de Tsi'kzheep de quitter ce monde condamné. Sa volonté est formelle : il veut que vous le suiviez !

Guidé par les murmures de Deyv, l'Archkerri s'avança sur la passerelle, les yeux fermés. Quand le garçon lui dit

de s’arrêter, il n’était plus qu’à un mètre de la porte.

— Lève-la doucement. Stop ! La voilà centrée. Allez, fiche-la dans le mille !

Un tollé général salua l’engloutissement de la statue.

– S’ils se décident à traverser, ils vont avoir une belle déception, dit Vana. Les Chaufi’ing ne trouveront pas leurs œufs et les autres tribus chercheront en vain leurs ancêtres. Qu’est-ce que nous allons prendre ! Sans compter qu’il n’y a pas d’Arbrâme dans l’autre monde. C’est Sloosh qui l’a dit.

– Je sais, répondit Deyv.

Il la dévisagea d’un air stupide. L’impulsion fut irrésistible. Avant même que l’idée eût le temps de devenir une intention, il projeta sa main vers elle.

– Ton œuf, vite !

– Pourquoi ?

– Ne t’occupe pas. Donne !

En même temps, il se débarrassa de sa propre pierre. Puis il les brandit toutes deux et les agita afin que tous se rendent compte de ce qu’il allait faire.

— Vos ancêtres m’ont confié bien des secrets avant d’entreprendre ce merveilleux voyage. Ils vous ordonnent de vous dépouiller de vos œufs. Là où vous irez, vous n’en aurez pas besoin.

– Non ! cria Vana.

– Allons donc ! Toi et moi, nous savons depuis longtemps qu’ils ne servent à rien, même si nous ne voulions pas l’admettre. Il faut les jeter, Vana. Les villageois nous pardonneront peut-être de les avoir entraînés dans un monde sans Arbrâme.

– Regardez !

Il lança les pierres d’un geste théâtral et ferma les yeux afin de ne pas suivre leur trajectoire jusqu’au pied de l’arbre. Il avait l’impression devoir jeté une partie de lui-même et s’étonnait presque de ne pas souffrir.

— Excellente initiative ! s’exclama la Shemibob.

Elle ôta son Emeraude ; quand le garçon eut attiré sur elle l'attention générale, elle la laissa choir.

— A ton tour, Archkerri. Ton prisme !

— Mais jamais de la vie ! Il pourra m'être très utile là-bas ! Sans lui, comment pourrai-je communiquer avec mes nouveaux frères végétaux ?

— Pas d'enfantillage, Sloosh.

A contrecœur, il les imita.

− Vous avez vu ? tonna Deyv. Même la Shemibob et l'Archkerri ont abandonné leurs pierres magiques. Vos ancêtres exigent ce sacrifice en témoignage de leur amitié et de leur bonne foi !

− Tu racontes n'importe quoi, bougonna Sloosh. J'espère qu'ils ne s'en rendent pas compte.

− Penses-tu ! Ils sont beaucoup trop secoués.

Puis le garçon tendit les bras, mains ouvertes, dans un geste qui tenait à la fois de la solidarité et de la bénédiction.

— Et maintenant, je vais rejoindre vos ancêtres dans un monde meilleur !

Il se retourna. Un voile rouge, rouge du flamboiement de la porte, tomba devant ses paupières. Suivant les instructions tremblantes de Vana, il parvint à l'extrême bord de la passerelle. Réprimant une envie folle de faire volte-face et de s'enfuir, il ploya les genoux. Sans même s'en rendre compte, il se mit à compter. A dix, il sauta.

# 47

La lumière ruisselait autour de lui. Il eut la vision fugitive d’une muraille verte et d’un tapis d’herbe haute sur lequel il atterrit brutalement. D’instinct, il se roula en boule, culbuta en avant et se retrouva sur ses pieds.

Tout près de Tsi’kzheep gisaient les armes éparpillées. Sloosh les avait lancées le plus loin possible afin que personne ne se blesse en tombant dessus. Le garçon se trouvait au bord d’une falaise qui tombait à pic sur des rochers. Au delà, à travers un rideau d’arbres, on apercevait une grande plage de sable blanc et les reflets glissants de la mer. Si la porte avait été légèrement décalée sur la gauche…

A droite commençait la forêt. Une étrange forêt peuplée de grands arbres coniques dont les feuilles ressemblaient à des aiguilles agglutinées sur de petites branches en forme de mains. Le ciel était d’un bleu intense. Deyv cligna des yeux vers la boule jaune qui luisait furieusement, presque au zénith. C’était elle qui dispensait lumière et chaleur.

Si les descriptions que Sloosh et la Shemibob leur avait données de la Terre à l’aube de son existence étaient exactes, alors il se trouvait sur une planète semblable. Soudain, il pivota et se força à contempler la porte. Comme dans la galerie, ce n’était plus grand-chose, tout au plus une zone d’ombre suspendue à quelques mètres du sol, un phénomène insolite, certes, mais nullement éprouvant. A cet instant, Vana se matérialisa en plein élan et Deyv n’eut que le temps de reculer. Ses pieds heurtèrent le sol en souplesse. Elle rentra aussitôt la tête et bascula. Au terme d’un impeccable roulé-boulé, étourdie, souriante, elle regarda autour d’elle.

– Ça va ?

– Ça va. Et toi ?

Puis la Shemibob apparut, tenant à bout de bras le bébé écarlate à force de crier. La femme-python n’avait pas la ressource de rouler sur elle-même, mais ses quarante genoux se plièrent au maximum pour amortir le choc.

— Je te la rends, dit-elle à Vana en lui tendant la petite fille. Mes mamelles ne lui plaisent pas.

Sloosh loupa son arrivée. Il s'étala de tout son long et se releva en geignant.

— Ça commence bien ! J'ai dû me donner une entorse à l'épaule.

On redressa Tsi'kzheep et on l'installa de façon à être vu du premier coup d'œil par les villageois qui se décideraient à sauter. Après tout, s'il n'était que l'ancêtre des Chaufi'ing, il était aussi le frère des fondateurs des cinq autres tribus. Il suffirait d'expliquer à celles-ci que Tsi'kzheep avait envoyé leurs ancêtres en reconnaissance. Entre-temps, il serait leur guide à tous. A la longue, le dialecte Chaufi'ing deviendrait la langue commune et Deyv prendrait le commandement des six tribus réunies.

Le chemin était long et semé d'embûches pour en arriver là. Les villageois se rebifferaient à l'idée d'être dirigés par un étranger et les chamans ne se laisseraient pas évincer sans violence. Deyv s'attendait à une lutte âpre et sans merci, mais il avait confiance en l'avenir. Pour l'instant, il avait hâte d'aller explorer les environs. Au lieu de partir à l'aventure, cependant, il aida ses compagnons à disposer sous la porte un épais matelas d'herbe pour éviter qu'il n'y ait des blessés, ou même des morts.

La boule incandescente poursuivait sa course à travers le ciel. Fascinés, un peu inquiets aussi, Deyv et Vana assistèrent à leur premier coucher de soleil. Puis les voyageurs s'installèrent autour d'un feu de camp pour manger des baies et des fruits. Le ressac bruissait au loin, ponctué de sinistres ululements. Ils entendirent même un grondement féroce, cruel, qui éveilla en eux une peur familière. Avec la nuit vint le froid. Regrettant le vaisseau, ils se blottirent autour du feu. L'aube les trouva encore endormis.

Le lendemain, Deyv partit chasser et revint avec la cuisse d'un gigantesque herbivore. Ils confectionnaient une

broche quand la Shemibob les héla depuis le bord de la falaise.

— Venez voir ! Vite !

Une douzaine de bipèdes marchaient sur la plage.

— Voûtés, couverts de poils, le front oblique, l'arcade sourcilière proéminente, les mâchoires saillantes, le menton inexistant... ce sont les ancêtres de l'homo sapiens, dit Sloosh. Pauvres diables ! Si nos tribus débarquent, ces demi-humains sont condamnés !

— Ils l'auraient été tôt ou tard, avec l'apparition d'une espèce plus évoluée, remarqua la Shemibob.

Les bipèdes s'arrêtaient parfois pour creuser le sable à la recherche de coquillages. L'un d'eux s'empressa de ramasser un gros poisson venu s'échouer ventre en l'air. Longtemps, les voyageurs suivirent des yeux la misérable horde.

Au milieu de la nuit, des nuages chargés de pluie escamotèrent le ciel criblé d'étoiles. L'orage les contraignit à se réfugier sous le couvert des arbres. Au matin, le feu ne voulut pas prendre.

Malgré sa fatigue, Deyv retourna à la chasse. Le crépuscule tombait lorsqu'il rapporta un jeune mammifère au corps épais, la tête terminée par un groin de porc.

— Le terrain était trop dégagé. Impossible de m'approcher suffisamment pour pouvoir utiliser mon pistolet.

— Il est grand temps que je vous initie au tir à l'arc, soupira la Shemibob. Vous verrez, l'arc est une arme simple, très efficace, et d'une portée bien supérieure à celle d'un pistolet ou d'un javelot. Mais il faut du temps pour devenir un bon archer.

Le matin les trouva en proie à un profond découragement.

— Combien de temps devrons-nous rester ici ? demanda Deyv.

— Je propose que nous attendions trente jours, dit la Shemibob. Passé ce délai, s'ils ne sont toujours pas là, nous irons dans le Sud. Nous sommes dans une région à climat tempéré où il doit neiger et geler en hiver. Vous n'aimeriez pas cela.

Le lendemain, ils construisirent une petite hutte. Ce soir-là, Deyv ne put se résoudre à aller se coucher.

— Cette attente me porte sur les nerfs, marmonna-t-il.

Vana jeta les bras autour de son cou et l'embrassa.

— Tu as toujours été impatient ! Admettons qu'ils ne viennent pas... ce n'est pas si grave. Je serai toujours auprès de toi et nous aurons beaucoup d'enfants. Notre espèce finira par dégénérer, c'est certain, mais qu'y pourrons-nous ? L'Archkerri et la Shemibob ne nous quitteront jamais, pas plus qu'ils ne quitteront nos enfants, nos petits-enfants et nos arrière-petits-enfants. Ils sont si savants qu'il nous faudra bien plusieurs générations pour apprendre tous leurs secrets.

Deyv n'était pas consolé pour autant. Il se laissa entraîner dans la hutte, mais le sommeil fut long à venir.

Il s'éveilla en sursaut. Vana lui secouait l'épaule.

— Dépêche-toi !

— C'est déjà mon tour de garde ? Mais je viens seulement de m'endormir !

— Ils arrivent, Deyv ! Tu ne les entends donc pas ?

Il se précipita hors de la hutte. Sloosh jetait des branches dans le feu pour illuminer le camp. Des hommes se dégageaient en criant du matelas d'herbe. Le dernier arrivé tenait dans ses bras un enfant épouvanté.

Le chaman des Chaufi'ing s'avança vers Deyv en chancelant. Il leva vers le ciel sa figure ravagée, rétive, ahurie, égarée.

— Cette Bête Noire, si grande, si noire...

— Ce n'est pas une Bête Noire, chaman. Ici, il n'y en a pas. Et quand la lumière renaîtra, ce sera si beau que tu n'en croiras pas tes yeux.

Ils s’exprimaient d’une voix rêveuse, ensommeillée, et leurs yeux brillants ne se fixaient nulle part. Ce pouvait être la drogue, bien sûr. Ce pouvait être le saisissement. Car surgir dans ce monde, c’était comme naître une seconde fois. La conscience se dévidait et tout le corps était ébranlé. Jusqu’à demain, les villageois seraient sous le choc. Ils seraient déçus et furieux de ne pas trouver leurs ancêtres, mais aussi trop secoués pour ne pas suivre ceux qui seraient en pleine possession de leurs moyens. Auprès d’eux, riches de leur fantastique expérience, Deyv, Vana, Sloosh et la Shemibob feraient figure de patriarches.

– Pourquoi ce sourire de jubilation ? demanda Sloosh. Tu sembles prêt à danser !

– Je suis heureux ! cria Deyv. Nous étions là-bas, et nous voici. Nous sommes sauvés ! L’humanité est sauvée ! Réjouissons-nous !